histoire d'ecosse

Walter Scott

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

histoire d'ecosse

L'auteur fut invité à écrire cette histoire â! Ecosse de manière à ce qu'elle fût en harmonie avec des abrégés pareils qu'entreprenaient sir James Mackintosh, pour l'histoire d'Augleterre, et Thomas Moore, quant à celle d'Irlande. Quel homme de lettres, séduit par l'honneur de publier un livre en semblable compagnie, ne se fût empressé de s'imposer beaucoup de travail et de courir le risque de compromettre une renommée? En la présente occasion néanmoins, la tâche de l'auteur, quoique peut-être encore téméraire , a été rendue plus facile ; car il venait d'achever les volumes intitulés : Contes d'un Grand-Père , extraits de thistoire S Ecosse , à Vusage de son petit-fils.

Toutefois , le but et la teneur de ces deux ouvrages, c'est-à-dire les contes dont il vient d'être question et l'histoire qui va suivre , offrent d'extrêmes différences. Pour les contes, l'auteur, rejetant dans l'ombre , ou plutôt omettant tout ce qui pouvait, soit embarrasser l'intelligence, soit fatiguer l'attention de son jeune lecteur, désira seulement d'exposer à ses regards ce qu'il y avait de plus propre à captiver son imagination , et, se bornant aux faits, ren*voya à une époque ultérieure la recherche des causes d'où ces faits étaient émanés.

Il se flatte, au contraire, que la présente histoire peut, jusqu'à un certain point , dévoiler au lecteur d'un âge moins tendre les vérités dont il doit être instruit , non simplement comme se rapportant à un petit royaume , mais comme formant un chapitre dans l'histoire générale de l'humanité. Puisque l'objet des deux

ouvrages est si différent , leur contenu , bien que puisé aux mêmes sources, sera , on doit le reconnaître, tellement distinct, que, sans doute , l'enfant studieux , dont la soif d'apprendre croit sans cesse, lira avec plus de fruit peut-être, cette publication plus grave , après que celle qui était destinée à un âge moins avancé

CHAPITRE PREMIER

Seoi». " KttiB6ifc Macâ^îB.

Qaoiqae l'histoire d'Ecosse soit celle d'un pays trop pauvre et comptant une population trop peu nombreuse pour être classé parmi les grandes puissances européennes , elle a néanmoins fixé l'attention du monde , de préférence même aux annales d'états plus florissants et plus riches. C'est ce qu'on peut attribuer juste* ment aux prodiges de valeur et de fermeté avec lesquels les habitants défendirent jadis leur indépendance contre les attaques les plus formidables, aussi bien qu'à l'intime liaison des événements de cette histoire et de celle d'Angleterre, royaume dont la Bretagne du nord, après avoir été loog-temps son ennemie invétérée^ est maintenant devenue, par le traité d'union , une partie mté« grale et indissoluble.

Les limites d'un résumé nous obligent à traiter, plus succincte* ment que nous ne le voudrions, cet intéressant sujets et il nous £9iudra , en conséquence , rejeter beaucoup de ces détails qui excitent l'intérêt et charment l'imagination. Nous tâcherons pourtant, de ne passer sous silence rien de ce qui semble né* ces-

saire pour tracer un lucide tableau du cours général des évé* nements.

L'histoire de toutes les nation3 modernes de l'Europe doit commwc^ à la décadence de l'empire romain. La dissolution de ce colosse donna naissance à des états presque innombrables, de même que le dépérissement et la décomposition de la matiëyre animée renouvelle seulement les formes de la vie animale, mais ne diminue pas la quantité de cette vie. L'ambition de ce peupla extraordinaire, tant sous la république que sous l'enivre, était d'étendre l'autorité de Rome sur le monde entier; et tandis mémo que sa propre constitution luttait contre l'influence d'un rapide déetiii , la rage avec laquelle il ifeXofqtàt â^imposer son jeng' à ceux de ses infortunés voisins qui conservaient encore leur liberté , se manifestait sur lesp qîaU tes plus ^toignés de son loi*

mense territoire. Jules-César avait commencé la conqoète de la Grande-Bretagne, dont la position insulaire, entourée qu'elle est par un Océan fertile en tempêtes, ne la sut point garantir de l'ambition romaine. Ce fameux conquérant fit sa descente l'an 55 avant J.-G.; et les Bretons méridionaux * furent, l'an de grâce 80, soumis complètement au sceptre de Rome , et réduits à la condition de tributaires par les armes victorieuses d'Agricola.

Cet intelligent capitaine vérifia ce qu'on avait jusqu'alors révoqué en doute , que la belle contrée dont il avait ainsi subjugué la partie méridionale , était une île , et que , du côté du nord, son extrémité, couverte de montagnes , de bois et de marais inaccessibles , en même temps que peuplée par des hordes de barbares qui subsistaient principalement de la chasse , était baignée par l'Océan septentrional. Apprendre qu'il existait un peuple libre dans son voisinage , et sur-le-champ se mettre en route afin d'al-

ler le soumettre , c'était la règle de chaque général romain ; et l'usage influa de sa toute-puissance sur Julius Agricola , beaupère de l'historien Tacite , qui commandait à cette époque dans le sud de la Grande-Bretagne. Mais combien de magnifiques et fertiles régions, d'une étendue infiniment plus considérable, avaient été conquises par les vainqueurs du monde avec beaucoup plus de promptitude et beaucoup moins de dommage , que ces âpres provinces du nord ne devaient leur en coûter !

L'année SO vit Agricola partir de Manchester , nommée alors Mancunium. Elle se passa , ainsi que les premiers mois de 81 , à dompter les tribus qui habitaient le sud du pays qu'on appelle actuellement l'Ecosse , et à obliger ceux des naturels qui résistaient de franchir les golfes de Forth et Clyde , les envahisseurs croyant les chasser dans une autre île. Ce n'est qu'en 83 qu'ils purent eux-mêmes s'aventurer à traverser le golfe de Forth * , et k s'engager parmi les marécages , les lacs et les forêts qui avoisinent Lochleven. Après qu'Agricola y eut divisé ses troupes en trois corps , l'un d'eux , composé de la neuvième légion , fut attaqué si soudainement par les indigènes en un lieu appelé Loch Ore , que les Romains éprouvèrent une grande perte et ne furent sauvés que par le retour du général en chef qui vint â marches

' i Les Anglais proprement dite, lesquels sont méridionaux par rapport à leurs Toi- •!ns les écossais. ▲■ M.

2 Le texte dit : ihe firih of the forth, le firlh de forth, parceqne le mot firth ou frUh signifie détroit, bras de mer ou golfe, a. v.

forcées les secourir. Dans l'été de 84 , Agricola , passant au nord, atteignit la contrée des Calédoniens ou Hommes des bois ,

nation fiftroache , ou plutôt confédération de clans , dont les terres a^yaient servi d'asile à toutes les tribus et A tous ceux qui , dans le sud , préférant la mort à l'esclavage, s'étaient retirés devant les progrès des conquérants. Les Calédoniens et leurs alliés , sous les ordres d'un chef que les Romains ont affublé du nom de Galgacus, s'avancèrent en braves à la rencontre des envahisseurs , et les combattirent héroïquement à un endroit situé sans aucun doute du cdté méridional des monts Grampians, quoique les antiquaires ne soient pas d'accord sur le théAtre précis de l'action. Les Ro* mains remportèrent la victoire , mais perdirent tant de monde , qu'Agricola fut contraint d'interrompre ses opérations sur terre, «i rebroussa chemin pour s'assurer des territoires qu'il avait envahis. La flotte romaine doubla le nord de l'Ecosse , et les cam* pagnes d'Agricola se terminèrent par ce voyage de découverte; Après son départ en 8d , on ne continua point la guerre contre les Calédoniens ; cependant , on fit beaucoup pour conserver du moins la partie méridionale de ses conquêtes, car c'est alors probablement que furent conçus et exécutés ces nombreux forts , ces longues routes , ces admirables camps^ qui étonnent aujourd'hui l'antiquaire , lorsque voyant la contrée si pauvre, même de nos jours, il réfléchit combien il fallut un vif amour de la puissance , et un extrême orgueil national pour entraîner les Romains à s'assurer au prix de tels travaux la possession de sauvages districts qui n'étaient que montagnes, landes, broussailles et

Ajoutons qu'après tout elle ne fttt jamais sûre. L'empereur Adrien se contenta de reconnaître implicitement ce fait, l'année IW deTëre chrétienne , en établissant une ligne extérieure de défense contre les fiers Calédoniens.C'était une solide muraille, qui s'étendait à travers l'Ile , de la Tyne au Solway ^ , beaucoup en

deçà de la limite des conquêtes d'Agricola. On doit, il est vrai, supposer que les Romains du deuxième siècle continuèrent, au total , à posséder militairement la contrée au-delà de cette pre« mière muraille , peut-être jusqu'au golfe de Clyde et de Forth ; tandis qu'il semble probable que, de l'autre côté des rivières qui débouchent dans ces golfes , leur autorité ne fut ni régulière , ni permanente. Mais sous le règne d'Antonin, une seconde muraille

1 RiTièret d^Ëcotte. a. m.

iO HISrOlftB «lltoOSSE.

^ ràretô,5 encore pluâ septentrionale y fut coQ9(ri>ito àêm timtt to largeiir de Hle, et s'étoidit de CariddeQ, qui est proeiw liniithgow aur le golfe de Forth, au golfe de ayde. Ce dernier boutovard servit à protéger lar^cm comprise entre le» Estuaifoei^^ tandlsque les contrées qui se pculcHigentaïk-dèlà furwt abandon» nées » ou peu s'en faut , à leurs naturels et indépendants proprté» taires. Ainsi les Bomains eurent deux murailles, dont to plus a^pr tentrionale était un rempart extérieur lié par des communieatÎQiii militaires et flanqué de redoutes pour recevoir une premi^ attaque , et lajHus méridionale» un retranchement int^ieur poior s'y mettre à ral»ri m cas de nécessité.

L'existence d'une douUe lifipde de fortiioaytion parait démontrexr que vers l'année 140 , époque où le boulevard le plus avancé vers le nord fut fini, ce puissant peuple ne possédait rien d'une mnr nière positive au-delà de cette seconde barrière. U ne fistuânût cependant pas douter, k défaut même de routes et de camps qui le prpuvassent, que, si les Aomains ne purent sul^uguw abcKdiUi^ Vient ni les provinces om^dérables envahies par Agrici^ dam le comté de Fife, ni dans les districts occidentaux et par-delà

le mur d'Antonin , ils les tinrent en respect et en crainte. Gamdo^ dun^m, ou Gamelon, vaste et forte ville, fut fwdée par eax^ près de Falkirk,. pour défendre l'extrémité (H^lent^ du mur , et de nombreux forts d'architecture rmnaine dont il reste des ruines sont placés de manière à fermer les passages qui descendenfe des Higblands *. L'existence de ces forts, et le tracé de routei stratégiques ou de camps qui remontent aux Romains, prouvent aussi le soin qu'ils prenaient pour maintenir sur différents points les c(Hnmunications nécessaires entre les deux murailles, afin que les troupes à qui la garde en était confiée pussent toujours i^ir de concert et combiner leurs mouvements.

Malgré ces précautions militaires, toute la force de Borne ne put soutenir ses ambitieuses prétentions à la souveraineté de nie, et en l'année 170, les Romains aband^inèrent la plus sep» tentrionale des deux murailles, qu'Antonin avait bâtie, pour se retirer derrière celle qui avait été érigée cinquante ims aupaff»v vaut sous Iqs* ausfMces de l'empereur Adrien. Toutefois , ils de* meurèrent eu possession des forts et des postes établis par eu

i Ou bras de mer \ mot lire du Uti a JBHmrwmt à* M. 2 Hautes terres ou montagnes d^j^cosse. A. M.

CHAPITRE I. il

^ très grand nombre, ^ serraient d*OQvrages avanete poiur k défense de lamuraHte du sud.

Tant à cause de cet agrandissement de leurs territoires que fer

crainte des aigles romaines, les Calédoniens restèrent tranquillea

jusqu'au commencement du troisième siède , où , en Tan fXff »

une guerre ottyerto éclata de nouveau entre eux et les Romains .

£n 308 , r^npereur Sérère entreprit personneUement la omh

quâte définitive de la Calédonie. Il serait dilBcile de déterminer

pourquoi , lorsque des troubles agitaient l'empire , un prince non

moins prudent que pditique, élevé par ses talents, du simple

ocmunandonent des troupes de Pannonie au rang suprême d'em*

pcrour, alla j en déiHt de son grand âge de. soixante ans, exposer

sa personne et une puissante armée , la fleur de ses soldats, aux

risques d'une lutte hmitaine contre de sauvages tribus, où une

victoire, on devait s'y attendre, ne pouvait lui procurer que peu

de gloke , mais où une débite , où l'insuccès même eût été ta

ruine de cette r^utaUon qui crastituait son titre reconnu à l'enw

pire. Peut-être, Sév^, le coeur ulcéré des dissensions quirfr*

gnai^t entre ses fils Géta et Garaealla , saisit-il , avec la brusque*

rie d'un soldat de naissance et d'éducation , ce moyen d'étourdir

ses chagrins domestiques au milieu du tumulte de la guerre. Un

Écossais peut encore prétendre que la soumission des Calédoniens

n'était une affaire ni peu facile ni peu importante, puisque, dans

des circonstances pareilles , un prince si sage ne voulut déléguer

à p^nsoime l'honneur qui pouvait résulter de la lutte, non plus

que le commandement des forces imposantes nécessaires pour le

conquérir.

L'empereur romain fit l'invasion de la Calédonie à la tèted'une très nombreuse armée. Il abattit des ftnrôts , pratiqua des routes à travers des marais et par-dessus des montagnes, enfin voulut s'a*- $urer des districts qu'il avait envahis. Mais les Calédoniens, tout ^n évitant une action générale , suivirent , ce qui est le meilleur ^rti à prendre pcfur une contrée assaillie par des troupes 4teip^ieures aux siennes, un s^^stème meurtrier d'es-

carmou* ches sur les flancs et sur les derrières des envahisseurs. Be plus, les travaux des Romains, avec les fatigues et les pri^

if^ations qu'ils eurent à subir, les décimèrent tellement quOt s'il en fout croire l'historien'Dion , ils p^dirent cinquante miUa bommes, ce qui était sans doute plus de la moitié de leurs force»! Sévère, cependant, s'avança jusqu'au golfe de Murray, ou Monty»

i^ 7 troava aux |ours une longueur , aux nuits une brîèveté inconnues dans les régions du sud. Sous cette latitude boréale , Tempereur conclut la paix avec les barbares qui rendirent une partie de leurs armes et s'engagèrent à être soumis ; mais elle fût illusoire. Il revint de sa lointaine et fatale excursion , porté, comme d'usage, dans sa litière à la tête de son armée dont il partageait les périls et les souffrances , et n'eut pas plus tôt atteint York dans sa marche rétrograde, qu'il reçut avis d'un nouvel armement de toutes les hordes Calédoniennes. H donna aussitôt des ordres pour rappeler ses soldats sous les drapeaux et rentrer en campagne , avec le ferme dessein de n'épargner ni sexe , ni fige, mais d'anéantir complètement les naturels de ces sauvages? contrées, dont le caractère semblait aussi intraitable que leur climat et leur sol. Toutefois* la mort épargna à l'empereur le crime d'une si atroce expédition. Sévère expira en février 411/ Son fils restitua aux Calédoniens les territoires que son père avait ravagés plus que soumis^ et la muraille d'Antonin , le plus septentrional des deux remparts , fut encore une fois reconnue tacitement comme frontière de la province romaine et limite de l'empire/ Dès-lors, la guerre dans la Grande-Bretagne fut, de la pairtdesi Romains , purement défensive , tandis que , de celle des Bretons^ demeurés libres ,elle devint une suite rarement interrompue d'invasions qui avaient pour but le pillage. Dans cette espèce

de lutte, les Bretons qui s'étaient laissé ravir leur indépendance et ne savaient plus se battre pour leur compte, furent quelque temps défendus par les épéesde leurs conquérants. En 368, et de nouveau en 398 , des secours romains , expédiés dans la Grande-Bretagne , réprimèrent avec succès la furie des barbares. En 422, une légion fut encore envoyée pour défendre les sujets de l'empire ; mais ennuyés d'avoir à les protéger sans cesse , les Romains , en 446 , rendirent fastueusement les Bretons méridionaux à la liberté , et les exhwtant à tâcher de se défendre eux-mêmes pour l'avenir , évacuèrent sans retour la Grande-Bretagne. L'orgueil avec lequel les habitants des régions les plus éloignées de l'Ecosse prétendent n'avoir été jamais conquis par les Romains , n'est pas dénué de fondement. En effet , l'armée de Sévère ne fit qu'envahir la Calédonie sans la subjuguer ; même, le plus loin qu'il s'avanga fut le bord méridional du golfe de Moray , ou Murray . et il n'attaqua aucunement les Highlands, ou hautes terres du nord, ni de l'ouest.

CHAPITRE I. n

Au cinquième siècte apparaisseot dans la Bretagne do nord ^deox tribus puissantes et distinctes, dont il n'est pas auparavant question dans l'histoire ; ce sont les Pietés et les Scots*.

Le nom du premier de ces peuples a occasioné, mais inutilement, ce nous semUe, beaucoup de controverses. Les Pietés paraissent avoir été cette race de Bretons libres qui, répandus de l'autre côté de la muraille romaine, conservèrent l'habitude de se peindre le corps lorsqu'ils aHaient se battre, et étaient, tant par

les* Komains que par les Bretons leurs tributaires, appelés Hommes Peints ; dâiommation qui, appliquée d'abord à des tribus particulières, finit par remplacer tout-à-^fait l'ancien nom natiooal de €àlédoniens. Ce peuple habitait les côtes orientales d'Ecosse, jusqu'au golfe de Forth vers le sud, et jusqu'à l'extrémité de 111e vers le nord; Glaudien prouve que ces naturels avaient réellement coutume de se peindre le corps, car on ne peut se méprendre sur la signification de cette phrase : nec falso nomine Piciasy ks Pictei dotUle nom n'est pas faux^ c'est-à-dire n'est pas donné à tort. Il est à peine permis de douter que, quoique descendants des anciens Bretons Calédoniens, et par conséquent Celtes d'origine, les Pietés ne se mêlèrent avec des colons venus du nord, et Goths de nom, de lignage et de langue. Les mœurs vagabondes des Scandinaves rendent ce fait complètement probable.

Les Scots, de leur côté, étaient d'origine Irlandaise ; car, ce qui est une source de grande obscurité ou confusion dans l'histoire ancienne, les habitants de l'Irlande, ou du moins ceux de la caste conquérante et dominatrice, s'appelaient Scots, en d'autres termes Écossais. Une colonie de ces Scots Irlandais, que distingue le nom de Dalriades ou Dalrendini, et qui étaient natifs de TUtster, avait de bonne heure tenté un établissement sur la côte de rArgyleshire ou comté d'Argyle; ils s'y établirent enfin sous Fergus, fils d'Eric, vers l'année 503, et recrutés par d'autres colons Ulstériens, ils ne cessèrent ni de multiplier ni de s'étendre; si bien que naquit d'eux une nation qui s'empara de l'ouest de TEcosse, et qui dans ses accroissements successifs en vint à rencontrer un peuple dont le nom et peut-être l'origine étaient pareils au sien. Ce sont les Attacotti -, ils habitaient le nord du Lanark-

shire ou comté de Lànark, ainsi que le district de Lennox, et semblent avoir fini par se confondre avec les Scots.

Ces deux nations libres des Pietés et des Scots, qui peuplaient^

I Ce dernier nom est encore aujourd'hui celui des Écossais, a. m.

là prenièret à Test, la seconde à Touest, tes côtes de la<kaiide-Iretagne septentrionale, paraissent SYOir eu mômes usages^mèoMi férocité surtout, et ne pas s'être gênées pour satisfaire ce penchant ceûtre tes tributaires de Rome. Les uns et les autres^ à Texemple des Irlandais, arrangeai^t de telle sorte leurs longs eheveiix Hiélés, qa'ils n'avaient plus besoin de rien pour se garantir la tète, ^ qifils s'en servaient selon la nécessité comme d*ua oasqtie ou d'un masque. Leurs armes étaient de légères Jaye«^ fines, des épées au contraire pesantes à force de Imgqeur, et det boucliers, tantôt d'osier, tantôt de cuir. Leurs maiscms conski* taient en hranebes entrdacées, ou bien, aux époques de grand péril, ils se réfugiaient sous terre dans de lc»gues, étroites, et tortueuse^ excavations, qus existent encore, et dont l'idée semble avoir dû leur être fournie par un lapin de garenne. Les Picte» avaient qudque habileté à construire des redoutes grossières ésk^ tourées d'un rempart de pierre sèche. Ils possédaient aussi quel^ (pies notions d'agriculture. Les Seots, qui vivaient dans une contrée montagneuse, ne subsistaient presque absolument que des produits de leur chasse et de ceux de leurs troupeaux. On pour^ rait dire qu'ils ne rendaient de culte qu'à des dànons, puisque les êtres imaginaires quib adoraient n'étaient

que leurs mauvais penchants et leurs mauvaises passions personnifiés. La guerre était leur seule occupation, le meurtre leur principal plai^r ; on ne doit donc pas s'étonner qu'ils honorassent le dieu imaginaire des batailles avec de barbares et inhumaines cérémonies.

Mais en vain ces peuples ignorants habitaient-ils une contrée non moins sauvage qu'eux-mêmes; sur eux aussi se leva le soleil de l'immuable justice, pour dissiper par ses rayons les ténèbres de leurs erreurs. De dignes hCHnmes, a qui le nom de saints, tant qu'on nY attacha aucune idée superstitieuse, fut donné justement*, et que la vie ou le& plaisirs de ce monde ne touchaient en rien, pourvu qu'ils gagnassent des âmes au christianisme, entre* prirent avec succès la tâche dangereuse d'éclairer ces barbares. 1% la religion ne poliça point de prime abord les mœurs, les nations Icmg'-temps demeurées dans la bart)arie, du moins réuasit-elle i introduire dans leur sein les institutions sur lesquelles reposes^ le bonheur et la dignité de la vie sociale. La loi du mariage fut établie parmi xclles, et tous les ignobles maux résultant de la po*

1 II ne faut pas oublier que Walter Scott était protestant, et il use ici d^ane pré* caution oratoife* â» m*

GKânTBBL M

lygaoïie firent ptoceaux cooséqueBces d'une union qui tond deit maai^^ la pluê directe à séparar Feflpèoe humaine de b brute. L'aboUiton desi ritee idolàtjces entraîna eelle d'un frand nombre d'usagée bîdeux et sanguinaires^ et, eomme la graine de FÉcrK ture, b parxdeévangéli^e prit racine, pouaaa des fleurs»

fructifia» népandant au fond des cœurs les grftces qui toujours découleal de acm influence*

Tellea étairat les nations aux attaques' desqudles les Bretons, que l&ome avait assujettis, furwt eaposés après le départ de cens; qui étaient à la fois leurs maîtres et leurs protecteurs, et ces deux races formidables habitaient la mineure partie de la contrée qui porte aujourd'hui le nom d'Ecosse.

La retraite des Boœains laissa leurs tributaires de la Grande Bcetague tout-àrfoit sans défense. lies exhortations à se défendre euxHnèmes avec lesquelles ils leur dirent adieu, et la générosité qu'ils afieet^ent de les avoir, ra abaudonnant Ftle, rendus à la lib^té, étaient aussi cruelles qu'il le serait de cougédier uia oiseau privé ou un animal domestique pour qu'ils se tirassent seuls d'aSaire, après avoir été depuis leur naissance, nourriset su^;néa par la main de rhcMnme. Les Scots et les Pietés s'élancèrent contre le rempart des Ilomains lorsqu'ils ne furent plus là pour le pro^ téger* Leur muraille fUt emportée d'assaut du côté de la terre par les barbares, ou bien, pour s'ra rendre maîtres ils eu tournèrent les extrémités avec des expéditions navales. Les Bretons de lapro^* Tince romaine, traqués sur diaque point et réduits au désespoir^ invoquèrent le secours des Saxons deux années environ après que Jes AomaJns eurent quitté 111e.

Les Saxons étaient Gothsd'origine, et à un courage qui ^;alait celui des tribus de là Bretagne du nord, joignaient des armes meil* leureset une discipline re^fcMitable. Ils refoulèrent et les Pietés et les Seots dans leurs propres limites, et même agrandirent beaur* coup à leurs dépens les territoires qu'ils étaient venu» protéger^ Ua, un de ces guerriers septratrionaux ei de ces sectateurs d'Odin, qui érig^ent les royaumes de l'Heplarcbie, dé-

barqua en H7^ et fonda cduide Nortbumberland. Soumettant une partie de^ Pietés qui s'étaient établis sur le côté méridional du golfe de Forth, ou obtenant d'eux une obéissance volontaire, ce prince réunit dès-lors sous un sceptre anglais les districts du bas Teviotdale et du Berwickshire, ainsi que les trois Lothîans, sauf une petite division du comté occid^tal de ce nom*

La contrée qu'on appelle aujourd'hui VÈcosae se divisait donc entre cinq nations, que qous allons brièvement passer en l*evue.-— 1^ Les Scots d'Irlande occupaient toute la région montagneuse maintenant appelée ArgyieshireS jusqu'à rembouchure de, la Clyde. 2^ La contrée maintenant appelée Glydesdale ^ > jointe au Prebleshire, au Selkirkshire, et aux parties supérieures du Roxburg)>shire, terminée au sud par le Northumberland, en6n fbrmant ce qui fut jadis appelé le royaume de Strath-Ciyde, était babitée par les descendants des tributaires que Rome avait eus dans la Grande-Bretagne et qui delàfurent nommés Bretons. 3^ Le Galloway, comprenant presque tout l'Ayrshire, était habité par une race mixte, moitié de colons Scots venus d'Irlande, mais.d'une souche différente de celle des Balriades ou Scots Irlandais de l'Argylesbire, moitié de Pietés qui avaient acquisdes possessions parmi eux. 4® Les Pietés semblent avoir été le peuple le plus nombreux de l'Ecosse ainsi subdivisée. Les victoires saxonnes les avaient, comme nation, expulsés à dire vrai, du Lothian; et leur possession de la Galwégie ou du Galloway n'était, ainsi qu'on vient de le remarquer, que partielle. Mais ils possédaient le Fife etTAnguâ, le Stirling et le Fortbshire; plus au nord, ils occupaient tous les comtés du nord-est, quoiqu'il y eût dans le Moray, dans le Gaithness et le Sutherland, des établisse-

ments de Scandinaves qui conservaient leur indépendance, ô^ Les Saxons Northumbriens avaient étendu leur royaume jusqu^au golfe de Forth, de telle manière qulda, leur chef, saxon comme eux, commandait sur la Marche, sur le Teviotdale jusqu'à Melrose, et sur les trois Lothians qui ensuite devinrent et sont maintenant regardés parties intégrantes de l'Ecosse. Les Saxons continuèrent à posséder ces cinq provinces sous plusieurs rois, et les possédaient spécialement sous Edwin, qui fonda sur les bords du Forth un château qu'on appelle bourg d'Edwin ou Edwinsburgh d'après lui, et autour duquel s'éleva peu à peu la ville d'Edimbourg, capitale actuelle du royaume écossais. Ceci était postérieur à 617 ; en 685» les envahissements des Saxons furent arrêtés par le meurtre et par la défaite de leur roi Egfrid à la bataille de Drumnechtan, sans doute Dunnichen-, et le district, qui s'étend au sud du Forth fut

i Shifê est un âffixe dont le sens répond k comfi: ainsi, PArgylesblre Tout dire comté dMrgyle. ^ous donnons cette explication pour servir 5 IMnlelligence des attires applications analogues qui seront faites dans le cours de cet ouvrage, a. M*

a DaU signifie vaUée, Glydesdale Teut donc dire : yallée de la Clyde* ▲. M*

CHAPITRE I. * ff

souvent le théâtre d'affreux combats entre les Pietés et les Nortbumbriens, qui luttaient, les uns pour conserver, les autres pour reconquérir ces fertiles provinces.

Une lutte beaucoup plus importante que celle des Saxons et des Tictes se poursuivit entre ce dernier peuple et les Scots Irlandais qui, comme nous Favons vu, habitaient le côté occidental de nie, tandis que les Pietés en occupaient le côté oriental. Il était, à la vérité, de toute évidence, que, tant que ces deux vastes portions de \aGrande-Bretagne du nord ne seraient pas réunies sous un seol gouvernement, il n'y aurait pas de sûreté possi Me pour le pays contre des envahisseurs étrangers. Après bien des batailles meur*^ trières, après beaucoup de sang répandu et une impitoyable dévastation des deux contrées, quelques mesures semblent avoir été prises pour qu'une paix durable s'établît entre ces nations rivales. TJrgjiria, sœur d'Angus, roi des Pietés, fut mariée à Aycha IV, r^ des Scots, et leur fils Alpin, succédant à son père en cette qualité, régna heureusement de 833 à 836, dernière année pendant laquelle il fat tué en Galloway où Tavait attiré quelque contesta'» tion. Le trône, des Pietés, ainsi devenu vacant faute d'héritier mâle, fut réclamé par Kenneth, fils et successeur d'Alpin, qui, comme descendant d'Urgaria, sœur d'Angus, fit triompher an moyen d'une armée ses droits à Thériтage. Wrad, dernier des . monarques Pietés, mourut à Forteviot, en 842, tandis qu'il com* battait pour sa capitale et son royaume ; alors les Pietés furent soumis. La tradition et les' anciennes histoires s'accordent à i'eprésenterjtenneth, une fois victorieux, comme s'efforçant d'extirper toute la race des vaincus ; mais il faut voir là une exagéralion. Desauteurs plus modernes choqués de l'invraisemblance d'un tel fait, ont, pour adoucir la chose, supposé que, à la mort de Wrad, Kenneth s'empara du trône des Pietés par droit de succession, comme légitime héritier de son aïeule Urgaria Par malheur^ et c'est ce qui rend inadmissible cette correction historique, il n'est plus question dans l'histoire d'Ecosse, à

partir de la victoire de Kenneth Macalpin sur Wrad, ni de la nation Picte, ni d'un royaume de ce nom; au contraire, le roi des Scots et ses sujets acr caparent tout le territoire qui avant la conquête était occupé par les deux peuples. En un mot, la révolution doit avoir été si complète, que la langue même des^ Pietés est perdue et que le dialecte qu'ils parlaient forme un sujet de doute pour les antiquaires. Il était celtique, probablement, avec une forte teinte de goUiique.

CHAPFTRE n.

se rend maître da Cumberland; successeurs de Malcolm» — Kenaeth III et ms saccessenrs. — Mdcolm il,

Iiorsque KeoMtb Macalpio porta mr 9« tôtela double eourontie daaPictes^tdesScotSi ilttevintuo adversaire capable d'attaquer etde vaincre les belliqueux Saxons. La contrée soumise à son au^ torité prit alors popr la première fois le nom d'Ecosse % et depuis elie a toujours conservé ce nom. U lutta avec fureur pour planter 8a banmère dalriadlque dans le Lotbian, dont peutTêtre ilr even- *^ diqua la souveraineté, parce que le pays contesté avait fait partie du territoire des Pietés jusqu'au moment où ils en furent dé*» pouillés par Ida. On raconte encore de Kenneth Macalpin qu'il fut législateur , et telle peut sans doute être la vérité ; mais tes lois publiées comme siennes sont certainement apocryphes.

On pourrait avec raison appeler Kenneth le premier roi d'Ecosse^ car le premier il posséda une étendue de terres assez considérable pour qu'on les appelle un royaume , tandis qu'on n'accorderait pas sans absurdité le titre de souverains aux chefs Scots^Irlandais de l'Argylediire, dans l'obscure généalogie des-

quels il faut que rbistorien cherche cependant la souche originale de la famille régnante.

Afin donc 4e ne pas encourir l'accusation de lèse-majesté, que sir iïeorge Maekenzie, jM*ésentement avocat du roi , porta contre le docteur Stiilingileet pour avoir abrégé de quelques chaînons la généalogie royale , nous rappellerons brièvement que, d'après les meilleures autorités, vingt-huit de ces rois ou chefs dalriades» régnèrent successivemrat dans l'Argyleshire , où la vieille tour de Dunstaffnage était, dit-on, leur principale résidence. Kenneth Macalpin fut la vingt-neuvième descendant de Fergus» fils 4'£ric^ premier de la race.

Les successeurs de cet heureux prince passent devant nou$ dans un sombre et obscur intermède , comme ceux de Banco sur le théâtre. En les nommant nous ift mentionnerons^ des événements de leurs règnes , que ceux qui sont nécessaires pour éclairer la suite de l'histoire 4'EcQ$sé ou les mi»urs de la période

I En ^fgiBh »!oiUmir c^Mt-Indiro 4err4 des Se^ls. a, k.

que nous trtitûns. Nous éviterons ainsi lu péniUe tAshe ds m» emixit d'absmdes et féroces eoateslatioQS entre des princes dont les ncmis ne se pensent pnononeer; féeits d*ùà le leetenr, poor ^terane phrase deMiltoo en pareiile ciroonstusce, ne retire aoeone instrticUon pt»s préeieuse que s*ii lisait les détails d'uM fiterre oitre des milans et des corneille».

A Kainethsticcéda son frère Donald, car le mode de SttCcessÎ-Qa dans les familles royales tant des Scols que des Piotes, ét«4 fsr toratike ausL collatéraux , et to firève d'un monarque défont était souvent ai^ieié au trône de préftrenee à son fila I afin ^ on peut le SiipfH»er^ d'édiapper è Tiaconvénient de minorités fréquen-

toa. Il n'y a rien à dire deOonald , et presque rien de Constantin son nerèu , fils de Kranetb, qni régna après lui. hd dernier Hieurut en défendant son ^rrkoire contre une invasion des Danois y qui étaient alors le fléau du siède ; ou , si on croit la tradition » il fut fait priscnnier Yîrant, et sacrifié, dans une caverne située sur le ittid de la mer dans k paroisse de Crail , aux mânes du général ennemi qui avait succombé dans i'action. Les successeurs de Ceofitantin furent Âodii, Eocha et Crig, qui régnèrent ensemble i après eux le trône fut occupé par un Donald, quatrième du nom» et par «n Constantin III. Tout ce qu'M est nécessaire de dire des qiiatre premiers , c'est que leurs règnes offrent les mêmes scènes demetulres et de sang qui nous ép<Mi vantent dans les annales de cette épocpie, et que ces borrears u'amèMot pas de plus be<irenx résultats. Constantin III n'est célèbre que pour s'être ligué avec Aulaf, rot de la mer V dims le but d'«ovabir l'Angteteire» et avoir partagé la défkite que kB Noraes^Men * essuyèreol d'Atheistane i la grande batailla de Bnmnantorgh. Ediappé au massacre de cette sanglait ^mée dans laquelle il perdit un vaillant fils, GonsUmtin se retira dans un cloître et devint supé* rieur de m<^^ ' en 952, la quatorzième année de sxm règne.

Hfolcelm, premier d'un nom qui est ftmeuxdansrblstoired'Éoosse , agrandit ses domaines d'une acquisitien précieuse. Nous n'avons pas eu ^loore l'occasion de menttoniier que , vis^vis éa royaume bteUm de SkatinClyde, s'en trouvait un autre de

4 La i^lv^ri de cc»f irft^f ^ w»A se décoraleoi fas^vejusemeDi «lors de ce titc^ Se rois de. la mer. A« M« 2 C'e6t-k-)dirB hommes du nord, et fi ft'et;ll iei des Baiivii ei de» Ke^Hidaièns.

^CvUes^ dit le texte : ordre de moines^ ^i s'éteiçtiU arant rétablissement dn f rolestantisme en Ecosse, a* v.

même genre, appelé Reged, peuplé aussi de tribus brebmnes et fort renotûiné dans les chants de leurs hordes. Cet état séparé^ qui comprenait le Gumherland et le Westmordand , opposa une vigoureuse résistance aux étrangers ; les princes Saxons de l'épo que ne purent jamais eux-mêmes le soumettre com[Aètement, Edmond l'aîné , d'Angleterre , ravagea ce petit royaume pourie punir de son insubordination , creva les yeux aux cinq fils . de ' Dunmail, son dernier roi de race bretonne , et en donna le terri^^* * toire à Malcolm, roi des Écossais, à condition qu'il deviendrait son allié et l'aiderait sur terre et sur mer à défendre son royaume. Ainsi, par une anomalie singulière, tandis que l'Angleterre était en possession des Lothians , qu'on ne saurait aujourd'hui séparer de rÉcosse , le monarque écossais se voyait mattre du Gumberland et du Westmoreland , que, de nos jour?, personne n'hésite à regarder comme des provinces anglaises.

Les règnes d'Indulf et de Duff, princes qui succédèrent à Malcolm, sont peu connus. Mats la mort de Gulen , troisième successeur de Malcolm, prouve, fait curieux, que les Bretons de Sti*ath^ Clyde étaient encore indépendants. Le viol d'une vierge bretonne de royale naissance fit éclater une guerre entre eux et les Ecos-» ^is. Les Bretons furent vainqueurs, et Gulen périt en 970.

Kenneth III, fils de Malcolm f, monta alors sur le trône d'Ecosse , il soumit à soii sceptre les Bretons de Strath-GIyde , et ainsi ajouta matériellement à la force de^on royaume; il parait toutefois que le Strath-Glyde fut quelque temps encore après cette réunion , gouverné par des princes différents, quoique tri-

butaires. Sou» son règne, fes Danois pénétrèrent avQC une nombreuse flotte dans le golfe deTay. Le roi Écossais s'avança à leur rencontre , et une bataille décisive eut lieu à Loncarty. Les Danois se battirent avec leur furie habituelle, et forcèrent les deux ailes de l'armée écossaise à se retirer derrière le centre , qui , commandé par Kenneth en personne^ tint bon, et décida du sort de la journée. Des pierres monumentales, des monticules sur lesquels on trouve les ossements et les armes de ceux qui périrent , attestent la réalité de cette bataille, rendue mémorable par l'acharnement qu'on y déploya de part et d'autre ; il est cependant des histoires qui affectent de la regarder comme fabuleuse.

Kenneth III, périt victime d'une trahison de femme. Il aurait mis à mort le fils unique de Fenella, épouse du Maormor ou viceroi de Kincardineshire. Quoique ce ne fût qu'un acte de justice ,

CHAPITRE II. S

Fenella ne s'en décida pas moins facilement à venger le fruit de ses ^trailles. Elle invita Kenneth à venir loger dans sa maison près de Fettercalm, dans les M eams, et l'y assassina; puis, sangainaire violatrice de Tbospitalité , elle s'échappa de son château, dont les restes se voient encore, et s'enfuit par une vallée qui porte encore le nom de Strath-Fenella ; mais elle fut arrêtée dans la paroisse de Fordun, et décapitée.

Les filsdes deux prédécesseurs de Kenneth III se disputèrent la couronne d'Ecosse. Un d'eux était Constantin lY, flis de Gulen, gui prit le titre de roi, mais fut défait et tué en 99d par Kenneth ly , fils de Duff , surnommé le Refrogné. Celui-ci fut à son tour dé-

trôné et assassiné par Malcolm, fils de Kenneth III, après huit ans de guerres et de massacres. C'était en 1003.

Le vainqueur Malcdm II fut un prince habile et un grand capitaine. Les invasions des Danois lui donnèrent beaucoup de besogne; en 1010, ils firent une descente sur le Moray, et le roi d'Ecosse leur livra bataille. La fureur des guerriers du nord ayant triomphé, les Écossais reculèrent jusque dans le voisinage d'une chapelle dédiée à saint Moloch. Là, Malcolm n'espérant plus aucun secours terrestre, se jeta à bas de son coursier, et fit vœu de bâtir une cathédrale en Thonneur du saint, quoiqu'il eût un nomqui sonne peu cattioliquement, si par son intervention pro* tectrice il le rendait vainqueur. Se relevant alors de terre , Mal« colm combattit avec enthousiasme , tua le chef Danois , et remporta une victoire complète. La cathédrale promise M bfttie soos rinvocationde saint Moloch^ et existe encore: on eut soin, dit-on, de donner au chœur une longueur de vingt-trois pieds, pour qu'elle correspondit A celle de la gigantesque lance du chef; car telle était une des conditions du vœu de Malcolm, et on plaça, en guise depierre, dans les murs de l'édifice, les crânes deplusieurs des plus illustres chefs Danois. Suenon, le monarque Danois, fit une nouvelle tentative d'invasion. Il enVoya une flotte armée sous les ordres de Camus, un des plus fameux f>ikingar ou rois de l'océan ; mais celui-ci fut battu et tué à Aberlemno, où une grande pierre monumentale, chargée de sculpture, conserve en-» core le souvenir de cette journée.

Suenon, découragé par tant de défaites , parut en être venu à quelque accord avec Malcolm II, pour s'abstenir désormais d'ia* vasions et pour abandonner une espèce de château appelé

Burgh* Head qu'il avait construit dans le Moray. Il est extrêmement

glCNrieax p6ur le prince et pour sea peuple que ces guerriers da nord, qui infestaient sans qu'on les en pût empêcher , les rivas[es de chaque autre contrée d'Europe , et qui avaient établi une dy-^ nastie danoise sur le trône d'Angleterre, aient appris par des défaites successives à fuir comme fatales les cités de TÉcosse ; ce fut sans doute la renommée de ses victoires sur les Danois , ainsi qu'une heureuse campagne contre les Saxons, qui valurent à Malccrim une vaste et précieuse augmentation de territoire. Eadulf-Ciudel, comte de Northumberland , céda en 1020 au roi d'Ecosse le riche district de Lothene ou Lothian, qui comprenait non seulement la totalité des trois provinces maintenant nommées ainsi, mais le Berwickshire, et le bas Teviotdale peut-être jusqu'à Melrose sur la Tweed. La condition de cette cession fut une amitié durable, laquelle semble avoir été plus tard l'origine de l'hommage que les rois écossais rendirent certainement pour ce district du Lothian, aussi bien que pour d'autres possessions en Angleterre, aux souverains de cette contrée.

^ Malcolm mourut paisiblement en 1033 et eut pour successeur « le gracieux Dunean » , le même qui tomba sous le pmgnard de Macbeth. A la lecture de ces noms, tout lecteur doit éprouver une sensation analogue à celle qu'on éprouve par le passage d'une obscurité profonde au plus vif éclat du jour , tant on est fanûtier avec les personnages dont il vient d'être fait mention ! tant ob se rai^elle avec clarté et précision les événements

qui les concernent , en comparaison surtout des idées si informes et si peu satistaisantes qu'on parvient à se former sur lestemps obscurs qui précédèrent et suivirent cette heureuse période *. Mais nous ne devons pas nous laisser aveugler par notre poétique enthousiasme , ni ajouter plus de foi qu'elles n'en méritent à certaines légendes, parce qu'elles ont servi à tracer le tat^u de la plus e&ayante hitte entre l'ambition et le remords , qui eût jamais le cœur hunaain pour théâlrcv Le génie de Shakspeare , après avoir découvert l'histoire de Macbeth dans les chroniques écossaises d'Holinshed , lui dcmna un lustre semblable à cdui qu'un reflet du soleil prête souv^t à un fragment de verre qui , quoique res* plendissant de loin de tout l'éclat d'un diamant , $e trouve , pour peu qu'on l'examiae de près , n'avoir ni valeur ni mérite.

JDuncan , petit-fiis par sa mère Béatrix, de Malcolm U, monta sur le trône à la mort de soa grand-père , en 1033 ; il ne régna

I Voir la tragédie de Matheth^ de SaAKsrjBiU a. k«

CHAPITRE n. «S

^ue ^ années. Mâcbétb , au^ petit-fils de Malcdm II , mais dtt côté maternel . fat eieité par son ambition à dispoter le fsaepire que tenait la main d*mi antre. En outre , réponse de Macbeth , dont le véritable nom était Graoch , avait de mortelles injares à renger sur le prince régnant. Elle élalt petite-fille de Kenneth IV , taé en 1009, tandis qu'il combattait contre Mat« Colmll, et d*dntres motifs encore d'inimitié enflammaient l'esprit de cette femme qui a été peinte depuis comme la plus fiirouche de Son sexe. Les vieux annalistes joignent quelques instigationsd^un

genre surnaturel à TinQuence d'une femme vindicative sur un mari ambitieux. Trois magiciennes, car de simples mortelles n'auraient eu ni cette taille ni cette beauté, apparurent à Macbeth dans un songe ou une vision , et le saluèrent successivement dès titres de thane ^ de Cromarty , tbane de Moray, lequel lui tût accordé peu après par le souverain , et finalement de roi d'Ecosse. Ce rêve , dit-on , fit naître en lui les espérances séductrices si bien exprimées dans le drame qui porte son nom.

Macbeth, en attentant à la vie de Duncan, n'enfreignit aucune loi de l'hospitalité. Il attaqua ce prince et le tua en un lieu appelé Bothgowan, c'est-à-dire Maison-de-Forgeron , près d'Elgin , en l'année 1039 , et non, comme on l'a supposé, dans son propre château dlnverness. Ce fut une œuvre de sang , bien digne de ces sanglantes époques , mais en bonne conscience , les droits de Macbeth à la couronne étaient, suivant la règle de succession écossaise, meilleurs que ceux de Buncan. Une fois sur le trône, ce tyran contre qui on s'est tant élevé, ftit en réalité un roi ferme, juste et équitable.

Des craintes de péril qu'éprouvait Macbeth , à cause d'un parti que Malcolm , fils aîné du Duncan assassiné par lui , avait formé dans le Norlhumberland et maintenant encore dans l'Ecosse , semblent avoir peu à peu aigri le caractère de ce prince et l'avoir fendu formidable àsanoble^e. Il avait proféré particulièrement, contre Macduff , le puissant maormor de Fife, quelques menaces qui décidèrent ce chef à fuir la cour écossaise. Cédant aux sollicitatîonsde ce nouveau conseiller, Siward ; comte danois du Norlhumberland , déploya sa bannière en faveur de l'exilé Malcolm, et envahit TÉcosse en 1054. Macbeth attaqua l'ennemi dans le

voîîsinage de son célèbre château de Dunsinane. Il ftit défait , mais survécut à la bataille , et périt , en 1066 , à Lumphananan.

1 Ancien titre saxon qui répondait à celui de co'mte. 4. m.

Il sufGt d'un instant de réflexion pour reconnaître combien ce simple narré des faits diffère de Tarrangementde ceux du drame , dont la fable toutefois s'accorde assez avec les historiens inexacts auxquels Sbakspeare a emprunté ses matériaux. On peut ajouter que les anciens auteurs n'offrent aucune trace de l'existence de personnages tels que Banquo et son fils Fléance ; nous n'avons donc pas motifs de croire que ce dernier , dans sa fuite , s'éloi-gna^ jamais de Macbeth plus que d'un bout à l'autre de la scène d'un Ibéâtre. Toutes ces choses sont maintenant connues \ mais l'es^ prit conserve obstinément l'impression faite par les brillantes im-r postures du génie. Tant qu'on lira les pièces de Sbakspeare , et que la langue anglaise subsistera , l'histoire aura beau réclamer^ le commun des lecteurs ne se rappellera Macbeth que comme un sacrilège usurpateur y et Richard que comme un difforme meur-« trier.

Macbeth laissa un fils surnommé Luach , ce qu'on traduit par Faiuus, ou le Simple. Après quelques mois de lutte , il fut défait et tué à Essie , en Strath-Bogie.

CHAPITRE m

Makolm III , sarnommé GroMe-Téle. — Des étrangers cherchent un refuge en Ecosse; iU sont accueillis arec bonite par le roi et la

reine. — Affection du roi pour Marguerite. — Mort de Malcolm et de Margue^ rite. — L>onald Bane. — Duncan. — Edgar. -> Alexandre l*". — Dayid l^'.^ Bataille de Northallerton. Mort de Dayid. Sa munificence euTers Tégliae. Son earac* tare comme souyerain.

Malcolm III, fils de Duncan, surnommé Cean-Morh, ou Grosse-Téte , à cause du volume disproportionné de cette partie de son corps, monta sur le trône d'Ecosse en 1056. Ce fut un prince vaillant et habile qui , élevé à l'école de l'infortune , avait profité des leçons de cette sévère institutrice. Sa longue résidence dans le nord de l'Angleterre doit nécessairement lui avoir permis d'acquérir plus d'instruction que s'il fût resté pendant sa jeunesse parmi ses ignorants sujets. Dans son règne aussi , un peu plus de lumière commence à poindre sur l'histoire écossaise, quoique celte clarté provienne plutôt des annalistes anglais que d'aucun de ceux, qui soient propres au royaume d'Ecosse même. Malcolm qui.

CHAPITRE m. tu

BOUS l'avons dit , avait long-temps demeuré en Angleterre , avait probablement visité la capitale sous le règne d'Edouard-le^Confesseur , à qui il était redevable de secours et de protection. Ses goûts et ses attachements le portèrent à entretenir toujours des correspondances avec ce pays ; et, sauf l'incursion courte et précipitée des Écossais dans le Northumberland , en 1061 , il n'arriva rien, durant la dynastie saxonne en Angleterre, qui pût rompre la bonne intelligence de ce qu'on doit appeler, à

partir de cette épioque,les royaumes frères.La mort d'Édouard-le-Confesseur troubla iinpeu cet état de concorde.Malcolm paraît avoir été plusindifférent à l'amitié de son successeur Harold , puisque en Tannée 1066, il reçut en Ecosse Tostigh , frère du roi anglais, qui alors tramait une conspiration et projetait d'envahir les territoires d'Harold. Tostigh se ligua avec le roi de Norwège , et tous deux furent tués Tété suivant à la bataille de Stamford-Bridge.

La conquête de TAngleterre par les Normands amena, en Ecosse, d'autres fugitifs qui émigraient par suite du bouleversement général qu'une si grande révolution occasiona dans les propriétés. Le plus illustre d'entre eux fut Edgard-Athelirg , héritier de la race du Confesseur ; il avait avec lui sa sœur Marguerite, une des vierges les plus belles et les plus accomplies d'Angleterre, et qui, vu la faiblesse tant d'esprit que de corps de son frère , pouvait être regardée comme l'espérance de la dynastie saxonne, si chère à la nation anglaise. Edgard fut aussi accompagné, dans sa fuite, par sa mère et par une autre sœur plus jeune. Malcolm épousa la princesse Marguerite vers 1067.

Allié , par ce mariage , à la famille royale saxonne , le roi des Ecossais se ligua contre Guillaume-le- Conquérant avec quelques seigneurs mécontents du Northumberland et avec les Danois. Mais les Danois furent repoussés , et les conspirateurs mis en déroute, avant que Malcolm entrât lui-même en campagne , 'année 1070. Exaspéré par quelques représailles sur ses propres frontières , il ravagea impitoyablement l'évêché de Durham , ainsi que les parties adjacentes, et emmena un tel nombre de captifs , que pendant beaucoup des années suivantes on trouva dans chaque hameau et chaque hutte d'Ecosse des esclaves anglais.

La vengeance du Conquérant eut un effet semblable à celui de la colère de Malcolm. Pour se venger des rebelles Northumbrîens, Guillaume dévasta la contrée avec une fureur qui changea en Un véritable désert lès possessions fertiles comprises entre l'Humbèr

f l la Toes-Le {Miys présenta dè9*lors va si pitoyaU^aspect, au àim da GiiiMauma Afoloieraburg , qu'un étranger , en le voyant , eût vai8é4e« larmes, et qu'un ancien habitant ne l'aurait pu r^con* naître. Des milUera d'individus appartenant auis: dernières classes^ etf aussi» un nombre considérable d'Anglo-Saxons et Normands d'illustre naissance > qui avaient encouru la colère du conquérant Guillaume^ si prompte à s'allumer et si difficile à s'éteindre, cboisircnt rÉcQsse comme le lieu d'asile le plus sûr.

Malcolm , sachant tout ce que valait la chevalerie normande , accueillit gracieusement les chevaliers ainsi que les Anglais de distinction, et leur distribua avec générosité des emplois, des honneurs et des terres. Entre autres , il donna asile au comte do March, qui , par corruption de ses nom et titr^ Cornes Patricim^ s'appela Gosspatrick, quand il fut banni d'Angleterre. A ce puissant bai*on Malcolm conQa le château de Dunbar qu'on pourrait appeler la seconde porte de l'Ecosse, si on suppose que la forte ville (kl Berwick en soit la première. Ce n'est là qu'un exemple entre mille de la confiance que ce monarque écossais accorda aux Normands , et de son désir d'engager à son service d'illustres personnages de cette nation redoutée qui jouissait en ce siècle d'une haute réputation d'habileté militaire et d'invincible valeur.

l4a conduite que Malcolm Cean-Morh tint par prpdence politique fut imitée de sa royale compagne par tendresse pour son

pays natal, et par ces sentiments de sympathie que le malheur excite toujours dans le cœur des femmes. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir , et influença son mari de tous ses efforts pour secourir dans leur détresse sos compatriotes saxons, qu'ils fussent de haute ou de basse naissance, allégea leurs maux de son mieux, et surtout déploya son zèle à protéger ceux qui s'étaient ressentis? du coup fatal que la bataille d'Hastings porta à la royale maison du Confesseur. L'aménité et la douceur dç caractère propres k cette aimaUe reine, probablement aussi l'expérience de sa sagesse et de son bon sens » avaient grand crédit sur Malcolm , qui, quoi*^ que conservant un peu de son naturel irascible et féroce, comm9 roi d'un peuple sauvage , n'était pas, beaucoup s'en faut , insensi* ble aux suggestions de sa tendre compagne. U soumettait spR esprit au sien en matière religieuse , et faisait orner de reliures magnifiques les livres de piété qu'elle affectionnait*, souvent môme on le voyait baiser avec respect les volumes où il ne savait pas lire. ^ servit encore d'interprète à Marguerite quand elle tâcha de faire

GEAFITRE Ht * »

comprendre aa ctergé écossais à qudle époque se devait célébrer la fête de Pâques; et quoique nous n'attachions pas beaucoup d'importance à Tissue de cette controverse polémique qui se terimna , il e^i inutile de le dire , par le triomphe de la cause adoptée par la b^e iriaideuse et son royal interprète, c'est néanmoins un charmant tableau que celui de l'affection cobjugate de ces époux travaillant en commun à l'instruction d'un peuple barbare. 11 ne fant pas douter non plus que son influence ne se aoit montrée heuteos^ocient dans des circonstances plus graves que cdle dont il est ici question.

Après la mort de Guillaume-le-Conqoérant , et l'avènement de Guillaume-Ie-Roux , divers sujets de mésintelligence s'élevèrent entre l'Angleterre et l'Ecosse; de mutuelles incursions eurent lieu , et la cause générale de ces contestations provenait des termes auxquels Maleolm devait posséder le Cumberland et le IV^orthamberiaiiid. Ces provinces avaient été , comme on l'a dit , cédées , la première par le roi saxon Edgar , la seconde par un comte northumbrien , au souverain d'Ecosse , à condition d'une étroite alliance et de secours entre voisins. La possession à titre de fief, s'introduisant dès lors^ substitua l'hommage et la féauté ou foi d'an prince inférieur envers un maître suprême , à cette vague stipulation d'amitié et d'assistance en cas de besoin. Cette dépendance féodale ne pouvait s'appliquer qu'aux iH*ovinces du Lotbian, au Berwickshire , à une partie du Teviotdale, au Itortbumberland et au Cumberland. Maleolm, qui, traversant le golfe de Fortb, résidait souvent dans la première de ces provinces, y avait établi une autorité fixe et permanente ; mais dans les deux comtés anglais son pouvoir et son influence sur les affections des habitants n'étaient pas aussi manifestes. Guillaume-I^ Koux construisit en 1080 la forteresse deNewcastle, et en 1092 celle de Garlistle^ qui , toutes deux , tendaient nécessairement A limiter et à rendre peu sûres les possessions du roi d'£cosâe dans ces deux congés du Nord. La question d'hommage fut violemment agitée à cette antique période c(»nme sous les générations suivantes, et la plupart du temps résolue en termes généraux, ou , selon la phrase légale , salvojure cujuslibet. ^

Ces motifs d'inimitié cessèrent quand Maleolm Cean*<Morh mourut. Ce prince entreprenant 8t une incursion hasardeuse en Angleterre , et assiégea Alnwick avec une armée sans discipline»

Xa circonstance qu'une forteresse si voi»ne de ses frontières ne lui appartenait pas , prouve combien son autorité dans te Nor-* thumberland était imparfaite» Tandis qu'il était ainsi occupé, il fut surpris par Roger de Mowbray , baron normand , à la tête de forces considérables, et le 13 décembre 1099 s'engagea une action dan3 laquelle Gean-Morh périt avec son fils atné. La reine Mar-* guérite^ gravement malade à cette époque, ne survécut qu'assez pour apprendre ces malheurs, et exprimer sa résignation auxTO** lontés de Dieu. Elle mourut le 16 novembre en recevant la fatale nouvelle.

. Après sa mort, Marguerite fut admise dans le calendrier romain. La légende d'un miracle adroitement imaginé raconte que, lorsqu'on voulut transporter le corps de la nouvelle sainte dans une tombe plus magnifique , on trouva impossible de l'enlever , jusqu'à ce que celui de son époux eût reçu le même honneur , comme si y dans son état de béatitude, Marguerite avait été encore guidée par ces sentiments dé déférence et d'affection qui avaient dirigé toute la conduite de cette excellente femme pendant qu'elle était restée sur la terre.

Le caractère de Malcolm Cean-Morh lui-même^ à considérer sa position et Tépoque où il se trouvait, ne manque pas de grandeur. C'était un homme d'un courage intrépide et d'une ame généreuse. Un noble de sa cour avait formé le projet de l'assassiner. Le I»*uU en vint aux oreilles du roi, qui, au milieu d'une partie de chasse, entraîna le conspirateur dans une clairière écartée de la forêt, lui reprocha ses perfides intentions, et lui proposa un

cotnbatà mort et à armes égales. L'assassin , surpris d'une telle générosité, se jeta aux pieds du monarque , avoua son projet criminel , assura que de cet instant il y renonçait, et s'engagea pour l'avenir à une inaltérable fidélité. Le roi lui témoigna la même confiance qu'auparavant , et n'eut aucun sujet à se repentir de sa courageuse conduite. Cette anecdote paraît montrer que Malcolm, protecteur et ami des chevaleresques normands, leur avait emprunté ua peu de cet esprit d'honneur exalté , et de ces nobles et généreux ^ntiments qu'ils contribuèrent tant à répandre dans toute l'Eu*rope.

Une légende fort invraisemblable assure que Malcolm introduisit formellement le système féodal en Ecosse. On y voit avec de grands détails qu'il somma toute la noblesse écossaise de se rendre près de lui à Scone , et que chaque noble apportant avec soi y dV

CHAPITRE in

près Tordre reçu , une poignée de terre de ses domaines , les remit par ce symbole entre les mains da roi qui alors en octroya de nouveau des chartes à chaque propriétaire , sous forme d'investiture féodale. Le Mot-Hill de Scone, ou cour de justice, appelé Mons plaeiti S provient, à ce qu'on prétend, des poignées de terre apportées en cette occasion , et par ce motif il a reçu le nomd'emnts ferrai. Cette légende ne mérite aucune croyance. Mais si Malcolm , ce que sans doute il n'aurait pu faire , ne eiiangea point les lois de tout son royaume par une modification générale des titres de la propriété , il est hors de doute que par di-

verses concessions et des cas particuliers il contribua à introduire en Ecosse la coutume des investitures féodales. C'était un système agréable au prince, car il lui attribuait le caractère propre à le flatter , de propriétaire suprême , souverain ou originel , des terres du royaume entier. Il plaisait ainsi aux Normands que Mâlcolm attirait à sa cour. Ceux-ci attachaient un sentiment de sécurité à une charte royale , et comprenaient en même temps que leur importance personnelle s'augmentait par la puissance qu'ils obtenaient ainsi, d'accorder les terres qu'ils ne pouvaient occuper , à des sous-vassaux qui les tinssent d'eux aux semblables conditions de service auxquelles eux-mêmes tenaient leurs domaines de la couronne. Le système féodal avait aussi force de loi en France et en Angleterre , états sur lesquels le monarque écossais devait naturellement prendre modèle pour perfectionner les grossières institutions de sa contrée natale. Ainsi , quoique la féo* dalité n'ait pas certainement été introduite par Malcolm-Morh en Ecosse , nous pouvons conclure que, de son temps , des exemples détachés, ainsi que l'action graduelle et le concours de cir* constances favorables, préparaient déjà ce royaume à la recevoir^ Malcolm , à sa mort , laissa des enfants mineurs, et il eut pour successeur son frère Donald-Bane, sauvage écossais, qui, s'enfuyant aux Hébrides lors de l'assassinat de leur père Duncan, ne paraît avoir visité son frère Malcolm à aucune époque de son règne, ni approuvé aucune des nouvelles coutumes introduites par lui. Au décès de Cean-Morh il se hâta de revenir en Ecosse , et , à l'aide d'une armée d'insulaires occidentaux , prit possession de la couronne au préjudice de ses neveux. Ce chef presque bar-» bare fut d'autant mieux accueilli par beaucoup des Scots du nord^

i Mont da bon plaisir. A. u.

S Toute terre, a.h.

qu'ils voyaient avec jalousie les innovations de Malcolm «t aa pré^ ^rence pour les étrangers.

Le premier décret de Donald-Bane fut une sentence de bannie sèment contre tous ceux-ci ; tentative brutale pour ramener l'Ecosse entière à l'état sauvage d'Argyle et des Hébrides. Il es(rare toutefois que la civilisation , quand elle a fait d^à un peu do progrès, puisse être contrainte à rétrograder, sauf le cas où lei^ connaissances marchent de front avec la corruption et la mollesse. Sonald-Bane n'eut aucun triompbe durable. Duncan, bâtard du feu roi , rassembla une nombreuse armée d'Anglais et de Normands, repoussa Donald-Bane parmi les Jambes rouges S et s'enhpara du trône. Fut-ce pour son propre compte qu'il l'occupa ott comme régent de la légitime descendance de Malcolm? on l'ignore. Après avoir tenu le sceptre, en propre ou par délégation, pendant une année , Edmond son beau- frère , le deuxième des enfants légitimes de Malcolm Gean-Morb , dont l'ainé avait embrassé la prêtrise j fit assassiner Duncan par un comte des Mearns , et ré^ tablir Donald-Bane sur le trône en conséquence d'un traité par lequel il s'engageait à partager avec lui la royauté.

Donald-Bane , ainsi redevenu maître de la couronne , se remit à détruire tout ce qu'avait tenté son frère Malcolm, pour civiliser l'Ecosse , et chassa de nouveau les étrangers hors de ses états; De là, nouvelle révolution. Edgard, troisième fils de Malcolm çt de l'aimable Marguerite ,* que Guillaume-le-Roux favorisait , reçut des secours d'Angleterre, et parvenant à se saisir de la per^ sonne de son oncle Donald*6ane , l'emprisonna , puis lui creva les yeux. Edmond qui avait été l'auteur de cette seconde usurpation de Donald-Bane , fut aussi emprisonné , et en signe de re-

pentir pour la participation qu'il avait prise à l'assassinat de^ Duncan, demanda, lorsqu'il mourut, que les fers qu'il avait portés dans son cachot fussent enterrés avec lui dans son cer*çueil. Edgard , malgré la cruauté qu'il montra envers son viem: oncle, parait avoir eu le caractère équitable et humain. Il restai e.n paix avec l'Angleterre , et l'amitié des deux royaumes fut encore cimentée par le mariage de sa sœqr Matbilde avec Renri I"S dit Beauclerc« Edgard mourut après avoir régné dans un)H*ofoa repos environ neuf ans,

Alexandre!" lui succéda comme quatrième fils de Malcolm, et

4 Red legs. On appelait ainsi les montagnards d'Ecoççe et les insulsiir^f 4fi roi)esi de cette contrée, parcequMls ayaient les jambes entièrement nues. à. k.

CoAFITBS Xn. U

»on v^gM est priiDcipalaiBeot remarquable par la lutte énergique qu'il soutint pour défendre Tindépendance de l'Égliae écossaise* Il Faut à soutenir contre les archevêques de Cantorbéry et d'York^ qui cbacun réclamaient une supériorité spirituelle sur TÉcosse, et Je droit de consacrer Tarcbevêque de Saint- André, primat de eo roYàume, Malgré Tbostile intervention du pape, Alexandre, avec une adresse inouïe, parvint à rendre eontradictoires l'une à l'autre les prétentions des deux archevêques anglais, et s'évita ainsi d'eo sallstaiTe aucun. Quant au caractère personnel d'Alexandre, nous n'en pouvons juger que par l'épi thète de farouche ou vioUni qu'on lui donna et qui probablement s'appliquait i son naturel et à se« manières , puisque cerbeis son règne fut paciOque. U mourut en

Alexandre eut pour successeur David r% le plus jeune des 01$ de Malcolm, Gean-Morh , monarque plein de talent. Il était libre de i'ignorante barbarie de ses compatriotes , car il avait été pea*dant sa jeunesse élevé à là cour de Henri 1'% le célèbre Beaucîerc, mari de sa sœur. David était entré dans les vues de ce sage sou* verain touchant sa succession, et avait juré de maintenir les droita de la fille de Henri, l'impératrice Matbilde, cette^ fameuse reine Mand des chroniqueurs anglais , au royaume d'Angleterre. C'est pourquoi il la fît reconnaître en cette qualité dès 1135, et quand, à la mort de son royal père, Etienne, comte de Mortagne, usurpa la couronne anglaise , alors roi d'Ecosse , il commença la guerre pour renverser l'uâurpateur. Mais le comble de l'indiscipline régnait parmi ses troupes qui offraient un curieux échantillon de« diverses tribqs , long^temps mélangées sans se confondre , d'où s'est enOn formé le peuple écossais des temps uMNlernes. « Cette année maudite^ » prétend le moine chroniqueur, qui stigmatise ainsi les troupes de David à cause de leurs horribles excès, « était ccNnposée de Normands, de Gwmains et d'Anglais, de Bretons Cambriem et de Northumbriens, d'indigènes du Teviotdale et du Iiotbian, de Pietés, communément appelés hommes du Gatloway^ et de Seot£». » Étrangers les uns aux autres par les coutumes, et jusqu'à un certain point par le langage , ces différentes natioo«(semblât n'avoir été d'accord et ne s'être entendues que pour frandÉir les bornes de toute licence et de toute cruauté, quoi>qu'^Ues fussent contenues autant que possible , avouent naïve* ment les historiens anglais i par les efforts du monarque.

Étî^^ipe iparc)^ ven le liord pour repousser David et ses bandes

tumultaeases ; mais la guerre vint à languir et fit place à une suite de trêves et de traités menteurs qui étaient conclus et enfreints sans beaucoup de cérémonie. Les forces des deux partis étaient peut-être plus également balancées que celles des rois d'Angleterre et d'Ecosse ne l'avaient encore été ou ne le furent depuis. Le manque de discipline qui affaiblissait l'armée de David se trouvait compensé par la trahison qui , travaillant toujours dans le camp d'Etienne , éclatait sans cesse par la révolte de quelqu'un de ses barons. Etienne tâcha d'obtenir la paix avec l'Ecosse par la cession de tout le pays découvert du Northumberland et du Gumberland dont il se réservait toutefois les châteaux et les places fortes, afin de pouvoir, par ce moyen, reconquérir bientôt, dans un moment plus favorable , le territoire qu'il cédait alors. David devina ce calcul , et voyant bien que ses seules forces ne suffiraient pas pour placer Mathilde sur le trône , il ne chercha plus , ce qui est la politique habituelle des auxiliaires , qu'à augmenter son territoire le plus possible , par des conquêtes ou par des conventions , quand même le prix en devrait être l'abandon de la cause pour laquelle il avait pris les armes. En conséquence , il envahit le Northumberland en Tannée 113d , à une époque où Etienne était si rudement pressé dans le sud, qu'il lui fallut abandonner les barons du nord à leur propre défense. Ces braves guerriers, toutefois, ne voulurent pas se soumettre à un envahisseur, ou quelque déférence queplusieurs d'entre eux accordassent volontiers au mérite personnel du roi écossais, les horreurs commises par les Galwégiens et autres barbares tribus de l'armée de David firent lever tous les bras contre cette soldatesque Infâme «t contre son chef. Tristan , archevêque d'York, prélat dont Té* nergie égalait la prudence , convoqua les barons de l'Angleterre septentrionale, et les exhorta à une résistance opiniâtre. Vieux et

jeunes furent appelés au combat. Roger de Mowbray, presque enfant, fut amené à l'armée anglaise et placé à la tête de ses nombeux vassaux. Walter de l'Espec , baron d'une grande renommée militaire, fut, malgré son grand âge, choisi pour généralissime. On érigea pour étendard au milieu du camp , un mât de navire , enfoncé dans un chariot à quatre roues , et auquel furent attachées les bannières de Saint-Pierre d'York, Saint- Jean de Bever* ley et Saint- Wilfred de Rippon. Au faîte et entourée de ces oriflammes était une boîte, sinon même un ciboire, renfermant une hostie consacrée. Le déploiement de cet étendard servit à donner

CHAPITRE III. 9S

un caractère saint à la guerre , et fut d'autant plus convenable , que la lutte avait lieu contre les Galwégiens, peuple barbare, aussi sacrilège que sanguinaire et inhumain. Ce fut avec ces démonstrations moitié religieuses et moitié guerrières que les barons s'avancèrent sur Nortballerton.

David s'était dirigé vers le môme point, et non sans obtenir d'importants succès. Un Guillaume, Gis de ce Duncan, frère na-* turel de David , qui avait expulsé Donald-Bane du trône écossais, eu 1094 , était un des principaux capitaines de l'armée de soa oncle. Il paraît avoir été un chef de talent militaire , et fut employé par David à commander ces Galwégiens mentionnés si souvent. En cette occasion, il conduisit un nombreux corps décès guerriers sauvages dans le Lancasbire et défit une forte armée anglaise en un lieu appelé Clitherow , près des sources de la Ribble. De là , Guillaume Mac-Duncan mena ses troupes, char-

gées qu'elles étaient de butin et enflammées d'un surcroît de présomption, rejoindre le roi David à Nortballerton.

Ainsi renforcé, David se porta en avant avec une telle prompt*, titude, que peu s'en fallut qu'il ne surprit a l'improviste l'armée anglaise campée à Guton-Moor. Robert de firuce , vieux baron normand,, qui connaissait intimement le roi, et qui, comme beau-» coup d'autres , possédait des terres dans les deux royaumes , fut envoyé du camp des Anglais pour négocier avec David, du moins pour gagner du temps. Ce vénérable guerrier représenta au roi combien il y avait de maladresse et d'ingratitude à opprimer les Anglais et les Normands , dont les armes avaient si souvent défendu le trône écossais. Il lui reprocha les atrocités, <^alement indignes de chevaliers et de chrétiens , que ses soldats commet^ taient^ et finissant par rendre à David)es terres qu'il tenait de lui, pour renier tout hommage à sa couronne, il se déclara son en* nemi. Bernard de Baliol, baron d'Yorkshire , en des circonstance» toutes semblables, fit une pareille renonciation et porta un pareil défi. Bruce et le roi pleurèrent en se quittant. Guillaume, le fils de Duncan, appela Bruce un faux traître.

Une autre scène caractéristique eut lieu dans un conseil de guerre -tenu le même soir au camp écossais pour arrêter les dispositions de la bataille du lendemain. Le roi voulait que les archers et lés hommes d'armes , seules troupes régulières de son armée , engageassent l'acticHi. Mais les Galwégiens, que leur ré* cente victoire rendait présomptueux, réclamèrent le privilège de

former PaYAnt-garde , quoiqu'il ne soit pas facile de deviner quef titre ils alléguèrent * Pappui d'une telle prétention. «< D'où

Tient tant de eonflance j s'écria un chef celtique , Malise , comte ûé Stratherne, à ces gens que des cotes de mailles recouvrent > }o n'en ai pas, moi; demain, cependant, Je m'avancerai plus loin que ceux qui sont couverts d'acier. » Alan de Percy, frère naturel du grand baron de ce nom, et partisan de David, réplique que Malise en disait plus qu'il n'oserait en faire. David intervint pour temàî- Mr la dispute, et donna, quoiqu'à contrecœur, satisfaction auit Galwégiens.

Le ^i août 1138, Jour marqué par le destin, les ennemis, au lever du soleil, se rangèrent en bataille. Les Anglais formaient un corps compacte, avec leur cavalerie par derrière. Les Écossaîsr «(Valent trois lignes. La première se composait des Galvréglens, commandés par leurs chefs Ulrick et Dovenald. A la seconde, dont le commandement était confié au prince Henri fils de David, se trouvaient les gens d'armes et les archers avec les soldats da Cumberland et du Tevîotdale, les uns et les autres d'ancienne origine bretonne. Les indigènes du Lothian et des Hébridesr, étaient placés à la troisième, et une réserve qui consistait en une élite d'Anglais et de Normands, Jointe aux Scots proprement appelés ainsi et aux hommes du Moray qui, la plupart, descendaient des Scandinaves, complétaient l'ordre de bataille. Ce fût à la tête de cette réserve que David se plaça.

Lés Anglais, cependant, recevaient ta bénédiction du vieux Thursten par Teotremise de son délégué Vévêque titulaiï^ des Ûrcades, et se Juraient entre eux de vaincre ou de mourir. Bientôt les Galwégiens se précipitèrent avec un aflSreux cri de : Mbanigh! alhcMigh* ! et éhraxûèrent la phalange des lanciers sur lesquels ils se ruèrent avec une incroyable furie. Mais les rudes et continuelles décharges des archers anglais n'étaient pas soute-

nables pour des hommes nus, et les Galwégiens allaient lâcher pied quand le prince Henri survint au pas de course avec les gens d-armes Scots et dispersa « comme une toile d'araignée» la partie de l'armée anglaise à laquelle il eut affaire. Les Galwégiens iS'étaient ralliés peu à peu, et la bataille recommençait avec une

, I Ils Voulaient proclamer ainsi quMls descendaient des anciens habitants de PEcosse autrefois nommée Albyn ou Albania. LorsqnMIs furent repoussés, les Anglais leur crièrent par dériftioa : Biftieh ! Syrieh ! e^«sl-à-dire : « iriandalB ! irlandaU ! » «• qn^ au fait, devait être vrai pour cette partie des Galwégiens «ppeléa les MUTUget 3cots de Galloway, qui indubitablement sont Scots-irlandais. w. s.

CHAPITRE III. 8S

furie nouvelle lorsque le bruit courut dans les deux années qua David avait péri. En vain le roi courut-il sans casque à travers letf rangs ; en vain supplia-t-^il les soldats de se rassurer et de demea* jrer près de lui. L'ordre ne put se rétablir, et on finit par entraîner ^e force David loin du théâtre de l'action pour sauver du moins sa personne. II profita delà honte desGalwégiens pour introduire quelque humanité dans ses bataillonsde barbares et serrer davan« tage les rênes de la discipline.

On voit par tout ce récit, que la bataille de Guton-Moor oa Northalierton fut nonnseulement bien disputée, mais encore dou*' teuse quelque temps ; et quoique ses conséquences immédiates semblent moins importantes, les effets éloignés de la victoire tournèrent certes à l'avantage des AnglAis. David, victorieux

k GaionrMoor, se serait assuré à lui-même et à ses descendants le nord de l'Angleterre jusqu'au Trent et à THumber peut-être ; quant A la prépondérance que cette possession aurait donnée aux monarques écossais dans les guerres qui suivirent, on ne peut s'en former une idée que par conjecture, ou plutdt elle aurait d^ pendu du caractère et des talents des successeurs de David.

Même parmi tout l'orgueil du succès, Etienne consentit, par amour de la paix, à livrer entièrement au prince Henri d'Ecosse le comté de Northumberland, à l'exception des seuls chAteaux de Newcastle et de Bamborough, mais qui suffisaient pour que les rois d'Angleterre pussent dans une occasion favorable reconquérir la totalité de la province. Après cette paix de Durbam, comme on l'appela, David paraît s'être rendu A Londres en 1141 pour par-» tager le court triomphe de sa nièce Mathilde. Mais ce fut une visite de parent et d'ami, non celle d'un allié, te roi d'Ecosse trouva la reine d'Angleterre mal disposée A entendre les avis de calme et de modération qu'il donnait par expérience, et revint mécontent dans son pays, abandonnant sa nièce A son propre destin.

En 11 52, rÉcosse perdit un trésor dans la personne de Finesti* mable prince Henri. Il mourut, laissant trois fils et autant de fillef qu'Ada, sa femme. Anglaise dé distinction, lui avait donnés. — L'année suivante, le vénérable David alla rejoindre son fils. Après avoir accompli tous ses devoirs d'homme et de roi, et arrangé ses affaires aussi bien que l'extrême jeunesse de ses petits-enfants le permettait, on le trouva mort dans une attitude de dévotion le 24 mai 1153.

L'excessive libéralité envers l'église qui valut A I^vid d'être

admis dans la longue liste des saints de Rome, ne fat pas regardée de très-bon œil par ses successeurs. <« Sa canonisation , disait Jacques I«s ^ coûté cher à la couronne > Si, en effet, nous considérons, nous modernes, la muniOcence des fondations de Kelso, Mélrose, Holyrood, Jedburgh, Nenbottle, Kinloss, Dryburgh, et tant d'autres, l'envie nous peut venir de trouver que ces ruineuses générosités de David envers la religion frisent un peu l'extrava^ gance. Mais il faut réfléchir que les nu)ines étaient les uniques conservateurs du savoir si borné de l'époque ; qu'ils possédaient exclusivement la connaissance de la littérature, ainsi que les artâ de la peinture sur verre, du jardinage, et de la mécanique ; enfila qu'ils enseignaieilt à tous la religion, et donnaient aux enfant$ des nobles quelque teinte des sciences les plus utiles. Si on ne perd pas ces con^dérations de vue, on ne trouvera plus étrange qu'au roi patriote ait voulu multiplier le nombre de ces communautés qui pouvaient contribuer tant à la civilisation. Qu'on se rappelle aussi que les moines étaient agriculteurs ; que leurs vassaux et leurs serfs, comme il était passé en proverbe de le dire, vivaient heureusement sous la crosse; et que, quoiqu'on prétende qu'en général ces ecclésiastiques avaient choisi les meilleures terres de la contrée ^ ces terrés, si elles sont aujourd'hui plus fertiles que d'autres, le doivent souvent à l'habileté supérieure avec laquelle! ils les ont aménagées. En outre, les monastères offraient aux voyageurs la seule chance d'asile et de secours qui se trouvât dans^ le pays, et constituaient l'unique revenu pour le soulagement des pauvres et des infirmes. Enfin, comme lé territoire sacré appar^ tenant à l'église échappait, dans la plupart des circonstances, aux dévastations de la guerre, il semble y avoir mille motifs d'excuser une munificence qui plaça tant de beaul domaines «t leurs pro^ ductionà hors de l'atteinte d'une

impitoyable soldatesque. Ce fut peut-être par cette raison qiie le roi David dota un si grand nom^ bre de couvents sur les frontières, qui sont si exposées à souffrir quand la guerre éclate.

Sous d'autres rapports, la prudence et les royales vertus de^ David P' sont inattaquables. Buchanam, qui n'est pas, beaucoup s'en faut, partisan de la royauté, confirme de son témoignage, que la vie de ce monarque offre le parfait exemple d'un roi bon et. patriote. Constant et zélé distributeur de la justice, il était miséricordieux et bienfaisant sous la paix, vaillant et habile à la guerre j Il pleurait sur les horreurs commises par ses armées barbares^ et

CSAPTTBE m. W

s'efforçait toujoufs de réparer, par des présrats aux églises qiu soaffraient, les désordres qu'il ne pouvait prévenir. Ses remords ftirent même si grands pour les crimes dont elles s'étaient rendues coupables àsms ses ordres, que ce roi d*Éco6se c<Miçut, dit-on, le projet de faire un pèlerinage en Palestine, et de consacrer le reste de sa vie à c<«ibattre les Sarrasins; mais il y renonça par l'idée {dus raisonnable qu'il se devait avant tout à ses sujets. On raconte aussi que David, quoique aimant le plaisir comme les autres, était touîouTS prêt à le sacriGer au devoir. Si ses chiens étaient lancés, s'il avait enfourché son cheval, et que tout fût disposé pour une partie de chasse, la voix d'un pauvre homme qui venait lui demander justice suffisait pour qu'il remit l'amusement, dont cependant il était passionné, jusqu'à ce qu'il eût prêté Toreille et répondu à la demande du suppliant.

Pour ce qui concerne la civilisation, le caractère et les goûts de David étaient on ne peut plus favorables à l'accomplissement des projets que son père Malcolm Gean-Morh avait formés, avec le

concours peut-être de sa pieuse épouse. Quant au choix de sa résidence, ce dernier monsurque s'était arrêté à Dunfermiine, ou Dumferline, ville située aux confins même de son royaume, et le plus loin qu'on pût lui donner convenaUement le nom d'Écosse« David, à l'imitation de son père, traversa le large golfe qui le bornait au sud , et fut, à ce qu'il semble, le premier des rois écossais qui résida quelquefois à Edimbourg, place qui par sa forte citadelle et son voisinage de la mer , était déjà devenue très Importante, et où il fonda l'abbaye d'Holyrood, plus tard royale demeure des monarques d'Ecosse. Un tel séjour le mit en fi*équent contact avec la seule province de ses états où l'anglais fût toujours parlé, contribua au fréquent usage de cette langue à sa cour , et servit à développer de plus en plus les connaissances civilisatrices qu'il avait acquises pendant son éducation en Angleterre^

BISTOiaE P'eGo8SB<

M HiSTOimfi irÉcossE.

CHAPITRE IV

M&lcolm IV. — Ga!llatime-Ie~T.ion; sft captitité. -^ TrUié de Félaite; Alehard l*^ l*Ébrog«« ^ Moii tl «ik ractér» do C uillaume. ~ Alauiadre Ik m morU

Malcolm IV j &gé de douze ai^, succéda» eu 1153, à son^pxcelleat aïeul » David I«r ; prince d'origioe celtique, et appelé qu'il était à régner sur des sujets la plupart Celtes , il fut couronné à Scone avec les céréoionies particulières à la r^ce des $cots Irlandais. Conformément à leurs anciennes coutumes , on le plaça sur

une pierre en quelque sorte consacrée qu'on réservait 4 ce soleanel usage , et que Fergus , fils d'£ric , avait apportée exprès d'Irlande. Un banle Irlando-Ecossais , ou né dans les Higblands, â'avauQa aussi , et chanta au peuple assemblé un poème gaélique , contenant l'énumérationdesancâtres du jeune roi depuis le règne de ce même Fergus, fondateur de la dynastie ^ Ce poème, qui nous est heureusement parvena , ne doit pas être considéré seu"^ lementcomn^e une de ces odes écrites par Gibber ^ pour lesgrands jours; au contraire, il fut un exposé) fait de par le roi k la nation , duroyal lignage en vertu duquel il réclamait son obéissance, et se trouve asse^ exactement conforme à d'autres maigres documents sur le môme sujet , pour que les antiquaires modernes qui veulent prendre la peine de les coUationner, puissent établir une liste régulière de ces barbares rois ou roitelets de la race dalriar dique.

Sous le règne de Malcolm TV > les seigneurs des ties Hébrides , qui étaient en état d'indépendance , et reconnaissaient â peine être tenus , même nominalement , de fidélité envers la cou* ronne d'Ecosse pu celle de Norwège , quoique ces deux contrées y prétendissent , commencèrent à exercer , le long des côtes occidentales de la première , de graves brigandages que leurs gale-

1 Le barde celte était ordinairement seannechie ou généalogiste, et en de nombf enseft circonstances déployait son talent par le récit de généalogies versifiées. Il existe, sous le nom de THowlat, un poème burlesque où un de ces bardes est ridiculisé, et qui date du règne de Jacques II, car on cessa dès lofs de respecter les honimes de cette profession^ du moins dans les basses terres.-* Voyez Péditiou BannaUque de cet ancien poème, v. s.

a Collet Cibber, auteur dramatique anglais, mort en 1767, poète lauréat du roi Georges IL C'était un écrÎYain médiocre dont Pope a lait le héros de sa Dundade^

GHAFIYUir. «

gts légèroBeitt armées , ou hirUnê , et leurs habitudes de piraterie lem* rendaîeDl fort aisés. Somerled était à cette époque seigneur 4qs ttes, et coBunandait souveot de telles expéditioos. Une paix fut faite en I153avec ce cbefturbulent; maison 1163, dix années jdus tord» il reprit les armes et fut tué dans une descente qu'il ienta à Renfren,

Les relations de Malcolm avec Henri d'Angleterre furent bien plus imp<»rtantes. Ge Henri , deuxième du nom, avait juré , en 1149 , que si jamais la couronne anglaise lui était dévolue , il BEiettrait le roi d'Ecosse en possession de Carlisle et de tout le pays situé entre la Tweed et la Tyne; mais , une fois sûrement établi sur le trône , au lieu de remplir sa promesse , il tâcha d'enlever à Maloolm les territoires dont il était encore possesseur dans les oomtés septentrionaux , oubliant ainsi les obligations qu'il devait à son grand-onde JDavid et sa parenté avec le jeune roi , petit-fils du même prince. La jeunesse et l'inexpérience de Mal- -colm paraissent avoir été , en cette occasion y circonvenues par l'habileté de Henri , qui était en outre , sous le rapport de la puissance , infininaent supérieur au monarque écossais. Il semhlerait même que le souverain d'Angleterre edt pris sur son parent une ioflMence personnelle dont les sujets de cdui-ci avaient Beu d'être jaloux. Malcolm céda à Henri tous ses domaines tant du Cumberland que du Northumberland \ et pour peu qu'on réfléchisse que son grand-père David n'était pas parvenu à les pos* séder d'une manière sûre, alors môme qu'on était distrait par les

guerres civiles d'Etienne et de Mathilde, il faudra avouer que son descendant^ face à face avec Henri II qui était dans la plénitude d'un pouvoir incontesté,avait peu de chance d'en venir à un meil* leur résultat. Il lui rendit encore hommage pour le Lothian, et ce, au grand scandale.des historiens écossais, qui, s'imaginant que cet acte de Malcolm préjugea la question de l'indépendance écos-saise» sont fort disposés à croire que le Lothiau pour lequel hom-mage fut rendu à Leeds, ou en quelque autre lieu, diffère du Lo-thian véritable,qo'ilsregardaient comme une partie originaire de l'Ecosse* Maîa cette croyance leur vient d'avoir conçu l'opinion absolument fausse que le Lothian conservait encore, au temps de Malcolm IV , le caractère qu'il avait long-temps eu de province intégrante du royauose écossais. Si leâ rois d'Ecosse firent hom-mage pour le Lothian , e^est par la simple riiison qu'il avait un district > Une moitié snôme du Northumberland , qu'Eadulf-Gu-del, comte saxon

de cette contrée , céda à Malcolm moyennant promesse d^une amitié et d'un secours en cas de guerre , dont un hommage féodal devint naturellement TemMème lorsque les institutions de la féodalité commencèrent à prendre racine.

Outre cette cession de ses domaines northumbriens , Malcolm semble s'être attaché personnellement à Henri II et avoir entrete-nu avec lui une étroite liaison , qui ne manque presque jamais lorsqu'elle existe entre un prince puissant et un prince plus fai* ble, de devenir dangereuse à l'indépendance de ce dernier. Le roi écossais fut armé chevalier par . Henri , et l'accompagna , le se-conda dans sescampagnes de France , jusqu'à ce qu'il fût rappelé par les représentations formelles de ses sujets qui déclarèrent ne vouloir pas laisser l'influence anglaise prédominer dans leurs

conseils. Le retour et la présence de Malcolm calmèrent un mécontentement qui avait failli éclater en révolte ouverte. Il parvint aussi à étouffer des insurrections partielles dans les provinces détachées et à demi indépendantes de Galloway et de Moray. Malcolm ly , quoique brav« dans l'action , semble , d'après sa conduite avec Henri y avoir été d'un caractère flexible et mou dans le conseil *, et c'est à cela , ainsi qu'à son extérieur un peu efliémi- Qé, à ses manières un peu froides qu'il faut attribuer le surnom de Vierge, ou de Malcolm-le-Puceau , que l'histoire lui donne. Oa n'en doit pas faire honneur , quoi qu'en disent des écrivains monastiques, à sa sévère continence, puisqu'il est aujourd'hui prouvé gue ce prince eut au moins im fils naturel.

Guillaume , frère de Malcolm lY , lui succéda , et fut couronna en 1166. Il sollicita instamment de Henri la restitution du Northumberland , et furieux contre le monarque anglais qui la lui refusa , se mit à négocier avec la France. Telle est la seule et yéritable cause des relations qui s'établirent alors entre les deux pays , et qu'une sotte légende impute à une ligue entre Achay , ou Achains , roi des Scots^ et le célèbre Charlemagne , ligue d'à* près laquelle ce dernier monarque , est-il rapporté ridiculement^ aurait pris à son service un corps de mercenaires Écossais.

Ennemi déclaré de l'Angleterre, Guillaume profita des discordes qui divisait la famille de Henri II pour prêter à Richard, fils de ce souverain , secours contre son père. Le roi d'Ecosse obtint du prince rebelle qu'il lui cédât le comté de Northumberland jusqu'à la Tyne. Voulant reconnaître cette munificence de Richard, Guillaume , en 1173 , envahit la province, mais sans aucun suc«

CHAPITRE IV

ces marqué. L'année saivante, il renouvela la tmtative, qui se tennina d'une manière très désastreuse.

n s'était établi sous les murs d'Alnwick , forteresse fatale à sa

famille, et épiait les mouvements de la garnison, tandis que sa

nombreuse armée où ne régnait aucune discipline pillait le paysk:

Sur les mêmes entrefaites, une bande de ces barons du nerd àa

l'Angleterre , dont les aieux avaient gagné la bataille delTten^

dard votaient arrivés à Kewcastle , et firent une sortie pour net«

tôleries cmnpagnes. Ils étaient environ quatre cents cavaliers;

et avaient galopé au hasard , cachés par un épais brouillard du

maÊÊD. Lorsqu'ils songèrent à revenir sur leurs pas, ils ne surent

phis quelle routé prendre ; mais Bernard de Baliol s'écria que ^

quand même tous les autres tourneraient bride, il irait seul en

avant , et qu'il y mettait son honneur. Ils continuèrent donc à

marcirer, et toujours à l'aventure. Le brouillard finissant par s'é«

claircir soudain , ils aperçurent les bastions d'Alnwick , et se trou*

vèrent près d'un corps d'une soixantaine de chevaux avec lequel

Guillaume, le roi d'Ecosse, battait la contrée. D'abord, il prit les

Anglais pour un escadron des siens; puis, quand il fut détrompé :

« Eh bien ! dit-il intrépidement, nous allons voir qui d'eux ou de

nous sont les meilleurs chevaliers ». Alors il chargea à la tête de

là poignée d'hommes qui l'accompagnait; mais il fut renversé de

sa monture , et fait prisonnier avec plusieurs des principaux de sa

suite. Les barons du nord , craignant que la nombreuse armée

écossaise ne survînt, se retirèrent en toute hâte vers Newcastle,

emmenant avec eux leur royal captif. Guillaume fut présenté au

roi Henri, à Northampton , les jambes liées sous le ventre d'un

cheval, indigne traitement d'un prince captif, proche parent de

son vainqueur. Il faut toutefois se rappeler que l'intervention de

Guillaume dans les querelles domestiques de la famille de Henri

devait avoir irrité (ortement ce dernier contre lui , et qu'à cette

époque, on li'était pas très scrupuleux sur la manière d'assouvir

son ressentiment.

Il est raisonnable de supposer que Henri II , avec des sentiment!} a vindicatifs envers son prisonnier , ne dui le relâcher sans doute qu'aux plus rigoureuses conditions. D'ailleurs Tabsence du roi • occasiona un désordre si complet dans le système du gouverne-' ment, tel qu'il existait alors en Ecosse, que la noblesse et le clergé du royaume consentirent, pour que Guillaume recouvrât la liberté, à ce qu'il devînt homme-lige du monarque anglais, et

rendtt hommage tant pour l'Ecosse (pie poar tousses autres teni*^ toires. Avant ce honteux traité, qu'on signa le 4 décembre 1 174, à Falaise en Normandie , les rois d'Angleterre n'avaient pas l'ombre du droit d'exiger hommage pour un seul prince de terre ëcos* saise , excepté pour le Lothian qui , comme nous Tavons répété^ tant de fois , fat cédé à Malcolmll par octroi du comte northum-» brien Eaduir. Toutes les autres provinces, composant ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ecosse , étaient arrivées à la couronne de ce royaume par droit de conquête , sans avoir été dépendantes de TAngleterre sous aucun point de vue. Les terri-

toires des Pietés avaient été réunis à ceux des Scots par les victoires de Kennetti Alacalpin. Le Moray était revenu k l'Ecosse par le succès de Mal* eolm II à repousser les Danois. Le Galloway avait aussi été réduit sous le sceptre écossais sans l'aide ni l'intervention de l'Angle» terre, et le Strath-Clyde fut subjugué avec des circonstances analogues. Une dépendance féodale n'aurait pu être établie que par une cession de terres qui eussent été originairement anglai* ses , ou par la restitution de districts qui eussent été conquis sur l'Ecosse. Mais l'Angleterre n'avait aucun titre à ce qu'hommage lui fût rendu pour des-provinces qu'elle ne pouvait ni céder, puisqu'elle ne les posséda jamais , ni rendre puisqu'elle n'en flt jamais la conquête.

Dès lors, cependant, aux termes du traité de Falaise, lerôi d'Angleterre fut déclaré seigneur souverain de tout le royaume d'Ecosse; exemple déplorable de cette impatience qui trop sou* vent caractérisa les conseils écossais !

Il fut fait à la même époque une tentative pour soumettre l'église d'Ecosse à celle d'Angleterre , au moyen d'une clause qui, dans le même traité, déclarait que la première serait tenue envers la seconde à cette soumission qui avait toujours été due et accor«dée autrefois, et que l'église anglaise jouirait de la suprématie qu'elle devait posséder en bonne justice. Les prélats écossais expliquèrent cet article , lequel fut rédigé à dessein en termes ambigus , connue laissant toute la question entière , car ils prétendirent qu'aucune suprématie n'avait jadis existé de fait , et qu'en droit rien de pareil n'était dû. Mais on rédigea avec plus de soin l'article ccmcernant la soumission civile ; et les principa* les forteresses du royaume, Roxburgb , Berwick, Sedhourh, Zklim-

bourg et Sterling , furent mises entre les mains de Henri ^ comme gages de l'exécution du traiié de Falaise , tandis que le

GHAPITRB IV. n'

frète da roi Gtallamne, Sayid , comte de Hantingdon, et beaii* coup de-Doblas Écoasais furent lirrés comme Mages dans le mè^ me irat. Hommage pour toute l'Écosw tût réeUement renda dans la Yille d'York ^ d'après la stipulation du traité, et alors le roi redevint Ufaro.

Guillaume avait sacrifié l'indépendance de sa couronne- A un désir maladroit de recouvrer promptement sa liberté personnelle; maïs il défendit avec plus de cœur les franchises religieuses de son peuple. Dans une élection bien débattue à l'épiscopat de Saint- André, il s'opposa avec force et constance A la nomination de Jean , dit l'É^Msais, dont le pape Alexandre III appuyait la can^didature. Le royaume dTcosse Ait mis ^ il est vrai , en interdit ; mais Guillaume ne s'en émut pas , et un nouveau pape , voulant arranger Taibire , céda à la volonté du roi , puis retira l'excom* municatiaD. En 1188, le pape Clément III ratifia formellement les privilèges de l'église d'Ecosse , comme fille et immédiate sujette de Rome ; il déclara même qu'aucune bulle d'^communîcation ne pourrait y être lancée que par Sa Sainteté en personne ou par son légat â laUre ^ lequel serait toujours un Écossais ou un d^uté spécial pris entre les membres du sacré collège. Tels furent les principaux faits du règne de Guillaume depuis sa mise en liberté Jusqu'à la mort de Henri n d'Angleterre , pour ne pas parler de qudques événements déplorables qui eurent lieu en Gallo'fray , et agiotent combien la barbarie des habitants y était aitors complàte.

Les châteaux frontières de Boxburgh et de Berwick demeuraient encore en la possession des Anglais à la mort de Henri II. LcMTsque son fils Ricbard-Cœur^de-Llon monta sur le trône , Use conclut entre les deux rois et les deux peuples un traité remar* qoable par lequel Richard , k la suite d'une entrevue personnelle' * qu'il eut à Gantorbèry avec Gtiillaume , renonga à tout droit de supériorité et dlMHnmage qu'on avait extorqué de eelui*ci pendant sa captivité , et rétaUit les limites de leurs royaumes respeetife telles qu'elles étaient lors de son infortune ; il rèserv» seulement à l'Angleterre un hommage tel que Malcfrfm^frère atné de Guillaume , l'avait rendu , ou était tenu de le rendre , et ainsi replaça tout-àrfait ITcosse dans la ritaation d^indépendance neiionale que le traité de Falaise lui avait ravie. Toute dette d'hom* mage envers r Angleterre , qui préexistait A cette renoneiatloff , ftHsoigneusefloent réserrée , de sc^le que GuHIaume se trouva*

eacore vassal du roi anglais pour lé Lothian , pour la ville de Berwiek et pour toutes les terres qu'il possédait en outré dans Fenceinte des possessions anglaises. Le retour dont TÉcosse âe^ vait payer cette ample restitution de sa liberté nationale, fut Qxé^ à dix mille marcs sterling, somme qui équivaut enviroii à deux millions cinq cent mille francs d'aujourd'hui.

Les motifs qui décidèrent Richard à renoncer aux avantages que son père avait obtenus lors du malheur de Guillaume , sont aisés à comprendre. — D'abord , Richard , doué d'un caractère généreux , se rappela sans doute que l'invasion du Nortbumberland et la bataille d'Alnwick eurent lieu à la suite d'un traité entre Guillaume et lui-même ; il put donc se croire obligé en honneur à réparer , dans l'intérêt de son allié, une partie au moins des fâ-

cheuses conséquences qui avaient suivi sa malheureuse tenta-tive de mettre à effet leurs conventions. C'était, à coup sûr, un argument que des monarques d'un naturel égoïste n'eussent été que peu disposés à admettre , mais auquel Gœur-de-Lion , * avec ses nobles et chevaleresques idées, ne devait pas restei^insensiUe. — - Ensuite, comme Richard allait s'embarquer pour la* Terre-Sainte, une forte somme d'argent était plu» importante « pour lui qu'un stérile droit d'hommage , qui jamais , en effet , ne * pouvait avoir pour un monarque anglais de valeur réelle et distincte, à moins qu'il ne se présentât une circonstance favorable d'y joindre un titre à la possession , aussi bien qu'à la pure Stipré* matie du royaume d'Ecosse. — En troisième lieu , il était de la dernière nécessité que le roi anglais , partant pour une lointaine expédition avec la fleur de 3es troupes, laissât sur sa frontière Un belliqueux voisin plutôt dans la position d'un allié reconnaissaint que d'un farouche et mécontent vassal , désireux de saisir la première occasion de briser ses fers féodaux par un acte de violence semblable à celui par lequel on l'en avait chargé.

La somme stipulée pour le rachat de l'indépendance nationale d'Ecosse fut réunie au moyen d'un subside que la noblesse et le Cl^gé accordèrent au roi ; et il y a toute raison de croire que , en^ partie du moins, le fardeau retomba sur les habitants en forme de capitation. Deux mille marcs demeuraient dus, quand Richard lui-même tomba captif, et furent payés par Guillaume pour servir, à la rançon du prince , si même, ce qui semble également pro* bable , cette somme ne fut pas une généreuse et gratuite contribution de la part du roi écossais à la délivrance de son bienfaiteurs

CHAPITRE lY. W

Des querelles domestiqaes qui édatèrent dans ses proyinees éloignées et qui toutes se terminèrent heureusement, grAce èson adresse et à son activité , sont les incidents historiques qui mar-. qusxïi le plus dans la fin du règne de Guillaume. Quelque mésintelligence avec le roi Jean d'Angleterre nécessita une prise d'Sannes de part et d'autre ; mais par un traité conclu entre les deux monarques» lesmotife de plainte cessèrent, Guillaume convenant de payer à Jean pour preuve d'amitié, dit-on , et pour certains articles qui le favorisaient, une sonime de 1 5,000 marcs. Guillaume mourut à Sterling, flgé de soixante-douze ans , après ail règne long et actif qui en avait duré quarante^huit.

GuillauDoe dut d'être surnommé le Lion à ce que le premier il adopta cet animal pour armes de l'Ecosse. De cet emblème vient que te chef des hérauts écossais s'appelle le Héraut-Lion , ou Lion roi d'armes. La chevalerie prenait alors de rapides dévelop* pements en Ecosse^ comme le prouve l'importance attachée par Guillaume et par son frère aîné Malcolm au titre de Paladin , et aussi la romanesque exclamation de Guillaume, quand il en-, gageait l'inégal combat d'Ahiwick : « Nous allons voir de quel cdté sont les meilleurs chevaliers ! »

GuiUaume-le-Lion fût législateur , et ses lois nous sont parvenues. C'était unstrict,presqueun sévère admiuistrateurde la justice ; mais les mœurs de l'époque et le caractère de son peuple exigeaient que le juge, qui^ dans un temps plus civilisé, peutet doit admettre beaucoup de différences dans la classification des crimes, ne les choisit pas avec autant de soin à cette période de barbarie. La tache du règne de Guillaume fut son imprudence à

Alnwick, et la précifutation avec laquelle il rendit rindépendance de l'Ecosse contre sa propre liberté. Mais son habile négociation avec Richard le mit à même de réparer ce faux pas, et de transmettre le royaume à son héritier tel absolument qu'il l'avait reçu de son prédécesseur. Sa femme , Ermangarde deBeajumont, ne lui donna qu'un fils nommé Alexandre qui le remplaça sur le trône *, mais il laissa nn grand nombre d'autres enfants, fruits d'unions illégitimes.

Le règne d'Alexandre II , quoique actif, occupé , plein de faits , n'offre néanmoins que peu d'événements dont la profonde' influence s'étendesur les siècles postérieurs. Ces faits doivent être phiiôt considérés dans leur ensemble qu'avec détail, et sauf à x revenir plus tard, nous nous contenterons de dire ici générale-:

inent qae k plupart des batailles d'Alexandre furent Ihrées^ afin de donner force à la loi dans les parties de son royaume qui étaient encore celtiques.

Alexandre eat , il est vrai , avec Jean une querelle momentanée qui ocea^ona de réciproques déprédations; mais la paix ftâ. Mentôt rétablie, et en 1221 il épousa la princesse anglaise JeaiBie dont la dot se montait à un revenu annuel de lOûO livres en ter«*, res. L'année 1222, le roi eut à étouffl^rune rébellion daifô rAifpfte, et à ^iter le ccrnité de Gaitbness où Tévéque fot brûlé dans son palais à Finstigation du comte de la province. En 1228, cefbt dans le district de Moray qu'éclatèrent des mécontentements et dés troubles fomentés par un certain Gillescop ; mais les efitbrts du comte de Bachan , justicier d'Ecosse , parvinrent k les cûm* primer, et le principal coupable tùi mis à mort. En 1231, te

Gaitbness fut témoin d'une seconde tragédie semblable à cc^ de 122Q ; seulement, les rôles des acteurs furent changés : ce Ait alors l'évéque ou ses gens qui massacrèrent le comte de Gaitbness et br&lèrent son château. De là , nécessité de nouvelles rigueurs qui furent en effet infligées.

D'autres tumultes s'élevèrent encore en 12^ parmi les habilitants celtiques de l'Ecosse. — Alan, seigneur de Galloway, mourut , laissant trois filles. Le roi voulut leur partager le pays comme entre héritières, par portions égales. Les vassaux {nrirent les armes pour empêcher le partage de leurs terres, déterminés i ce qu'elles continuassent à ne former qu'un seul fief. Le but d^AIexandre était de rompre la force de cette grande principauté par la création de trois princes , qui seraient , âevait*on naturellement l'espérer, plus dépendants de la couronne qu'un seul seigneur, comblé de puissance, ne l'aurait été jusqu'alors.U mena donc une armée contre les rebelles , les défit, et opéra la division préjetée de la province.

Il faut considérer que toutes ces guerres duroî d'Ecosse contre ses sujets révoltés, quoique entreprises et soutenues parlai pom donner force à la justice et aux lois , n'en tendaient pas moins à soustraire les districts où elles eurent lieu à la puissance et à Tautorité royale; et que les soumiàsions temporah-es de leurs Chefs ftirent toujours faites à regret , rarement avec sincérité.

Alexandre II mourut dans l'île éloignée de Kerrera , une des Xébrides , contre lesquelles il avait tenté une expéditkMfi potor f^eer leurs chefâ à rench^ au r(» d'Ecosse un hommage qna

CHAPITRE y. tf

qiJOiques-uns d'entre les insulaires avaient renda au roi d^ Korwège, comme seigneur souverain du Groupe. -- Ce fut ua monarque sage et actif. Il montra son intégrité par le soin et la lionne foi avec lesquels il protégea les frontières d'Angleterre > lorsqu'elles lui furent confiées en 1241 par leprineeriorsrégnaot» Henri III. Alexandre II ne laissa aucun enfant de sa première femme, la princesse Jeanne; il épousa en secondes noces Marie de Gouci , fille de cette fière maison qui avait adopté pour ses bannières une devise où elle faisait fi du 3ang royal ^ D'elle il eut Alexandre III , qui , quand son père mourut, n'avait encore que buit ans.

CHAPITRE V

Rigne d^Aleiandre III; m iiiorl. — Sur la têtt éat roifl qui succédèrent i Kenneth Macalpio. — En quot leur gouyernement différait de celui des Celtes. — • Grande division de t*£eosse tu gothique, en cellifM; ses eoDséquences.

Avant même la mort d'Alexandre II, il s'était élevé entre rÈcosse et l'Angleterre quelque différend sur le vieux thème de l'hommage , sujet ordinaire des quer^les. Alexandre refusa de le prêter, jusqu'à ce que le Northumberland pour lequel on le prétait lui tût restitué. Henri HI, pour détruire un tel prétexte de refus, octroya au roi écossisiis, dans ce comté, des terres dont le rap(K)rt n'était que de cent livres par an. Rien là , toutefois , qui touchât proprement à l'Ecosse; aussi, quoique cette manière

d'envisager la chose soit fautive d'après nos idées , elle n'en sauvait pas moins parfaitement la question d'indépendance nationale ; car Henri, dans le fait, acquiesçait au principe, soutenu par le roi d'Ecosse et par ses hommes d'état, qu'ils ne devaient se reconnaître dépendants de TAngleterre, que pour des terres possédées par eux dans ce royaume. Que les biens pour lesquels il étaitdû féauté ou bommage se trouvassent avoir beaucoup ou peu de valeur, cela n^affectait en rien la question , puisqu'on devait hommage pour nn hameau ou un manoir aussi bien que pour un comté ou un royaume. La seule différence était que, moins valait le Gef, moin^

A Je suis ni roi, ni priacei aossiy Je sais le seigneur de Couci* v. f • .

tes prestations féodales avaient d'importance , et moins les conséquiBnces de la forfaiture méritaient d'attention.— Henri ne fut pas encore content , et les insinuations d'un exilé d'Ecosse, ap<pelé Binet , l'irritèrent à tel point contre le roi de ce pays, qu'il se décida à envahir son royaume. Alexandre le reiicontra à la téte d'une vaillante armée près de Ponteland , dans le Westmoreland,^ après quoi jls conclurent la paix sans plus de discussions relatives à l'hommage.

' Il était clair cependant que la chose touchait de près au cœuc du monarque d'Angleterre, et Alexandre n ne fut pas plus tôt mort , que Henri , s'adressant au pape , le pria d'interdire le couronnement solennel d'Alexandre III ^ jusqu'à ce que lui-même ,, comme supérieur féodal de l'Ecosse , voulût bien y consentir. La noblesse écossaise fut informée de cette prétention, et résolut de hâter la cérémonie. Il s'éleva quelque difficulté pour savoir si oa pouvait placer la couronne sur la tête d'un prince qui n'avait pas

encore reçu le titre de chevalier, tant l'ordre de la chevalerie était alors regardé comme essentiel, même à la dignité royale ! Gomyn, comte de Monteith , suggéra que Tévêque do Saint-André pourrait aussi bien armer le roi paladin , que le couronner ; et on agréa la proposition! On fit prêter à l'enfant les divers serments d'usage en latin et en français normand ; c'était une partie gothique de la cérémonie. Pour que les formes écossaises et celtiques fussent aussi observées , un barde highlandais ^ vêtu d'une robe écariate et vénérable par la blancheur de sa barbe et de sa chevelure, s'agenouilla devant le jeune roi tandis qu'il était assis sur la pierre consacrée, et comme au couronnement de Màlcolm IV» récita une suite de noms composant la généalogie royale , mais qui, par leurs barbares consonnances durent ressembler à une invocation de tous les démons de l'enfer.

Le jeune roi fut , peu après son saCre , marié à la princesse an- ^ glaise Marguerite , fille de Henri. En vertu d'un tel motif d'intérêt , Henri se mêla officieusement des affaires de l'Ecosse , au grand scandale des naturels. Il parvint cependant à se créer aa sein du royaume une espèce de parti, mais que plusieurs membres de la régence combattirent avec force -, et diverses luttes eurent lieu dans lesquelles on n'obtint aucune supériorité défi-

1 Montognard d'Ecosse. Le Higblander ou Highlandais est Phabilant des hautes terres ou montagnes comme le Lowlander ou Lowiandais est Tbabitant des basses terres ou près des plaines* a. if.

Dîtive ni d'un cdté ni de FauU^. Le jeune roi écossais montra» dès jsen enfance même , beaucoup de jugement et une grande fermeté de caractère. Il visita maintes fois la cour de son beau* père qu'il chérissait con^me ami et honorait comme parent , mais toujours , pendant ces visites , témoigna une immuable et glorieuse détermination de ne traiter nulle affiiire d'état. Dans la crainte de compromettre Thonneur ou les intérêts du royaume » il alléguait ne pouvoir rien faire sans l'avis de son conseil national. C'est ainsi que la paix fut maintenue , l'indépendance de VÉcosse garantie de surprise, et toute possibilité de prendre avan<^ tage de la jeunesse et de l'inexpérience d'Alexandre complètement écartée. Ce fut pendant un de ces voyages que la reine Marguerite accoucha d'une fille à qui on donna le nom de sa mère. Il parait que quelques-unes de ces visites furent faites par 'Alexandre dans le but d'obtenir le paiement de la dot promise i* jsa femme, mais le trésor de Henri était si pauvre à cette époque 9 que cinq cents marcs l'épuisèrent , et que le roi d'Angleterre fut obligé de prendre des époques plus distantes pour payer, le reste de la somme , dont il demeura dû les deux tiers.

Alexandre III était alors un jeune homme de vîngt-^eux ans, fort capable de commander une armée. Ce fut heureux , car une terrible invasion le menaçait. Cette attaque vint du roi de Norwège fiacon. Ce prince belliqueux avait rassemblé un grand nombre de navires et de soldats avec la détermination de s'établir dans les Hébrides , qui peu à peu avaient succombé sous les efforts du présent roi d'Ecosse ; car, continuant le système que son père avait suivi , il poussait sans cesse les seigneurs insulaires à se se* parer de la Norwège et à mettre leurs îles sous la dépendance de l'Ecosse. Des milliers de ces mêmes guerriers du nord dont le courage s'était si terriblement signalé le long de toutes les

côtesde l'Europe montèrent sur la flotte deHacon, que l'on réputa l'arme* ment le p]usf(H*midable qui fût jamais sorti des ports norwégiens<.

Le roi norse, avec cette puissante armée, pénétra dans la baie de Largs, proche l'embouchure de la Clyde, et tenta de débarquer. Mais il éclata une tempête qui rendit le débarquemeat partiel, difficile, périlleux. D'ailleurs les forces écossaises étaienjt sur pied et prêtes. Les Norwégiens persistèrent dans leur tentative , et Alexandre avec ses soldats fit de semblables efforts pour les repousser. Les historiens de Norwège ne nient: pas que leura compatriotes n'aient beaucoup souffert par l'épée dei'ennewi^

m msTomE itécosse.

9ioiqa'iio attribuent l'insucoës total de rentreppise à la fureor des éîéfMBts. Puis le nombre des défenseurs augmentait de jottir €D jour, tandis que Fardeur des assaillants diminuait ; et Haoon » Êfrés um persévérance aussi longue que désespérée dans aoa projet de descendre à terre , y renonça enfin et s'enfuit avec sa flotte tout endommagée , par le détroit qui sépare nie Skie du coatinent, et qui appelée depuis Kile-Haken, conserve encore ce 90Q1» Doublant l'extrémité septentrionale de FÉcosse, le roi de Ifor^rège ^ ajH^s beaucoup de pertes et de souffrances , atteignit les Orçades , qui alors lui appartenaient , et malade depuis longtemps, épuisé surtout par l'ambition déçue et par l'orgueil Hessé d'un soldat, il y mourut peu de semaines après son fatal écbeo de' Largs. La conséquence de cette action décisive fut un traité par lequel la Norwège cédait à Alexandre III toutes les lies de là mer occidentale d'Ecosse , et même toutes celles qui avoisinent cette contrée , à l'exception des Orcades et des Sbetland , pour l'aban* don desquelles le roi écossais et son pays convinrent

de payer en quatre fois une somme de 4,000 marcs , plus une rente de lOQ marcs à perpétuité.

En 1281 , l'alliance devint encore plus étroite par le mariage d'Eric, le jeune roi de Norwège, avec Marguerite , fille d'Alexaur dre lU et de la princesse anglaise du môme nom. Ils n'eurrat qu'on seul enfant qui s'appela aussi comme sa mère , mais que l'histoire écossaise nomme la fille ou pucelle de Norwège, et dont la mort prématurée forme, ainsi que nous le verrons plus tard « une page tout-à-fait sombre dans les annales d'Ecosse.

Il £aut mentionner ici, avant d'aller plus loin, que pendant une petite querelle qui s'était élevée entre Alexandre et son clergé» le légat papal en Angleterre voulut intervenir dans le but de se fkke enaiite payer largement de sa peine. Mais le roi et l'^^Use éciissaise, après avoir fort sagement terminé leur dispute sanaau* eun besoin de médiation, arrêtèrent que, comme les pouvoirs da légat ne s'étendaient qu'à l'Angleterre seule , il ne lui serait pas permis d'entrer dans le royaume d'Ecosse, ni d*y exercer la moin? dre autorité. Ils montrèrent la même rigueur dans un autre cas. Le pape Clément lY requérant te& prélats écossais de payer au roi d'Angleterre la dixième partie de leurs bâiéfices pour subve* nir aux dépenses d'une croisade projetée , l'Église écossaise tint m concile général et rejeta la requête.

L'Ecosse ne put cepeindant éehqpper à la rage épidémique des

CHAPITRE T. M

^croisades: Une multitude de ses ph» bcavos borMs et chevaliefs alla en Palestine et y tnwiva la mort.

. De très amers chagrios fondirent bieotâtsur Alexandre UI. Sa femnw était morte. Son seul fils surrivant mourutauasi; un autre n'avait pas survécu à l'enfance. Il ne lui restait pour postérité que la pucelle de Norwège» sa petite-fflle, enfant qui réaidait daas nvk royaitme lointain. Pour obvier aux malheurs d'une suoceasion disputée, car c'était encore un hooune dans la fleur de l'Age, le jEûtonarque écossais épousa en seoMides noces loleta , fille du ^omte de Breux. Peu après le mariage, coonne il se hâtait de r^fmmer chez lui et suivait une route rapide le long de la mer, {oés de Kioghorn, dans le Fifo, un roc fit tomber scm cheval et i^te diQte coûta la vie au cavalier. .

Les lamentations furent universelies ; il en devait résulter, ciiaignait-<m> les con$éque&oes les (dus désastr^ises :

d^ainreiwe prédietion Qui n^eftt lieu dans ToecasIoD Fv les Ttelltai^«t p» iM TtoUlai.

Thomas-le^Rimeur, poète et prétendu devin, annonça ce qu'on rapporte , sous la métaphore de la tempête la plus terrible que rScosse eût jamais vue , tes calamités qui devaient fondre sur elle. D'autres Fap|)elèreat un sinistre présage qui eut lieu pendant les fêtes du second mariage d'Alexandre : un spectre , ne représentant ni plus ni moins que la mort, avait terminé une brillante procession de masques et offrant peut-être une ressemblance trop marquée avec un véritable squelette , avait répandu la trist^se et la firayeur parm les joies et les pompes nuptiales.

On prétendit , quand Alexandre mourut , que cette apparition avait présagé dès lors rborrible calamité qui devait bientôt imposer silence à l'allégresse publique. Les classes inférieiu^es surtout exhalèrent en termes simples , mais touchants » teurs regrets de la perte d'un si excellent prince , déplorant ses vertus et s'épouvantant d'avance des tristes suites de sa mort Mais ni poète, ni devins, dans leurs moments les plus exaltés et les plus scmibres, nepurent prévoir la moitié des maux dont le trépas d'Alexandre devait être suivi daos le royaume qu'il avait gouverné.

Hou3 allons faire balte à cette remarquable période de Tbis-: tûire pour comparer la situation dei'Ècosse^ en 8i3 , lorsque Kenneth Maoalpint forma , pour la première fois « les Pietés et les

Scots en un seul peuple , avec ce qu'elle était en 1063 , lorsque le destin priva ce peuple de son monarque Alexandre III.

Nous savons qu'à l'époque la plus recalée , les usages que Thistoire attribue aux descendants des IMriades , ou Scoto-Irlandais, ou Scots purs, proprement dits ^ ont dû être , puisqu'ils demeu<» rèrent tels jusqu'à des temps bien postérieurs , les mêmes que ceux des tribus de l'Irlande , contrées d'où ils tirent leur origine. Leur constitution politique était tout-Â4àit patriarcale, forme de gouvernement la plus simple et la plus ancienne. Le sang da premier fondateur de la famille fut censé couler aux vemes de ses représentants successifs et transmettre à chacun d'eux un droit d'autorité suprême sur les descendants de son propre lignage , qui devinrent ses enfants et ses sujets, comme il devint lui*même par droit de naissance leur souverain monarque

et leur législateur. Puis une nation se forma par l'alliance de plusieurs de ces tributs qui donnèrent à un seul tout pouvoir sur elles, afin qu'il les com* Xnandflt pendant la guerre et décidât leurs différends pendant la paix. Beaucoup de chefe inférieurs prétendirent ensuite tenir d'une manière plus ou moins éloignée à la famille et au sang de ce chef des chefs. Ce titre suprême, ou droit de souveraineté, Alt héréditaire : mais il fallait , d'une part , que l'individu qui en réclamait la possession , appartînt au roi défunt par les liens de la parenté; de l'autre, le titre était tellement électif, que la nation demeurait libre de choisir , pour lui succéder , celui d'entre tous aes proches qu'elle jugeait convenable; et comme les devoirs de souverain ne pouvaient être remplis par un enfant, le choix tombait en général sur un homme dans la force de l'âge , frère ou ne^ veu du décédé , plutôt que sur son fils ou sur son petit-fils.

Cette incertitude du droit de succession, qui prévalut relativement à la couronne seule , tandis que les coutumes celtiques prédominèrent pour tout le reste , devint une source continuelle de rebellions et de massacres. L'héritier, qu'on écartait à cause de sa jeunesse , éprouvait souvent , lorsqu'il avait pris des années, le désir de recouvrer la puissance de son père ; et bien des meurtres ftirent commis dans le but de redresser la déviation que la préférence d'un adulte avilit introduite dans la ligné directe des héritiers. Pour prévenir de pareils crimes ou en diminuer le nombre , on recourut à un singulier expédient. Une espèce de roi des Romains ou César était , du vivant même de chaque souverain , choisi comme son successeur prés<Knptif. On l'appelait taniste , et

CHAPITBE y. la

il était saeré avant que le roi qu'il remplacerait un jour fût mort, mais avec moitié moins de cérémonie, car on ne lui permettait de mettre qu'un pied sur la fameuse pierre qui servait au couronnement. Le monarque avait peu d'autorité sur les différentes tribus dont le royaume se composait , sauf les temps de guerre. Mais , en guerre , le pouvoir royal devenait absolu ; et la guerre , soit étrangère, soit civile , était l'état habituel du peuple. Cette constitution , que Malcolm fonda , est encore aujourd'hui celle de Perse.

TeJ étsdt le gouvernement des Scots quand les Pietés , perdant leur nom et une existence propre , se confondirent dans ce peuple. Il ne parait pas qu'il y eût aucune différence matérielle entre la forme du gouvernement picte et celui de leurs conquérants mêmes; pareille analogie se retrouve chez toutes les autres nations qui vinrent composer le royaume d'Ecosse , si on en excepte le Lotluan. Le Galloway était indubitablement sous la domination de chefs patriarcaux, et formait divers clans, comme nous rindiquent les noms patrmymiques qui se sont conservés jusqu'à ce jour, Mac Bougal , Mac CuUoch, Mac Kie, ainsi que beaucoup d'autres qui , à coup sûr , ne sont pas de dérivation highlandaise, et remontent à une grande antiquité.Le Strath-Clyde était sans doute gouverné de même; da moins ^ le système des clans celtiques prévalut dans le sud et dans l'est du district frontière jusqu'à la réunion des couronnes; et comme , si on l'avait abandonné une fois, un tel mode de gouverner n'aurait pu être rétabli facilement,nous sommes autorisés à croire qu'il y était resté en vigueur depuis la chute de la dynastie bretonne.Yoici encore une autre raison qui le prouve ; c'est qu'un tel système de clans et l'exercice d'une telle autorité patriarcale convenaient merveilleusement à une contrée guerrière et sans lois , car ils

rendaient aussi aisées et aussi simples que possible , et la décision des disputes et la conduite des habitants à la guerre. Les hommes du clan se soumettaient pendant la paix aUx sentences du chef; ils suivaient sa bannière dans le combat; ils l'aidaient de leurs avis dans le conseil , et rien ne manquait au gouvernement de la tribu. La nature d'un pays limitrophe l'exposait particulièrement à des at*taques soudaines ; aussi cette puisisance absolue dont les premiers chefs bretons furent investis , ne se continua-t-elle intacte si long-temps chez leurs successeurs ^ que sans doute parce qu'elle satisfaisait aux exigences de sa position géographique. Mais quoi-

que selon toute vraisemblance, Tusage des clans ait préyala dans cette contrée frontière, nous ne prétendons pas. dire que ceux qui Vhabitent aujourd'hui remontent par leur antiquité jusqu'à la période celtique ou bretonne. Leurs noms trahissent une date plus moderne.

Les nations diverses que nous venons d'énumérer avaient tou* tes une commune origine celtique; au moins, il est encore à prouver que les Pietés soient autres que les antiques Calédoniens, qui doivent évidemment avoir été Bretons. Leurs mœurs, aussi simples que leur forme de gouvernement , offrent les vices et les vertus d'un état barbare de société. Ils étaient braves, belliqueux et formidables comme troupes légères ; mais, armés de lances ex* trémemeot minces, d'épées lourdes et de boucliers d'acier ou de cuir , ils étaient incapables de soutenir une lutte un peu longue avec les guerriers normands, qui savaient se battre dans

les règles , et qui ne marchaient au combat que serrés en bataillons et armes de toutes pièces. Comme d'autres barbares, les tribus celtiques se montraient féroces et cruelles parfois, parfois susceptibles d'une grande douceur et d'une grande générosité.- Celles qui habitaient les montagnes vivaient du produit de leurs troupeaux ou de leur chasse. Les tribus qui possédaient quelques champs de terre labourable les cultivaient , sous la direction du chef, dans l'intérêt de la communauté. Comme tous les clans formaient en eux-mêmes une petite nation à part, se pilier les uns les autres était une espèce d'occupation guerrière qui n'entratnait aucune idée de honte ; et quand les montagnards venaient chercher butin dans la basse contrée , leur proie était plus riche peut-être et moins vigoureusement défendue que lorsqu'ils attaquaient une tribu des Highlanders , leurs parents. Les Lowlands avaient donc surtout à souffrir de leurs incursions^

Les Pietés, à ce qu'il semble, ne furent pas trop arriérés en agriculture, et connurent un peu l'art de bâtir, ainsi que les arts domestiques , car tels sont les premiers qui se perfectionnent dans les contrées les plus fertiles. Mais les Scots, les Pietés, les Galwégiens , non plus que les Bretons du Strath-Clyde , paraissent n'avoir ni su écrire , ni connu même l'alphabet. Trois ou quatre peuples différents, chacun subdivisé en un nombre infini de clans, de tribus, et de familles, que nul Uen commun ne réunissait, ne pouvaient guère former un état indépendant, assez fort pour se maintenir parmi d'autres nations ou défendre ses li-

caupmE y. vu

tertés contre un «mbitieax voisin. Mais rbeorense acquiaitiot de la fertile province de Lotbian qui comprenait tout le pays situ^ entre la Tweed et le Forth , et l'habile pditique tant da IfalcQlm

Cieàn^Morh que de ses successeurs, concoururent k donner aa jrof aume d'Ecosse , si mcnrcelé et si désuni auparavant» la ooq-sia^ tance et rharmonie dont il avait besoin.

Avec un peu de cette ruse qui poussa les propriétaires éeossaii dit moyen-âge à hfttir leurs chftteaux sur la limite méoBie de leur firopriètè et en face des manoirs de leurs phis puissants voisias, Bfalcolm Gean-Morh fixa d'abord sa royale résidence à Duiw ^srmline, d'où ses successeurs la transportèrent à Edimboui^. Berwidc et Sumbar furent fcnrtifiés de manière k offlrir des obst«H clés infrandiiasables aux années d'invasion; et passer la Tweed , qui, dans la partie inférieure de son eourà , est rarement guéa«ble, après avoir laissé derrière soi de telles places fortes, eût été nue téméraire entreprise de la part d'un envahisseur anglais qui n'aurait pas eu à aa suite des forces tout-à*Cait consid^ables. La possession du Lothian, qui était habité par des Saxons mélangéf de Danois, intsroduisit auprès du rd d'Ecosse et à sa cour, de nour veaux besoins, de nouveaux désirs, une nouvelle politique^ des relations avec d'autres contrées dont l'accès ne leur était pas poik sMé Jadis , et une nouvelle langue pour exprimer toutes ces idées nouvelles. Nous avons mentionné le bienveillant accueil que Màhcohn , influencé par la reine, son épouse, fit aux émigrés saxonft et nonnacris, et l'envie qu'excita parmi les Scots de la vieille ro* che la faveinr accordée à ces étrangers. Tous' les successeurs de MalcoJm , excepté le sauvage Hébridéen Donald-Bane , suivirent la même ligne de ^conduite, et achetèrent la science le plus honorablement qu'elle puisse s'acquérir, en favorisât et récom^ pensant toujours ceux qui sont capables de la communiquer. Ceux des barons normands, réputés en gâdéral la fleur de l'Eu** rope, qui de temps à autre passèrent en Ecosse , sont al iiombreu;^ qu'ils peuvent être dits , à peu d'ex-

ception près , former les anod» tjres de la noblesse écossaise et de la plupart des familles les pluf^ distinguées de la bourgeoisie : faitsi bien connu, qu'il est inutile d'en articuler la preuve. Ces étrangers, surtout les Nonnancls et les Anglo-NcH'mands, étaient supérieurs aux sujets indigènes des rois écossais pour les arts aussi bien de la paix que de la guerre. Ils remplissaient donc naturellement la cour , et introduisaient dana le pays qù ils trouvaient Tbospitalité, leurs usages et leuy»

lois, qaî peu à peu s'étendirent aux autres races par lesquelles l'Ecosse était habitée.

Les avantages qui résultèrent du concours et de l'influence de te^ émigrants fit sans doute faire un pas immense à la civilisa^ tion écossaise ; mais Tefibt immédiat du bon accueil qu'ils rèçu-^ rent tendit à désunir Tétât. En efiTet, il créa dans ces superbes étrangers une catégorie de gens qui n'eurent rien de commua avec les tribus celtiques, et s'en regardèrent comme une rme entièrement distincte, lorsque déjà celles-ci avaient et des intérêts hostiles et des coutumes contradictoires. La jalousie de toutes ces races séparées se montra dans le conseil de guerre qui pré* céda la bataille de TÉtendard, où Bruce , parlant de lui-même et de ses compagnons, et soutenant qu'ils étaient tous non pas des Anglais ou des Écossais, mais des barons normands, reprochait à David de préférer aux qualités chevaleresques d'une race iqui lui avait rendu tant de services, la férocité sauvage et la foi incertaine des tribus écossaises ; tandis que, de l'autre côté, Ma-^ lise, comte de Stratherne, se plaignait au même monarque de ce qu'il plaçât plus de confiance dans les cottes de mailles et dans les ladces d'étrangers Normands, que dans Tintrépide courage de sesr soldats indigènes.

Ce pêle-mêle donnait un air de confusion , et par suite d'incohérence aux habitants d'Ecosse d'alors. Tls semblaient moins former un seul état qu'une confédération de tribus différant d'origine. Ainsi, les chartes du roi David et de ses successeurs sont adressées à tous ses sujets , Français et Anglais , Ecossais et Galwégiens. Les usages cependant et les préjugés de tant de peuplés qui se mêlaient furent corrigés ou neutralisés les uns par les autres; et ce mélange moral de nations finit avec le temps, comme quelque mixtion chimique, par fermenter et devenir ensuite pius^ pur. A ce résultat aidèrent de tous leurs efforts, avec les meilleur res intentions , quoique peut-être trc^ précipitamment et d'une manière par conséquent peu judicieuse, les rois écossais, qui^ de Malcôlm Cean-Morh à Alexandre III , paraissent avoir été la dynastie des plus parfaits monarques aux mains desquels échut jamais le sceptre sur un peuple encore grossier. Ils mirrat autant de prudence à mûrir leurs projets qu'ils eurent de bonheur à les exécuter; et les exceptions qu'occasionèrent la mort de Malcôlm III et la captivité de Guillaume né peuvent être imputées qu'à une témérité chevaleresque, défaut du temps. Ils se montré-

rent infatigables dans leor exercice de la justice, bien qo'ils ne la pussent exercer dans les districts les plus lointains de rÉoosaa qu'à la tête de troupes formidables; et là même où la tâche était dé?olue aux shérife et vice*shéri(js des comtés, il fallait qu'elle fût accompagnée de fréquoites inspections du roi et de ses grandi Justiciers ; aussi faisai«t-ils des tournées exprès. Sous leur rér goB enfin , les titces de la propriété foncière commencèrent i «'établir , dans presque toute l'étendue des basses terres , sur le

sf stème Eëodid alors universel en Europe , et de la sorte jetèrent l'Ecosse dans la commune route de la civilisation.

La langue généralement parlée par les Écossais finit par être la langue anglaise , car on la parlait dans le Lotbian, province la plus civilisée du royaume , et elle était la plus facile dans laquelle ils pussent communiquer avec leurs voisins* Ce dut être graduellement qu'elle s'introduisit parmi eux, comme le prouvent tes nombreux mots celticpies conservés dans les vieux statuts et dans les vieilles chartes, et ce qui la rendit générale c'est qu'on l'employa seule dans récriture.

Nous savons qu'if y eut au moins un poème écrit en langue anglaise, par un auteur écossais, qui excita l'attention des con« t^nporains. C'est un roman tout en vers sur air TristranS par Thomas d'Erceldone, qui le composa en «un anglais sirecherché» que le commun des ménestrels pouvais t à peine, le compraidre et le réciter par cœur. S'il nous est permis de juger d'une telle œuvre d'après l'exemplaire comparativement moderne que nous en avons vu , le style , qui est bref, nerveux , figuré, concis surtout jusqu'à devenir obscur^ le fait ressembler plutôt aux poésies tiorses ou anglo-saxcmnes , qu'à celles des ménestrels anglais , dont le mode de composition est si Iftche, si prolixe et si trivial» que l'Hdte du Thabor, de Gbaucer , l'appelle « d'ignobles rimail'^ les. » La construction aussi des stances est, dans le poènaed'Err celdone, fort bizarre, fort elliptique, fort compliquée, et paraît bien digne de ce pompeux éloge d'un poète contemporain -^ <c que, si des ménestrels le dirent tel que l'auteur l'avaitxîomposé^ ce serait le plus grand exploit * des temps passés et futurs. » Au contraire , la ballade élégiaque sur Alexandre III , déjà mentionnée , ne difière de l'anglais moderne que par l'orthographe.

4 Cest le Tristan français, a. h.

^ The gest, le gr^ste , dit le texte, ponr indiquer le réeH des G;rand« exploiti.

Ootre Tadoptioti générale de la langue anglaise , qui àe réptn** dit peu à peu, san« doute, dans les parties les plus civilisées des haases terres, le français^noriiiand se parkiitaussi à la cour qui , ^(mMe les noms de témoins au bas de chartes royales, de foaite-»> tiens, et d'antres pièces nous l'apprennent, était le remte^yooa de oes illustres étrang«ts. On Padopta encore pour les formideGr dés serments que les rois prêtaient à leur sacre, d'où on peut tonckure que c'était la langue des nobles, tandis queia traduetioa tatine des formules s^»ble avoir été faite à l'usage duxdergé. Enfin le français^ormand , comme spécialemrat propre à âioô* ter les stipulaticma féodales, s'employait souvent dam les pro-

édures.

La constitution politique de l'Ecosse ne s'était jusqu'alors ap^ ftijprié aucune forme représentative. Le roi agissait d'après l'avisa et quelquefois sous le contrôle d'un grand conseil féodal , eq[]ècе de cour pUfwère , où les premiers vassaux de la couronne et IsB plus hauts dignitaires de l'église étaient appelés. Mais il n'y avait aucune représentation du tiers-état ^ Néanmoins l'esprit de la liberté préndait au gouvernement , et quoique les institutions^ ifui devaient la garantir ne fussent pas encore parfaites à cette époque si reculée^ le grand conseil ne manquait pas. d'élever la voix dès que le souverain tombait dans quelque erreur politique; Quant aux franchises religieuses , nous av<»is déjà mo&tré

qu'elles furent défendues en Ecosse avec plus d'ind^ndanee que dans aucun autre état européen de cette période.

L^ arts utiles commencèrent à être cultivés. Les nobles et lea bourgeois s'abritèrent dans des tours bâties sur de fortes posî^ tiens naturelle». Toutefois , leur habileté en architecture ne de^ tait pas être fort grande, puisque, du ten^ m^e d'Atecandre lUi la construction d'une belle arcade né put s'expliquer que par la magte * 9 et le peu de magniûqUes châteaux d'imcienne date qui Kubsisteiit en Ecosse doivent être attribués aux Anglais pendrai leur courte occupation de ce pays.

L'Ecosse a joui pendant cette période d'un commence plus

i Geito eonUdératios e»t MTamment traitée par FrMrer Tytier dans la récente bivtoire d^Ecosse, yoI. II, section S de rappendic>s. w. s,

S L^arcade en question se Toit dans les rnfnes qui ornent le parc d^un ehitean appartenant au marquis de Tweedale, à Yester. Fordun dit qu^elle fut construite arts quâdam magicà, et qu'on l'appelait 6o-Hall, c'est-à-dire Hobgoblin'Hall, ou la talle MX démons» Je présume que toute ki ma^ie consistait en l'art de jeter une arcade , f ilsque la route qui existe encore n'offre rien autre chose de remarquable, w. Sf

CHAPITRE V. Ml

étendu qae les hîstorieiis ne s'en sont doutés jusqu'à ce jour. Le numéraire abondait dans la contrée, et le paiement de sommes considérables, comme les dix mille marcs à Richard V, fut fait

sans que la nation en souffrit. D'un autre côté, les forces militai* res de l'Éoosse étaient respectables, puisque, selon Mathieu Paris, Alexandre II put, en 1244, opposer à Tarmée anglaise mille cavaliers, bien armés tous et passablement montes, quoique pas un de leurs chevaux ne fût ni espagnol ni italien , et environ cent mille fantassins , tous résolus à vivre et à mourir avec leur souverain.

La maison du roi d'Ecosse était toujours remplie d'un grand nombre d'officiers féodaux, et toujours il y eut dans rétablissement royal un appareil de splendeur que l'humilité môme de la sainte reine Marguerite ne réforma point. Elle et son mari se serraient à leurs repas de vaisselle d'or et d'argent, ou du moins, dit naïvement Turgot, plaquée de façon à en avoir l'air.Aux anciens jours même d'Alexandre l/y ce monarque, avec une générosité comparable à celle de l'amant qui faisait cadeau à saûancée d'une semine de rasoirs S comme chose qu'il prisât le plus pour sa part, gratifia magniCquement la cathédrale de Saint- André d'un coursier arabe^ couvert de riches harnais et d'une armure complète omée d'argent et de pierres précieuses, amenant le tout jusqu'au maître-autel pour le consacrer solennellement à l'Eglise.

Berwick jouissait alors du privilège de port franc , et sous Alexandre lU les revenus de la douane, dans ce seul port d'Ecosse, s'élevèrent à 2197 livres 8 schellings, tandis que ceux de toute l'Angleterre ne montèrent qu'à la somme de 841 1 livres 10 schellings 11 deniers et demi. Un ancien historien appelle cette ville une seconde Alexandrie*

Enfin on peut noter que le sol était principalement cultivé par âess^Ë;;4nais l'institution des boui^s royaux avait commencé àéjà â améliorer beaucoup le sort des classes inférieures.

Tel était l'état de l'Ecosse à la fin du treizième siècle, mais nous n'y reconnaissons des institutions et des lois que dans les partiesdu royaume sur lesquelles l'immédiate autorité du roi, ainsi que l'influence d'un système plus moderne et des coutumes plus nouvelles, se faisaient sentir. Ces améliorations ne furent nullement sensibles ni dans la totalité des Highlands et des îles, ni dans le Galloway et le Strath-Clyde, jusqu'à ce que ces deux dernières

1 Sept rasoirg contenus dans une boite, a. m.

provinces subissent les heureux effets de la civilisation scoto* saxonne qui avait déjà envahi les basses terres ; et probablement le nord du Caithness et du Moray demeCira aussi au delà des limites du gouvernement régulier. En d'autres termes, une politique meilleure ne prévalut, soit complètement, soit partiellement, que là où les indigènes, par suite d'une condition plus riche ou plus douce qu'ailleurs, avaient appris à préférer les bienfaits d'un gouvernement civilisé, aux licences féroces et individuelles d'un état sauvage. Les montagnards ne prirent pas la protection qui résultait d'un système plus régulier de lois, ils en méprisèrent et haïrent la contrainte. Ils conservèrent les vêtements, les armes, les institutions et coutumes des Celtes leurs pères. Ils reconnaissaient, il est vrai, à généralement parler, la suprématie des rois d'Ecosse ; mais beaucoup de leurs chefs, tels que Mac Donald des lies, Mac Dougal de Lorn, Roland de Galloway, et d'autres souhaitaient ardemment une complète indépendance et essayaient Souvent de la conquérir. Le roi, de son côté, ne pouvait exercer sa puissance dans ces districts lointains, que d'une manière di*^ recte, en s'y transportant avec son armée, ou indirecte en profi-

tant de leurs querelles domestiques et poussant les chefs à la destruction les uns des autres. Dans les deux cas, il pouvait inspirer de la terreur, mais non une salutaire confiance en sa protectioi^ à cette race primitive de ses sujets, à ces premières, et pendant tant d'années, seules tribus sur lesquelles ses aïeux exercèrent quelque empire. C'est ainsi que commença et que se maintint de siècle en siècle, entre le Scot celtique et le Scot saxon, entre le Highlandais, en un mot, et le Lowlandais, la distinction qui est encore visiblement marquée entre eux par la difTérence du langage, et qui pendant la dernière génération était plus apparente par celle des usages, des costumes, et même des lois.

Ainsi rÉcosse, situation bizarre, se divisait en deux races séparées, dont l'une était parvenue à un haut degré de civilisation, et dont l'autre demeurait encore presque dans un état dénature, quand la mort d'Alexandre III exposa la nation au risque d'être anéantie comme peuple indépendant et comme royaume.

CHAPITRE TI

Projets d^édouard I^r. —Mort de la pncelle de Non -wè^e, — Jean Baliol; la gaerre contre PAagleCerre; la défaite à Dunbar; son renyersemeni du trdne.

P^rle décès prématuré d'Alexandre III, lapueelle deNorwège* SSL petite-fille , demeura seule et incontestable héritière du trône, fdouard r' d'Angleterre, proche parent de^f orpheline , forma aussitôt le projet d'étendre sa royale autorité sur le nord de la Bretagne , par un mariage entre cette jeune princesse et son \inique fils^ Edouard, prince de Galles. Les barons d'Ecosse ne

montrèrent pas d'aversion pour cette alliance, mode le plus naturel peut-être d'unir deux royaumes que la nature avait joints, quoique de malheureux événements les eussent séparés. Les grands nobles de ce pays , nous l'avons vu , étaient Normands , aussi bien que les seigneurs anglais ^ beaucoup d'entre eux possédaient des terres dans les deux états ^ c'est pourquoi l'idée de s'allier à l'Angleterre ne fut pas si impopulaire alors qu'elle le devint ensuite , quand de longues et sanglantes guerres eurent rendu les deux nations irréconciliables ennemies. Toutefois, les £cossais prirent les plus rigoureuses précautions peur que tou9 les droits et privilèges d'Ecosse, comme royaume distinct, fussent maintenus et garantis *, pour que les Ecossais de naissance 23e fussent jamais appelés à répondre en Angleterre d'actions faites par eux dans leur propre pays ; pour que les archives nationales ne sortissent pas du royaume, et qu'aucune contribution pécuniaire , aucune levée de troupes, ne pussent êtredemandées hors des cas voulus par les anciennes coutumes. Ces pré{iminai«res furent réglés entre le roi Edouard et une assemblée des états écossais qui eut lieu à Birgham en juillet 1290. Edouard promit tout, et môme jura d'exécuter ce qu'il promettait 5 mais il demanda d'une manière si pressante à être mis en possession de tons les châteaux écossais, que les membres de l'assemblée s'en alarmèrent et crurent avoir lieu de douter que le roi Ht grand cas de son serment et de sa promesse.

Sur ces entrefaites, Marguerite, la jeune héritière, mourut tan** 4is qu'elle revenait en Ecosse. Alors unenouvelle carrière s'ouvrit

aux ambitieux , car par cet accident les descendants d'Alexandre m à qui la couronne était échue en 1284 , furent complète-* ment éteints, et le sceptre put dès lors être réclamé par quiconque prouverait avoir une parenté collatérale , même éloignée , avec Tex-famille régnante d'Ecosse.

Aussi beaucoup de prétentions au trône s'élevèrent-elles ; mais les principales furent celles de deux grands seigneurs d'extraction normande , Robert Bruce et Jean Baliol. Le premier était seigneur de Gallôway ; le second , d'Annandale en Ecosse. Voici quel^ étaient leurs titres à l'héritage royal.

Guilteume^le-Lion avait un frère, nommé David, et créé comte d'Hun tingdon, qui laissa trois filles, dont la première, Mai^uerîtè, épousa AUan , seigneur de GalIoway; la seconde, Isabelle, Robert ftruce; et la troisième, Ada, Henri Hastings. Jean Baliol réclama donc la couronne comme fils de Devei^oil , fille de Mar- {;uerite , elle-même fille aînée de David ; et Bruce , d'autre part, comme fils d'Isabelle , la deuxième fille , prétendant qn'il était ^nsi , d'une génération, plus près du comte David, à qui les deux compétiteurs rapportaient leur parenté. Il s'agissait simplement de savoir si le droit de succession auquel David d'Hun tingdon aurait pu prétendre de son vivant, passait à son petit-Gb Baliol, ou devait être regardé comme passant à Bruce , qui , quoique fite de la plus jeune sœur, était éloigné d'un degré au moins de la personne dont il se réclamait. Effectivement , il n'était, lai, que petit-fils du comte Ikvid , leur aïeul commun , tandis que Baliol en était l'arrière-petit-fils.

De modernes jurisconsultes auraient sur-le-champ prononcé en faveur de Baliol ; mais la nature précise du droit de représenta tion en matière d'héritage n'avait pas été alors fixée en Ecosse.

les deux barons résolurent d'appuyer leurs titrés par la force des armes. Beaucoup d'autres réclamations , plus ou moins spé* cieuses, furent mises en avant. Le royaume se divisa et subdivisa en factions^ et Edouard P*^ prévit qu'à la feveur des troubles de h guerre civile qui menaçait d'éclater, viendrait le moment où il {K)urrait recourir à cette prétention de suprântiatie qui avait si ébstinément été reproduite par les monarques d'Angleterre, mafe toujours tant combattue par ceux d'Ecosse , comme à un moyen tf établir définitivement son autorité dans ce royaume. Il confia retendue de son ambitieux et inique dessein à ses plus.intimei^

CftAnniËVt. a

emseillers. « Je sonmettrai l'Écran à mon autorité, diadt^il^ coÊome y Y éi déjà soumis le pays de Galles. »

Ge SoQverain , non-seulement on des plus habiles géttéraux 9 mais encore an des plossnMils et des plos hardis pdittqaes d'alors et même de tous les temps, assembla une armée sur la fi- nontière, puis présenta au clergé et à la noblesse d'Ecosse une re- quête formels tendant à ce que , en sa qualité de seigneur suze- rain du royaume, on le reconnût comme seul arbitre dans la com- pétition i la couronne el qu'on se soumit généralement à sa sefttmce.

Si mille querelles, mille contestations, qui allaient surgir de touies parts , avairat permis aux grands d'Ecosse d'enrisager at« tentîtement l'aTenir, il est probable que d'une yoix unanime ils eussent rejeté cette requête par une dénégation expressedu droit de suzeraineté que le roi d'Angleterre s'attribuait sur ses TOisint» et qui , quoique réclamé souvent, d'une manière tantôt insidieuse tt cachée , tantôt plus ouverte , avait été toujours combattu pir les

rois écossais. Oui , toujours ils avaient retosé de le reconnais tre , si ce n'est après le traité de Falaise conclu ra 1174 , et p« lequel le droit dont il s'agit ftat réellement concédé josqu'ei 1 ISd, époque où Richard P'y renonça moyennant un retour pécuniaire. Mais, déchirés qu^ils étaient par cent partis, alors que douie compétiteurs se di^utaient la couronne ^ les Ecossais même les {dus patriotes et les plus prudents semblMt avoir cru qu'il valait mieux se soumettre à la décision d'un des pins sages et plus puissants monarques de l'Europe, au prix il est vrai d'une partie de leur indépendance, mais d'un sacriflce qu'ils pouvaient croiie femporaîre et presque nominal, qu'exposer le pays à la ftib aux horreurs d'une guerre civile et aux armes de l'Angleterre.

Les barons écossais purent se rappeler aussi que tout récera* ment ils avaient été sur le point , par le traité de mariage entre le grince anglais de Galles et leur souveraine Marguerite, de mettre leur royaume sous la protection de l'An^eterre, d^arche peu dffl-ESrente de celle que le monarque animais proposait alors. lit noblesse d'Ecosse adroit donc la requête d'Edouard , et accepta tfonwMtrage. Douze prétendants vinrent exposer leurs titres, et t|u»ique Edouard lui-même prétendit avoir pour sa part droit «u loyMme comme à un fief qui retotame au suzerain , il ne le r^ âûna cepMdaiit qu'avec une espècede modàration aflbctée. Sans aucun doute il smtt mieux ses vues en ne distribuant que les cartes etM seeonteutanC d'êlve Tarbttm du jeu , i|iie s'il se tût

raagé parmi les joueurs. On peut méipe tenir pour certain que i loin d'avoir le désir d'insister sur une prétention qui aurait poussé tous les compétiteurs à s'unir contre lui , il n'épargna aucune ruse pour embrouiller l'affaire en multipliant le plus pos-

sible le nombre des prétendants et en les irritant les uns contre les aur très.

Les candidats , convoqués à cet effet , reconnurent solennellement le droit d'Edouard comme seigneur suzerain, et convinrent de se soumettre à sa décision. Par la suite , nous lâcherons d'expliquer pourquoi ces nobles Normands se prêtèrent sans trop de mauvaise grâce à une soumission que, comme enfants du sol, ils auraient vraisequblablement rejetée. On livra les châteaux et forteresses du royaume au pouvoir du roi d'Angleterre , 8oUS prételcte de lui donner les moyens de faire exécuter le jugement qu'il prononcerait. Quand ces préliminaires eurent duré plusieurs mois , pour que les Ecoi^ais s'accoutumassent à voir gouverneurs anglais et garnisons anglaises dans leurs places , et que de continuelles discordes , qui devaient devenir plus nom-* breuses et plus envenimées à proportion que le débat pendant se prolongerait , missent la nation hor& d'état de résister à l'autorité étrangère, Edouard I"" appela Jean Balîol à la couronne écossaise , qui dorénavant devait relever de lui et de ses successeurs, et rendit à ce nouveau roi les châteaux écossais au nombre de vingt qu'il avait eus en sa possession.

La conduite d'Edouard avait jusqu'alors été passabl^nent égoïste, mais non peut-être au-delà de ce que bien des personnes se permettraient de regarder comme juste. Le titre qu'il se prétendait à la suzeraineté , tout mal fondé qu'il fût, n'était pas, de son invention , mais lui avait été trananis comme un droit que ses ancêtres avaieùt réclamé de temps immémorial, et arrivant une époque où les Ecossais eux-mêmes furent contraints de le reéonnaitre , beaucoup de souverains eussent pensé qu'il ne fal-

lait pas sacrifier une chance pareille à de stériles considératioos d'abstraite justice.

Mais il fut bientôt évident que la reconnaissance de la supré* matie n'était pas le seul but d'Edouard , et qu'il se proposait aussi d'user de son droit sur Baliol , de manière que lui ou l'EcQisse se vissent obligés à une rébellion et donnassent à leur seigneur suzerain un prétexte de s'emparer du fief rebelle. Pour y parvenir, le roi d'Angleterre encouragea de vexatoires procès contre BtûifA^

CHAPITRE VI

qu'il voulait obliger ainsi à de fréquentes et honteuses comf>ara« tfoBS devant les tribunaux anglais. Un simple particulier de Berwiek alla même jusqu'à en appeler à ces tribunaux d'un arr^t rendu par des juges d'Ecosse , dixit cette ville passait alors pour faire partie. Baliol protesta contre la validité de cet appel, et rappela à Edouard que d'après les C(Hiditions jurées à Birgham , il avait été rigoureusement stipulé que nul sujet écossais ne poui^ rait être mandé devant une cour dé justice anglaise pour des laits qui -se seraient passés en Ecosse. Edouard répliqua avec une superbe indifférence et une inf&me eflronterie qu'un tel engage* ment n'avait été pris alors qu'eu égard aux circonstances, et que de pareilles promesses ne l'empêcheraient pas de citer à oompa* rattre devant les juges anglais le roi d'À^osse lui-même, s'il y avait lieu. Il ne laisserait pas son vassal , ajouta-t-il , devenir son directeur de conscience pour être réprimandé par lui d'avoir manqué de parole , et ne s'abstiendrait pas , quoi qu'il eût promis

aux Écossais lorsqu'il avait traité du mariage de son fils avec Marguerite , de rendre à tous ses sujets la justice à laquelle ils avaient droit de sa part. Baliol fbt obligé, pour faire la paix avec un maître si impérieux , d'abandonner toutes les stipulations et toutes les garanties qui concernaient l'indépendance et les privi-* lëges de l'Ecosse , et de souffrir qu'elles Rissent méconnues, annulées.

Bientôt après , pendant la minorité de Duncan , comte de File , Macduff, son grand-oncle, s'appropria momentanément une partie du comté, puis , cité pour ce délit à comparaître devant les étaAs d'Ecosse , fut condamné par Baliol à un court emprisonne^* ment. Sorti de prison, Mâcdùff cita à son tour, Baliol devant Edouard, et Edouard ordonna que le roi écossais comparût- en personne devant lui. Il vint , mais refusa de se défendre. Le parlement d'Angleterre décida que Baliol devait des dcMnmages à Macduff, et pour le punir de son entêtement à ne pas vouloir présenter sa défense devant son seigneur suzerain , ordonna que trois des principales villes d'Ecosse , ainsi que leurs châteaux , seraient remis entre les mains d'Edouard , jusqu'à ce que le roi écossais lui donnât satisfaction. De sévères et insultantes règles de procédure furent arrêtées pour les cas où le roi d'Ecosse aurait dans la suite à comparaître devant les tribunaux de son suzerain d'Angleterre. Bref, on fit sentir à Baliol que quoiqu'on dût peut-être lui laisser encore quelque temps le sceptre et la cou-^

TOaoe) cène saraitqu'à la condition doiae regard^ comme nu jNBiple instrument anx mmns d*un fiupérieur aussi hautain qu'ar* Intraire, qui était résolu à le jeter de côté à la prasii^ oe-

caaian, et à entasser tant d'insultes , tant d'ignominies sur le semUant d'mUxité royale qu'il tenait de son bon plaisir, que la patience enfin lui manquât. Le t(A d'Ecosse se détermina donc à s'arracher d'tme position si honteuse , et à s'affranchir lui et son peuple du joug d'un usurpateur étranger.

Les<^irconstances paraissaient favorables à un tel dessein , car la discorde avait éclaté ratre les royaumes de France et d'An* gleterre, au siqet de quelques droits féodaux pour te&quete Edouard s'était montré un vassal aussi intraitaUe et aussi dé^-» obéissant envers Philippe de France, qu'il se montrait un supérieur sévère et absolu à l'égard de Baliol.

Saisôssant une si belle occaiûon , Baliol par un traité secret s'allia avec la France et se tint sur ses gardes. Les nobles écossais as joignirent à lui pour secouer le joug d'Edouard, mais refusé^ l'eut de lui donner la direction des préparatifs qui ftirent faita pour la défense nationale. Ne se fiant ni en sa sagesse , ni en ça farmeté,'ils l'envoyèrent dans un chftteau lointain où ils le retinrent dans une espèce de captivité honorable , et mirent leurs levées sous les ordres de chefs dont le patriotisme semUait nmm douteux.

Edouard , se mettant lui*méme à la tête de quatre ;nille cavaliers et de trente mille fantassins, les plusbeaux soldats d'Europe, s^ dirigea vers le Northumberland. Anthony Beck, évôqile de Durbam , joignit , tout évoque qu'il était, l'armée royale avec un nombreux corps de troupes. Berwick , qu'ils assiégèrent, fut pris d^assaut >» quoique vaillamment défendu. Plus de dixHsept mille des habitants sans défense furent égorgée dans le msH^sacre qui suivit, et la ville qui était fort riche fut complètement pillée. Une trentaine de marchands flamands s'étaient re-

traïK^és dws ^w» espèce de château fort appelé Bedfaall , avec promesse de le déffendre contre les Anglais ; ils tinrent bon jusqu'à là fin et périrent honorablement parmi les ruines de l'édifice.

Bruce , le compétiteur, le comte de Marcfa et d'autres noMes écossais du sud , se réunirent au roi Edouard , en place de se dé^ elarer contre lui. Le premier se flattait vainement que Baliol , une fois exdu du trône, et la couronne d'Ecosse venant à être dédarée vacante par la forfaiture de son rival , eUe serait placée

CHAPmiB VL O

sur sa tdte ; mais Edouard semblait encourager de telles espérances. Tandis que le roi an^is était encore à Berwick , TdM d'AberiMrotbodc vint lai remettre de la part de Baliol une lettiB où ce dernier, en réponse i Tordre d'Edouard , qu'il eût à compa* raitreen personne, renonçait à son vasselage Renvoyait unedé* claration de guerre. «< L'insensé ! le traître ! s'écria le roi , quelle frénésie le tient ! Mais puisqu'il ne veut pas venir k nous , boqs irons à lui. >»

L.es progièsd'Edouard vers le nord furent arrêtés par la citaddio de Dunt)ar. £ll6 était défendue par la comtesse de Alarcb qui , quoique le comte, son époux, servit dans l'armée anglaise, s'était jointe aux seigneurs que la cause de l'indép^idance comptait parmi ses partisans ; tant les Ecossais étaient divisés en une ai grave occasicm ! Pendant qu'Edouard pressait le siège de cetta importante place qu'on peut appeler la deuxième porte de l'Ecosse , une nuée de soldats apparut sur le versant de la chaîne des Lammermoar-Hills qui domine la cité. C'était l'année écos* saise qui venait au secours de Dunbar, et a la vue des bannières amies, les assiégés poussèrent, un cri de triomi^e et de défi. Mais quand

Warenne , comtB de Surrey , général d'Edouard , alla à fai rencontre des Écossais, ceux-ci, avec une témérité qui leur fut souvent fotale avant comme ensuite , se précipitèrent de la position avantageuse qu'ils occupaient , et par leur imprudence essuyèrent une terriUe dé£aite dont le résultat Ait d'ouvrir toute la contrée à l'envahisseur.

Bruce s'imagina , après la victoire de Dunbar, que son tour de. régner était venu , et confia à Edouard son espoir de remplacer Baliol sur le trône. «N'avons-nous à nous occuper d'autre chose, répartit Edouard , enle regardant de travers, qu'à vous conquérir des royaumes? » Bruce se retira pour ne plus se mêler des affaires publiques , auxquelles son petit-fils devait , à une époque postérieure, prendre une part si éclatante.

Après la bataille de Dunbar, ce fut à peine si une étincelle de résistance a Edouard parut jaillir du désespoir général. L'armée anglaise continua sans obstacle sa marche vers le nord et s'avança jusqu'à Aberdeen etElgin. Baliol, amené devant son ennemi , au château de Brechen, eut littéralement son manteau royal déchiré sur lui , confessa avoir commis un crime féodal en se révoltant contre son s^neur suzerain , et fit en règle la reddition de fioa royaume au vainqueur.

Le roi d'Angleterre tint à Berwick un parlement où il reçut la soumission volontaire et empressée de tous les Ecossais des plus hauts rangs. — Seigneurs , chevaliers , écuyersj) Edouard les accueillit tous gracieusement et prit d'utiles mesures pour assurer sa conquête. Il û(»nma Jean Warenne, comte^ de Surrey, gouverneur de rÉcossè. Hugues Cressingham, prélat ambitieux , fut

fait trésorier-général, et Guillaume Ormesby grand-justicier du royaume . Il plaça des commandants anglais dans toutes lés forteresses, y laissa des garnisons à lui , et regagna l'Angleterre après avoir conquis l'Ecosse , non seulement sans peine, mais encore, i ce qu'il semblait, d'une manière durable.

Ce ne fut pas tout : Edouard résolut de profiter de sa conquête pour détruire tout indice d'indépendance nationale. Il emporta hors du pays ou mutila tous les documents de nature à rappeler que TEcosse eût jamais été libre. Les archives de l'Ecosse, l'endroit où depuis Kenneth Macalpin, les monarquesécossais avaient été toujours couronnés, furent fouillées avec soin , on en détruisit toute pièce qui se trouvât contredire les prétentions d'Edouard. Les historiens écossais ont peut-être exagéré l'importance de ces rapines ; mais il n'en est pas moins prouvé qu'Edouard fut jaloux de faire disparaître tout ce qui pouvait éveiller en Ecosse le souyoQkir d'une indépendance primitive , car il emporta à Londres, non seulement la couronne et le sceptre que remit Baliol , mais même la pierre enchantée sur laquelle les rois se plaçaient pour recevoir l'inauguration royale , trophées dont il fit hommage à l'abbaye de Westminster ^ .

4 La yerta que po&sédait la fameuse pierre de Scone dont nous ayons rapporté Torigine plus haut, est indiquée dans les deux célèbres yers léonins qui suiyent :

^'i fallat fatum, Scoti, quocomque looatam

Inyenient lapidem, regnare teneolur ibidem.

Et dont yoici à peu près le sens :

Si le destin n'est pas trompeur,

11 faudra de toute manière

Que PËcossais règne yainqueur,

Aux lieux où sera cette pierre.

11 y eut des écossais qui s'obstinèrent à yoir Taccomplissement de cette prophétie dans raccession de Jacques VI au trône d'Angleterre, et qui firent remarquer ayec orgueil que la conduite d'Edouard, lorsqu'il ayait enleyé à l'Ecosse son pal^dium, ayait ressemblé à celle des Troyens lorsqu'ils eurent amené en triomphe au sein de leurs murailles ce cheval de bois des Grecs qui occasiona la destruction de leur royale famille. La pierre en question, qui existe encore, et qui forme le soutien du 9iége du trône du roi £douard-le-Gonfesseur, que le souyerain d^Angleterre occupe lors de son couronnement, est en elle-même, à part la prédiction qui a été si loDÇue k s'accomplir, une très curieuse relique d'une très haute aotiquité* w* $•

CHAPITRE VIL

Interrègne*— Causes des infoctiines nationales de rècosse. — IndlflTérence dee barons normands. — Sir GsttlaiiBie WaHace.— Bataille de Sterling.— Wallaee nommé régent d'Ëcoss/e. — Edouard envahit l'JÉcoafte. — BaUilIe de FalkirlL. — Mort de Wallace»

La soumission unanime d'un peuple brave et fier à un conquérant étranger est trop surprenante pour ne pas mériter quelques remarques , surtout quancji elle fut si générale que la plupart des nobles et anciennes famille»» d'Ecosse sont réduites à la nécessi-

té de courir après les noms de leurs ancêtres dans lès ciar quante-six feuilles de parchemin qui forment la honteuse liste des Écossais qui se soumirent alors à Edouard ï^ . Il faut croire que , le plus souvent , des propriétaires , qui ont beaucoup à perdre y sont plus disposés à souffrir la tyrannie et l'invasion que le pauvre paysan qui ne possède que son couteau et sa mante ^ et dont toute la richesse se compose de sa part individuelle dans la liberté et l'indépendance de la nation. Maisceci n'explique encore qu'à peine les marques de vacillement et d'apostasie que laisse voir la noblesse de cette époque y époque toute chevaleresque pourtant où l'on se piquait d'estimer si peu la vie , comparée au point d'honneur le plus léger et le plus futile. Les circonstances qui suivent se suggèrent d'elles-mêmes pour l'explication d'un fait si bizarre.

Pendant les guérites civiles y la noblesse d'Ecosse en était venue , par l'invariable politique de IVf alcolm Cean^Morh et de ses successeurs , à ne consister presque absolument qu'en une race étrangère à la contrée -, race que n'y attachait , non plus qu'au peuple 9 aucun de ces doux liens qui retiennent l'indigène au sol qu'il habite, comme à celui que ses pères ont peut-être habité durant des siècles. Deux ou trois générations n'avaient pas converti des Normands en Écossais ; et , si fidèles que ces émigrés pussent être aux monarques dont ils tenaient leurs fiefs, une telle fidélité ne devait ressembler en rien aux sentiments de teurr dresse filiale qu^on éprouve , soit pour la terre de sa naissance et pour celle de ses aïeux , soit pour les princes par les pères de qui HisToiAE d'Ecosse, 5

les siens ont été conduits au combat et avec qui ils ont partagé la joîe de la victoire , le chagrin de la défaite.

A bien considérer la chose ^ les Normands n'étaient, ni parla naissance , ni par les mœurs , susceptibles des émotions qui constituent le patriotisme. Us avaient pour aïeux ces Scandinaves qui $ans regret quittèrent leur pays natal pour aller à la recherche de séjours meilleurs, et ouvrirent leurs voiles auvent, comme l'exilé volontaire des temps modernes , en se souciant peu d'être "Jetés sur telle ou telle côte , pourvu qu'ils ne fussent pas ramenés vers la leur. L'éducation des Normands du troisième siècle ne leur avait pas inculqué cet amour du sol natal, qu'ils n'avaient pu apprendre de leurs pères, vagahondsr des jâècles précédents.IIs étaient, plus que tout autre peuple, dévoués à la ebevalerie, dont les règles et les habitudes ne favorisaient certes pas rattachement local. Le comble de la perfection pour un chevalier errant était de courir sans cesse d'un pays dans tin autre après les aventures, d'acquérir du renom, de gagner des comtés, des Toyaumes , même des empires , par Tépée , puis de s'établir sur les possessions ainsi acquises et d'y demeurer sans jamais songer à la terre où il avait reçu le jour. Cette indifférence pour son pay$ natal était enseignée à quiconque aspirait aux honneurs de la chevalerie , par la rupture nécessitée dès l'âge le plus tendre , des liens qui unissent le jeune homme à ses parents et à sa famille. Le soin de son éducation militaire Farraehait encore enfant à la maison paternelle, et l'envoyant s'instruire des coutumes de la chevalerie k la cour de quelque prince ou seigneur étranger , détruisait de bonne heure ces iiœuds sociaux qui attachent un Individu à ses proches et au lieu qui l'a vu naître. Armé une fols chevalier , le brave gars trouvait un chez-lui dans chaque tournoi ou chaque champ de bataille , et son établissement dans le pre-

mier royaume venu où la valeur était le mieux récompensée. Le véritaMe cljevalier errant était donc cosmopolite, citoyen du monde ; chaque sol était son pays , et II n'avait ni lessèutiments ni les prér juèés qui excitent chez d'autres personnes une patriotique affection pour un pays particulier.

Ce système, féodal aussi , quoique Tassertion puisse d'abord Sembler bizarre , fut, jusqu'à ée que les fieft devinssent hérédltaires , défovorable à U fidélité et au patriotisme. Un vassal pouvait, > ce qui arrivait souvent, posséder. des fiefs dans t)3iisd'un royaume.: division de vas$elage qui tendait à «mpôcher

C9UPITRE VIT. il

^tieTidlée-de devoir ou de fld&ld attachaient ne prtt qoel^ae tarù& d'aoean cdté. II pouvait même, et ne s'en faisait pas bute, avo^ des domaines qui dépendissent des différents rois de Franôe, d'Angleterre, d'Ecosse, et devenant ainsi , Jusqu'à un certain point , le sujet de tous ces princes, il n'eût porté que diffiettement â Tun ou à Feutre d^ntre eux une affection particulière qui ne fftt point iMtsée sur un respect ou une préférence pdrsonneb. Quand la guerre éclataitenlre deux des princes dont il dépendait, le feadataire, après avoir déôidé sous qud étendard il irait combattre , se dispensait de toute allégeance envers l'autre des deux puissances ennemîes par la résignatioii do fief qu'il tenait d'elle. La possilnlité de changer ainsi et de contrée et de mattre , cette habitude de vassal de ne servir un prince qu'aussi long- temps qu'il tenait un fief de lui, menaient â des idées commodes et peuréguItères au sujet de la fidélité, et donnaient au feudataire plutôt l'apparence d'un mercenaire qiA sert parce qu^bn le paie , que d'un patriote qui combat pour la défense de son pays. C'est une eons^ quence qu'on peut tirer de cette promptitudeà passer sans

cesse d'un parti daps un atitre , qu'on remarque chez les barons étaos* sais et que les historiens ont beaucoup censurée. Enfin , le lecteur remarquera que les grands feudataires , qui semblaient se regaiv der comme libres , absolument libres de choisir tel ou tel monap* que pour s'attacha" à lui, s'inquiétaient moins des droits de l'An"*' gleterre et de l'Ecosse, ou de ceux des princes é^ngeis ou d'an ' prince indigène, que des talents personnels et de la sitbaticHides deux rois. Ens'attachant à Edouard plutôt qu'à Balicd , les grands > vassaux se rangeaient du côté plutôt du courage que de tatimi dite , de la richesse que de l'indigence , et de la victoire que de la " défaite. SI dune une telle indifférence pour les coosidérationa qui naissent du patriotisme , et un tel attachement individuel à leur propre intérêt, caractérisaient les nobles Scoto^Normands, on ne doit pas s'étonner que beaucoup d'enti^e eux n'aient pris qu'avec tiédeur part à la défense de leur pays , et que moine quelques-uns se soient rendus coupables de versatilité pendant les scènes con«ttnuellement changeantes que nous allons raconter. Il en fut aci-» trement de la nation écossaise.

Exaspérée par les Insultes flsâtes A la patrie , par les viotencis des garnisons anglaises, et par les exactions du trésorier Crc»singham , une haine universelle du Joug de l'Angleterre se menir testait parmi le peuple , qui , encore demi^barbube , ne demiuadût

pus mieux que d'échanger ud honteux ^assujettissement contre une guerre honorable , quoique désespérée. Les Scots se réunissaient en bandes , en compagnies , et se réfugiant dans les bois , dans les montagnes , dans les marécages , où leurs pères

s'étaient dé* fendus contre les Romains^ se préparaient à une insurrection générale contre la puissance anglaise.

Si les nobles Seoto-Normands avaient, à la légère,reconnu la suzeraiBetéd'Edouard, il n'en était pas de même' des classes moyenne etinférieure de propriétaires; car. ceux-ci, descendus de la race indigène d'Ecosse , partageant le sort du peuple , et animés des mêmes sentiments, brûlaient du désir de se venger des Anglais, que l'usurpation avait rendus possesseurs de leurs forteresses natio* nales. Dès qu'Edouard et son armée franchirent la frontière, il éclata une multitude de petites insurrections , sans résultat il est vrai , mais assez nombreuses pour indiquer une disposition hostile et belliqueuse qui n'avait besoin que d'un chef pour devenir générales. Elles en trouvèrent un dans sir Guillaume Wallace.

Ce champion de la patrie était Anglo-Normand d'(Hîgine , mais ne se distinguait ni par sa naissance ni par sa fortune au point de jouir d'un haut rang et d'immenses richesses, ou de partager pour l'honneuret le bien public la fîroide indifférence quç de tels avantages pouvaient exciter chez leur possesseur II était né dans le Ren Irevshire , district -de l'ancien royaume de Strath-Glyde^^et sa nourrice l'avait peut -être bercé de contes et de chants des bardes Gallois v car il y a tout lieu de croire que la langue bretonne subsistait encore dans les coins les plus éloignés du pays où elle avait autrefois été universelle. En tout cas , Wallace fut affranchi par son éducation des principes d'intérêt personnel et d'égoïsme qui ne sont que trop naturels à l'air de la cour et surtout que trop défavorables aux nobles idées d'un patriote. Les traditions populaires de TEcosse, qui se complaisent à parler de ce bien^imé champion du peuple ^ représentent Guillaume

Wallace comme d'une taille imposante, d'une force et d'une dextérité sans pareilles , et d'une si grande bravoure qu'il ne connut qu'une seule fois, dit-on, et encore subissait-il l'influence d'un pouvoir surnaturel , la sensation de la peur.

On pense que Wallace fut mis hors la loi pour avoir tué un Anglais-dans une querelle fortuite. Il se retira dans les bois , s'y entoura d'une bande de gens aussi désespérés que lui y et obtint divers succès dans des escarmouches contre les troupes anglaises*

CHAPITRE Vn. 7S

Rejoints par sir Willitm Douglas > qui ayait été pris au si^ de Berwick , majs rendu moyennant rançon, les insurgés forcèrent Edouard à envoyer contre eux une armée en règle sous les ordres du comte de Surrey vie vainqueur de Dunbar. Plusieurs noUes, encouragés par Texemple de Douglas , s'étaient aussi rangés sous l'étendard de Wallace ; mais , épouvantés à l'approche d'une armée anglaise , et mécontents d'obéir à un homme tel que Wallace de naissance comparativement obscure , ils capitulèrent avec sir Henri Percy , neveu de Surrey , et en un mot , chaugèrent de drapeau. Wallace livra une bataitle à la tête de forces considérables qui se composaient , tant de ses propres partisans tous expé* rimentés dans l'art de combattre , et des petits barons ou tenanciers de la couronne, que des vassaux mêmes des seigneurs Tenégats et des volontaires de toutes les conditions. A forcée d'adresse et d'intrépidité , déjà Wallace s'était rendu maître du pays situé au-delà de laClyde et avait pris plusieurs châteaux , quand il fut appelé vers Sterling pour repousser Surrey, le régent de VÉcosse

pour l'Angleterre. Wallace campa sur le côté septentrional du fleuve, laissant le pont de Sterling en apparence ouvert aux Anglais , mais résolu , comme il était long et étroit , à les attaquer pendant qu'ils lé passeraient. Le comte de Surrey conduisait cinquante mille fantassins et mille hommes d'armes. Partie de ces soldats cependant étaient- les barons écossais qui d'abord avaient joint l'étendard de Wallace, et qui, malgré leur volte-face vers celui de Surrey , ne méritaient presque aucune conGance.

Le trésorier aifglais, Cressingham, murmurait des dépenses oc^ casionées parla guerre, et pour la terminer promptement d'une manière ou d'une autre , proposa de commencer l'attaque dès la matinée suivante eh traversant la rivière. Surrey, guerrier plein d'expériertce , hésitait à engager ses troupes dans le défilé d'un pont de bois où deux chevaux à peine pouvaient passer de front; mais cédant à l'imprudente ardeur de Cressingham, il ordonna le passage , ce qui était contraire au sens-commun ainsi, qu'à ses propres opinions. Eh éflbt , Ta vant-garde anglaise se vit attaquée sans avoir eu le temps de se mettre en ordre , le pont fut rompu , et des milliers de gens périrent dans l'eau ou par l'épée : Cressingham demeura au nombre des morts; quant à Surrey, il gagna Berwick à franc étrier, pour annoncer à Edouard que l'Ecosse avait été perdue à Sterling , en aussi peu de temps qu'elle avait été conquise à Dunbar. Les suites de cette victoire furent qu'w

très peu de tenlpi; presque toutes les forteresses du royauioe se reodirent à Wallace.

WaUace, dcmt Farioée augmentait saos oesse^ voulant lui donner une agréable occasion de pillage, la prom^Mi sur les frontières anglaises , et les ravageant dans toute leur longueur^ ne laissa derrière son passage que sang et que cendres. Le naturel de Wallace était vjlolent » mais non inaccessible à la pitié ou au remords. Un jour que ses farouches soldats saccageaient l'église d'Hexham, il prit les desservants sous son. inunédiate protection: •— « Saints hommes, leur dit-il, demeurez avec moi^ car mes^ g&ùs sont des coquins, et je ne puis les corriger. »

A son retour de cette heureuse expédition » les états tinrent we assemblée dans l'église de la Forêt, en Selkirksbire, et ily fut nommé régent du royaume d'Ecosse. Lennox » sir WiUiam Dour glas et quelques autres personnages de rang vinrent concourir à ^ cette nomination; mais le reste des nobles s'en abstint par crainte du roi Edouard ou par jalousie de ce qu'un individu d'une classe si iaférieure que celle de Wallace fût élevé à un poste si éminent.

Sûr de l'enthousiasixie qu'il avait excité à juste titre dans les

. cœurs de tous les habitants de l'Ecosse» Wallace continua, ce qui

était une fort sage mesure, à c»râonner de nouvelles recrues dans

. tout te royaume et à lea discipUa^r. Il n'y avait aucun temps à

perdre, vu qu'Edouard se mettait en route pour FÉcosse.

Lorsque cette insurrection avait éclaté , le roi d'Angleterre se trouvait en Flandre, mais ce qui fut encore plu^ contrariant pour

lui , il fut obligé , avant de pouvoir obtenir de son parlement les -<etU»ides dont il avait besoin pour étouffer la révolte écossaise , de confirmer la grande charte , magna chartay ou charte des Forêts, et d'autres stipulations en faveur du peuple^ car les Anglais^ jen cela prqdrals, mais aussi ua peu égoïstes, voulurent garantir leur proprfi Uberté avant de consentir à prendre les armes pour détruire celle de leurs voisins.

Edouard satisfit aux demandes du peuple , et par ce moyea put, quand il revint des Pays-Bas , se mettre à la léte de toute la .'chevalerie d'Angleterre , qui formait bien la flm magnifique ar^ ^nxée jusqu'alors conduite ^1 Ecosse. Wallace se comporta avep ^une sagacité rare, et diaprés un plan qui, nombre de fois, précédemment comme, plus tard » a été suivi avec avantage dans les l^uerr^ d'ÉcQSse i il dévasta tout le jmys situé entre âterling;^ ^

tefltoiiàre , puîft «e retîm Ters le cëolre da rOyawm pour 7 «U tendre l'attaque des Aidais , quand leuïs troupes aeiaîeiii épuis^par les priVuUms.

Edouard a'avau^^ avec la hardiesse et la témérité qui le c»^ saetérisai^it Tours et viUes tombèrent devant lui; mais 'sa marche fut accQinpagnée d'obstacles^ et de périls qu*un monarque moîna résolu aurait jugés un motif sufDsaut pour battre en tetraite. Son armée eut à souffrir de la faim, et ce ne fnt qu'au bout d'aa eertaîn tempe que quelques-uns de ses vaisseaux parvin-* rmt.Â la ravitailler un peu. De plus, tandis qu'il étaità Kirkliston, dans le Lotbian occidental , une querelle éclata entre les Galloia et les Anglais de son armée ; le sai^ coula, et ils ne se calmèrent qu'avec beaucoup de peine. Pendant qu'Edouard béiitait entre avance encore et reculer, il apprit par la trahison de deux nobles écossais , tous deux apostats, les comtes de Dunbar et

d'An^ gaSf que Wâllace avec l'armée écossaise s'était approché jusqu'à Faikirk. Il n'était sans doute venu de si loin que pour inquiéter hi retraite dont il supposait rintention aux troupes anglaises. Hais le roi d'Angleterre, ainsi informé du voisinage des Ecossais^ Résolut de les contraindre à une action. Il leva son camp, et mar«* ebant à leur rencontre le ptus prudemment possible^ passa la nuit suivante en pleine campagne avec ses scddats; mais il n'était pay encore au bout de ses» malheurs., Son cheval de bataille, près duquel il était couché comme un simple homme d'armes, lui lança une ruade et le blessa au flanc. La consternation se répandit dans tous les rangs ^ mais Edouard , pour l'apaiser,^ monta à cheval , malgré les douleurs qu'il ressentait ,. et parcourant tous les bi** vouacs , montra aux siens qu'ils ne devaient pas craindre pouç sa vie. >

. Le lendeoaain 22. juillet 1298 , au point du jour, les armées ^ rencontrèrent. L'infanterie écossaise était rangée sur une lan^^t avec un marais p^r devant. Elle se divisait en quatre phalanges ou masses épaisses, que leurs lances, obliquement înclinéiQslef unes pardessus les autres, faisaient ressembler, au dire d'i^n Itisf torien anglais à une forteresse dc»it les murs eussent ét^ d'airain)' Ces lanciers foirmaient l'élite des troupes de Wallaçe) quisai^ajl mis en eux ssi principale conGance. Il les caonnandait, (^n(part some, et ne leur adressa que cette brève exhpi:ta|tioo; «^ ¥< Je^ vous ai amenés au bal, dansez de votre mieux I », ' j

Lés archers écossais, aux ordres de sir John Steg^j^rt^i^frèr^ 4^

giiaiid-inattre oa sénédial d'Eeôsse, furent j^acés dns les viées que les masses d'iafanterie laissaient entre eltes. ilB avaient été principalement réunis dans le district boisé de Setkirk. Qoânt à des Highlandais , aussi fort habiles dans le maniement de Tare , on ne dit pas qu'il y en eût parmi eux. La cavalerie, qui ne s'^te" vait qu'à mille boonnes d'armes, formait la réserve.

Ce fut la cavalerie anglaise qui commença l'action. Le maréchal d'Angleterre en mena une moitié droit sur le front de ba* taille des Écossais , mais par cette manoeuvre, il l'engagea dans le marais. L'évoque de Durham qui en commandait l'autre divi* sion , s'aperçut de ce malheur, tandis qu'il tournait lui-m^me le marais du côté de Test , et parut avoir envie de s'arrêter pour attendre du secours. « A la messe, l'évêque ! » s'écria Ralph-Basset de Drayton, et il chargea avec tout le corps. Les hommes d'armes écossais prirent la fuite, sans même toucher Irars lances ; tùbis l'infanterie tint bon. Dans la mêlée qui suivit , sir John Stewart * tomba de cheval et fut tué au milieu des archà*s d'Etterick tp]! moururent tous en voulant le défendre ou le venger. Les corps» compactes des lanciers écossais, exposés dès lors sans moyens de défense ni de riposte , furent ébranlés par une grêle continuelle de flèches ; puis les hommes-d'armes anglais qui vinrent les charger avec fureur lorsqu'ils étaient d^à en désordre rompirent et dispersèrent ces formidables masses, lies Écossais dirent bientôt mis en une déroute complète, et le voisinage seul des bois leur valut de n'être pas tous passés au fil de l'épée. On trouva le corps de Stewart parmi ceux de seS fidèles archers qu'on reconnaissait à leur bonne mine et à leur haute taille entre tous les autres qui couvraient le théâtre de l'action. MacdufT et ce John Grahame , « le valeureux et le sage , » qu'on se rappelle encore ftVec tendresse

, parce qu'il fut l'ami de cœur de-Wallace , périrent aussi dans cette désastreuse journée.

^ La croyance populaire est que la bataille n'avait été perdue que par trahison. A dire vrai , les communications que les comtes de jkmbar et d'Angus firent au rôi d'Ecosse , ainsi que la honteuse fuite de la cavalerie écossaise sans porter aucun coup , corroborent une telle idée ; mais la grande supériorité des Anglais à manier l'arc peut aussi expliquer cette défaite , comme beaucoup fl'autresque les Écossais essuyèrent. Les archers de la forêt d'Etterick se comportèrent bien , mais ils ne pouvaient être qu'en

' I On Stuart. ju M.

petit nombre. Au Teste, fl s'en fiiUut de si peu gue les plans de WaHace pour la campagne ne réussissent , qu'Edouard , même après avoir gagné celte grande bataille , itmnt en Angleterre et éîfffara de recueillir les fruits de sa conquête jusqu'à la saison sui« vmte. S'il n'avait su contraindre l'année écossaise à une action , il h'aurmt opéré sa retraite qu'avec beaucoup de déshonneur et d'immenses pertes, et l'Sccsse serait demeurée entre les mains des patriotes.

Les massacres et la Inmte de la bataille de Falkirk eussent pu 50. réparer sous bien des rapports; mais un malheur irrémé* diafoley vraiment irrémédiable pour l'Ecosse, ce fût ce qu'elle perdit à la suite de cet échec, les services publics de Wallace. Ne pouvant* plcâ, au milieu des calomnies que les factieux et les jaloux répandirent alors sur son compte , accomplir les devoirs de la régence, il donna sa démission. L'évêque de Saint-^André, Bruce , comte de Garrick et sir John Comyn , ftirent conjointement élus régents de rÉcossè , qu'ils administrèrent au nom de Baliol. pans

le même temps , ce malheureux prince était , s(»t compassion , soit mépris, livré au pape par Edouard , qui exigea ^pavement du noh^e, résidant alors en France , un reçu de sa personne. Ce fut {'(Mrigine d'une nouvelle candidature au royaume d'Ecosse.

Le souverain pontife s'était efforcé depuis long-temps d'établir qu'il avait droit, comme si toute la chrétienté eût été un immense fief dépendant de lui, à revendiquer toutes les possessions situées dans un pays chrétien , à la propriété desquelles personne ne ^urrait produire un titre clair et poi^tif. Après qu'on eut accédé ù sa demande de garder leroi détrôné , le pape Boniface YIII s'en autcMrisa pour publier une bulle' où il réclatnait le royaume d'Ecosse comme une dépendance du siège de Rome , parce que la contrée avait été ccmvertie au christianisme par les reliques de saint André. Il est difficile de découvrir comment de telles prémisses autorisaient une telle conclusion ; mais n'importe. Le pape , dans le même document , se permit de discuter les titres d'Edouard à la couronne écossaise , et lui commanda impérieu-'Sement d'mvoyer à Rome des fondés de pouvoir qui plaidassent Ba cause devant Sa Sainteté. Cette impérative requête fut présentée au n» par l'archevêque de Cantorbery, en présence du conseil et de la cour. Le pcélat engagea même le souverain à obéir sans réserve, «^car Jérusalem, dit-il, ne manquerait pas de prot^er ses

ImUtants , ni k montagne de Sion ses tdomtours. ^r^nWi jS-toa ni Jérusalem , répliqua Edouard avec nae bautaîM eoière, lane rae tewni renoncer à mes justes droits^ tant qu'il y aura diL-soiiiBP^ dans ma poitrine. » £a conséquence , il fit commiuiiqtter la héUfy du pape AU parlement d'Angleterre , et les^nembres de eètieiisr semblée, décidèrent d'une joix unanime « que pour,

les .obose$^ temporelles le roî anglais était indépendant de Rome^, et qu'iU ne permettaient pasque sa souveraineté fût mise endoote^. » Lei|r déclaration se termine par ces mots remarquables : « JKous ne permettons et ne vouUmis ni pouvoir permettre à notr&moQârqw 4e rien foire au détriment de la constituticgi , qne Im et sa^m avons jurée et que nous sommes résolus à niEaintenir. » Koblc^giar rantie du droit national ^ a'il ne ^'était pas agi. d'une cause aus^î mauvaise que cdle des titres d'Edouard à usurper rÉcosse.

Pendant cette étrange discussion » d'où le pape» au reste , f ut bientôt contraint de se retirer, la gtierre se- mit à Janguir. Il y eojt &i 1299 et 1300 des campagnes sans résultat. En 130i ^on flt une tr4ve dans laquelle TÉcosse et la FraBce furent comprises, Après^ ce délai qui laissa les parties respira, Edouard I«s au pî-Tintemp» de 1302 , envoya ep Ecosse une armée de vingt mille bommeg commandée par sir Jobn Seward , général fameux; Il marcha sur Edimbourg en trois divisions que de larges intervalles séparaient les unes des autres. Pendant c^te marche un peu désordonnée , Tavant « garde de Seward se trouva soudain à proximité d'un corps de troupes écossaises ^ peu nombreux^ car il ne se montait qu'à huit^miUe hommes^ mais cbeùsis, 4i^<^°UQ^ni<^ air John Gomyn , le régent y et sir Sknon Fraser, I»rave chevalier. Seward fut défait , etla bataille finissait à peine (|Qànd sa seconda diyis»onarriva. Les Écossais > animés par la victoire , jnefcrmèrant ievursrangs , et après avoir mis sans pitié leurs captifs i -mprt > al* taqu^rent et défir^ot aossi le deuxième corps. La tmisièfiie divi^ aion survint de même. Il fut encm^e nécessaire de tuer les m^ison^ niers et de se pr^arer pour la troiiûèmefois au combat. I^s chefs écossais n'hâsÂtàrent point ; leurs sddats se jetèrent avec fureur âur l'ennemi, cette di-

viâon fut déconfite oommeles deux autres^ et ils remportèr^t, ainsi que tears historiens s'en vttotentr trois tMitaUlesenunjour.

Mais répoque semblait approcher où ni courage ni efforts ne aerviiraient plus de rien au malheureux peuple d'Ecosse. Une l»ïï ateo h f rwce^ dans laquelle Philippe-le-fiel omH complètef

GBAFfŒ TH. m

aôattdufestipalirtitmeii fc^«i]r9e(M«tll^ alwddoaia taroyaa^ lue À aas projkrM mdyMtfd» défenae» héks ! misoIBmiiIs, tMdif qa'édouaitidfrigea lAtoMité de aoB farces €(^ kiL lie cbâteeii de Breetrin, oà le imleareux sir Thomas Manie conuBMOdait) s^ àéÊBùi&L avec obstination. H ftit Uessé mortèUemMt et mourot ^ans une exoiainaiion de ragecontre les soldats qui demandaient siis ne poorraient pas alors rendre le dAteau. Édenard pâma ttâver à BomTerline, et ouvrit la campagne suivante par le siège ^e Sterling., seule place forte du royaume qui tint encore. Mais le coursge de» régents de TÉcoase les abandonna tout'^è-fiiii) ils Confièrent l'exemple de la sonraission, et néanmoins, iceus qui d^ntre «ux avaient monfré qnetqne ardeur dans ce que le roi anglais appelait la rdiellion, furent ccmdamnés i des amendes pins on moîDS fortes, à plus ou moins d'années d'exil. Quant à Guiltourne WaHace, on convha^ qu'il serait libre de se remettre sans eonditîon au bon plaisir d'Bdooard, pourvu qu'il jugeât oonvena^ Me d'en agir ainsi; traité qui ne ^léciflant rien de fiivorable A la personne qu'il était cerné cependant ftvoriser, dut être regardé» de la part des nobles Éoossims comme un moyen de se soustraire à la honte de n'avoir nulleraent songé au sort de Waliaee. On essaya bien de décenvrir à quels termes il était probable ^'Edouard entreraiten arrangement avec le plus brave et le plus t»mstant de ses ennemis ; mais autant tes prétentions de WaUaee tawB^

grandes, autant la générosité d'ÉdoUard fut petite. Le iiK>ns-flrque anglais rompit enfin le traité, et mit la tôte de WaUace an prix de trois cents marcs.

Pendant ce temps^là, le château de Sterling continuait à se dé^ fteidre* La garnison, quoique peu nombreuse et privée de tout espoir de secours^ commandée qu'elle étaft par le brave William Otkàunt, tint fomie jusqu'à ce que ta esunine et le désespoir foiy ^Satnent ie^ gouverneur de se rendre à discrétion. Edouard n'en eatpi& davantage de pitié pour ^irt de bravoure.

Mais ce qu'il prisa plus quête reddkiAn de k dwnière forteresse q|ut rénstâi encore à ses araies, en-Écosses ftit la capture du der^ nier patriote de ce. pays; il artait trouvé dans cesnoUes Boossais» sir John Monteith, un homme disposé à suivre pour son compte les traces de WalIace parmi les lieux sauvages où il avait été contraint de chercher un asile. Il fut enfin livré à l'anglais par son indigne et apostat compatriote, qui, profitant de la perfidie d'un dcnnestique, s'était emparé de sa personne à Robroyston près

Glasglow. GuiUsume Wallace fat aussitôt traiisréré à Londres pour 7 être jugé. Son jugement eut lien dans la grande saUe de Westminster, et ses ennemis s'ingénièrent à entasser sur sa tête tous les affronts les plus horribles. Ainsi on le couronna d'une guirlande de ebône,pour donner à entendre qu'il avait régné sur les brigands des bois. Les charges articulées contre lui se résumèrent en une accusation de haute trahison, attendu qu'il avait assiégé et pris beaucoup de villes et de châteaux, et versé beaucoup de sang. « Traître ! s'écria Wallace, je ne l'ai jamais été. » Il

confessa tout le reste, et tâcha de s'en justifier; mais, effort istutilei il fut condamné à mort et décapité. On (daça sa tète ausomuiet; d'un échïtfaud sur le pont de Londres; et son corps, coupé. en quartiers, fut envoyé dans les différentes parties du royaume. ' Ainsi mourut ce courageux citoyen, laissant un souvenir qui aéra éternel dans les cœurs de ses compatriotes. Quand eet intrépide champion de ^indépendance eut péri, et qu'un exemple 99^0* glant put épouvanter tous ceux qui s'aventureraient â marcher sur ses pas, Edouard songea à donner une espèce de constitution au pays qu'il avait enfin, au prix dé tant de peine, de diplomatie et de carnage, réuni pour jamais, croyait-il, à la couronne anglaise. Brx commissaires choisis pour l'Ecosse et vingt pour l'Angleterre, établirent une suite de règlements qui devaient présider à l'administration de la justice, et prirent toutes les mesures néces* saires pour renforcer et étendre la loi féodale qui avait été d^uis long-temps introduite en Ecosse, tandis que . les restes de ces anciens usages municipaux qui remontaient aux tribus d'origine celtique, ou les lois coutumières des Scots et des Bretons, en d'autres termes des races Scoto-Irlandaises et Bretonnes^ fuient défi* nitivement abrogées. Par là on voulut rendre la législation unifcHune dans toute l'étendue des tles. Des shérifs et d'autres magis* jtrats furent nommés aux fonctions de juges; enfin, on ayisft aussi à une révision générale des antiques lois et statuts de rScioase. ' Mais tandis qu'Edouard cherchai ta recueillir le fruit de tant 4'années de ruse et de vicdence, approchait une crise à la suite àfi laquelle toutes ses peines furent fortuitement perdues.

CHAPlTRS Vm. tl

CHAPITRE Yin

Bruce, eomto de Gartick. — > 8a JMiiesM, tés prêtes* tkrtis an trdaa,— 8a contflrMiM av«c CooiTa. Mort 49 ce dernier. - Bmce «'empare de la conroDoe.^ Bataille de MelhTen. Extrëmicés auxquelles Bmce eti rédaiU Il se saute à Hachrin. --8orl de ser partimii^

Robert Bruce, comte âeCarriek, était petitrfilsdu seigneur da même nom qui prétendait à- la couronne d'£cos8e» lorsque Jean Baliol fut appelé à riionoeur si court delà porter. Itopuis le dur refus que ce prétendant essuya d'Edouard I"% après la tM taille do Bfmbar, toute ambition sembla morte en lui. Il se retira dana ses domaines d'Angleterre, et y vécut avec autant de sécurité que les temps le permettaient. Son fils ne prit pas beaucoup d'intérêt aux affaires publiques ; mais le petit-fils montra de bonne hei«re le désir de se distinguer. Sans cesse et soudain, il formait des plans d'entreprise; mais il ne les suivait qu'avec si peu de peraévé^ rance, il en commençait et abandcmnait l'exécution avec un tel air de légèreté, qu'on ne devait guère s'attendre, d'après sa jeunesse, à lui voir par la suite la force de caractère et la vigueur de résolution qu'il déploya dansnne multitude d'aventures désastreuses ou prospères.

Kobert Bruce devint possesseur du comté de Garrick par la résignation de son père, en 1293. Vers cette époque, Baliol, roi d'Ecosse, déclara la guerre à l'Angleterre, mais personne de la fkmille des Bruce n'alla en cette occasion se ranger sous son étendard. Ils continuèrent tous à regarder les titres que leur propre chef, le vieux Bruce, avait à la couronne, comme aussi justes qtie ceux de Baliol. En eBet, leur aïeul, comme nous venons de le rap-

peler, espéra un moment, lors de la déposition de son rivale qu'Edouard le placerait à son tour sur le trône ; mais, irrité du dédain avec lequel ce monarque répliqua avoir autre chose à faire qu'à lui conquérir des royaumes, il laissa le soin de ses pr(^riétésf d'Ecosse à son petit-fils, qui montrait déjà, quoiqu'il ne {ût âgé que de vingt-deux ou, vingt-trois ans, un caractère hardi, remuant, ambitieux, mais enclin au changement, et s'en alla lui-même vivre dans ses belles possessions de l'Yorkshire. Il avait une rancune naturelle contre la grande famille de Comyn^

Il msTOiRE rnfccossE.

parce que Jean Comyn de Bodenoch avait épousé Marjory, sœur de Jean Baliol. Aussi, quand les droits de Baliol s'éteignirent par son désistement, et que la résidence de son fils à l'étranger, jointe à sa jeunesse, empêcha qu'il ne fût question de lui, Jean^ qui est connu dans ThiMoire soua le nom de Çomyn le Rouge, fils de Jean Comyn de Badenoeh et d^Maijory Baliol, «ut-il, du chef de sa jnère, les marnes titres au trône que ceux dont Jean Baliol s'était prévalo; Il enrémlta que lespréteRtioDa de Comyn, comme celles de Baliol dans la génération précédente, se trouvèrent en opposition dtreete à celles que les Bra^e rédamaient eomiiie cteséén^ Aints d*lsabelle, seconde fille de David, comte ^ffiuntingdon.

Mais otrtrela rivalitéqui divisait ces deux grandesteBuBes, rékt* tivement à llbféritage de la couronne, il y avait eu entre elles uir éehange dln jures particulières de natm^ à mériter,- diaprés les mœurs d*un siècle si fier, une vengeance prolbAdeet implacalde. tiCS seigneurs qui soutinrent Jean Baliol dans sa révolte contre Édoaard/afvaient intimé à Bruce l'ordre de venir les rejoindre-, et pour le punir de n'avoir pas obéi, avaient décrété

précipitamment la confiscation de son riche domaine d'Annandale. Ses biens ftirent Cfctroyés par John Baliol à Comyn, comte de Buchan, qui en con* séquence occupa un château de Lochmaben. Les différentes rai^ sons permettent de croire que Robert ne pardonna jamais à une famille dont les prétentions n'étaient pas seulement intervenues entre un aïeul et une couronne, mais qui encore et^était montrée prête k le dépouiller de ses propriétés patrimoniales, et avait osé établir un de ses membres comme seigneur de son propre château. Ce fut contre lesComynyqui avaient profité de l'acte de confisea-^ tîon, que se dirigea presque toute sa haine, car Baliol n'était regardé que comme l'instrument ; et cela ajoutait encore à l'ini** mitié féodale des puissantes maisons de Bruce et de Comyn, qui eût par la suite de si graves conséquences.

Les deux' représentants de ces deux grandes factions dé Bruceet de Comyn étaient donc en hostilité absolue l'un contre l'autre , car l'un et l'autre avaient des titres à la couronne, et, sans doute,n'attendaient qu'une occasion pour les faire valoir. Il en résultait que , de toute nécessité , des soupçons et des ressentiments dln«saient les chefs des deux familles rivales, et leur rendaient presque impossible d'unir leurs efforts , pour travailler conjointement à la liberté de leur patrie , parce que , quand cet affranchissement serait obtenu , ils ne devraient probablement pas pouvoir s*oi^

tendre si»r eeliii 4*eDtre eux qui prendrait les rênes de l'étatt. Pendant rinsnrrection de-Wallaee^ le jeune Bruce se ccmduisit vmc une yersatilité plus qu^ordinaire. Inrité par l'âfAque de Carlide à honorer de sa présence m eenseil que tenaitoe prélat qni était lAai^é de la pacification do nord, il s^ présenta en eflbt,

protesta par tous les serments imaginables de son dérouement et de sa fidélité au roi d'Angteterre, fit preuve de zèle en pillant les terres de William Douglas, le partisan de Wallaoe, emmena prison* inèTeslafenune et la famille de ce baron; puis, quand il eut tout fi^t pour montrer avec quelle bonne foi il avait embrassé lacaosed^ douard, il aHa s*unir à Wallaoe et à ses partisans. Il ne pensa pasplus tôt avoir i se r^)éatif de cette détection , qu^ll s'empressa deren* tror dans le parti du roi d^Angleterre, jura encore une fois d'ôtre fid^ à ce monarqtie , et loi donna sa fille enfent comme gage de sa sinc^ité future. Comme néanmoinsil ne rejoignit pas l'armée angiaise, Edouard se décida à regarda saoondaite comme unelA* che neutraUté, et donna k un Anglais la possession de son château deLochtnaben. Cette mesure amena une nouvelle réyolutton dans tes sentiments de ftruce , et il se laissa nommera la oommissioft de la régepee d'Ecosse , où il eut pour collègue son rival Jean Comyn«le-Rouge qui, comme nous l'avons vu, avait comman* dé avec tant de distinction à la mémorable bataille de Reslin. Il parait que Bruce était résolu à ne jamais déployer de vigueur pour .servir tel parti qu'il embrassât dès que le même était emr brassé et défendu par son Hrréeonciliable ennemi. Ses efforts contre la cause d'Edouard furent donc » froids , que lors de la paix entre ce monarque et l'ïlcosse , Bruce , dont le père mourut m 1304, fut autorisé à j^rendre possession de ses domaines paternels, et que Ck)myn, au contraire, comme le plus grand coupable aux yeux des Anglais, eut à payer une grosse amende. Bruce racore fut consulté sur les mesures par lesquelles Edouard se proposait d'obtenir la pacification de l'Ecosse; tandis que Comyn fut exclu^de lafayeur et des conseils du monarque anglais. Il est prcdsable qu^Édouard, d'après l'incertitude habituelle de la con-^ diiite de Bruce , crut pouvoir (Compter sur

ce seigneur , comme sur celui des deux rivaux le plus focile à guider et à influencer , puisque toujours le mobile de ses actions avait été l'intérêt du moment, et que le zèle qu'il avait parfms témoigné pour l'indépendance de J'Écosse^ s'était unitormément refroidi. Dès que le triomphe de la cause nationale avait paru exalter la- maison des

Couiyn au xfetriment de cette des Bruce^ Edouard raisMDa ani^ par l'intime conviction que Tavantage personnel était rinEatillifale régulateur des mouvemeats de l'héritier (te cette dernière fan mille, et n'accorda rien, absolument rien à ces ioo^ulsioDS violentes qut souvent changent d'une manière complète le carao* tèred'un homme, et, bien qu'il ait paru jusqu'alors n'ob^r qu'aux passions et a l'inconstance de la première jeunesse, l'entralaent tout à coMp dans une route Douvelle et plus nd^Ie.

En 1304, Bruce jouissait de la faveur et de la conB«(yce du roi Edouard, et était un de ceux en qui ce subtil monarque espérait le plus pour affermir à jamais sa domination sur l'Ecosse. Il s'en fallait beaucoup , cependant ^ que tel fût le dessein du jaune comte de Carrick, Quoique nous ne puissions entrevoir qu'obscu^ rément quelle était son intention véritabte , voici ce qu'il y a de certain : — c'est qu'alorsun grand but seprésenta à l'ambRion de Bruce qui jusque-là en avait manqué. Pendant rinsurreetion ^ Wallace et la résistance organisée après la batailte de Falkirk par les régents de l'Ecosse, le nom de Jean Baliol avait toujours été nus en avai^t comme celui d'un chef et même d'un souverain ; c'était pour le triomphe de ses droits que les habitants prirent les armes, c'était pour lui qu'ils défendaient le pays contre les Anglais; Si les prétentions de Baliol excitèrent long-temps les vœux

pu^ blics, il faut sans doute l'attribuera la haute indifférence des Gomyn , ses proches parents. Mais par la honteuse résignation de ses droits, que suivit un long séjour hors d'Ecosse, et par sa lâcheté à ne rien entreprendre pour reconquérir son royaume, ce roi, ce manteau^vide , comme l'appelait te peuple, perdil tout respect et toute obéissance parmi ses sujets *, même il ne semble pas qu'aucun d'eux eût éprouvé pour lui personnellement la- moin- (}re fidéMté ou le moindre intérêt. La couronne d'Ecosse devait donc être le prix de Taudace d'un prétendant qui , osât braver la colère de l'usurpateur anglais. Bien plus , un tel personnage pouvait, avec quelque degré de certitude, compter sur l'affection générale de la nation écossaise , d'une part^ et de l'autre sur la baine qui dans toute l'étendue du pays agitait comme un violent tourbillon les classes moyennes et la populace. Elles étaient animées d'un tel esprit d'indépendance, qu'elles eussent presque suivi tout étendard déployé contre l'Angleterre dont le joUg devenait d'autant plus pesant qu'il était de jour en jour plus solidement rivé..

CHilPITRE VIII. an

En cette GonjonctureyBroce contracta avec William de Lambyrton , primat d'Ecosse ^ un traité secret par lequel ils s'engajp^ reat à se soutenir Tun l'autre contre qui que ce fût , même contre le roi d'Angleterre. Une pareille alliance indiquait évidemment quelque entreprise désespérée. On jugea nécessaire d'informer Jean Gomyn de cette ligue , ou peut-être en avait-il eu vent ; de sorte qu'une telle communication était devenue indispensable de la part des conspirateurs. Mais on espéra lui faire accTCHre que le but de la ligue était la destruction de la supréma* lie anglaise en Ecosse. « Et quel roi comptez-vous alors proposer au

pays ? » demanda-t-il naturellement. En réponse à cette question, Bruce, dans une entrevue personnelle avec Jean 0)myn , lui exposa, dit-on, que leurs droits au trdne pouvaient être regardés comme égaux ; « c'est pourquoi, ajouta Bruce^ appuyez mes prétentions à la couronne d'Ecosse , et je vous abandonnerai tous mes domaines patrimoniaux , ou remettez en ma possessioii les propriétés de votre famille , et je ferai mon possible pour que vos titres à la royauté soient reconnus. » Gomyn , disent les historiens écossais , se déclara ostensiblement pour l'alternative de devenir possesseur des biens immenses de Bruce, et d'appuyer sa réclamation de l'autorité royale; mais en secret il résolut de profiter des choses qu'il avait apprises pour découvrir les intrigues de son rival à Edouard.

Bmce était revenu à Londres, et se trouvait à la cour d'Angleterre lorsqu'un avis particulier du comte de Gloucester, son parent, rinforma que sa vie et sa liberté étaient en péril ^ Il quitta aussitôt Londres et gagna précipitamment l'Ecosse. On raconte que près des Sables de Solway, Bruce et sa suite rencontrèrent un envoyé que Gomyn, à ce qu'ils découvrirent, expédiait vers le roi d'Angleterre. Us le mirent à mort sans hésiter, et le contenu de la missive dont il était porteur dévoila rétendue de la trahison de Gomyn. En cinq jours, Bruce atteignit son château de Lochmaben.

G'était au mois de février 1305 ou 1306 , et les juges anglais établis d'après les derniers règlements d'Edouard pour le maintien de la paix en Ecosse tenaient en conséquence leurs assises à

' f On dit que le comte de Gloucester envoya i Bruce une pièce d^argent et une paire d^éperons. Le danger aiguise IMntelIigence : les plus légers indices ont suffi en pareil cas pour mettre

un homme sur ses gardes, et Texciter i prendre des me^ sures qui pouvaient éloigner le péril dont il était menacé, a. m.

8(f msjQim p'^ço$SE.

j)ituai£ries. Bruce, qui ji'éUit |k»s eocore pcêt à .^lii^ ruilMv? 9Uyerte avec l'Angleterre, fut contraint de 3e pi*ése»tQr 4eYmt c^Ufi paniie cour eu sa qualité 4e vassal de ;la copppimç, et,^ reqdit jtout exprès à Dujxifries. Il y trouva Con^yn qu'juci môaie motif uvait amené eu icette ville. Bruce invita son riv^ljà^uœ oo^ére^jaf^ jurivée qui eut lieu dans l'église des Frèr,eS'Mii(f,mr$i précautiw qui , comme l'événement le |)rouva , ue fut pas moins ixmtile povf Ja sûreté des deux adversaires que pour le calme qui avu^ait dâ présider à l'entretien . Ils s'y trouvèrent seuj à seul, car il$ avaient laissé l'un et l'autre les quelques gens qui les ^sKXoppag^Mtieol; m dehors de l'église. Il était imjpossible qu'entre de si orgueiUeiis: rivaux qui avaient tant de motifs^ «oit anciens, soit réoenis^ 4'^" nimitié , une querelle n'éclatât point. Les historienis if^^is disent que dans cette entrevue particulière Brnoe reprocba k fiOmyn ses perfides délations k Edouard^ les bistoriej^ç an^is , plus in vraisemblablement 9 soutiennent que Bruce commanj^qua alors pour la première fois àCoipayn sofL pland'iosurrectloii eonjtr^ l'Angleterre, et que Cpn^yn le repoussa avec ijuéprjys , <;e /quî occasiona les choses qui jsuivireot.

Sans prétendre raconter une scène que ^ui seql des de<ix antagonistes qui survécut aurait été à même de décore ayaç exactitude, nous donnerons pour c^t^ip qu'î)fi'éle^ une y'n^ lente altercation dans laquelle Gomyn don^^ un ^émepii ^ Br^G^, et que Bruce riposta exk poignardant C^mya^ puis, (m^îu» de Faction criminelle qu'il s'étjait perppii^dttis u^ \î&^ si aapré 9 Am

précipita hors du sanctMaire. li rencoptra soi^ te fir^rebed^ Yér |lise l'un de ^es apis et adbérent^, KirKp^tricit de C)p@(^rg# ^ et Lindsay , $ls cadet de ^qdsay de Crawl^rc}. Us yk^nt 1^ poignard sanglant de Bruce, son air bpu^e versé, ^t }i^i faà^eo^^g-r dèrent aviden^ept la c^use : « Je croi^, répondît Bruce, qna j'ai t]ué Gomyn le Roux. »— « Vous croye? ! reprit Kirjfpftrjç^, vpuir D'en dtes pa$ sûr ! Je vais m'ep assurer , pu)i. » Et à Q^s mQts> s'élançant dans l'église, ilachevale blessé. Sir Robert Comyft s oncle de Jean , intejrvint poar sauver son neveu , mais il fut tiié avec lui.Les juges anglais, entendant ce tumulte, se barric^dën^pt; dans la salle où ils tenaient audience. Bruce cepei^daçt pour les. forcer à se rendre mit le feu à leur retraite, mais ensuite les laissa aller sains et saufs.

Cet acte imprudent de colère et d'impatience détruisit tout moyen qui pouvait encore rester à Bruce d'arranger les choses:

CHAPITRE YUI

Mfec Edooanl, car dés lors le roi ne douta plus d'un projet de jé-VoUe et dot regarder Comyn comme une victime de sa Gdélité au gotiyememént anglais. B'autre part, les circonstances qui accompagnèrent le meurtre « l'aggravant de sacrilège et de violation d'un sanctuaire , rendaient le crime d'homicide détestable aux yeux de tous, hormis de ceux qui par un vif sentiment d'in* térêt commun pouvaient être disposés à faire cause commune avec le criminel. Cet intérêt ne pouvait exister que parmi les pa- Iriotes écossais, pour le cas où ils vissent dans Bruce le vengeur de lu liberté de son pays et de ses propres droits à la couronne, dont ie

but était assez saint pour justifier à leurs yeux qu'il tentât de Tatteindre en se débarrassant, même avec la pointe d'un poignard et àa pied de Tautel , du traître confident qui avait livré son secret à l'usurpateur étranger. Bruce se trouva donc dans une position aussi critique qne sll eût gravi jusqu'à moitié d'une snontùigne presque perpendiculaire , et que ie sentier qui l'avait conduit jusque-là se fût soudain abîmé derrière lui. Il se voyait en possibilité de parvenir an trdne , et quoique la tentative courût néeessairement on risque énorme de ne pas réus^r , néantaiaios nn essai de retraite esa toute autre direction aurait été suîyi d'ime ruitie inévitable* C'est pourquoi , ne voyant pasindns de péril d'an côté que de l'autre , Bruce résolut de viser à la npatéavec une lieraie déternMnatîon ou d'affiranéhir son pays on de ^CKOomber à k tâche.

Il quitta DumfHes pour se retirer dans les déserts voisins de Hithsâale, et résida obscurément dans la hutte d'un {Hiuvre iKwnoe^ prés du eétéfare mont appelé le Dun-de-Tynron. Pendant ce temps-là, il envoya des émissaires en toussons, rassenabier lesànos elles partisans qu'il avait dans ses vastes domaines, et préymajc les ncÂtes qu'il loeiumîssaît fevorad^s à rïndép^idanoe écossaise. Mats ils n'étaient qu^en petit nooibre, et pour la phi-]Mirt ne pouvaiieiit r^umdre siTr-lendiamp à l'appel cpfon feni* ferait. Dans sa prqpre famille, Bruce trouva quatre vaiUants fhères^ tous gens de rêsolutk^n et d'une grande habileté dans le fstàiiet des armes. Son neveu, qui devint par la suite le câèbre l%omasRanâalpb,etsGn beau-fr^e CbrisUiiplie Seat<»i emlsrassèréntaos^ la cause de leur parent. lient encore pour htrle primat id'Écosse , f évèque de Gla^ow et l'abbé de Scone parmi le nleiig^^ puis les comtes de Lennox et d'AXhol ^ et quek)ues

rnigtaines^âB tiarons^ avec lesii;ueis il «st Tasdace de luaver toutes les to^oes

de TAngleterre. Il quitta alors le DainfrieshiFe pour se rendre à Glasgow et s*y mettre en mesure de se faire couronner à Scone. Chemin (kisant, Bruce fut joint par un guerrier qui demeura jusqu'à sa mort le meilleur et le plus désintéressé de ses amis et adhérents. C'était le jeune sir James de Douglas^ fils de William de Douglas, et héroïque compagnon de Wallace, et dévoué comme son père à Taffranchissement de l'Ecosse.

Le 27 mars 1306, la cérémonie du couronnement de Bruce eut lieu à Scone avec autant de pompe que les moyens des barons réunis le permirent. Edouard avait emporté la royale couronne d*Écosse en Angleterre; on y suppléa par un léger cercle d'or ' qu'on fit préparer à la hâte. Les comtes de Fife avaient toujour^^ depuis le temps de Malcolm Cean-Morh , possédé et exercé le privilège de poser la couronne sur la tête du roi lors du sacre , en mémoire des signalés services rendus par leur aïeul MacdufT à ce monarque. Le comte de Fife crut devoir s'absenter en cette occasion ; mais , à son vif mécontentement , ce fut sa soeur , Isabelle , comtesse de Buchan , qui exerça le droit de la famille. Elle ne le fit même qu'en cachette de son mari , tant elle tenait à ce que le sang de Macdufi" s'acquittât envers l'héritier de Malcolm Gean-Morh d'un devoir indispensable. Elle en fut punie dans la suite par Edouard V d'une manière aussi étrange que cruelle. ; i Quoique le rôle que Robert Bruce avait joué jusques alors dans lesafiaires publiques annonçât beaucoup de légèreté et même une apparence d'égoïsme , il jouissait cependant d'une haute réputation de chevalier accompli , et quand il leva l'étendard de la ré-

volte, nombre de vieux partisans de Wallace commencèrent à se déclarer en sa faveur.

. De son côté , Edouard envoya Aymer, comte de Pembroke , ayec le titre de régent d'Ecosse, étouffer la rébellion qui éclatait dans ce royaume. Il fut accompagné par lord Glifford et Henri Percy. Le roi lui-même était alors malade et pouvait à peine se tenir en selle -, néanmoins il célébra avec une magnificence féodale le jour où il conféra l'ordre de la chevalerie au prince de Galles et à trois cents jeunes gentilshommes , héritiers des premières familles d'Angleterre.Pendant un somptueux repas, donné à cette occasion , deux cygnes richement ornés de filigrane d'or furent placés sur la table, et, d'après la singulière coutume du siècle, le roi fit vœu de par Dieu et les cyçnes, d'aller sous peu en Ecosse punir la trahison de ses rebelles Écossais > comme il lui

CHAPITRE vm. et

plot d'appeler Bruce et ses partisane, et venger la mort de sir John Comyn. Il adjura alors son fils de conserver ses os s'il mourait dans le cours de l'expédition , pour être portés en tête de Vaimée jusqu'à ce que l'Ecosse fût entièrement soumise. ^ Cependant Bruce, contre qui étaient dirigés ces préparatifs de vengeance y travaillait à renforcer son parti , mais n'y réussissait que d'une manière imparfaite. Son entreprise semUait désespérée à beaucoup de gens, même à sa propre femme qui, un jour où il se vantait devant elle du rang suprême auquel il était parvenu, osa lui dire : « Tous êtes, il est vrai, roi cet été, mais le serez- V0U5 encore quatnd viendra l'hiver? >» Néanmoins, Bruce luimême

paraît avoir cherché une rencontre avec le comte de Pen^roke qui , à la tête de l'armée anglaise , s'était jeté dans la ville fortifiée de Perth. Il arriva devant cette place avec des troU'pes inférieures de quinze mille hommes d'armes à celles du comte, ce qui ne l'empêcha point de lui envoyer le défi de sortir dès murs poui^engager labs^taille. Pembroke répondit qu'il l'engagerait le matin suivant, et Bruce, se retirant dans le bois peu éloigné de Meth ven , y établit son bivouac pour la nuit , car il ne comptait pas avoir à se battre avant le lendemain. Mais la véritable intention du général anglais n'était pas celle qu'il avait annon«> cèe.Il ordonna aussitôt à ses gens de prendre les armes, quoique le jour inclinât vers sa fin , et s'élançant hors de la ville tomba avec furie sur les Écossaisqùi, tranquilles dans leurs quartiers, ne s'at« tendaient nullement à une surprise. Ils n'en combattirent pas avec moins de valeur, et Bruce lui-même fut démonté trois fois: Un moment il fut prisonnier entre les mains de sir Philippe de Mowbray qui se mit à crier de toutes ses forces qu'il tenait le nouveau roi.Christophe Seaton entendit Mowbray, le coucha mort d'uneoup et délivra son beau-frère. Environ quatre cents Écossais se réunirent alors en troupe , et parvinrent à gagner sains et saufs les districts déserts d'Athol. Les ennemis firent plusieurs captifs, dont quelques-uns furent graciés ou admis à rançon; mais ceux de marque furent sans pitié pendus^ écartelés, mis en pièces. Le jeune Randolpb > neveu de Bruce , se soumit au roi d'Angleterre dont il obtint les bonnes grâces.

Bruce, voyant son parti presque totalement dispersé par la défaite de Methven, fut obligé^ pour ne pas mourir de faim, lui et le peude personnes qui ne le quittèrent pas, au nombre desquelles se trouvaient son épouse et diverses autres dames , de se livrer

Wx fbtigues dB I» einsse. Oit »em»fqa< foeceN étuéomtt^aom éè Bruee qoi, en ce» critiqua eîrcoiisU»ioi!«y se distingua par te. 1^5 dé zëte, et d^adresse lot toujours Oongtas ; toogonrs il rapportait aux dames la plus ample provision de gibier. Be FAIboà, . les DoMes ragîtîfepassirent dans le conlé d'Alaerdeen^ pims*approcbèrent des confins de^cdoi d^Argyle. Josqu'atots^ auinilîêii d^uB pays slérite^ triste et pc«peo|rié, îlan'afakaat nen eu à craînÂe de la pari de» enonnis, et la TeoaisoQ qui tonboit wms feors coups a^ait passablenfeni sobapeMi i leurs beaoîaci. Maïs TCvci qn'ils étaient fiNreés de se tenir sur h frontière d'une pro-^ TÎnce bosIMe où ils auraient {Rrobablemest des attaques i ttpmm^ ser. liTiiTcr approcbait d*iaiî?(e«ffs , et menaçait non-sealeiiiCBl. dediminuerleiirsyivreSfjBsaiseoeore défait probafeteimiity psat la rigueur do frdd , mettre leifrs femoieB dans FiBipaoSditè dei demeurer avee eux ptos long^tcmpe. Qwnit au roi teuHDiteiev il paraît s'être reposé du soindeguid^sespassiir sJrNaiCaoofMi de Locha^ve^, PaSeid de la grande fianille dlrgiley^ qui s'iiaàL ebargé de lui trouver un abri dans les Ses ou agi ïd cnnAififmt fCHsin de C^»illre.

A ee qu'B semUe, Bruce et ses^ cxmçsifgnoBS n'a^ient jusqne^-ii^ dans leurs courses «rranles, éprouvé ni fli?éiir ai eppmtiom ita la par! des haletants dont il^ avai^Eit pereomra tradRUiels; dQ»*> k majeure partie de rArgytesliire^ dont ils approeitèrmt dnas,. était sous les ordres d'un poissant ebef s^ipdé JHacdougal on John de Lom>. Ce prince avait •é|K)esé une taole du mafbencaQOC Jean Comyii ,et ne désirait rien avec ptus d'aideur que ds rengtr, sur Fai^assin , l'assassinat de son parent Aussi^ lorscfue Bsueê tenta de pénétrer dansfArgyleshiFe à ta

télé de sa petite trocrpe^ John de Lorn se mit en marche pour le repousser^ et le reneoulra en un lieu nommé Dalry, c'est-à-^e le champ du roi ^ près de la pointe de SlrathSTIan. Les Highiandass qicn étaient à pied et avaient pour armesde longues haches s^petées' haches du locbairer \ attaquèrent k fàiMe bande d^ Bnsce dans nm endroit ci!i ses ch^aï^iers n'eurent pas assez déplace pour maneeuvrer hws montares, et leur firent beaucoup de mak Bruce^ oblâgé de ùér, se plaça à rarrière des siens et protégea leur retraite avec des pfodiçes de valeur. Trois iligblandaisT le père et s^ deux Ë^, HassaiMirent à: la fois-, mais Bruce, qfue recourrcait une armure csoir plète et qui exeetlmt k manier la. bnee^ se dèinmHsn d'euK A

I J Loehaherase, une hacUe db baUiitle. jl, iu

^ dé|^cfti6if)f rai^ ^ér TMti^; « KegafdeK-h ? s'écria fdtin Se lortf, par »n ûMnirement mvôlontaim <f admiration, il protéger tÊèi^^îss eùtïîîpé iKKiis, ëomme Ga<, fits^ife IfFoiHi, protégea' son ar^ iiiée c«!mtre la f&reôr de Pîng&l *. »•

Écart**^ ftt rente qu'il i^ctoit proposé dte suivre pour atteindiref 1^ Ses eceltfeftMes^ôâ il errait trouver un reftige, Bruce se v!(f êiposé' à ëé grshrês embarras sans cesse croissants qui eurëpntf pour premier effet de le contraindre àr se séparer des* femmes dont" if étaft suivi, l^igef, le plùsr jeune (fes* quatre frères, fût cAaVgé dfe^reéoTid'uire fa reine et ses coitapagnesd^iWf PÀberdeenîiiiirie dtf leur aihé éfaîtî encore maître d'un château tort appelle KHdriammie, IfeqûeT pouvait, peildant queftiUé temps, leur servir d'asile. ï<fous reparlerons plus tard des malheurs qui ifeur^ êtaà^ïA réservés.

^bmme BVucê^ et satiande, dans* leur retraite devant Macliougaf, s'étaiéttt avancée très' loin au sud de Dalry, le théâtre Je leur dernière défaite, ifs se' trouvèreiit enfin séparés pas le lac Loihônd^ de la province de Catttire et des côtes occidentales. Ûnô' petite barque, qui nepouvait porter que trois personrie^ à là foi^ ttif la seule dont il ftit moyen dé se servir pour en passer trois -cents d'une riVe à l'autre. Bruce, afin d*égàyer son monde pendant cet ènntiyeUx et long trajet, leur lut les aventures de Feram- Bras, héros fabuleux d"uii roman en vers. Cette légende était «d'autant pliife prc^re à lès rendre patients, que les personnages' ^ontîl y est question, avaient souvent fait preuve de patience daiis' d^ embarras aussi peu romanesques que ceux auxquels ils étaient' aïbrs soumis eux-métnes.

Sùples bords du lac, Bruce rencontra Lennox qui errait en y dierchant un asile, et qui reconnut à une fanfare de cor que le' tbin'étiait pas loin ; car il savait que son maître donnait de cet instrument avec un art tout particulier. Ils se rencontrèrent donc, se jetèrent dans les bras l'un dé Tautré, et pleurèrent.. Conduit et secondé par Éennox, Bruce atteignit la province dé; Cantîre, alors sujette d*Angus, surnommé le lord des îles. Là le' T5i' retrouva sir Neil Caimpbell qui l'avait devancé pour ménager* à Bruce la faveur de ce puissant prince Highlandliis; il la lui accorda d'autant plus volontiers qu'il n'aimait pas beaucoup John

i^ G«ilfr cônipàralsoil'ètanf tirée de Van ûm aiicletfri»>#wer G^âéll.'{tlèrqdte' lAPhltPdCi ' celtique Os&ian a composés ou qu^on lui impute. Mais le lecteur ne trouvera poipl^ 4aïiâ»rou Virage aogUis de Macphetsolf, l*îiicident dont il est ftiU itfaï ùsîon. w. «.

Mac-Bougal de^Lorn, renaeini personnel de Robert Bruce. Cet Angus^ aussi, descendait du fameux Somerset^ et était chef de la famille des Mac-Donald, rejeton le plus vigoureux de ces anciens Scots qui colonisèrent TArgyleshire sous Fergus, jGls d'Eric, et qui, répandus dans le Cantire, l'islay, et les autres tles de Touest, s'étaient, depuis la mort d'Alexandre III, presque soustraits à la dépendance de la couronne d'Ecosse, et s'inquiétaient aussi peu des prétentions de l'Angleterre à leur suprématie.

Bruce fut accueilli par le lord des îles d'une façon bienveillante et hospitalière; mais, sans doute, il comprit que son séjour en Ecosse ou près des côtes pouvait attirer à son protecteur la vengeance d'Edouard, dont il n'aurait pas été à même de se garantir. Il résolut donc de se retirer dans l'Ile lointaine de Rachrin, située sur la côte d'Irlande, petite, sauvage, à demi stérile, mais habitée par le clan des Mac-Donald, et soumise à leur vénérable chef. Par cette retraite, il réussit dans son dessein de se soustraire aui^ avides recherches que les partisans du monarque anglais firent de sa personne, et à l'implacable haine de Jean de Lorn. Bruce demeura ainsi caché tout l'hiver de 1306.

Pendant ce temps les amis et adhérents qu'il avait laissés en Ecosse souffrirent tous les maux que la rage d'un souverain irrité et victorieux put leur infliger. Sa femme et sa fille furent arrachées de force du sanctuaire de Saint-Duthac, à Tain, emmenées en Angleterre, et là jetées chacune dans une prison différente où elles demeurèrent huit ans. La conitesse de Buehan, qui avait placé la couronne sur la tête de Bruce, fut enfermée dans un donjon , bâti exprès pour la recevoir, sur une des tours du château de Berwick pour que la vue de l'endroit où elle était enfermée excitât

la frayeur ou la dérision de tous les passants. L'évéque dé Saint-André, celui de Glasgow et l'abbé de Scone, pris les armes à la main, furent incarcérés par Edouard qui demanda même au pape leur dégradation, mais ne l'obtint pas. Nigel Bruce, jeune homme aussi brave et aussi beau que plein d'autres quali", tés, tint bon à Rildrummie, le château de son frère, jusqu'à ce qu'un traître, qui faisait partie de la garnison, mit le feu au principal magasin; force lui fut alors de se rendre. Il fut jugé, condamné à mort et exécuté. Christophe Seaton, qui avait si vaillamment délivré Bruce à la bataille de Methven, i>artagea le malheureux sort de son beau-frère. La vengeance d'Edouard n'épargna même pas son propre sang. Le comte d'Athol avait quelque pa-

CHAPITRE nu. M

rente avec la fomille royale d'Angleterre : mais cette circonstance fat iwnement rappelée en faveur du comte ; Edouard ne la trouvar valable que pour ordonner, comme marque de distinction, qu'on le pendit k une potence haute de quinze pieds.

Simon Fraser , un des deux généraux qui remportèrent la victoire de Roslin, (Tautre était l'infortuné Jean Gomyn), refusa toujours de se rendre, et continua de porter les armes jusqu'à ce que, battu en un lieu appelé KirkincUffe, près de Sterling, il fut tait prisonnier, offert en spectacle au peuple de Londres, avec le corps chargé de chaînes et la tête ornée par moquerie d'une couronne de feuillage, puis exécuté avec tous les raffinements de barbarie que la loi réservait aux coupables de haute trahison. On persuada aux citoyens que des démons à griffes de fer, on les

avait vus, grimpaient le long des potences jusqu'aux corps en lambeaux de ces malheureux, pendant qu'ils étaient exposés sur le pont de Londres. La conséquence était que les suppôts de l'enfer devaient pareillement tourmenter les âmes de gens dont les crimes, autant que nous les connaissons, se résumaient en leurs efforts pour soustraire leur pays au joug de l'étranger. Enfin, comme si ce n'eût pas été assez de la mort d'un si grand nombre de ses amis et de ses complices, Bruce lui-même parut réduit au sortie plus désespéré. Le gouvernement anglais lui confisqua tous ses biens comme coupable de meurtre et de sacrilèges, et ses vastes possessions, qui s'étendaient du Galloway au golfe de Solway, furent partagées entre différents nobles d'Angleterre dont sir Henry Percy et lord Robert Clifford eurent la meilleure part. Une sentence formelle d'excommunication fut en même temps prononcée contre lui par le légat papal avec toute cette terrible pompe que Rome sait si bien employer pour lancer ses foudres.* Ainsi se termina, pour l'Ecosse, l'année 1306. Le roi se tenait caché dans une île obscure, qui ne dépendait pas même de ses états ; il était proscrit ; il avait perdu en même temps tous ses droits civils et religieux j il ne pouvait plus, du moins Rome le voulait, réclamer les privilèges du chrétien. En outre, les têtes et les membres de ses meilleurs et de ses plus braves adhérents, tels que Seaton et Fraser , qui avaient défendu la cause de leur patrie à travers toute espèce de périls, blanchissaient au soleil sur les murailles de leurs propres villes natales, ou ornaient cel-' les des cités de leurs vindicatifs ennemis. Mais dans ces cas comme dans bien d'autres, le ciel vient souvent au secours de

mmMme à <fnî imt espeir ne seaibte^ rester, êi& mètm que^ rhetrrier Il ptasi Mire di» la noit esS souvent eelle qui précède Taorofev

UÉM»<«> «'iw ■■■■»■■ I--J n» ■ ni iiiii—iiii wmi ■ Mil»» .. »>*.

CHAPITRE iX

Bruce rcvieni en Ecosse, débarque daos Vile. d'Arviû, et dr lir passer dins lû^sbiire. — SntH^èiï de son piRiBaD Jamé» Boii^a& — CiifUMèv et eaèeiiCkm dim^ frère» de Bruce^Thoiiias et Alexandre^ — Les Anslaià êyacuent PAyrshirè. — ta réputation dé Bruce aùgmente^^Édôuertl !«" mai^âfié (Contre llif,inais^mévfV en^Tui» derjko8«e.^BA8sur8i. itt-ceiiiiineaHl'ÉdoBeifdil«* — Bruce dans Te nord de PÉcosse; il bat le «^mte de' BuebiH^, et' ra^a^e*' son teiritoirè»^*- I^ott-veaait avaa-' tafiB» de BettcOé -^ DéCalte dtf teifttevur de Ld#» k^ GraucbanrBen.— Contraste de la conduite faible et ir-. fêsolu-tr d*Édouar(^ avec hf^rmetë qae Bruce, le peuplé" etlle elergj^ d'ficoste déphiffent.*^ IiifhiètnoaM^tBiita*>' tive'd'*édouard pour enyahir TÉcosse. « Bruce raregei les rroniil^res anglaises; il pf end' Pertlf.— Attaque du cbitfeaii^dfo BcfixBurgli parDottg^^dfiÉdfitibotireppsâ^' Bandolph, de. LinlitbÇDW par Binnock. -^ SoumUâioi&v dé Ptle de Afan par Bruce. — Le gouyerneur dé Stir- Bkf^ s'engage à rendra là place sHi n'est pas 8«oourii^ imiBtr 1«^ inv>>étéf BniGo.est^ méeonftnt de oe q|ie 8od> frère Edouard ait accepté ces conditions; néanmoins il' fefe refsp€fcte.^Le roi Edouard- fait de formidables pr^ famtifisK-fiiecir secoiâsir SfkHnQw

Au; retour du printemps^, Fespérance et l'esprit d'entreprise P6<^ naquirent dans Fintrépidecœur ie RobertBruce. II fit une

des^ crate sûr File d'Arran pour de là passer sur le^ continent écossais^ Ui^ fidèle vassal de- son comté de Carrick promit d'épier le jour et Fheure ou un débarquema^ pourrait se fair&£;^Yec^quelqu6r chance de succè&,etd'en donner avi» à Bruce. Le signal con^venu était un feu que le vassal allumerait sur une espèce de cap ou de. pointe située au'-dessous du château de Tumberry^etàla vue duqjael Bruce s'embarquerait avec les siens. La Qamme, apr^ avoir été attenduelong-tem^s , brilla enfin ; mais ce n'était pas^ la confident de Bruce qui l'avait allumée. Le roi, san» hésits^ny fit voile vers le continent, et fut fort surpris^de trouver sow homme qui l'attendait sur la côte pour lui dire que le feu était ac<^ cidentel ,. que les Anglais avaient reçu des renfort;», qu'en était découragé , et qu'on ne pouvait tenter rien- avec prôbabUité dai Bàussite. Robert Bruce était indécis^; maisv son frère Bdouarài>

'dQHI I^eoma^is^ allait jMv^'à la téaérité:, frofasla qa%m m m^ Bi^tiaii poiate» BMff , et qjft'apiBèft être akiaiarfifé daasaoa fm^ Bataiy JLaccefiteiaii >Qime<Mi aaiwFMPi la dealioée que to cîtl hâ. enverrait. Robert lui-même se décida aiaéBMBl à ftwise cette hardie réaefaiti» , et me a t ta q i m e. gm d ain e centre' naa part» Aes Aflgbi» eanUMiiiés datte la fille leur deana iio»-seuleraeiii la ¥i^ tQirey.flMÎ9i eBeare iHà fictie butin, car Percj %im était entama danebicâtB^eten'eaapoKkt en sortie, pour porter fleceu» 4

C» frmtaèat avantage M bit ntdi iuM d'autrea triMapheav Ifc aanUeit gfie la fiortmie ««ait épuisé aea courreu contre lecei^ xaeMCL«watiariar,eii fe le etet ie twm?aîtfniiaanimfnt peni te nmortre de OoBfty n.

ibHncipartiMM afflbirMl autonr deBrace ; le» Anghâa toeni foRés de ^^fenwrdttiàlewnp placée IbrCea, etenfiaair Wsan Pevcf ^ ao lien de tenir létei rc w wdMaaeiir^ jagea înd i ap en aa Ma i d'émcttcr le ehètean de Temberrr pour ae retirer » Angleterreu Samea Beugla» pénétra dégwsi dan» ace propree domaiaear et xaaaesiMaDt 4«ai4iie»Hua 4e ae» aneiena fartaux, aurpriA In garmsoa anglaise cpie lord. CUfford aurait élabbe dan» le châteaft deaespàrea,^ puns^ la pascant- toute an fil de l'épée^ baebe len cadavre» qn'ilnitti aree noe énorme quantité de provision» %iin leaAo^ais avaient amaraée», et aût le Cou an manoir. Le» pnf-* aeea ajK^ettent «ocore anjotird^lMii eei e^q^t legardeaungec dn

Las diwte deBrnce ne forent paaenibrméBMnt heureux^Deas dese»ffère»,.ThonM» ei Alexandre, qpii avaient débarqué dann le GnlhHT^y ^ forent battes et faita prisonnier» par Rokad Màe^ Songal, cfaefdee^te provinee, leciu^ était dévoué à fAnglet^re. Be»fofale»tfifertniiéafirère»à£do«iardqqi les fit exécuteri'ua et i'anlre^ et de^t aînâ respoiMMUe e&y^^ Brivce de la mort de troia de aes frères.. Ce malkear rendit la position du roi plu» prér Caire encore, et encouragea les GaUowégieneà comaoettre beajo» eeuf» de tentativea contre aa personne, JAfflqn'^IAeber sur lui dea Inniess^lJ^nefoîaitconirut un td péril , que sa bannière fut priae, et sîngniîer hasard, le f uip» son propre neven,Thoina»Randelpb| qna aerwitntor» dm» les rangi^ai^aie. En de» eccasionspareîttesi dèaqn^ik ae voyait premé trop v^renent, Bruce avait coutume, ponr «^ UMartraireaiix ^Skx^é» Vennetni, d'erdonmer nus gane de sa suite de se disperser. Chacun d'eux se sauvait ains»

il le pouvait , et tout en se rendante lin lieu de rendez-Tous con* yaiu avec les autres, surprenait souvent et passait au fil de l'^e des détachements de leurs adversaires qui étaient plongés dans la sécurité la plus profonde.

' Enfin, après une multitude d'escarmouches et une longue suite de marches et de contre-marches, Pembroke fut contint d'abandonner TAyrshire à Bruce , comme Percy l'avait déjà fait; Douglas, de son côté, réussissait dans le Lanar kshire, et les nonh- Inreux patriotes reprenaient le courage dont ils avaient été en-» flammés sous Wallace. Le 10 mai 1307, après une convention expresse passée entre Bruce et un vieil ennemi , le comte de Pembroke qui retournait vers Touest av^c des renforts x^onsidéra* Mes , ils se livrèrent à Loudoun-Hill une grande bataille où le roi écossais vengea complètement la défaite de Methven. Pembroke fcHi-contraint de s'enfuir à Âyr, place où le comte de Gloucester sévit dans l'impérieuse nécessité de chercher aussi un asile.' Par chacun de ces combats, dans lesquels sa parfaite connais-^ sance des principes d'une guerre de partisans lui permettait de mettre à profit tous les avantages que sa rare capacité lui faisait découvrir soit dans la bonne volonté du pays , soit dansdes cireonstances telles que le terrain , le temps , les armes et autres de de genre , Bruce accoutuma graduellement ses troupes à placer tant de confiance dans son habileté et sa sagesse, que ses ordres pour en venir aux mains avec l'ennemi étaient regardés comme les annonces de victoires certaines. Lui-même, James Douglas aussi et d'autres encore de ses partisans, déployaient d'ailleurs toute cette vaillance personnelle et chevaleresque que les mœurs de l'époque exigeaient d'un général , et qui souvent rétablissait une bataille lorsqu'elle était presque perdue. Ce fut à ces dernières qualités, autant qu'à sa prudence et à son

adresse , que Bruce dut d'échapper à plusieurs attentats perfides dirigés contre sa vie par les vengeurs du meurtre de Goihyn ou par -les adhérents du roi d'Angleterre. Souvent plusieurs de ces assassins furent tués par la main même' de Bruce ; et la croyance que le ciel , à l'heure d'un pressant besoin , avait suscité dans l'héritier du trône écossais un prince qui , destiné parla Providence à délivrer son pays, ne pourrait être blessé par aucune arme mortelle, croyance que le cours malheureux des premiers événements de son règne avait Combattue longtemps , commençai devenir générale dans toute l'Éeosse.

CHAPITRE IX. ty

La renommée toiqoars croissante de Bruce , le bruit de ses ex» plcîts , retendue des talents que sa conduite réyélait en lui , parn Tinrent de plus en plus fréquemment aux oreilles d'Edouard I*' et causèrent au vieux souverain les douleurs les plus vives d'un orgueil blessé et d'une ambition déçue. Pour accom^r un romanesque vœu qu'il avait fait au ciel et aux cygnes , il s'était avancé jusqu'à Garlisle et avait compté ouvrir lui-même b cam* pagne qu'il méditait contre l'Ecosse; mais il avait été tout l'hiver retenu dans cette ville par les pernicieux effets d'une dyssenterie. Quand arriva l'époque d'agir , le roi , irrité du renom sans cesse croissant des succès de Bruce , se persuada que la colère lui renr drait la force dont la vieillesse et la maladie l'avaient privé. A vrai dire, c'était une mortifiante situation que la sienne. Pendant l'espace de dix-neuf ou vingt ans, la conquête de l'Ecosse avait été Voblet cbéri de ses pensées et de ses plans. Elle lui avaitcoûté des prodiges de hardiesse et de ruse'; rien, ni le sang , ni l'argent , n'avait

été une seule fois épargné pour atteindre le but de ses vœux les plus ardents ; puis , quand une maladie fatale avait abattu sa vigueur et son énergie , il était condamné à voir de son lit de souffrance les montagnes de l'Ecosse qu'il savait être encore libre. Conmie s'il eût tâché de rétabUr par un violent effort d'esprit la santé défaillante de son corps , il se déclara remis parfaitement, suspendit en ear-voto dans la cathédrale de Garlisle la litière dans laquelle il avait voyagé jusqu'alors, mais dont il croyait ne plus avoir besoin, et montant sur son cheval de bataille» se dirigea vers le nord. C'était une tentative trop grande pour qu'il la continuftt long-temps. Il ne put atteindre que le village de Bui^h sur les Sables, et y exph*a le 7 juillet 1307. Sur son lit de mort , les affaires d'Ecosse occupèrent seules ses pensées; il exigea de son fils le serment de poursuivre la guerre sans trêve et sans répit ; il réitéra l'injonction étrange que ses os fussent dépouillés de leur chair y et que , portés en cet état à la tête de l'ar^ mée avec laquelle il avait été sur le point d'envahir l'Ecosse , on ne les restituât à la tombe qu'après l'entière soumission des rebelles. Par vcrie de corcdlaire à cet ordre bizarre , il recommanda aussi que son cœur fût envoyé dans la Terre-Sainte , pour la défense de laquelle il avait jadis combattu.

Edouard II , successeur faible , cependant obstiné , du plus habile et du plus résolu des monarques anglais, commenta par né^ gliger l'extraordinaire recommandation du roi mourant au sujet

Ik HisraïAS irâciossE.

^ 9011 eédffrre. fl earmjsa ses resÉesi I^moAiesimir y ^âti^ ^mb^ dans l'église âe We^minsler., ce np»i €ni]p6oiia probabieifisast icpie les 06 •d'Édkmaid I^^ se t/màmmjÂ au poirveir

des Etossaîs^ fuis , Chargeant le tomh& de Mmbpoke d'abord ., et ensoète Jean 46 Breta^e, éomle de Riehoioiid , de le rm»placer m Éckisse, il Iroura lui-mêoi^ ptos agréable de iietoumer jouir des ptattârede la<capit£Ae a^de Ga^eston H ses aulnes favoris , que d'eotrepi^^}dre la tftctie 4iflBoi]e el -taboriesse de iidmRettre Srace et ses ia^ 4»^ptdes partisans.

Btl reste , le nouT^aa gouverneur anglais fit son devoir , et - eut bientôt rassemblé ées fcM^ces teHemeot supérieures à ^œlLes de Sraoe, que le roi écossais , iaksant ijeaies Dôdiglas continuer la guerre dans le district montagneus: et boisé •d'Etteridce , jugea aécessatre de transporter sa propre armée dans tes partie ^eptetttrioDites de J'Écesse , où r^nneoit ne poumit pas race voir 5i fit^sinpteaient des renforts.

Sans l'AbenleeQftfaire Alexandre et Sitiion Fraser, fils du vail- Jant héros de Rosltn, vàir^at se ranger sous la bannière àe Bruce; iDaîsil y trottv^a pouraâversaipeCoœyayOomte^e Buchan^ qui, jfiigOMit à une haine de parti «m vif désir de v^s^ l'assassinat 46 sou paraît. L'époque sénUaît favorable à son dessean , car Bruee était aleis attaqué d'no» malftdfo de Iffiagueur qui rainait •a âanlé«t menaçaît sei^ jours. Ea 4^tte position , il crut sage de Be nefirer devant lé comte , qui néamnoîiis finit par presser assez nwmmùt ses derrières pour l'attoindre <laas la ville d'Old-Mel- 4roin <t lui causer «pidh|^ dommage. « Ces gens parvîeiKfrimti: me gi^riri ««'éeria fimee. A ees mots «ils'ébiMe borsde bi ^ dont il étsut fotcééà faire osiige depuis quelque temps, se sur les Augiftis ; qudqu'ii fallât le soutounr eu terre r li fiit si vaiHaomient secondé par ees troupes, qu'il défit coppté^ tement teeomte de ftichan ; ^is , en retour del'ùpittiàtreté aipee laqîÉeBea avait été poftinsttivî, il ravagea d'une manière si af-

freuse lâ contrée natale de Gomyq , que Faèhatnenaea^ide ce seigneur fut nu siijet âe lamentation pendant tout un sièbie , et que même, la trace des ravages de Bruce peut se voir encore.

Après cette vengeance , sir David de Brechin , neveu de Brocer qui avait combattu jusqu'alors dans le parti du comte de Buchan, passa, dit-on, dans celui de son oncle; néanmoins, en I31ii, environ trois ans plus tard , nous le voyons servir de nouveau sous la bannière anglaise ; tant y à ces époques de ti^ouide , les défectioûS

lUfi^mi jQWdflioea, mkmp9fm togeas ^i joiiiiiaieiit 4'i9M Imute jnéputaitkiq ée foi -et <f bowieur ! * ies bubitwts d'AJberd-Mi jse déetep^*€»Kt a.u^ en faur^ur 4e Bruoe » de ptas , pour «ppuyer par dea ciete3 leur ()no^e9totioa de 4é^^ ils assiégèreait te

iCtiâteav de leur viUie, le prirent let en esputoërent la garniaoB anj^'se. CeUtt de W^kr toiuba auaaî «u pouvoir de Bnuee qui iea fit décDoUr 40U9 teis deux. Qe £ut uoe riè^ (p'U observa toujour^y IM^iOe que , eomme les Aaglaia lu^ étateat supérieura daaa VéU^r 4ijae et. te défeoae dea places fortea, pluia il ea réduisait le aombre» f)hiis â tour ôtaît bi ebanee d'acquérir et de conserver deapositiom en ïicQsae, ee qu'ils n'eussent jamais pu faire si le pays avait été oav#ii au lieu d'âbne eoosunaBdé par tant de citodelleset de $bàteau3^.

Tandis que la ytetoire accompagnait aioai les drapeaux du roi &otM^4aM te nord de rÉeosse , il envoyait des bandes de ses ptfurtiaaoa, sous tes onkes de ses meilteurs capiteinea^ répandre i'josaiwdion dans d'autres djstiiets , et divisant par ce moyen l'atteotlitt des eoMakiaseurs , tes (ompécbait de rasaenMer nno ar-

mée considérable et de terminer la guerre d'un seul coup» tDO-Moe àlHinhar et à Falkirk* Édomrd Bruce , son frêne, livra, dans te Galioway , pluaieu^ batailles où il fut vainqueur , aussi biw eoolre tes inglais que contre les naturels de cette province isisr-bam qui s'étaient toiyours montrés contraires à te canaa narr ti-miate. Ureaipf^a de tels succès par d'inconcevables prodigesda Miifiag^ Wi d^imit l^99a teff calculs orcfoaires da la prudence. Suto f «pnte ^m terribte défaite qu'il (it essuyer le 29 juin 1 908,. «iir tes b^ de te]tee, aux chefs iodigènea du Galloway età \8wm alliés du sud » Édonurd cbfuiss cutièrecipot tes Anglais do cette say vaea province , et te réduisit sous te puissance de son

DnngteA^ pour la seconde fois , prit et démantela son prc^»re ebâtcau; c'était «lors te troteiéme attaque qu'il dirigeiiit contre le mmoir de sa familte ; et <m doit se rappeter qu'en une précé-dente oecasion» U n'avait pss rtosi moins complètement* Il se mit en-) suite è battre les montagnes de Tweeddale et te forêt d'Sttricfce. Un ionr qnj 'il de^i^i^di^t ta petite rivière de Lyne pour reconnaître le pays^ il arriva près d'unç cabane dama te-quelte un espion» qu'il

i PiiDS les RQiulcB Swiii9, qm Tyder dU, é4ov«r4 domie D«(ifi4 da arescbiu pour collègue k Moot-Fkhet danâ la régence. Voyez Phistoire d^Écos8« de Tytier, tolame 1*', et comparez la page 168 ayec la page 289. ir. »» - ■

(envoya en avant , entendit des 'gens parler à haute voix et Tun 4l'eux jurer de par le diable. Conjecturant que des soldats pouvaient seuls se permettre un juron si terrible, Douglas donna ordre à ses hommes de cerner la maison et y arrêta prisonnier Thomas Randolph , le neveu du roi , et Alexandre Steward de Bonkill , qui tous deux , depuis la bataille de Methven , s'étaient

déclarés pour l'Angleterre. Ils furent traités avec bienveillance et envoyés au roi qui reprocha doucement à Randolph d'avoir porté les armes contre son souverain légitime. « C'est vous, s'écria le jeune et orgueilleux guerrier, qui déshonorez votre^propre cause eh vous prévalant d'embuscades , au lieu de marcher en pleine campagne à la rencontre des Anglais. » -^ « Nou& pourrons bien le faire quelque jpur, répliqua Bruce ; en attendant ^ il est bon que vous appreniez de force à vous mieux conduire. »> Thomas Randolph fut donc jeté en prison, mais n'y demeura que peu de temps. Il se réconcilia avec son oncle, et dès lors le servit toujours avec la plus grande fidélité ; même il n'y eut que Douglas parmi tous les partisans de Bruce , qui Fégala en renommée militaire.

Les succès de Bruce lui permirent bientôt de châtier le seigneur de Lorn , par qui , après sa défaite de Methven , il avait été si crudlement persécuté. Il se mit en marche vers l'An^eterre et gagna Dalmally. Là il apprit que John de Lorn et ses Highlandais s'étaient postés dans un formidable passage. C'est un endroit où la haute montagne de Cruachan-Ben s'avance jusqu'aux bords du Loch-Awe *, de sorte que la route passe entre des précipices à gauche et les abîmes du lac à droite. Mais Bruce n'ignorait pas plus qu'aucun tacticien moderne comment surmonter de pareils obstacles. Tandis qu'il occupait lui-même l'attention des montagnards en les menaçant d'une attaque de front , il envoya Douglas avec un détachement de troupes légères tourner la montagne et doubler le passage. Les soldats qui le défendaient, ainsi attaqués à la fois par devant, par côté et par derrière, furent mis en déroute avec un grand carnage. Les seigneurs de Lorn , père et fils, n'échappèrent qu'au moyen d'une embarc>ation. Leur château de Dunstaffnage fut bientôt pris et leur domaine pillé , événements qui se passèrent en août 1 308.

C'est ainsi que Robert Bruce , à force de patience et de résolution, arrachait l'une après l'autre ses provinces aux Anglais,

I Le lac d'Awe. !• ic

encoarageant et récompensant ses amia^ épouvantant et châtiant ses adversaires , enOn rendant son autorité plus respectable do jour en jour. La profonde sagesse et la ferme vigueur d'Edouard P' eussentété nécessaires pour maintenir, malgrélestalentsdeBruce» les conquêtes qu'il avait faites , mais le faible et mobile carao» tère de son fils était tout ce que l'Angleterre avait à lui opposer.

Les mesures auxquelles Edouard II recourut dirent toujours molles et insuffisantes, toujours prises avec précipitation et quittées sans motif apparent. A une époque il honora de sa confiance William de Lymberton , archevêque de Saint-André, que son père avait jeté en prison. Ce prélat, rendu à la liberté par Edouard H , et même pensionné par lui , proposa ses services qu'on accepta, pour promulguer la bulle d'exccxmmunication lancée contre Robert Bruce ; mais si cette bulle n'avait guère produit d'-effet sur l'Ecosse pendant l'adversité du roi, encore moins fit-elle d'impression lorsque l'éclat de ses nombreux succès eut disposé la plupart de ses compatriotes à bannir de leur mémoire l'acte de violence par - lequel une si brillante carrière avait commencé. La mort de Jean Comyn fut comme un de ces nuages du malin qu'on ne se rappelle plus quand le soleil brille à midi de toute S2i splendeur.

Le roi de France , qui avait abandonné les Écossais dans le comble de leur détresse, recommença alors à intercéder en leur &veur, et le roi anglais consentit à négocier une trèveavec Bruce

et son parti ; mais, de leur côté, les Ecossais n'en voulurent accorder aucune que moyennant une forte somme. En efiet, la conduite d'Edouard paraissait dominée par une influence de faiblesse et d'incertitude. Six gouverneurs difilérents furent nommés pour l'Ecosse, et révoqués avant qu'aucun d'eux n'eût, à proprement parler , le temps d'agir. Des levées générales de troupes étaient ordonnées, mais les fiers barons d'Angleterre obéissaient à de tels ordres ou les négligeaient selon leur bon plaisir. Enfin, tout dénotait un gouvernement sans force ni fermeté qui ne voulait pas renoncer au royaume d'Ecosse , mais était incapable de prendre les mesures pronH)tes et fortes qui auraient pu seules le lui conserver. Au contraire, chez les Ecossais , le moindre acte d'intérêt public rencontrait une admirable promptitude d'exécution qui était due à la conscience de leur supériorité , et cette conscience provenait du caractère de leur souverain. Les états du royaume protestèrent solennellement que l'arrêt d'Edouard I*""

qai a^iigedt \A oûimmiie d'Ecosse à Jétn BaJâd^ était «ne iajush tfce envers Taïeiil de Bruce. Ib reconimreoi le feu lord d'AitniEi' Ade oomme TéiitaUe béritiér du trône , déelarèrefit que aon petU-41& était leur roi , et reitdiirent une seitieiice de haiite4ra^ hîsciii contre quiconque conteaterait ses droits à la royauté. Les dieb du clergé t pour leur part, adressèrent aus fidèles de letsrs diocèses respectiCs im Buauâetneiit où ils reconnaissaieftt Bruce eODome leur aoov^iaia ^ en dépit des foudres d'excoomiaiiîeatioii lancées contrôlai.

A la ftci 9 m 1310 , Edouard se décidant à agir, rassemUa une nombreuse armée à Berwicfc ^ entra en Ecosse , mais à une époque trop tardive^ de ramiée pour réussir à rien. Bruce j ae bornant à déjo«ier tes éfl<»is des envahisBeùrs qui voulaient pro^ Tôquer une bataille générale, leur eoupa les vivres, les inquiéia dans leur marche , et augmenta le plus possible la mis^ et le dang^ qui aceompagnent toujours une armée d'invasion dans une contrée non seulement bosttte^ mais encore ccmtinuellazient désolée par la guerre. TJn tel système épuisa tout à fait la patience d'Edouard et les ressources de ses troupes. Une seconde ^ une troisième , même une quatrième expédition , ftuient tentées sans plus de succès jpôsitifs. Les dommages que ces irruptions posth baient causer à l'Ecosse étaient terriblement compensés par les ratages que le roi Robert, avec une ioapitoyabte rigueur, exerçait sur les frontières anglaises. Les rigoureuses soufrances de Afiice lui-même , de sa fomille et de son pays ctemandaient hautement tme vengeance qnî devenait ainsi excusable , sinon exemplaire. Bn ees occasions , les Ecossais ne recueillaient pas moins d^ar*gmt que d'autre butin ; car, ai^ès qu'ils avaiœt demeuré quinze jours €xi Anglet^re , les provinces septentriot^es ainsi envahies se voyaient ecxitraintes à acheta leur retraite.

Bruce quitta les ftontières pour se présenter devant Pertb qa\ était bien fbrtifié et qufune gam^o» anglaise défendait. Il y avait un endroit où le fôssé , quoique rempli d'eau , était si peu profond , qu'on le pouvait guéer. Le rot fit une audacieuse attaque sur ce p(Hnt. Après avoir préalaUement fkit {M'endre le change aux Anglais par une retraite immolée, il reparut soudain devant la ville avec des troupes d'éUte prêtes à doimer l'assaut Ce fat luimême qui montra le chemin. Armé de pied en cap et portant une

échelle au bout de ses hras^ il traversa le {tNSsé avec de l'eau jusqu'au menton, et parvînt le second au faite du mur. IM

eilevHfierfiaÉiçàis qui seayaài sous, la Kanaîècer «FÉcone^ ^yml une telle audaee, s'écria r « O ciel ! que fimdrd^-il dtre de ta ék' ticatease des seigneur» de France,, quand nées* soyons* m ret ai hsmt exposer sa personne peur se rendre matire &\m si raisé^ iMe hameau !; » Ce disant , il se jeta dans le fossé eè fut nadea plus prompts à escalader te saur; La jdaee ne tarda guère à étce prise.

Lesafflfûft sûrs q/euè Bruce eliargeait da cemBuaideHieDi dis cUh niions séparées dans diverses parties de FEcosse , et pamû les» qoeis se t£ois?aieBt dès henunes dfun bant mérite mililaire ,. tâh c&âieat de seasrpasser les uns les autres' en suivant Tesempte de leur héroïique sçniveraiii. Doeglaa et Ba&doiph. particulières ment se* diatiagiiBèrent (kns cette patriotitiue rivalité. Le Cartel vaste eliàkeaui de BiHcbucgh éteit protégé par sen site , sesfortiflkeatioos et le nombre dsrses défeoseurs», eontve toat siège que lei fèossais entent pu es former. Mais le 6 mars 13*1^2 eu 13 y une VdUe de manUrgrass pendant que ta gacnisont se lircait à la jeiev eommè df usa^^ et s'abandonnait à rivi^easer Bouglas et les siens, ^nt sur lears armures des maotsauii da cealeoii sombre , s'a}»» procbèreot dtot cfaâlaaui en rampantsDv leurspieds. et leuEe^nnia»* les soldats* joi^Sl les* prirent peur um trea|iean de gneUpui paysan^du) voisinage, cpii s'était échappé taote- de sorveiUaace pendant les piaîsBisdkK soir. Ge ftit donc sans sarprise ut alarma qu'ils les. vôent armer aa bord da fiissé, ydesaendtw mêam; e(fls ne reeonnarcnt ymt erreur qne: quand le eri de :. Bourbe} Bouglaa! anDan(^queIe!mmi était escaladé et le cbAteanitMâe^

Ëomme pour bire le pendanli k ce g^mîéux exploit ^ Tlmnaa BandoliA s^'empara d» cbàtsaui eneore mieux fertifié d'édinih bemrg:. La suopriae aussii l'en rauiiè maître. U» seldfat deramiite de HandDipfr, nenrané WiOmm Frank^ quk ar?aît kafiité le ctaMeav dans sa jemiesse ^ aiiait alms» afi^ris à descendr® te- long deaf. ro^ diersi pie sur lesque&te fisrferesaeeat bâtie ,. esei&dhnt peav eel^ lamuaaiile dfeaceiate-i a»endroâ:p«D élèvéi M ^étaiH babê-* tué à cette route périHeose peur mesBotE maoB' intrigue airee une femme de te vâle, et eonuaet nombre de fois il avait pu ainsi sm^ tir da château et y rentrer^ il s'offirit pour diriger une escalade sor le poiiit qu'il savait faible. Baadolpb 9& mit avec trenOe si^ âais de ckms, soustaeonduite de; cet homme. Pendant qu'ils-giavissaient an mîfeu des ténèbres ,. ils entmidiient les patromliee fiure Irara toavnécs ei appeler tes sentiaettes owunelaefaaevse

pratique dans les places bien gardées. Un roc dérobait alors les Écossais aux yeux des uns et des autres. Néanmoins , en ce ter* rible moment , un des soldats de nmde s'écria : « Je vous vois ! » et lança une pierre de leur côté. Mais ce n'était de sa part qu'une plaisanterie pour effrayer ses compagnons , et quoique ses paroles se rapportassent si bien à ce qui se passait , il ne s'était réellement douté de rien. Les patrouilles continuèrent leur chemin, et les Écossais , avec autant de silence que possible , poursuivirent leur fatigante et périlleuse ascension. Ils atteignirent le bas du mur en un endroit qui n'était haut que de douze pieds, et l'escaladèrent au moyen d'une échelle de corde. Franl£, le guide, monta le premier ; vint ensuite sir André Gray , puis Randolph lui-même. Les sentinelles anglaises prirent alors

l'alarme tout de bon; mais la hardiesse de la tentative fut cause de sa réussite. La garnison eut beau résister bravement; comme elle ne soupçonnait pas le petit nombre de ses adversaires , le château tomba enfin au pouvoir de l'ennemi. Cet exploit eut lieu le 14 mars 1312 ou 13.

Des princes et des guerriers ne furent pas les seuls qui à cette glorieuse époque se distinguèrent par des actions d'éclat. La prouesse d'un courageux paysan du nom de Binnock ou Binning n'est pas moins remarquable que la surprise de Roxburgh ou d'Edimbourg . Ce brave hommedemeurait aux environs de LinUthgow où les Anglais avaient construit une forte citadelle. Accou* tumé qu'il était à approvisionner la garnison de fourrage, Binnock cacha huit Écossais armés dans son chariot qui ne contenait en apparence que du foin ; puis, donnant ordre au plus vigoureux de ses valets de le conduire à destination, il l'accompagna luimôme à pied comme pour voir livrer sa marchandise. Quand le chariot arriva sous la herse à l'entrée du portail, soudain Binnock, avec une hache qu'il tenait à la main, coupa les traits des chevaux, qui, se trouvant n'avoir plus rien à traîner, n'en poursuivirent leur route que de plus belle. Alors il lit entendre un signal convenu et en même temps pourfendit le portier.de ses armes. Les Anglais voulurent fermer la porte ou abaisser la herse, mais le chariot tout rempli de foin les. empêcha d'y réussir. Une troupe de soldats Écossais qui placés en embuscade attendaient l'événement, s'élan* cèrent aux cris de leurs compagnons, et le château fut bientôt pris.

Les succès de Bruce n'étaient pas limités au continent de Vir cosse; il poursuivit Mac-Dougal deGalloway, qu'il avait à punir non*seulement de la captivité, mais aussi de la mort de deux de

CHAPITRE IX/ fW

ses trèreSj jusque dans l'Ile de Man. Là il le déGt complètement, «nporta d'assaut sa citadelle de Roschin, et réduisit l'fle, dont jl était possesseur, sous la domination écossaise.

Lorsque Bruce revint sur le continent de la Bretagne du nord a{>rès cette expédition, il eut le plaisir de reconnaître qVie l'énergie de son frère Edouard avait continué, avec un succès constant, la girande œuvre de l'expulsion des envahisseurs anglais.* Il s'était rendu maître des villes et châteaux de Rutberglen et de Dundee ; Dundee qui, l'année précédente, n'avait résisté aux armes éco^ saises qu'à cause, en partie, d'une violation de traité que nou5 ' mentionnerons tout à Theure.

Mais à ces bonnes nouvelles il en succéda d'autres d'un geni% plus équivoques. Yictorieux à Rutherglen et à Dundee, sir Edouard Bruce mit le siège devant Stirling, seule forteresse importante d'Ecosse qui demeurait encore au pouvoir des Anglais. Le gouverneur, sir Philippe de Mowbray, se défendit avec un grand courage; mais enfin, se voyant prêt à manquer de vivres, il passa avec ' l'ennemi un traité par lequel il convenait de rendre la citadelle s'il n'était pas secouru avant la fête de saint Jean-Baptiste, à la mi-été suivante. Bruce fut fort contrarié de la précipitation de Son frère Edouard à accepter un tel arrangement sans attendre soti avis. I) était clair qu'on s'exposait par là à une chance qui avait été si souvent fatale aux Ecossais, à celle de compromettre le destin de l'Ecosse dans une bataille générale où la supériorité des Anglais pour le nombre, la discipline et l'équipement, leur assurait un avantage que l'expérience avait montré qu'ils n'avaient plus^ l)eaucoup s'en fallait, lorsque leurs voisins du

nord les combattaient par petites divisions. Le roi réprimanda son frère de l'imprudence de sa conduite ; mais Edouard, avec l'intrépide valeur qui le caractérisait, s'exCusa sur ce qu'il n'avait qu'agi en chevalier, et parut même s'enorgueillir d'avoir fait que peut-être la lutte déjà si longue entre les deux royaumes se terminerait par l'issue d'une bataille en règle.

Si pourtant Robert avait voulu n'en pas venir là, il aurait eu une excellente excuse à donner. L'année précédente , comme nèus l'avons déjà dit, William de Montfichet, gouverneur anglais de Dundee, s'était engagé, par une convention analogue à celle de Stirling, à livrer la place, si, passé certaine époque, il ne recevait pas de secQursjmais, d'après l'orjire exprès de son souverain Edouard II, il avait violé le traité et repris la défensive. En sorie

HisicuE anâoœsE.

4MA Ai«De«?ari;ralH^ desonsorive à fari iiywwl «te»» Irèm avec Mowbcay^ il^fiût fol 1»efi pu 8'ai*ori9er;dei'«i0fi)ple4'Édouard son antagoiûfile. Mffislex«û%abert sentit^a^iiiiefQi^^ moaurir â De «tnoyea d'^éhider /la scom^iiliwi.saiifiiœffHaBdi^ ébanfiiasi&e de :ses fmiimas& ^t ^dioùyer leur eo^aaioe'; fo«& ii se flBcait pnrvé par U dues aenriee&du JMniittaiit,aiaîsînirépîde'É^ ikmt il «avait, aswec son coerage plis froide Urer si bon prefiL I^ tnàasei, «sib propre caraotène, «qiTQiqtte mitigé par l'expén^ieiace, jéÉait «atur^lemeDi impéfeiieux et àanAi^ et ile idispasait peu à éirîter ilariii tirage A'xme bataille, quand sa vé^ïàstàon eoDHiie apldst et comme vrai chevalier Texcitait à s'y soiimetftre. il faut AjwÉer CDOoreique dksil prévoy^Qt de firuce décQUVi!aii!tiiat)6i'aiireiur des oicconatances qm, explorAées avec tonte l'adreese «scmreBable, fKHirratent éter a«a: anglais i'avanta^ qpue la

si^érknità du <BQmlire,de la diaoîplme et des :i»viea, leur doB&ait^ans doute. H fie prépaca donc, avec la 'P^udeace calme d'un généralaecoiBqpti ^'intelligent, i la lattedéciatve let an cmnbat à oi^anoe dont ami !(Dère édonard avait accepté le défi oBbvec ile iol enUiQuaiaâBEœ td'un €Clïev»lieFHacrafit

Ciependant sir Philifxpe de Mofvbray, gimvemeur àe StirkkMg^ q^rofita de lia trêve que le traité avait vaine à la igannison jsoufi ses tnrArefi, pour se bâter d'aller en ^personne àâjondres, y exposera Jidouard let i son conseil que le dernier resife à peu près des conquêtes d'£dDuard i*^' en Ecosse serait irrévocablement pendu ^si lon ne secourait âtirling. LeToi et ses barons, par Ja faute en j>remier, ne vivaient >pas alors eoi <trës bonne intelligence; mais ces ^nouvelles étaient de nature à ramener laconoordeparmi les esprits, •lie roi ne pou vaitsans bonté refnser les «secours qu'on loi deman^ tâait>;fet si les barons n'eussent pas voulu favoriser l'entreprise, ito ■se seraient rendus coupables de trahison envers ileur souverain et d^honneur de leur pays. Le tompsque le Israité accordait et qm rs'éiendait à plusieurs mois suffisait pour réunir toutes les fonces gigantesques de l'Angleterre, et l'intention formelle, tant du mo{narque que de la noblesse, ^ait d'^n itirer le meilleur avantage fmssible.

Les préparatifs de l'Angleterre pour cette décisive entreprisa (CiiTentfaits sur une éoheUe à ébranler la foi d'bisloriens modernes; leep^idant leur étendue est pmuvée par des piàœs qui existent fencore. Quatre^ingt-treize grands vassaux <de la couronne fom^ foirent le .nombre compiet decavaliers.auquel ils étalent tenus par

ta loi féodale, et ce nombre fut de quarante mille, dont trois mille, liommes et chevaux, étaient complètement couverts d'acier. Les recrues des différents comtés d'Angleterre et du pays de Galles montèrent à vingt-sept mille fantassins. De grandes forces furent ^ussi tirées dlriande tant sous la conduite de barons anglais ââblis dans cette contrée que sous celle de vingt-six chefs Irlandais, qui les uns et les autres reçurent l'ordre d'assembler leurs Vassaux et de rejoindre la bannière royale. Toutes les troupes durent se trouver réunies à Berwîck le 11 juin 1314, terme le plus ^tngné que l'arrangement de sir Philippe de Mowbray permit, afin qu'<Hi eût le temps d'amasser l'énorme quantité de vivres, de ftmrages, et de foutes les autres provisions nécessaires pour le mouvement et l'entretien d'une armée, qui, incontestablement, était la plus nombreuse qu'un OKmarque anglais conduisit jamais contre l'Ecosse, car elle s'élevait en tout à plus de cent mille eoniiiattaots.

Bruce, qui était instruit en détail de tous ces terribles préparatiUs, épuisait cependant les ressources de son immense génie militaire à imaginer et à mettre en œuvre les moyens d'y résister.

CHAPITRE X

Préparatifs de Robert Bmce pour une bataille décisiye.^ Précautions adoptées par hii contre la supériorité de la cavalerie des Anglais-, contre celle de leurs membres*— Il rassemble ses troupes. — Description de remplacement du combat, et de Tordre dans lequel Parmée écossaise fut rangée. —L'avant-garde anglaise Tient en Tue.— Escarmouche entre Gliffort et le comte de Morey. —

Conduite cheraleresque de Douglas. -« Bruce tue sir Henry Bohum. — Apparition de Parmée anglaise le matin suivant. — Circonstances qui précédèrent la bataille.— Les Anglais commencent Pattaque. leurs archers sont mis en déroute par un corps de ca • Talerie écossaise tenu exprés à Pécart.— Les Anglais tombent en désordre.— Bruce donne avec la réserve. —La multitude qui avait suivi son armée se montre sur le champ de bataille. — Une effroyable conftision se répand parmi les Anglais, ils fuient. — Grand massa cre. — Mort du comte de Glocester. — Le roi Edouard quitte la mélée.—Mort de d*Argentin.— Fuite du roi à Dunliar.— Prisonniers et butin.— Pertes écossaises.— Les Écossais ne savent pas tirer une leçon de stratégie de la bataille de fiannockburn, mais sont soutenus par le souvenir de ce grand triomphe pendant les malheurs qu'offre la suite de leur histoire.

La crise de cette longue et implacable guerre semblait approcher. Du printemps de 1306 à celui de 1314, les prospérités de Bruce semblent avoir suivi , une progression tellement croissante^ qu'aucun des légers obstacles qu'il rencontra dans sa. carrière ne doivent passer pour l'avoir sérieusement interrompue. Il était alors reconnu pour roi dans la majeure partie de l'Ecosse , mais beaucoup s'en fallait qu'il ne possédât l'autorité absolue dont jouit le chef suprême d'un gouvernement établi. Toutefois le zèle que ses compatriotes lui témoignaient , leur bonne volonté , leur affection pour sa personne y et leur estime pour ses talents, compensaient au-delà ce qui peut-être lui manquait sous le rapport du droit et de la forme. Aussi, fut-ce avec la certitude de recevoir l'appui général de la nation , qu'il se prépara au prochain conQit. Bruce avait principalement à se mettre en garde contre trois désavantages, les mêmes qui firent succomber Wallace à la bataille de Falkirk, et dont les deux premiers au moins conti-

nuèrent à être cruellement ressentis par les Écossais dans toutes leurs ac-

tioDS générales avec les Anglais , tant qu'ils restèrent nations séparées.

Le premier était que le roi d'Ecosse manquait presque de cava* terie. Or la cavalerie, et surtout les gens-d'armes qui étaient entièrement recouverts d'acier , passait pour la partie la plus formidable, ou plutôt la seule utile d'une armée féodale. Mais Bruce s'était formé sur xe point une opinion plus particulière à notre époque qu'à la sienne. Peut-être avait-il vu la bataille de Talkirk , où la résistance des massés de l'infanterie écossaise avait été si formidable que la cavalerie anglaise avait failli en être vaincue ; peut-être aussi connaissait-il les détails de celle de Courtray/où les gens-d'armes de France furent défaits par les piquiers flamands. L'expérience qu'il avait lui-même acquise à la-bataille de Loudoun-Hill le confirmait dans l'opinion , quoique réputée bizarre de son temps , qu'un bon corps de fantassins, armés tant de piques que d'autres armes longues et judicieusement portées, pouvait, au cas qu'on en obtînt de rester ferme et de garder sesr angs, battre à plate couture un corps plus nombreux de cavalerie. C'est un fait que tous les tacticiens modernes reconnaissent.

La seconde difficulté de Bruce consistait dans l'infériorité des s\!&nssous le rapport des archers, dont les terribles flèches formaient rartillerie d'alors. L'arc ne fut jamais une arme favorite des Ecossais, et ceux de leurs soldats qui le maniaient, généralement recrutés dans les Highiands et rebelles à la discipline , n'en

avaient qu'un court et mal tourné dont la corde était à peine tendue. Pour s'en servir ils la tiraient jusqu'à leur poitrJne , et ne lançaient qu'une flèche grossière avec une lourde tête de fer à deux pointes, qui , faute d'une impulsion suffisante , ne produisait que peu d'eflet. Ces archers si peu habiles et munis d'armes si imparfaites étaient tout ce que l'Ecosse avait à opposer aux célèbres yeomen * d'Angleterre qui dès leur enfance étaient familiarisés avec l'usage de l'arc. Aussitôt qu'un enfant atteignait cinq ans, on lui mettait entre les mains cet instrument guerrier qui n'avait alors qu'une grandeur proportionnée à son âge, et qui ensuite grandissait peu à peu au fur à mesure que la vigueur de celui qui devait s'en servir se développait : c'était ainsi que le

1 Fameax archers anglais; c^étaient origioairemeDt les petits propriétaires faisant ▼ àloir leurs terres* On donna ensuite ce nom anx Volontaires et aux soldats. Le ro> d^Angleterre a CDCvre aujourd'hui dans sa garde une compagnie a^yeodien. ▲. m.

jNiM konmie ^prenait à poui^oir, aoe fctederenu grand, manier un arc long de six pieds , et au moyen de ce qu'il tendait h eorde jusqu'il son orefile, obtenir assez de ibrce pour décharger Aas trafits longs d*aM«oiie. Mais quelle que fût rirrégularité dt nomlMPe et de l'adresse entre lesHi^ttaiidais d^Éeosse et les archers tfAngMerre^ Braoe eq>ér»it y remédier encore par Tordre d» lirtailte dans lequel il se proposait de «ang^ ses troupes.^

Letroisièniedésa^antageaTeelecpièl les Boossats devaient «voir I soQtoHr la hrtte décisive , était que lenr armée serait infinîm^nt moins n(»nbfeuse que celle des* Anglais. Les ordres de

Bruce, dans les paities de TÉcosse qui reconnaissaient sa souveraineté , réunireirt, ile^ vrai, des forces conmdérables , et ce d'autant pins facilement , «pie Stirling était une position centrale ; mais les districts les plus éloigiiés étaient , durant le tumulte de la guerre Cfvile,clevenns presque indépendants^et il n^était pas pro- MMe que les injonctions de Bruce produisissent beaucoup d'effet sur les provinces les plus lointaines du nord. D'un autre cMé , dans le pays au sud et surtout au sud-est des frontières, la plu* part des grands seigneuns et des barons continuaient À favoriser la cause anglaise. Parmi eux il faut citer au premier rang le fameux icomte de March. Ces diverses raisons nous montrent que les historiens écossais ont droit d'avancer que tous les efforts ds Hobert, en c^te critique oocaaon , ne parvinrent à rassemUer qu'environ trente mille combattants, quoique iselon l'usage d'une armée écossaise â y eût encore à la suite du camp au moins rix mille personnes. Leur présence était ordinairement inutile et même incommode ; mais le hasaid voulut que cette fois elles in* Huassent d'une façon singulière sur Hssoe de la journée. Bruce, ainsi inférieur en nombre, résolut comme un habile général qu'il était, de compenser un tel désavantage par un choix si bien calculé de son terrain , que les ennemis fussent obligés de rétré* cîr extrêmement leur ligne d'attaque , sans même pouvoir proS^ de leurs nombreuses farces pour les développer et venir entourer ses fltancs. '

Cette résolution prise , Robert Bruce donna aux troupes do son royaume rendez-vous dans les bois de Tarwood , à environ i|uatre milles deStirling, et par degrés prépara Tendroit qu'il avaft choisi pour théâtre de l'action. C'était une étendue de terre alors nommée le parc neuf, etpeut-être réservée pour la chasse,

puisque Stirling était souvent une résâdenoe royale. Cet eapaee était CA

CBiMTBfi JL III

yuttieàéoQmvattyefi p^tie obstrué d'jHi>i«s, les vus i^rgronpei^ les iiuiressépaiés. Les Écossais y fiooBèrM leur ligae de bataÂUe ^i s'éteodit 4u sudiiu aord et regaida TesL £a -ceUe {ftosition, le flaoe gaucbe de £nuee «t sqd «nûère^garde eosseat été sam doute eK^posésÀ oae aortie du cbAieaudeStirJMig^ aaîs la bonne Soi deMowbray ie gouverneur n'était pas suspecte , et le roi ne fi£aignait aucunement i|u'U ne TÎûlât le truté par lequel à était lequ de demeuFer dans l'attente passive de son destin. Un «Miécage, a^pi^tié le £ourbîer du moulin neuf, empochait à peu prë9 ^"on |>ïU; i^rocber directement du front de l'wrmée écossaise. Son aile droite s'apjKUfait sur le ruisseau de Banaockburn 4j|ui G&ole vers l'est entre des bords escai^et rocailleux, et aînsî se trouva comy^tement înftDcessiUe : cdle de gaucbe semUaît iMne*, mais, de fait, elleétaitfonmidablementpit>légéepardeyaDta« mof e» d'une espèce partkniâ^ de retranchement. Gommecette partie du champ de bataille était ^^nopre aux manœuvres de cavalerie^ firuce y fit creuser une suiUitude de trous, profond* de trois pieds « et si voisins les 7UD& des autres qu'ils eussent l'air d'un rayon de miel avec ses rangées de cellules. Bes pieux apoin^ tis furent solidement enfoncés duis ces Irons, et on mit tant de ^ains à en recouvrir les ouvertures avec du gazon , qu'il était imfiossiide de soupçonner le piège. On sema aussi dans diverses directions des pointes {H*apres à estropier les chevaux.

Le 23 }ùm 1314, le roi d'Ecosse, instruit de Tapproc^ des Anglais, ccmduisit ses troupes sur le champ de bataille^ leur opt donna de préparer leurs armes ^ et ppoclama que ceux qui

n'étaiemi; fias résolus à vaincre ou k niourir avec leur souYCcain ^uvaieixt se retirer. Ses soldats n'eurent qu'um cri, joyeux et jutanime , pour r^^Màdre qu'ils voulaient. tous partager saa sort Xe roi cangea alors l'armée dans l'ordre suivant. Trois colcHines ou masses ohfongues d'infanterie , amées de piques, et placéef aur le môme front ^ mais à quelque distance les unes des autres , armèrent la première ligne. La division de drmte était commandée par Edouard Br^uce^ cdle de gauche par James Douglas ^ par Waltea:, stewart ou ^and sénéchal ' d'Ecosse 4 celle du cen** tre, par Thomas Randolph. Il fut enjoint à ces trois commandants de ne pas permettre que des troupes anglaises dépassassent leinr JErontpeur gagner SLirhog. La seconde ligne, ^iii nese composait

I Le sHewart eftencora aajonrd'Iral «n officier delà couronne brhaimique diarçé

que cfuae seule colonne ou masse , fût formée par lés hommes des tles, aux ordres du fidèle ami et allié de Bruce , lé prince insulaire Angus, par ses propres vassaux de Cornik, et par les habitants de TArgyle et du Cantire. Ce fut avec eux que le roi se plaça, pou r être à même de porter secours et assistance où besoin serait. Avec lui encore il garda à Tarrière-garde une troupe de carabiniers d'élite dont il destinait la plus grande partie à une besogne spéciale. Quant à la multitude qui suivait le camp, on l'envoya avec les bagages stationner de l'autre côté d'une éminence qui s'élevait derrière l'armée écossaise et qu'on appelle encore la Gillies'-Hill ou Montagne des valets.

A peine le monarque écossais achevait-il ces dispositions, qu'il arriva la nouvelle que l'effroyable armée d'£douard,qui avait quitté Fàlkirkle matin de bonne heure, approchait. Lorsque le roi

d'Angleterre se vit dans le voisinage de Stirling , il détacha sir Robert Cliffort avec huit cents chevaux , et lui ordonna d'éviter le front des Ecossais , puis , décrivant une courbe , de tourner leur flanc gauche et se jeter dans Stirling. Le chevalier anglais faisait donc tm circuit à l'est où un creux du terrain cachait ses manœuvres , lorsque l'œil d'aigle de Bruce découvrit une traînée de poussière, au sein de laquelle brillaient comme des fers de lances et des armures, et qui se mouvait vers le nord dans la direction de Stirling. Il la fit remarquer à Randolph : «Us ont passé, lui dit-il , du côté dont vous aviez la surveillance ; ah ! Randolph , c'est une rose qui tombe de votre couronne ! «

Lecomte deMoray fut blessé d'un tel reproche, et, prenant avec lui une centaine au plusde piquiersàpied qui rentouraient,s'élanca à la rencontre de Cliffort pour réparer sa faute. L'Anglais ne pouvant plus continuer sa route vers Stirling, tourna son fort détachement de cavalerie sur Randolph et le chargea au grandissime galop Le comte fit former ses hommes en cercle pour recevoir la charge, et ordonna au premier rang de se mettre à genoux, au secMid d'incliner le corps, au troisième de rester droit, à tous d'opposer leurs piques comme un mur, au choc terrible des cavaliers qui accouraient. Le combat paraissait à ceux qui le regardaient de loin devoir être tellement inégal qu'ils croyaient Randolph perdu si on ne venait à son secours, et que Douglas demanda au roi d'aller en toute hâte le tirer d'affaire, « C'est impossible , répondit Bruce ; il faut que Randolph porte la peine de sa négligence. — Ah ! noble sire , répliqua Douglas , je n'ai pas

CHAPITRE X

le courage de voir Randolph périr ainsi, fiiute d'assistance, etau« tant de sa propre autorité que de Tassentiment du roi , il courut le défendre ; mais, en approchant de la scène du combat , il vit la petite troupe de Randolph qui demeurait immobile comme un roc au milieu des vagues , et les rangs de la cavalerie anglaise qui s'en retiraient brisés de toutes parts , comme la marée lorsqu'elle trouve un ol^tacle, « Halte ! halte ! cria Douglas à ses gens. Nous sommes venus trop tard pour les aider; ne diminuons pas la vie* toire qu'ils ont obtenue en usurpant le droit de la partager. » Quand on se rappelle que Douglas et Randolph étaient rivaux de réputation, c'est un des plus brillants traits qui décorent et embellissent l'histoire de ces siècles dont le sang et la dévastation étaient le caractère principal.

Un autre événement préliminaire eut lieu le même soir. Bruce en personne, monté sur un de ces petits chevaux qu'on appelle poneys, inspectait avec attention les rangs de son avant-garde. Il tenait à la main une hache de combat, et pouvait être reconnu» autant par les enhemis que par les siens, à une couronne d'or qu'il portait sur son casque. Une partie de l'avant-garde des Anglais se montra alors, et un de leurs chevaliers , sir Henri de Bohun, s'imaginant avoir trouvé une occasion d'acquérir beaucoup d'honneur, outre qu'il terminerait la guerre d'un seul coup, mit sa lance en arrêt, piqua son vigoureux cheval de bataille, et se précipita à franc é(rier sur le roi. Use flattait, grâce à sa monture plus robuste et à son arme plus longue, de l'étendre à terre aisément : mais Bruce devina ce calcul , fit semblant d'être résolu à attendre le choc, puis, une seconde avant qu'il eût lieu, tira soudain à gauche la bride de son petit palefroi, évita ainsi une rencontre in-

égale , et porta au chevalier anglais , lorsqu'il le dépassa au galop, un coup de hache qui fit voler en éclat le casque et la tête du téméraire. Sir Henri de Bohun tomba mort aux pieds diiroi, et l'enthousiasme que cette victoire excita parmi les Ecossais n'eut d'égal que la tristesse qu'elle répandit chez leurs ennemis. L'avant-garde anglaise se retira avec de sinistres présages pour l'issue de la bataille, qu'Edouard avait résolu de différer jusqu'au matin suivant, par suite peut-être du découragement que la mort de Bohun et la défaite de Gliffort avaient produit. Les nobles Écossais reprochèrent à Bruce le péril auquel il s'était exposé ; mais le roi regarda son arme, et répondK seulement : «En effet , j'ai brisé ma bonne hache ! » Il ne voulait pas justifier

Itepruâmee qôH seatait 9fvmt eommse ; mais sans doele il AYwl comme d'aulrès grafids honnnes^ q^allf a des moments oa «B général doit ykÀer les règles de b prudence onfinaire .{NMir donner à ses scMsIs nne impulsion' d'enthousiaane.

Le S4 jiHn 1314^ jour de la fête de Saiot-Bamabédit le Gl&rieuT^ Edouard, dès le matin, s'avança dians les règles pour attaqaer les Éeossats,el les trooyadans lenrs portions du soir précédien!. IV vant-garde des Anglais, formée de leurs arcbers et piqulers el comprenant presque tonfe leur înfantene, marchait sous les ordres descomtesdeGlocesteretdeHereford, qui ayaient en outre im beau corps de gens-d*àrmos pour soutenir leur colonne. Tout le reste des trouves anglaises, qui se composait encore de neuf régiments distincts était tellement resserré parle défaut d'espace, qu'il paraissait, aux yeux des Ecossais, ne former qu'aune seule et yaste division toute resplendissante de Téclat des armures, mars obscurcie en quelque sorte par le nombre des

bannières qui flottaient au-dessus. Edouard lui-môme commandait ce terrible corps, et pour protéger sa personne, était accompagné de quatre cents gens-d'armes d'éfite. Tout prés du roi se tenaient sir Aymer de Valence, le comte de Pembroke qui avait défait Bruce à Methven , mais qui alFaît vofr une journée bien différente, sfr Giies d'Argentin, chevalier de Saint- Jean de Jérusalem, qui, {mr ses exploits en Palestine et atfFeurs, était regardé comme un des jdus illustres chevaliers de répoque,et sir Ingram Umfiravilte, écossais angtisé, fametix aussi pour son habileté militaire.

Quand les Ecossais virent l'immense multitude de lenrsennemis rouler vers eux conimemie mer houtetase, ils ftirent rnyit^ à faire ensemble on appe! i Dieu contre la force d'adversaires mortels. Maurice, abbé dTFnchaflfray, nu-tête et nu-pieds^ parcourut toute la ligne écossaise et donna sa bénédiction aux Soldats qui s'agenouHlèrent pour la recevoir et adorer ïapuiissanee 9n npm de laque!!e on fa leur conférait.

Pendant ce temps-là, le roi d'Angleterre questionnait Pinfra-* TîBe sur les desseins probables de ses antagonistes. « E^t-ce qu'ils vont soutenir notre attaque ? » demanda Edouard. — Oui certes ! répKqua Umfiraville, et pour les attaquer avec avantage^ votre majesté ferait bfen d'ordonner une retraite sîmalée, et de* les déj gager ainsi de leur forte position. » Edouard rejeta ce conseil, et voyant les soldats écossais s'agenouiller, s'écria avec joie ' « Hs demandent merci f — ^ G'est le ciel et non vous, sire^ qn'ib ifOr

plormtj TépctOit VnAwnOti il leur int aiqoufd'boi wmBcrt on jBOiuir. » Le rai coomiiida alors qu'on sooMlt la duurge et qoa Faitaque eomomatftt

Les comtes deGlocesleret de Bereford chargèrent avec leurs gens-d'anoes r«ite gauche écossaise qui' était soea les ordres d'£doaarà Bruce ç mais quelque rmlUé qui r%Mit enire ces deux grands seigneors lesprécipèta au coastM^ arec pUia d'ardeu que de prudence : ils arrivèrent au choc en désordreet brirs d'hakàne^ et ne purent pas ouvrir les rangs profonds des piquieis. Beaucoup de chevaux furent jetés à la renverse» et leurs maltrea abandonnés à h discrétk» de rennemi. Les trois autres divisions de Farmée écossaise attaquèrent la masse de Tiniante-rie anglaise qui résista couragensetnent. Les archers anglaîsy eomrae è la ha* taille deFalkiric, commencera t alors i déployer leur redoutable adresse aux d^^ens des lanciers écossais ; nais Bruce avait pris ses précautions. Il enjoignit à Bobert Keîtb^ maréchal d'Ecosse^ de prendre les quatre cotts hommes d'armes qu'il avait mi&en rén serve tout exprès, de faire un circuit, et de dmrger les archers angfads par le flanc. Cette manoeuvre s'exécuta avec une iwompti:* tode et une jH-écision. qui di^)«rsèrent biaitût ces redoutaUes soldats ; mâne &ute de pieux ou d'autres h^rriàres pour écarter leschevaux, faute dTamies longues pour lesr^pousser^ ilsfurenl pourfendus i i^aiâr et presque ssms résistance.

Lm bataille ccmtinna avec aehameoK^ mais au désavantage des Anglais. Les archers écossais parent dè&-lors. faire rage sur temr iidanterie sans que ri»i s'y Oi^Misât-, et il paratt.quele rot Edcmard ne troiEvanul moyen d'envoyer on détacfaeanent, ou de son centre ou de. son arrière-garde;, l'un et l'aigre ai nombreux;

an secours de sa {nreanère ligne qui eombattait si inégalemenL La cause semble en avdr été qn% ccmrae ses troupes ne cons»^ talent à peu près qu'en cavalerie, la place manqua pour que les escadrons agissait séparéfloent et a^ee i'<»rdre conveoahie^ puis, qimîqa'il y ait des cas où des masses de fwttfsms peuvent gai^ der une espèce d'îordre^ alors même qu'etlea sont entassées, pcwr amsidire, il n'en peut jamais jfetre qu'autrement pour des cavafiersdonit les mouvements ne sont utiles cgae si ehai^iie dievai a Tespaee néèessaîre pour se mouvoir.

Broce, voyant que la collusion augmentait , jugea qu'il]était temp&de se ioetlre i ta tête de b réserve^ et criant 4 Anpisdea Mes: « Fat toi^nurs coidunAe eft vousl » se pré^

lée^ivi de toutes les troupes qu'il avait jusque-là tenues àVécart. L'effet d'un tel coup , réservé pour un instant favorable , ne man*qua point d'être décisif. Ceux des Anglais qui n'étaient encore qu'ébranlés furent contraints A là retraite, tandis que ceux qui se retiraient déjà se mirent réellement à fuir. En ce moment critique, la foule que l'armée écossaise traînait à sa suite, cédant à la eu- : rlosité de voir comment les choses se passaient, ou peut-être dé* sirant avoir part au butin, se montra subitement au faite du Giilies'hill , derrière la ligne de bataille écossaise ; et comme tous ces gens portaient au bout de bâtons des pièces d'étoffe ou des couvertures de chevaux en guise d'enseignes, les Anglais crurent voir une armée qui arrivait bannières au vent. La crainte que ce ne fût une ruse de l'ennemi ou un renfort considérable qui venait lé soutenir, acheva de répandre la terreur parmi eux ; et tous fuirent, ceux même qui avaient d'abord résisté. Le carnage ftat immense ; le profond ravin de Bannockburn, qui coulait au sud du champ de bataille, et se trouvait dans la direction prise

par la plupart des fuyards, fut presque rempli, presque comblé de morts, car le mauvais état du terrain retardait tellement les cavaliers fugitifs que lespiquiers pouvaient lesatteindre. D'autres, et en grand nombre, se précipitèrent dans le Forth, aveuglés qu'ils étaient parla frayeur, et y périrent. Il n'y eut pas moins de vingt-sept barons qui restèrent sur la place , et le comte de Glocester fut en tête de la fatale liste. Jeune,brave et bien né, quand il vit l'affaire perdue, il s'élança comme un désespéré sur les piques écossaises et fut tué. Sir Robert Cliffort, si célèbre dans les guerres d'Ecosse, eut le même destin. Deux cents chevaliers et sept cents écuyers, tous de haute naissance, inscrivirent parmi les victimes les noms les plus nobles et les plus honorables de l'Angleterre*, enfin trente mille simples soldats laissèrent aussi leur^ vie sur le champ de bataille.

Edouard, qui, malgré toutes ses faiblesses, n'avait pas celle de la lâcheté, ne quitta la mêlée sanglante que de force et entraîné par le comte de Pembroke. Le noble sir Giles d'Argentin regarda comme de son devoir d'accompagner le roi jusqu'à ce qu'il le vit personnellement hors de péril , puis, observant que « ce n'était pas son habitude de fuir, » il rebroussa chemin, se mêla de nouveau parmi les combattants, fit retentir son cri dé guerre, galopa intrépidement contre les Écossais vainqueurs, et fut tué d'après son désir> le visage tourné à l'ennemi. Il faut qu'Edouard ait perdA

CHAPITRE X

k tête dans la conftision du coinbat, car, au lieu de diriger te course au sud vers Linlithgow, d'où il Tenait, il la dirigea au nord ¥«rs Stirling, et demanda à entrer dans cette place. Philippe de Mowbray, le gouverneur, démontra à Finfortuné prince la témérité d'une telle demande, en lui rappelant qu'il était tenu par un trailé à rendre la forteresse le lendemain, faute d'avoir été secouru d'après les conditions.

< Edouard fut donc obligé de suivre la route du sud^ et de faire sans doute un circuit considéraUe pour éviter l'armée écossaise. 11 fut néanmoins aperçu dans sa retraite, et poursuivi par Douglas, mais avec soixante chevaux seulement, car il n'en put rassembler un plus grand nombre à cet effet. Dans le cours de la poursuite, eut lieu une circonstance qui prouve bien, comme nous l'avons dit précédemment, la façon légère et commode dont un baron écossais portait alors le joug du vasselage. En traversant le Tor-wood, Douglas rencontra sir Laurence Abernetby, qui, avec un petit corps de cavaliers, se hâtait de rejoindre le roi Edouard et son armée; mais apprenant de Douglas que l'armée anglaise était détruite ou dispersée et que le roi fuyait, sir Lau« rence Abernetby se laissa facilement persuader d'unir ses forces à celles de Douglas, et de courir après le prince pour l'aide et la défense de qui il avait, le matin même, ceint son épée et monté son cheval. Le roi, par une fuite rapide et continue à travers une contrée où ses infortunes devaient avoir changé beaucoup de ses amis en ennemis, gagnaenfln le chftteau de Dunbar, où il reçut du comte de March un accueil hospitalier. De Dunbar^ Edouard s'échappa presque seul et se sauva à Berwickdans une barque de

pécheur, laissant ainsi derrière lui la plus belle arméd que roi d'Angleterre eût commandée jamais.

La quantité de butin obtenue par les vainqueurs à la bataille de Bannockburn fut inestimable, et les rançons payées par les captifs augmentèrent considérablement la masse du trésor. Cinq proches parents de Bruce, savoir, sa femme, sa sœur Cliristiane, ou Chrétienne, sa fille Marjory, Wishort, évoque de Glasgow , et le jeune comte de Mar , neveu du roi , furent échangés contre le comte de Hereford , grand connétable d'An"» gleterre. "

La perte écossaise fut fort petite. Sir William Vipont et sir Wal-

ter Ross furent les seules personnes de distinction qui périrent;

^r Edouard Bruce était, dit-on , si attaché au dernier de ces HisToiBv d'Ecosse. 8

fit ' HISTOIRE D*£COSSE.

Chevaliers , qu'il exprima le vœu que la bataille n'eût pas été livrée afia que Ross n'eût pas péri.

Les Ecossais eussent pu tirer deceUe grande action des régiei de tactique militaire , qui , dûment appliquées, leur auraient vala par la suite de nombreuses victoires. Robert Brace leiir aTait montré qu'il pouvait mettre la phalange des piquiers d'Ecosse à l'abri de la fatale adresse des archers d'An^eterre, et que , ga- ' rantie des volées de flèches qu'ils tiraient à bout portant et sans interruption , l'in&nterie n'aurait (Nresque plus rien à craindre du choc furieux des gens-d'armes. Cependant , nous ne voyons dans aucune bataille, excepté dans celle de Baanoekburn , qu'on

ait songé, ou du mcûns , recouru au moyen si simple de disperser avec de la cavalerie légère les archers anglais. De plu» , il est évident que la même charge qui eût mis en déroute les archers d'Angleterre, eût fourni à ceux d'Ecosse la possibilité de prendre part à l'aciion, d'une manière moins décisive peut-être, mais qui aurait été d'autant plus formidable qu'alors ils n'auraient pas eu d'adversaires.

Mais si , sous le point de vue stratégique , les Écossais ne tiré* rent aucun fruit de la bataille de Bannockbum , elle leur enseigna à persévérer dans la défense nationale, et ce fut une leQon qu'ils n'oublièrent plus jamais, tant qu'ils continuèrent à former un peuple séparé. Ils avaient vu , avant cette fameuse bataHle , ie flambeau de leur indépendance ne jetant plus qu'une lueur mourante , leurs patriotes tués, leurs lois enfreintes, leurs monuments pillés et détruits , leur prince proscrit et excommunié^i qui àms les provinces les (dus sauvages de son pays, ne pouvait trouver une caverne assez inaccessible et assez sombre pour abriter sa tête ; ils avaient vu tout cela en 1306 « et dix années de résistance avaient si cam[déteinent changé la face des choses que le même prince parcourait un champ de victoire en souverain triomphant» avec les premiers nobles de rAogleterre, ses ennemis, élendos morts à ses pieds ou se rendante discrétion. Il est vraissemUaMa que ce fut le souvenir d'un si extraordinaire changement de fortune qui apprit aux Ecossais à ne jamais désespérer de leur li' berté nationale , mais à persister dans leur résistance aux envahisseurs , lors même qu'elle semblait le plus inutile.

A ces jours brillants succédèrent de sombres jours , et les plus tristes furent sous le règne du fils de l'illustre conquérant. Mais ai la crainte ou le doute se glissa dans le co&ur des Écossais j te

CHAPITRE XI

désespoir n'y pot pénétrer quand ils voyaimt , suspenduescomme des reliques saintes an-dessiis de leurs foyers domestiques, les «épées avec lesqudles lenrs pères araient servi Bruce au combat de Bannockbum *. Enfin , les Ecossais peuvent se rappeler avec oif^udl , et les autres nations, a{q>rendre par teur exemirie que , si un peuple est brave , une victoire ranimera plus en lui l'honoo Table esprit d'indépendance , que vingt défaites ne l'y étoufferwt.

CHAPITRE XI

Conséquences de la Tletoire de Bannoekbvrn.— lU» ftroidîssement de Pardenr belUquense des Anglais. — BaTsees snr Ufro-BUére.^Loi qol déleraiine le snccсft* seor de Robert Brnee. - Mariage de la princesse Uar^ |ory avec le grand-maître de rÉcosse. «- Edouard Broce envahit PIriande; set premiers succès; sa défaita et sa mort à la bataiUe de Dnnkeld.^ Message du pape; les cardinaux qui le portent sont dépouiUés aux fiontiéres; Bruce refuse de recevoir leurs lettres.— Mission tout à £ait infructueuse du père lïeiHon auprès de Bruce. — Bervick surpris par les Ecossais et assiégé par les Anglais; secouru par Robert Bruce. — Batailla de Mitken. ~ Trêve de deux ans. «-Succession de U couronne réglée de nouveau.-^ Béglement au sujci des armes. — Disputes avec le pape. — Lettre des barons écossais à Jean XXII.— Conspiration de WilUaai de Soulis. — Parlement noir. — Exécution de David de Brechin.

La victoire de Bannokburn fut suivie d^me multitude de résultats qui peuvent prouver combien il est évident que l'énergie d*une nation , sa sagesse , son habileté , sa bravoure et ses succès dépendent des mesures qui pr^Ment à son gouvernement et de la direction donnée à ses ressources. L'indolence avec laquelle Edouard n avait mené les affaires d'Angleterre ; sa négligence au 4Siujet de la guerre d'Ecosse, tandis qu'elle fut admirablement conduite presqu'en dépit de tout obstacle par les talents de Bruce et de ceux que son génie avait appelés aux armes •, cette première faiute , aggravée par le grand et décisif échec que le roi anglais

i De telles armes furent réellement conservées. T-es propriétaires du petit domaine ^e Denchaj, dans le comté ide Fifo, possèdent un sabre qui leur a été transmis de père en fils et qui porte cette fiëre inscription :

«A Bannockburn j'û servi Bruce, et les Anglais n'eurent pas k ' •'en Taïuer.» -w. St

avait essuyé dans sa dernière tentative d'écraser Tennemi après ravoir laissé devenir plus fort que lui-même, avaient produit dans toute TÂngleterre un tel effet sur l'esprit public, que si nous né le trouvions signalé par ses propres historiens, nous pourrions à peine le concilier avec les triomphes de ce peuple sous le règne précédent d'Edouard 1er et le règne postérieur d'Edouard IIT. « Cent Anglais , dit Walsingham , n'auraient pas'été honteux de fuir devant trois ou quatre simples soldats écossais , tant ils avaient perdu leur courage national ! »

A trois reprises en une seule année , les troupes écossaises ^ commandées par James Douglas et par Edouard Bruce , enva-

hirent les frontières anglaises, et portèrent partout le meurtre et l'incendie; chaque fois ils exercèrent les cruautés les plus affreuses sur les infortunés hatûtants, et les forcèrent , du moins le petit nombre de ceux qui purent échapper,à chercher un asile derrière les remparts de Berwick, de Newcastle oudeCarlisle, toutes places de guerre soigneusement fortifiées et défendues par des garnisons considérables.

Cependant , des commissaires , nommés par les deux peuples pour traiter de la paix, s'étaient réunis; mais d'une part, les Écossais étaient enflés de leurs succès , et de l'autre , l'esprit national des Anglais l6s empêcha de souscrire aux conditions que leurs antagonistes proposèrent. La négociation fut donc rompue , et la guerre continua avec une animosité mutuelle : mais l'avantage demeura toujours aux Ecossais; toujours ils dévastèrent d'autant plus horriblement les frontières du nord qu'ils n'y rencontraient aucune résistance, et que jamais les habitants ne leur rendaient la pareille. En même temps, une famine étendait ses ravages à travers les deux co4)tes, et ajoutait ses horreurs à celles du glaive , qui , dispersant les paysans et détruisant les productions agricoles , avait beaucoup contribué à faire naître ce nouveau fléau.

En 1315, les états, ou parlement d'Ecosse, prirent en considération les maux que le pays avait soufferts à la mort d'Alexandre III pv suite de l'incertitude de la succession du trône , et rendirent un arrêt par lequel Edouard , frère du roi , fut probablement , d'après les anciennes coutumes de la nation écossaise , appelé à la couronne dans le cas que Robert mourût sans héritiers mâles; si Edouard ou ses enfants ne pouvaient jouir de ce privilège, l'héritage royal reviendrait à Marjory, fille unique du roi Robert, et

CHAPITRE XI. ttl

aux descendants de cette princesse. Elle fut aussitôt mariée i Walter, grand sénéchal d'Ecosse ; et comme de cet heureux mariage naquit un Gis qui, dans une génération postérieure, succéda au trône écossais , leur postérité occupe maintenant celui de la Çraode-Bretagne.

Oïl pent présumer que Robert , connaissant le caractère martial de son frère {klouard et son expérience dans la guerre , aima mieux permettre à lui et à ses enfants d'occuper le trône , que le léguer directement à sa propre Glle; et par là exposer rétat encore mal affermi au gouvernement d'une femme. Mais le monarque, ii y a aussi lieu de croire , craignait sans doute que la bouillante yaleur et l'ambition immodérée d'Edouard ne le poussassent i contester le droit de sa Oile ; et Robert voulait, au sacriGce même de ce droit qui ne devait être qu'ultérieurement valable, épargner à l'Ecosse le risque d'une compétition au trône, quMl savait par expérience être la cause d'tm si grand nombre de maux. Si tel fut le mobile de sa conduite, c'est un nouvel exemple de la tendresse paternelle que le grand Bruce portait à la nation dont il avait restauré la monarchie et assuré l'indépendance.

Mais l'ambition d'Edouard Bruce était trop impatiente pour qu'il attendit que la couronne écossais lui échût par la mort de son frère , quand une occasion qui semblait s'offrir d'elle-même lui présenta la perspective d'acquérir sur le champ un royaume par répée. Ce fut lorsqu'un parti de chefs irlandais, mécontents de la domination anglaise , envoya prier Edouard Bruce de venir à leur secours avec des forces assez considérables pour chasser les Anglais d'Irlande et s'emparer du sceptre de cette belle tle.

Avec le consentement de Robert, qui se félicita de faire ainsi diversion contre l'Angleterre sur un point vulnérable, et peut-être ne fut pas fâché de se débarrasser en même temps d'un esprit inquiet dont l'ardeur n'avait pas à s'employer , Edouard envahit l'Irlande à la tête d'une armée de six mille Ecossais. Il livra beaucoup de batailles et les gagna toutes. Il se rendit maître de la province d'Ulter et fut solennellement reconnu roi d'Irlande, mais se trouva obligé, au milieu de ses succès, d'implorer des renforts du roi Robert; car l'impétueux Edouard, qui n'épargnait jamais sa propre personne , n'exposait pas avec plus de scrupule celle de ses partisans. Ses victoires équivalaient donc à autant de défaites , en ce qu'elles lui coûtaient de braves soldats qui les payaient de leur vie.

lit HISTOIRE D'ECOSSE.

Robert Bruce mena des renforts au secours de son Mre, weù une armée qui le mit à même de parcourir Tlrlande , aiaîs sans obtenir aucun avantage durable. Il menaça Dublin , et pénétra dans l'ouest jusqu'à Limerick, mais fut forcé, par le man« que depovisions, de rentrer dans l'Ulster au printemps de 1317; Quand peu après il revint en Ecosse , il laissa à Edouard une partie de ses troupes, mais emporta probablement la oonvietioft que son frère s'était engagé dans une entreprise qui n'o&ait aucune chance de réussite , puisque d'une part il ne pouvait comp* ter ni sur la foi de ses sujets irlandais , comme il les appelait , ni Bur la fermeté de leurs troupes ,' et que de l'autre , TÉcosse était trop épuisée pour lui fournir de nouvelles recrues d'auxiliaires.

Après le départ de son frère, Edouard termina sa carrière d'ambition à la bataille de Dundalk, où, le 5 octobre 1318, la fortune abandonna enfin un guerrier qui avait si long-temps fatigué

sa pa-» tience par des excès de témérité. Ce fatal jour, il en vint aux mains, contre l'avis de ses officiers, avec une armée anglo-irlandaise dix fois plus nombreuse que la sienne. Un des plus vigou** reux champions , rangé sous la bannière des Anglais , nommé John Maupas, attaqua Edouard en particulier, le tua, mais fut aussi tué par lui. On trouva leurs cadavres étendus l'un sur l'ait^ tre au milieu du champ de bataille. Les vainqueurs mutilèrent Iftchement le corps de celui devant qui la plupart d'entre eux avaient fui tant de fois.Un officier général desÉcossais, appelé John Thomson , ramena en Ecosse le reste de leur armée, et ce fut ainsi que l'invasion écossaise en Irlande se termina , pour ne rien dire de la perte d'une multitude de braves soldats que leur pays regretta cruellement par la suite dans les moments de détresse.

Pendant ces campagnes irlandaises , des événements qui ne manquaient pas d'importance s'étaient passés en Ecosse. Le roi^ qui donnait une attention spéciale aux aflkires maritimes, avait menacé la côte anglaise d'un débarquement sur plusieurs points. Il avait également détruit ce que son ancien et mortel ranemi ^ J<^il de Lom , conservait encore d'autorité dans les Hélnrides) il l'avait même fait prisonnier et renfermé dans le château de Loch«^ Leven où il mourut dans les f^rs. Puis, de nouveaux efforts pour troubler la frontière anglaise renouvelèrent les maux de ees malheureux districts. En 1316, Robert, à la tôte d'une armée considérable , pénétra dans l'Yorkshire et ravagea le pays jusqu'à JUcbmond, qui n'échappa aux flammes que moyennant une fort^

somme. Mais deux tentatives cfassaiii faites m Benrick et sur CmtMe fareat l'ane et l'autre .repoussées arec succès par les garcosoiis anglaises.

Paidant qoe Robert Brace et son frère étaient en Irlande , les Aillais de lear e6té se jetèrent plnsieurs fois sur la frontière. Ma», quoique le roi fût absent, Douglas et Stewart la défendis re»t toujours ayec la plus heureuse valeur.

Un combat remarquable eut lieu près d'un château nomm é linttiauglee, i m viron deax milles au-dessus de Jedburgh . Jame9 Douglas campait dans ce manoir, qui s'élève sur les bords du Jèd , et qu'entourait alors la forêt du même nom qui se prolon ge vers.Ia frontière anglaise. Là il apprit que le comte d'Ârundel, en compagnie de sir Thomas de Richmond , comte de Bretagne, et avec une armée anglaise de dix mille hommes , venait de Northumberland pour le surprendre. Or les ennemis de Douglas , comme on Ta dit d'un de ses ancêtres , ne le trouvèrent jamais mÈdormi , ear il était aussi vigilant que fin et que brave. Il réso« hst aussitôt de se mcmtrer plus ajerte que les envahisseurs. Après avon* choisi un étroit passage qui se trouvait sur la ligne que tes comtes anglais devaient suivredans leur marche, il fit arranger le taillis de droite et de gauche en une espèce de palissade , d'où résulta un déGIé à travers lequel il fallait que la route passât et qni en augmefntaît beaucoup les dtfiicultés naturelles. Il plaça ses ardiers en embuscade près de cet endroit; puis, quand les Anglais se tareùi engagés dans le fatal chemin , il fît pleuvoir sur eux une grêle de flèches et les chargea avec une effiroyable furie. Comme ils ne pouvaient prendre leurs rangs ni pour avancer ni pour battre en retraite , ils furent bientôt jetés en concision et contraints de fuir. Douglas avait le mérite particulier de joindre

le courage personnel et l'écrit aventureux d'un chevalier ^rant i la froide habileté et à la délibération cahne d'un capitaine ac-< eompli 11 s'^ança tête la première dans la mêlée, prit pour ad^Fersaire le comte de Bretagne , le combattit seul à seul et lut; enfonça son épée daus le cœur, Douglas enleva comme trophée de sa vAleof et de sa victoire un bonnet de fourrure que l'infor*» Umé conîte portait sur son casque; et l'écusson de ses descenâ«its est encore ralouré d'une barrière de jeunes arbres en^ Bfémoire du strsrtagème employé avec succès par le valeureux dNgneur lames de Linthauglee.

Ub cfaevatter françM^, nonmié Edmond deCaiOou, commaa«-

dait à la même époque la garnison de la Ville de Berwick dont il avait été nommé gouverneur. Avec la présomption de ses compatriotes, il se vanta de rapporter un riche butin d'Ecosse. Il flt donc une sortie avec une bande de e;afiCons comme lui-môme; mais tandis qu'ils revenaient chargés d'immenses dépouilles, leur marche Tut interceptée par Douglas , et Caillou perdît également sa proie et la vie. Sir Robert Neville était aussi à Berwick. Il accusa de lâcheté ceux des gascons qui survécurent à l'escarmouche ; et comme les pauvres Français tout piteux alléguaient l'irrésistible vaillance de Douglas, Neville exprima fièrement le désir de voir la bannière du chef écossais déployée, ajoutant qu'il livrerait luimême bataille dès qu'il l'apercevrait. Cette rodomontade parvint aux oreilles de Douglas , et bientôt après la formidable bannière apparut dans le voisinage de Berwick où la fumée de hameaux en flammes indiqua sa présence. Robert Neville rassembla ses forces, et sortit pour soutenir en vrai chevalier les paroles

qu'il avait dites. Douglas ne le vit pas plus tôt sortir delà ville, qu'il marcha droit à sa rencontre. Neville et ses gens combattirent avec bra? voure ; même le champion anglais attaqua Douglas corps à corps. Mais l'habileté, la force et le bonheur du héros écossais l'emportèrent : Neville tomba percé pat Douglas , et ses hommes furent défaits.

Un autre incident militaire que l'ardeur du roi , qui se commu* * niquait à Douglas, et qui sans cesse aiguillonnait son habileté, pouvait éveiller un pareil désir de gloire chez des gens même que leur profession éloignait des camps et des combats. Edouard II, voulant se venger de toutes les aggressions des écossais, envoya une flotte dans le golfe de Forth et débarqua un corps considérable de troupes à Dunibrisslesur la côte du comté de Fife.Le shérif rassembla environ cinq cents hommes de cavalerie écossaise, il s'en alla avec eux faire la reconnaissance des envahisseurs; mais dans la crainte de ne pouvoir leur tenir tête, ils battirent en retraite précipitamment. Tandis qu'ils fuyaient ainsi dans un désordre complet, ils furent rencontrés par William - Sinclair , évoque de Dumkeld^ homme aussi remarquable pour son courage que pour sa haute taille, qui résidait non loin de la côte. « Honte ! honte à vous! Iftches chevaliers, à qui on devrait arra* "Cher les éperons de vos talons! » dit le prélat au shérif fogitif et à sa troupe; puis saisissant la lance d'un soldat qui se trouvait près de lui : « Que quiconque aime l'Ecosse me suive ! » s^écria-

CHAPITRE XL IW

t-il.L'intr^ide évêque dirigea alors une charge désespérée contre l4es Anglais qui n'avaiaat pas achevé leur débarquement et qui furent repoussés vers leurs vaisseaux avec perte. Quand Bruce apprit l'exploit du prélat, il déclara que Sinclair serait désormais son évêque , et on le distingua long-temps sous le nom d'évéque du roi.

L'histoire que nous racontons a été si loog-temps une suite continuelle de guerres et de batailles , que c'est pour nous une espèce de plaisir d'avoir à mentionner quelques intrigues d'un genre plus pacifique, qui placent la sagacité de Robert Bruce sous un point de vue aussi remarquable que sa bravoure: Le roi d'Angleterre , mécontent de la prolongation d'hostilités qui lui étaient préjudiciables de toutes parts, et néanmoins ne voulant pas acheter la paix au prix des sacrifices que l'Ecosse exigeait de lui, forma le projet d'obtenir une trêve sans compro* mettre sa dignité, par l'intervention du pape. Jean XXII, alors souverain pontife , obéissant à l'influence anglaise , qui se manifesta, dit-on, sous la tonne attrayante de l'or , résolut de pro» mulguer une bulle qui ordonnait deux années de paix entre l'Angleterre et l'Ecosse. Le document fut confié à deux cardinaux qui eurent ordre de se rendre dans les pays qu'il concernait et de Fy faire connaître. Ces dignitaires de l'église avaient aussi des lettres, lettres scellées et patentes, adressée» aux deux rois. De plus , ils furent secrètement investis du pouvoir de fulminer une sentence d'excomunication contre le roi écossais, contre son frère Edouard, et contre tous autres de leurs partisans qu'ils le jugeraient convenable. Arrivés en Angleterre, les cardinaux dépêchèrent deux nonces en Ecosse, l'évéque de Corbeilet un prêtre nommé Aumori , pour re-

mettre les lettres du pape au monarque écossais. Les deux révérends nonces , afin de voyager plus à leur aise et avec plus de dignité , prirent la route du nprd à la suite de Louis de Beaumont , récemment élu évêque de Durham , qui passait dans son diocèse pour y recevoir la consécration. Mais à un relai de Durham , toute la compagnie fut surprise par une troupe de bandilsque commandaient deux chevaliers delà grande route, nommés Middleton et Selby, qui de soldats étaient devenus chefs de brigands. Insensibles au caractère sacré de ces ecclésiastiques, ils leur enlevèrent jusqu'à leur plus petite pièce de monnaie^ , et laissèrent les deux nonces poursuivre leur chemin vers

4 Furthingy petite tnonnaie de cuivre écossaise. a« x.

FÉcosse ; mais emmenant eaptif réyéqm titulaire , ils ne le relà* ebërent pas avant <f ayoir extorqaé de lui une rançon ai forte, qae pour le payer , il Crilut néceMiirement vendre la raisei^e et tes^ joyaux de la cathédrale.

Quoique découragés par le triste aceu^l qui venait de leur être fait sur le Ihéatrede la guerre, les nonces finirent par arriva de* vaut Braee, et lui présentèrent les lettres du pape. Il cooimaBda qu'onloi lût oeHesquiétaientouvertes^eten écouta la teneur avec beaucoup de respect. Mats, avant d'ouvrir tes épitres scellées, ite s'aperçut qu'elles portaient Tackesse, non do nn, mais du seigneur Bobert Bruce, gouverneur d'Ecosse.** Je ne les recevrai pas, dil-il, d; n'en romprai pas le cachet. J'ai des sujets du même nom que moi, et peut-être qudques-uns d'entre eux sont-ils fonctionnaires du gouvernement. Les lettres du saint pèreleur sont probablement adressées; quant à moi qui suis souverain d'Ecosse

, elles i^ me r^ardent certes pas. » Les nonces s'efforcèrent de pallier la chos&, ils alléguèrent que ce n'était pas la couttmne de l'église, tant qu'une ocmtroverse restait pendante, de préjuger par un mot ou une expression le droit de l'une ou de l'autre des parties. >• C'est à moi, non à Edouard, répliqua Bruce , que la conduite de la sainte église cause pr^udice. Ma mère spirituelle me fait tort me refusant le nom de rm souslequ^ mon peuple m'obéÂt> et si ce n'était que je révère notre mère l'élise, je vous r^xHtelrais différemment. » Les nonces n^avaient plus qu'à se r^irer et à aller remke compte aux cardinaux de leur mission. Ces digmti^es résolurent à tout risque d'exécuté les ordres du pape^ de publier la bulle, et d^user de leurs pldns-pouvoirs. Mats ne se douciant pas d'exposer leurs révérentes personnes au delà des fronti^^ ils remirent à Adam Newton, père gardien des moines mineurSt l'importante et assez périUeute tâche de communiquer à Bobert Bruce ce qu'ils avaient tout lieu de regarder comme ne devmi pas être pour loi d'i^éables neoveUes.

Le pèi^ Newton se comporta avec toute la prudence nécessaire; Avant de s'aventura, lui et les pièces dont il était porteur, sor sur le territoire écossais, il eut soin d'obtenir un sauf-conduit ea 7^;le. Ce Ait alors seulement quH mit la buUe et les instructions pafiales sous les yeux de Bruce etde son conseil ^ mais, voyafit que le titre de roi lui était enlevé, Bobert ne voulut ni les écouter ni les ouvrir, et renditle tout i renmyéavee un {Hrofând mépris» Le père gardien tenta alors^ de proclamer au nom du papelft

nic«tioiia[vecd«8iiUDt}oesteUesdecoière etdedéchHn,que-NewtoA eonun^iiça à craiiuke que les preotet du mécontentement général ne selKHiiassent ni à des parles ni à des gestes. It

sdlicita a^ee ifislamcela bcoltédepénétoririasayant en Ecosse pouryconférw ayec eertains ^élats écossais, ou du moins la garantie de pouvoir regagner B^rwick sans péril. Ces deux requêtes furent rejeiées^et lemaliMireQXpère gartien, recevant wdre de partir immédiatemei^ dut ne compta sur aucune proteetioo. Les lecteurs de^ Tinent sans peine ce qui arriva. Pendant qu'il s'en revenait, le moine tomba entre les mains de quatre brigands qui le dépouiK lèvent de ses papiers et dépêches, qui déchirèrent, dit-on, la bulle du pape, SUIS doute afin d'empécber qu'on ne fît i»age de cett» copie, et le renvoyèrent à Berwiek, sans mal il est vrai, mais hor^ TÎMecaent effrayé. Le plus divertissant de l'affaire est que le Bic»ne, à ^ie (pi'il paraît, n'bénta guère à croire que d'une ma* nière ou d'une autre les pièces d<»it il était porteur avaient passé en la puissance du srtgneur Hob^t Bruce et de ses complices. Ce fut ainsi qu'avec un mélange de fermeté et d'adresse, Bruce éAûda une autorité qu'il n'eût pas été pc^tique de combattre cnk^ Tcrt^nent, et r^iversa les barrières spirituelles dont Jean XXD, ee serviie pootife, voulait l'entourw.

Lorsque le père Adam Newton remit son message à Bruce, ou {dtttât proposa de le lui remettre, le roi d'Ecosse était calhpé avec un corps de troupes dans les bds d'Old-Cambus où il mûrissait secrètement lUie grave entreprise. De toutes les conquêtes septentrionales d'Edouard I"^ Berwick'seul demeurait au pouvoir de son infortuné fils. L'importance de celte place était grande comme entr^>ât commercial, mais plus grande encore comme garnison et ville frontière, puisque celui des deux rois qui en âait possesseur pouvait envabir le royaume de l'autre à plaisir. C'était pour cette raison qu^Édouard I"* avait toujours mis beaucoup de scÂn à rest^ maître de la ville et du château ; que toujours il f avait tenu ^tes troupes nomlnreoses^ et qu'Edouard II, qui sons

tant de ran[Kvts avait i^ligé les préceptes et la politique de soa pèfte, s'était montré fidèle à son exemple en voilant d'un .œil ja* loux à la sûreté de Berwiek. Mais il y avait placé un gouverneur^ qui, ex^^nt une discipline trcq) rigoureuse, s'était attiréla haine des habitants* Un bourgeois nonuné Spaidiag, qui était sans doute écossais d'<»rigitte, comme son nom parait l'indiquer, et qid

certainement avait épousé une écossaise, fut si irrité de quelque mauvais traitement qu'il avait reçu du gouverneur anglais, qu'il résolut, par vengeance, de livrer la place à Robert Bruce. Il forma donc un plan à cet effet, et le communiqua au comte de March, qui avait abandonné la cause anglaise et était devenu bon Écossais. Son correspondant soumit la proposition au roi. «Vous avez, bien fait de m'en instruire, dit Bruce, avec une finesse qui montre, sa connaissance du cœur humain et du caractère de ses généraux: Douglas et Randolph sont rivaux de gloire, et si vous n'aviez confié le secret qu'à Tun d'eux, l'autre aurait cru qu'on le dédaignait; moi, je mettrai à profit l'habileté de l'un et de l'autre. >» En conséquence, il ordonna que ses deux meilleurs capitaines se cbarr geassent de l'entreprise. D'accord avec Spalding, ilss'approchérent des murs de la ville une nuit où ce bourgeois était de ronde, et forent secondés par lui dans l'escalade. Quelques-uns de leurs soldats, à peine entrés dans la ville^ rompirent leurs rangs pour piller, et donnèrent au gouverneur l'occasion d'une sortie qui, peu s'en fallut, coûta cher aux assaillants. Mais Douglas, Randolph, et un jeune chevalier qui se nommait sir William Keith de Galston, après avoir rudement combattu quelque temps, repoussèrent les Anglaisdans l'enceinte du châ-

teau, qui ne tarda guère à se rendre lorsque le roi en personne se présenta devant lui. BrucCf ea-r chanté d'une telle acquisition, en donna la garde à son courageux gendre, Walter, grand-sénéchal d'Ecosse^ et fit largement approvisionner la place pour une année, car cinq cents gentilshommes, amis ou parents du grand-maitre ofirirent leurs services pour augmenter la garnison.

Après s'être ainsi assuré de cette importante capture, Bruce recommença ses ravages dans les provinces septentrionales de l'Angleterre, brûla Northallerton, Boroughbridge, et Skiptonen-Craven, força Rippon à se racheter moyenant mille marcs d'or, et quand il revint de ces incursions dévastatrices, il ne rencontra aucun obstacle, aucune résistance *, ses soldats chassaient leurs prisonniers devant eux «comme defs troupeaux de moutons.» De tels passages empruntés aux historiens anglais, rappellent au lecteur l'invasion des Pietés et des Soots contre les Bretons si peu guerriers du sud.

Mais la prééminence que les Écossais obtinrent pendant ce règne I5ur les Anglais ne repose pas uniquement sur une supériorité de courage de la part des premiers, quoique sans dpute

CHAPITRE XI. m

leurs cohtinuenes yictoires, en leur inspirent nne noble conflance, eussent momentanément refroidi Tardeor martiale de leure adver^ saires: c'est à l'habileté des chefs^ c'est à la perséyérante unité de plan qu'ils suivirent, que les succès de l'Ecosse peuvent être justement attribués. Les discordes qui divisaient la noblesse d'Angleterre étaient souvent terribles, et les querelles

publiques du roi et de ses barons n'entravaient pas moiiis la marche du gouvernement que la défense militaire du royaume. Les six comtés do nord avaient tant souffert depuis tant d'années, qu'ils avaient perdu toute habitude de se défendre, et qu'ils aimaient mieux composer avec les Écossais en leur payant des rançons et des tribus, qu'attendre de leurs compatriotes un faible secours qu'ils ne leur pté^ taient qu'avec répugnance. Beaucoup même des habitants de ces comtés, sur qui le joug du vasselage pesait d'autant moins qu'ils étai^it proches de la frontière, préféraient se joindre à l'ennemi pour piller des provinces plus septentrionales, que protéger les leurs. Enfin toute la contrée était dans un tel état de méoonten« tement, de division et d'anarchie, qu'on ne pouvait combiner les forces nationales vers un but commun.

Si nousomettons pour le moment quelques aflkires civiles d'une gravité néanmoins considérable, et suivons les événements de la guerre, il nous faut mentionner ici qu'Edouard II, piqué au vif d'avoir perdu Berwick, résolut de tenter un effort désespéré pour reprendre cette importante forteresse. Après avoir conclu un arrangement temporaire avec ses barons, i la tête desquels était son parent, Thomas, comte de Lancastre, le roi anglais parvint à réunir une puissante armée avec laquelle il investit la place te 24 juillet 1319.

Gomme les murailles de Berwick étaient si basses, qu'un homme, en se tenant debout, pouvait porter un coup de lance à un défenseur sur les remparts, on décida qu'une attaque générale serait tentée sur tous les points à la fois. En même temps un vaisseau anglais, rempli de soldats qui devaient, de ses vergues et de ses agrès prendre les créneaux à l'abordage, entra dans l'embouchure de la rivière. Mais lorsque ce navire approchait déjà des

murs avec ses vergues disposées en conséquence, il toucha sur un bas-fond et fat aussitôt incendié par les Écossais. L'attaque du côté de la terre, après avoir été soutenue avec courage et repoussée avec obstination peqdant plusieurs heures, 6nit par ne pas être couronnée d'un plus grand succès. Les assiégeants qui avaient perdu

beMieoiipdeiBOBdeseretifièreBt iriorsdaiifl teois tr«Bebéni. Le lendemain, ils firent afmeer nne aMehîae tornûdable, qiprté» traie, qoi consisttit en un Tuito tiangavd brméée grosses pentres et couvert d'un toit raeBoé comme le dos de rmimal dont elb prenait le nom. Cosame la ie9êmd»oa tortne romaine, la htne, eet ilrî mobile, était destinée à ^pirantir nne tnmpe de nûnei^ qu'appliquant restrémité de la machine contre la muraille, ils aapaient les défensesde ia jriaee. Les Eeossais araîent remis tenr inlut en Thabilêté d'un soldat mercenaire renommé pomr sa Bdeam eoaame ingénteur. Cet homme, du nomde JoimCreb^etFJamnil de naissanoe^ avait érigé uim inmaense ealapuite, machine propre, comme on sait, k kneerdes^ pierres, et avec laquelle ilsepropossâ de détruire la truie anglaise. L'issue du siège devait intdbaMement dépendre de son adresse, car le nombre des assiégeants était assez ecmaidérable pour tenir les défenseurs occupés sur tous les poinb à la fois, de sorte que si nne partie des mors avait été minée aa moyai de la traie, il aurait été diflicile de réunir des soldats pour défendre la brèche. L'énorme engin s'avançait lentement v^s les murailles ; une pierre, puis une seconde, furent en vain taneées cmtre lui, et au milieu des clameurs que les deux armées poussaient, ce massif hangard approchait des forttficatioia. €rab atait oqQo calculé sa distance et la force de sa ma-

chine; il lança une troisième pierre: c'était tout un quartier de roc, qui tomba «ir la lortueeten brisa les poutres formidables. «La truie anglaise a mis bas! » s'écrièrent les Écossais triomphants, Iwsqu'ils méat les soldats et les sapeurs qu'abritaient ce hangard en sortir ei gagner à toutes jambes les tranchées. Puis, jetant sur les déiM de la machine une quantité considérable de combustibles enflani' mes qu'ils avaient eu soin de tenir prftts, ils la réduisirent en cendres. Le grandHsénécbal qui, avec cent hommes de réserve, alhDt de poste ^i poste distribuer du secours, avait disposé de toas ses gens, sauf d'un, quand il reçut l'alarmante nouvcdte que les Anglais étaient en train de forcer la porte de Ste-Marie. Le brave cheva** lier, digne d'être joc que le destin avait arrêté qull fût, le père d'une race royale, se précifûta vers l'endroit indiqué, fit ouvrir i double battant la porte déjà brûlée à demi, et faisant une sortie soudaine repoussa l'ennemi de ce pœnt ainsi que de tous les autres. Quoique la garnison de Barwick se fût jusqu'alors défendtsa avec succès, Bruce commença A s'inquiéter pour le cas où le siège tratoerait en lopgueur^et résolut de chercher i. secourir son

CHAPITRE XL Ul

g«»àre. Attaquer les assiégeants était le mode le plus simple) mais s'il adoptait ce moyen, sa tentative n'aboutirait nécessaii^ sieat qu'à un résultet précaire et douteux, car les Anglais étaient protégés dâuas leur poûtion devant Berwiek par de forts retraa* cbemeots. Ils étaient en outre braves et nombreux; et rien n'était

plus contraire à la tactique adoptée par Bruce que de hasarder une iictkm gib^éaàOj lorsqu'il pouvait l'éviter, à moins que des cir* constances fort avantageuses, qui n'existaleot pas ici, ne le pouik sasfsent au parti conlraire.

Mais il râiolut, pour effectuer la délivrance de Berwiclc de faine une diveisîoii tellement puissante, qu'Edouard se vit obligé de lever le si^. Bans ce but, quinze mille bommes, que Douglas et IU&dk>lph conunandaient, franchirent les frontières occidentales de l'Angleterre, puis tournant à l'est, marchèrent précipitamment sur York, afin de surprendre la reine d'Angleterre qui résidait près de cette riUe. Isabelle fut informée de leur dessein et se hAta de fiûr vers le sud. On peut observer en passant que son mari fnt peu <&iigé envers les gens dont elle reçut les nouvelles qui la mirent à même de preo^bre hi Aute.

Les Ecossais se mirent, comme d'usage, k ravager le pays. L'archevêque d'York, en l'absence d'un chef qui fût davantage du métier, prit les armes, et rassembla une armée nombreuse, mais luîzarrement mélangée; car elle se composait en partie de paysans, en partie d'ecclésiastiques , en partie d'hommes qui n'avaient d'habileté et d'ardeur que ce qu'ils pouvaient en emprunter au désespoir. Les Ecossais les combattirent avec l'avantage que des capitaines pleins de couri^e et d'expérience possèdent sur ceux qui igncH'ent l'art de la guerre, et des soldats vétérans sur des recrues réunies an hasard et indisciplinées. La bataille eut lieu le iO septembre lâlQi, |»*ès de Milton, sur la rivière de Swale. Par le plus simple des stratagèmes qui consista à brûler quelques tas de foin, les Écossais produisirent une épaisse fumée, à couvert de laquelle iuie de leurs divisions tourna sans être vue le flâne de l'armée de l'archevêque, et la prit de dos. Les rangs ir-

réguliers des Anglais, ainsi attaqués par devant et par derrière k la fiais, furent immédiatement mis en déroute avec un grand carnage. Trois cents ecclésiastiques restèrent sur le théâtre de l'action ou furent tués pendant la fuite. Beaucoup aussi de fuyards périrrat dans les eaux de la Swale où l'ennemi les força de se jeter. Dans la bar^ bare plaisanterie de l'époque, cette bataille, où le clergé fit de$

pertes si nombreuses, fut appelée la bataille blancbe et le chapitre de Mil ton.

Les nouvelles de ce désastre obligèrent bientôt Edouard à lever le siège de Berwick et à marcher au sud dans l'espoir de couper aux Écossais le passage lorsqu'ils voudraient abandonner l'Yoït- ' sbire. A dire vrai, les barons du nord, avec le comte de Lancastre à leur tête, sachant leurs domaines exposés à un ennemi victorieux et infatigable, ne laissèrent aucune alternative à Edouard, mais déguerpirent avec leurs vassaux sans attendre sa permissioiD; Douglas et Randolph, qui n'avaient que des troupes légères sous leurs ordres, ne se souciaient aucunement d'avoir i se mesurer avec l'armée royale d'Angleterre. Ils évitèrent donc l'ennemi en se retirant vers leur propre contrée par les frontières occidentales, chargés de captifs et de butin -.ils avaient pillé dans cette incursion quatre-vingt-quatre villes ou villages. Vers la fin de la même année, Douglas recommença ses déprédations dans le Gumberland et le Westmoreland, et revint encore avec un nombre inouï de prisonniers et de bestiaux; il détruisit môme les récoltes qu'il trouva dans les fermes. On dit que le nom de ce chef terrible et toujours heureux était devenu si formidable que les mères avaient coutume, dans les contrées du nord, pour imposer

silence à leurs enfants lorsqu'ils criaient, de les menacer de Douglas le Noir.

Ces sinistres événements amenèrent une trêve de deux années, à laquelle Bruce, qui avait beaucoup à faire pour établir Tordre dans l'intérieur de son royaume consentit avec joie. La fixation du mode d'héritage au. trône , dont l'incertitude avait causé tant de malheurs, et le succès d'une réconciliation avec le pape, étaient les principaux buts civils à atteindre. Le premier, sans doute, avait déjà été atteint en partie, et d'autres mesures importantes y relatives avaient été prises ; mais la mort d'Edouard Bruce rendait quelques changements nécessaires.

Un parlement fiitdonc convoqué à Sconeen 1318^ et pour premier acte s'engagea non seulement à garder au roi une invio* lable fidélité, mais encore à lui prêter secours contre tous mortels qui menaceraient les libertés d'Ecosse , ou contesteraient son droit royal, quelque éminentes que fussent l'autorité, la puissance et la dignité de l'opposant, expressions particulières qui désignaient le pape.Tout individu né en Ecosse, qui manquerait à son serment d'allégeance, fut* déclaré traître sans rémission. Comme Edouard Bruce était mort sans héritiers directs, et que Maijoryr

CHAPITRE XI. ia

alors unique enfant de Bruce, était aussi décédée, le tout jeune prince Robert, fils de feu cette princesse et de son mari legiand-sénéchal d'Ecosse , et petît-fiis de Robert , fut reconnu comme devant succéder au trône, à défaut par le roi de laisser des en-

fants mâles. La régence du royaume fut confiée à Thomas Randolph , et pour le cas qu'il mourût, à James, seigneur de Douglas. Des rè- ^ës qui déterminaient la succession à la couronne furent établies, et portèrent en substance que l'héritier mftle le plus proche du roi en ligne directe lui succéderait ; qu'à défaut de celui-ci, ce serait la femme la plus proche de la môme ligne j et^ défaut de toute cette ligne , l'héritier mftle le plus proche dans la ligne collatérale : car on porta toujours respect au droit de parenté, à la faveur duquel le roi Robert lui-même était parvenu au trône.*

Un règl^nent fut ensuite rédigé au sujet des armes. Gomme chaque citoyen peut être appelé à servir pour défendre son pays, tous les Ecossais furent tenus de s'armer selon leur rang et leurs moyens. Tout individu qui possédait en terre un revenu annuel de dix livres, fut requis d'avoir toujours prêts une jaquette de bufile et un casque d'acier ; ceux dont le revenu était moindre purent substituer le fer pour le derrière et le devant de la cui* rasse , ainsi que pour la coiffure. Ces différentes personnes furent obligées d'avoir des gantelets , une épée et une^ lance. Quiconque était propriétaire d'une vache dut se munir d'un arc et d'un carquois de flèches ou d'une pique. On n'arrêta rien touchant les cavaliers. Les grands vassaux de la couronne eurent sans doute à se présenter au combat comme geus d'armes^ mais la politique de Robert Bruce fit reposer la principale défense de l'Ecosse sur son infanterie. On adopta de sages et humaines mesures pour d'une part aviser à l'approvisionnement des troupes lorsqu'elles allaient à l'armée du roi ou en revenaient , et de l'autre pour que ces allées et venues de soldats fussent le moins désastreuses pos^sible aux contrées qu'ils traversaient. Les habi-

tants furent obligés de leur fournir les provisions nécessaires, mais contre de Targent.

t Voir rbistoire d'Ecosse de Tyder, 1. 1", page SiSS. M. Kcrr, dans une bonne his* toire de Robert Bruce, remarque que ces règlements en certains cas supposés, étaient d'une application difficile. Il semble qu'on y ait laissé de l'ambiguïté à dessein; puisque adopter distinctement les règles modernes du droit de succession, eût été jeter des doutes sur le titre en vertu duquel le grand-père du roi, le compétiteur Boberty avait réclamé la couronne, et par suite duquel le iroi lui-même la portait.

Toute fourniture d^annes ou de yivres i F Adglêterre Sat ri^our reasecoeiït prohibée soas^ peine de inart.

Les droits et rindépeiidaiiee de l'élise éecssaôse furent hardiment proeiamés, par vengeance sans doaie de la malyetUance du pape envers Bruce. Les ecciésiasticpies du rayawne: ne {Mirent payer aucun tribut à la cour de Rome. Enfin, \»& Écossais résidant à l'étranger ne purent dépenser leurs revenus bors de TÉ^ eusse. Telles furent les patriotiques mesures adoptées parle parlement qui s'assembla à Scone en 1 3 IS.

Le hautain peolife , Jean XXII , avait été crueUemçïit offensé de la manière dont Bruce avait négligé ses injonctions, à promis d'une trêve, et refusé de recevoir les lettres qu'il lui avait écrites. En 1318, il ordonna aux deux cardinaux de publier les. bulles d'excommunication dès long-temps préparées contre Bruce et ses adhérents. Lesrsôsonsall^uées furent que legoaverâeur d'Ecosse,

comme Sa Sainteté affectait d'appeler le roi ^ avait pris Berwiek pendant la trêve papale ; qu'il n'avait pas vcmiIu admettre en sa présence les nonees>des légats ; etmémte oo lit allusion à certanas motifs secrets que le pape jugea c(Mivenable de taire pour le mo^ ment , maisdont les principaux furent peut'-étre des pensions ac^ cordées par Édcmard au frère et a«x neveux de Sa Sainteté, ainsi fu^à quelques» eardiaanx inttuents qui jouissaient de la faveur et ée la c^aâance du pontife. Ni l'Eglise , ni le peupte d'Ecosse ne firmt attention à ces bulks ^ que les légats publiant cependaaâ avec toute la scrfeanité d'usage. La flamme de la liberté et de rindépendanee nationale- brûlait avec t^ de force et d'éclat pour s^étendre au souite de Rome.

Edouard s'efforça «a vain d'excUer d'uutres princes et d'autres contrées à faire cb^rus avee lui et le pape pour le cri de réprobation qu'ils tftchaieftt d'élever contre Robert Bruce et soa royaume. Il s'adressa au comte de Flandre et à divers seigneurs, à divers états du même pays ^ en les prknt de iponspre toute rela* lion cc»nmeretaleavec les Écossais , ce peuple rebelle et excom^* munie V mais les Hollandais, qui prosqi^riûent à entretenir un libre négoce avec tout le monde , rejetèrent froidement et péremptoirement la proposition.

Le pape s'obstina dans sa colère , et comme elle éclata de nouveau à la suite précisément de la retraite d'Edouard et de la trêve que ce monarque avait conclue avec TÉcosse , it y a tout lieu de croire Que si le saint père reprit ses sévères mesures , ce fut our

GSiJPiTRB Xr. Itt

cattplMfe ao m n^gliis qui tleBorçà ansi de ■ wintenîr um guerre spîrit«eite contre Bruce après arair déposé ses armes teni*

IK>reUe8. A dire vrai ^ od verra qoe Robert aUégua les macbina-* lions d'Edouard près la coar de Rome comme excuse d'avoir Ioh mârae violé la farève. Ces ialrigues, au reste, (breiit couronnées de succès; le pape lança enc<tfe une fèis les foudres de ses execm- ^DQunicatiODS contre Bruce et ses partisans^ dans une bulle d'one èAonne loiigi:mar ; et rineflicacité qui avait accompagné jusque-là tes eSbrts de son ressentiment avait tellement irrité le pape , que tes priais d'York et de Londres reçurmt Twdre de réitérer la eérémonie avec^docbes, chantres et cîergesS tous les dimanches et toutes les fôtes de l'année.

Le psurlenient d'Ecosse prit alors sur lui de répcmdre au pape pour déC^adre sa conduite et ceUe de son souverain. Huit comtes et trente et un barons écossais se réunirent àÀberbrothock ou Arhpoatb, le 6 avril I3i(^ avec les grands officiers de la couronne et d'autres seig^urs , puis > an nom de tous les habitants de l'Ecosse , apposèrent leurs signatures et leurs sceaux i un manîfeate oiâ mtoioire i^ein de ebaleor, dans lequel une forte dose de iMm sens et on mâle esfNrtt de liberté percent au travers d'arguments propres à rîgncMranee du siècle.

Cette âmeuie pièce commençait par une âiomération des preuves de Paueiennebé prétendue de la i»tion écossaise. On y avait détaillé eomment elle était deacaidue de Scùta, fiUe de Pfaa* raou , roi d'Égypte ^ et avait été convertie au christianisme par sarnt André, l'apôtre. Tenait alors la loi^e et barbare liste de noms chrétiens et païens qui, vrais ou faux , composaient la gé* néâlogîe de la famille royale. Après avoir émerveiUé , à ce qu'ita oroYaie&t sans doute , le souverain pontife par les titres de leur nation à une aatique origme, ce doût les Boossats ont été de tout temps plus que passablement jaloux, ils centîDuaient dans un

noble ton d'indépendance. L'injuste intervatition d'Edouard i** dans les aflEaires d'un peuple libre et les calamités que son and)ition avait attirées sur l'Ecosse étaient peintes avec vigueur*, le joug auquel sa tyrannie avait soumis la contrée était refMrésentà comme une sec<»u}e servitude d'Egypte, d'où leur souverain d'à? lors, comme un autre Joaué ou va), autre Mactabée, les avait ti*

i With beîl, boùh and candie, dit le texte, formule consacrée par Tancien rituel^ tf qui rappelle que ^excommunication dcTalt être prononcée au ton des eloche% ^ eiarges alluièa «i das chanti 4a cIm V» A* M.

rés victorieusement par sa valeur et sa prudence. Ils déclaraient que la couronne appartenait à Bruce par le droit de la naissance» par Tempire du mérite, et par la libre volonté du peuple qui la lui avait placée sur la tête. Mais encore, ajoutaient-ils en propres termes, ils ne continueraient pas d'obéir mômeà ce monarque tant chéri et tant respecté, s'il manifestait la moindre disposition à soumettre la couronne ou son peuple à Thommage ou à la dépendance de l'Angleterre ; mais en pareil cas ils feraient tout leur possible pour lui résister et le chasser du trône : ^ Car, porte textuellement la lettre, tant qu'une centaine d'Écossais aura des moyens de résistance, ils combattront pour la liberté qui leur est plus chère que la vie. >» Ils demandaient que le pape ne faisant aucune distinction des personnes^ non plusquele ciel dont il était le vice-roi, exhortât le monarque d'Angleterre à se contenter de ses beaux domaines qui avaient été autrefois réputés assez vastes pour former sept royaumes, à ne plus tourmenter ni opprimer un pauvre peuple, son voisin, dont l'unique désir était de vivre libre et indépendant sur la terre lointaine que le sort lui

avait assignée pour patrie. Ils rappelèrent au pape que son devoir était de travailler à la pacification générale de la chrétienté, pour que toutes les nations pussent alors tenter une croisade en commun et aller reconquérir la Palestine, projet qu'eux et leur monarque brûlaient d'exécuter, si la guerre anglaise ne les en eût empêchés. Il terminaient par déclarer solennellement que si, après cette protestation, sa Sainteté favorisait encore les desseins de l'Angleterre pour Toppression de rÉcosse, sur elle seule devraient retomber toutes les pertes de vie mortelle et d'immortelle félicité qa'occasic«ierait une guerre tout à fait exterminatrice. Enfin lei prélats et les barons écossais protestaient de leur obéissance spirituelle au pape, ets'en remettaient du triomphe de leur cause au Dieu de vérité, avec la ferme espérance qu'il leur enverrait la force de défendre leurs droits et de confondreles rusesxle leurs ennemis. Lorsque l'excommunication papale eut été ainsi réduite à néant et défiée par la voix du peuple écossais , lorsque les nobles parurent bien résolus à faire triompher les droits de leur souverain et la justice de leur cause, le pontife se montra plus accessible aux ambassadeurs écossais qu'on envoya conférer avec lui; et comme le roi de France proposa également sa médiation, le pape se mit en devoir d'établir, sur des bases plus équitables, la paix entre l'Angleterre et l'Ecosse. Il est néanmoins probable que lesjsouve-^

CHAPITRE XI. m

rains principalement intéressés désiraient l'un et l'autre attendre l'issue de certaines intrigues sombres et mystérieuses

qu'Edouard et Robert saTaient tous deux exister à la cour de leur ennemi.

Parlons d'abord des mécontentements intérieurs de TÉcosse. Malgré la grande popularité de Bruce, qui est prouvée par la lettre dont nous venons de donner l'analyse, il y avait eu tant de di^ cordes, tant d'intérêts séparés, tant de querelles avant qu'il montât sur le trône ; et par sa persévérance à détruire le pouvoir desbarons qui soutenaient l'Angleterre, il avait causé une irritation telle, que nous ne devons pas être surpris qu'il y eût dans la masse du peuple, des gens qui portassent à leur roi des sentiments tout autres que ceux de l'amour et du respect, quoique ceux-ci prévalussent parmi la généralité des habitants. Les idées d'envie et de malveillance aboutirent à un complot dans lequel David de Brechin, neveu du roi, avec cinq autres cheva<^ liers et trois écuyers, tous hommes de rang et d'influence, se liguèrent secrètement pour quelque crime de haute trahison. Os étaient convenus, à ce qu'il paraît, d'assassiner le^nA et de mettre sur le trône William de Soulis, sommelier ^ héréditaire d'Ecosse. Le grand-père de cet ambitieux chevalier, Nicolas de Soulis, avait été prétendant à la couronne comme petit-fils de Marjory, fille d'Alexandre II et femme d'Alan Dureward; ce qui en effet lui eût donné un tlroit incontestable si son aïeule avait été légitime. Sir William avait été lui-même chargé récemment de maintenir la trêve le long des frontières, et sans doute qu'alors débauché par les agents d'Edouard^ il s'était laissé aller à entrer dans une conspiration aussi criminelle qu'insensée, comme l'événement le prouva.

La comtesse de Slrathern, à qui le secret du crime fut confié^ le dévoila par crainte ou par remords. On arrêta les conspirateurs

et on les fit juger par le parlement. Sir William de Soulis et la comtesse furent condamnés à une prison perpétuelle. La peine de mort fut portée contre David de Brechin, sir William Malherbe, sir John Logie, et un écuyer du nom de Richard Brown, qui la reçurent sans délai. Quatre autres des principaux coupables eurent aussi à défendre leur tête, mais furent acquittés. Quoique l'acquittement de ces individus et la clémence montrée à l'égard du chef de la conspiration donnent tout lieu de croire que la procédure fut conduite avec équité, sinon avec douceur, cependant

1 Butler, dit le texte. ▲. M.

on était aMrssi peor aceoatmiiéà re^oontar te projet d'oa aoiidr ichangement de gooreniemeiit oa d'une simple iaiiofatiûD dans rétat comme mie chose mérttant k mort^ que leehfttîBifiiitpert6 en €^te occasion semUe avoir passé généraiemeoi jpowr aérère, et que le baspeopi&dofmalenomde^arfeflwiiliiaô'àcelaidbnt les arrêts aVaient taat versé de nofate saog. Le sièele, si faabteè qu'il fèt aa carnage sur les cinmps debataitte, tiait moins tenn Mer avec la peine capitale inffigée eo exécution des lois.

Le sort de Darid de Brechin excita besmoDnp de syn^atUè pnUique. li était jeune, Inrave, albé à k famSte roraie, et s'éftaU detingtté par i^es exploits contre les infidèles dans la teire-^unte. Se tels motife snilirent poor entourera cette ^Kique le mtie con-. damné d'un cliarme qui intéressa k popukce en sa fiitenr et l'eat* pécha de comprendre son crime, de même que rextérienr d'an «Fcoant jeune hommequi va subir le cbàiiment d'un dflitmoi«dio séduit un groupe de spectateurs œnteraes. llfeds à Texo^iticNi des attraits de la naissance, de k jeunesse et de la

vaèeur, il n'est presque rîen qui dioive apitoyer tes auteurs d'aujourd'hui sur le sort méritéde David de Brechin. Savait dans l'origine serviktaose anglaise, et secondé Gomyn, comte de Buchàn, dans son mtiente et vindicative poursuite de Robert firuce à tracées rAberdeenshirfi an 1308. Si à dire vrai il passa sous k bannière de son onde après la tiataitte d'Old^Meldrum, comme Barbour le prétend, il faut qu'il ait ^encore changé une autre fois de parti, car en 1303 il recevait une pension de l'Angl^erre et était gou^^eraeur de Jkindee pour Edouard. Yers 1315^ on le retrouve pnsonoîer de ^erre en Ëooisse ; et quoique probaMememen t il soit resté par k suite fidèle à son oncle, néanmoins le nom de ce chevalier n'afH |»araît dans aucun de ces tKk*oïques exploits qui ont illostrâ la ^erre des années suivantes. Il est présumable que Robert ftruoe n'avait pas confiance en lui, et cette considération exfdiqoe tpBvÊb' ^tre, mais sans l'excuser, pourquoi il entra dans une entr^Hnise contre la vie d'un prodie parent qui avait rendu la liberté ieda pays. Quoi qu'il «n soit, la nK)rt du Jeune bonxme ^Lcita dans le jmMic un profond €hagrin.Sir Ingram d'Umfraville donna en cettn occasion un exemple de ce que nous avons avancé pkis haut toncbant la lég^eté avec laquelle les chevaliers de l'époo^ adoptaient pour patrie tuitôt une contrée, tantôt une autre, et juraient sooœssivement gdétité à {dusieurs souverains. < Je ne resterai pas, dit sir Ingram, sur une terre où un chevalier si noble a subi pour une

CSULPCTHS XI. ' iW

eaoj»^ ftitiki iine iiiort silmitease et si eroel^ il quitta l'Ecosse après aroir <l6iiaiidé et oh to wi k poraMM» que lIobertBrooef-Qiaoooidae^éreuMBMit, de disposera 08a gré de sesdofliames éeossats, et «Ha aMttreflODépée etj» fidélité aa serviœ de PAûg-

Merre. On nteagme ipas ftoUencait jusqa*oà sirfBgFam d'Uatfravine pm?ait eoncevoir que les {HÎTiUigea do fo€hev«)erie s^étoadiawDt C'était laqoatrièaselDis que lukoâne avait changé de paiti : il «yait fMirté ks armes sons Wallace» et petttaAia régenea écossaise d'ensoîle; puis il éUât devenu an* ^«s et a^ait élè, il ta fantailte de fiamoekbom, on des cbevaliers choisis potir tenir la inride du roi. Cette victoire nmena sir In* gram àla cause éeossaise, mais il la qniita définithreroent par pitié et par îolértt peur David de Breelûn, peut-^tre aussi par 4|Q€lque secrète inquiétude coneemant le sort qui pourrait un jour hii être réservé à tuinnéme, lorsque des traîtres étaieat iir frés 4tinc mains du bourreau.

Be même que la conspiration de WiHiam de Soulis et de ses èompHoes était probablement connue d'Edouard d'Angleterre^ de même il est presque certain que Robert Bruce fut mstruit de celle que Thomas, comte de Lancastre, tramait contre le premier monarque. De là vient sans doute que des commissures nonnnés par les deux pei^les se séparèrent sans avdr pu s'entendre sur les conditions auxquelles k trêve devrait être rmplaoée par une paix durable. Edouard en cette circonstance s'^^lOTça de nonvean d'allumer le ressentiment du pape contre i'Ecosae; nais, soil; qnele pontife fût encore ému de la lettre si ferme des barons écossais, soit qu'il jugeât maladroit d'exposer son artillerie spirituelle au mépris en la faisant jouer pour ne produire aucun effet, une. chose sûre est qu'H joua un rôle plus impartial dans k controf verse, et qu'il prit à l'égard du royaume le plus faibte un ton plus cmciliatoire. - *

Il faut maintenant revenir à l'histoire d'Angleterre, les vices principaux du faible gouvernement d'Edouard étaient «on pen-

chant à comHer certaines personnes de sa faveur, sa paresse, son amour du plaisir, et sa négligence des affaires publiques. Les pre* miers troubles de son règne étaient venus de son excessive prédilection pour un chevalier de Gascogne nommé.Pierre Gavesten. Quahdlapuissgtace de ce favori eut été détruite, et lui-même mis à mort par une ligue de la noblesse commandée par l^oraas j comte de Lancastre, le roi sembla quelque temps disposé à vivre

en bonne harmonie avec ses sujets. La mauvaise étoile d'Edouard» cependant, voulut qu'il rencontrât un autre Gaveston dans Hugues Despenser, qui s'empara comme le gascon et abusa comme lui des bonnes grâces de son facile maître. Se voyant aussi odieux à la noblesse que Gaveston l'avait jamais été^ Despenser tâcha de sti** muter la vengeance du roi contre les nobles par qui ce favori avait été mis à mort et surtout contre Lancastre. Le comte, de son côté, sachant à quoi la haine implacable de son souverain l'exposait, se laissa entrahier au crime, néanmoins sans excuse, de s'unir à des étrangers et à des ennemis pour cabaler contre son prince naturel, et cela en dépit de la foi qu'il lui avait jurée. Une alliance offensive et défensive fut donc formée entre le

comte et les nobles d'£cosse, Randolph et Douglas, à condition que les Écossais d'une part envahiraient l'Angleterre pour favoriser les projets du comte de Lancastre, et que de l'autre, les Anglais, en retour de cette fraternelle assistance , emploieraient leur crédit à obtenir une paix équitable entre l'Angleterre et TE<x>S6e. S'il y eut, comme il semble probable, d'autres stipulations, elles demeurèrent secrètes.

Le comte de Lancastre convoqua ses amis et leva l'étendard de la révolte *, mais il n'avait pas suffisamment combiné ses me-

sures avec celles des Ecossais. Il semble aussi que, conune il arrive souvent, une jalousie mutuelle s'éleva entre les conspirateurs indigènes et leurs auxiliaires étrangers. Déconcertés d'apprendre que le roi marchait contre eux, les rebelles se jetèrent dans la ville de Pontefract ; puis, tandis que le comte, après en être sorti} tâchait de se frayer un passage vers son château de Dunstanborougb dans le nord, il fut attaqué par sir André Hartcla, gardien des frontièr res occidentales, et par sir Simon Ward, shérif d'Yorkshire. Vaincu, il fut immédiatement jugé, condamné à mort et décapité; mais plus tard on l'adora comme un saint, quoiqu'il eût péri comme coupable de haute trahison.

Cet éclair de succès qui, après tant de défaites, brilla sur les armes d'Edouard parut lui inspirer; car il était d'un caractère vif et ardent, Tespoir de vaincre tous ses ennemis. Conune jamais la sécurité d'un roi n'est plus grande que quand il vient de décou-^ vrir et d'étouffer une conspiration, Edouard écrivit au pape de ne plus se donner d'embarras pour établir une trêve ou une paix avec l'Ecosse, attendu qu'il voulait la mettre de force à la raison.

CHAPITRE XII

Préparatift (P^onard |NMir eorahlr VÉeoêê/em — f d« eursioDs des ÉcoiMia dang la Lancaahira.— Les Anglaia entrent en Ecosse. — Robert Bruce rsTage la contrée, et éTite une balaiHe. — Les Anglais sont obligés de battre en retraite. — Robert enrabit l^ècosse à son tour, et dérait le roi d'Angleterre près de Pabbaye de Biland.— Irabison et mise à mort de sir André Hartcla. —

TrèTe de ireiie ans.— Négociation de Bandolpb aTec le pape.— Fixation de la couronne d't cosse. — Déposi* tion d'Edouard 11.— Robert se décide à rompre la lrèT6 sons prétexte qu'elle a été rompue par PAngleterre. —Edouard III rassemble son armée à York, avec ua formidable corps d'auxiliaires.— Douglas et Randolph s'ayancent dans le Northumberland k la t^te d'une armée de troupes légères. -Edouard pénètre jusqu'à la Typre sans pouvoir rencontrer les Écossais. -- Récomr pense promise à quiconque donnera nouvelle de leurs mouTements; elle est réclamée par 1 homas de Rokeby. —Les Ecossais sont enfin trouvés, mais dans une posi* tion inaccessible, et ils refusent le combat.— Ils lérent leur camp et Yont s'établir à SUnbope-Park. Douglas attaque les Anglais de nuit.— Les Ecossab se retirent, et l'armée anglaise estlicenciée.— Soudain les Ecossais enyahissent de nouveau l'Angleterre. — Une pacification a lieu; ses articles particuliers.— Maladie et mort de Bruce. — Réflexions sur sa vie et son caractère. — IfTet produit sur le naturel des Écossais pendant son règtte.

Le roi Edouard fit sur une vaste échelle ses préparatifs de cam* pagne. Il exigea querAquitaine et les autres provinces françaises appartenant à l'Angleterre lui envoyassent des soldats, des armes> dQS vivres, et obtint l'autorisation du parlement pour lever dans toute l'étendue de son royaume , des troupes considérables. Les recrues se firent sur le pied d'un homme par chaque village et chaque hameau , avec un nombre proportionnel pour les bourgs où se tenait un marché et pour les villes. D'immenses subsides, pour les frais de l'expédition, furent aussi accordés. Mais , tandis qu'Edouard se préparait encore,Ies£cossaisavaientdéjà commencé d'agir. Randolph franchit la frontière occidentale avec des trou* pes à qui le chemin en était devenu familier ; et à

peine fut-il de retour que le roi lui-même, à la tête d'un corps nombreux, pénétra, par l'ouest aussi, dans le Lancashire, et ravagea le pays de tous côtés. Bientôt Douglas et Randolph qui avaient passé la froo*

tiëre plus à Test, le rejoignirent avec une seconde division ; alors ils parcoururent ensemble la vallée de Furress, dévastant tout sur leur passage et remplissant leurs chariots des richesses les plus précieuses de l'Angleterre. Ce ne fut que le 24 juillet, après avoir coDsaeré Yingt-quatre joius à cette 4îourse dévastatrice , qu'ils revinrent en Ecosse.

On était au mois d'août 1322,quanâ Edouard se mit en marche rers le nord avec um briHanle armée qvà aurait peut-être remporté la victoire à Bannockburn, si on y avait combattu une seconde fois. Mais Gomnie Bruce n'était pas alors engagé à se mesurer dans une bataille en règle avec les Anglais, la réputation de sesarmes ne pouvait souffrir aucun déshonneur de ce qu'il évitait on tel risque, et ses vues profondes en politique militaire lui re* commandaient d'éioder le combat. Il ravagea soigneusement toutes les frontières jusqu'au golfe de Forth, et força môme les habitants à se retirer dans les montagnes avec tout ce qu'ils avaient de i»«écieux. Aussi, lorsque l'armée anglaise entra , ne trouva-t-elle plus qu'une terre de désolation que la famine semblait gaider. Leroi s'avança jusqu'à Edimbourg sans obstacle. Les soldats, chemin faisant, ne rencontrèrent qu'un bœuf boiteux. « Est-ce tout ce que vous avez pris ? » demanda le comte Warenne à ceux qui revenaient avec un si dhétif butin. «Par ma foi, jamais viande n'aura coûté si cher. » A Edimbourg, les Anglais apprirent que Bruce avait réuni ses forces à Cubross, où il restait à épier les

mouvements des envahisseurs. Ceux-ci avaient cru trouver leurs vaisseaux dans le gdfe, et les y attendirent trois jours. Des vents contraires les avaient retenus, les tsoldats souf-^ frïrent de la faim, et Edouard futx>bligé de battre en retraite sans avoir vu un seul ennemi. Ils revinrent par les couvents de Driburg et de Melrose où ils tuèrent ceux des moines à qui leurs kir irmités ne permirent pas de ftiir, violèrent les sanetiîaires , el pillèrent tous les vases sacrés *. Ces crimes dénotant un degré de licence qui, dans one armée, manque rarement de toarner * sa propre perte. Quand les soldats anglais, après beaucoup de privations , retrouvèrent dans leur propre pays l'abondance de toutes choses, ils se livrèrent à de tels excès, que soixante mM« d'entre eux moururent d^inflammatrons d'entraflles et que d'aa-

4 L^eflTet de ces ravages fut réparé par la restauration de Péglise abbatiale de Mel* rose dont- les magnifiques ruines irontrent encore les plus beaux échantillons d^Af* clriteeture çoiblgut, w- t» .

xn. m

ires asKiol leursuiié cony n miiae pmr le reste de lencs jours.

IkAertBruee se hâte de venger par «winvasineur le teiri^^

«Dnerai celle qa'il annt jogé prndeiit 4e iaiaser fure Mr le sien

sa» «Y <WM)9er. il tnveraa la Tveed â te tète <te flcm «rmée^ et <è« cha de prendre le ttuÈàcam de JNorlnH^ nais il n'y pot réossir. Tomefoîsil jipiHrit que le roi dlàoglalerre rénidsaait et ijéparait flealbmes i l'abbaye de BBaiid près MaMan ; et comne les Booe* ans, tfmiqa'îls oointMittîsseDt à pied, se senraîeiit gàiéivJeoMat àafis leurs Toyages de petitschevavx d'une ngoear

et d'une agn lëé extfSDrdfoaireSy Sobert, par une narche toeée, se plaça aoc* dai n et k ïimpioYiaie en iice de rarmée anglaise. Mais elle était rangée daas un ordre adœinUe sur le yersant d'une haute ootline où Ton nepourak arrrrer que par uneeeule route, étroîtei escarpée et diflldie. Bruce eonmaiida à Douglas de débusquer tes jisglais de leur position. Tandis qu'il aNorchait à l'attaque, il M joint par Randolph et quatre écuyers qui offrirent de combattre «DUS lui. Sir Thomas Ughtred et ar Aaiph Cobham^ qai s'étaient portés en ayant de l'armée anglaise pour défendre le passagei, foentune rude et sanglante résÉstance. Mais Bruce, de même qu'à la bataille de Gruachan*Ben , tourna rennemi an moyen d'un corps de HigMandais, qui, accoutumés à la guerre des mon^ ^^^es, gmyîrent la eoUine à certaine distance dxL théâtre de l'action et attaquèrent les Anglais par le flanc et le dos. Le roi Edouard ne paryint à gagner Brîdlington qu'avec la plus grande l^tne^ après avoir laissé derrière lui tous ses équipages et son tré^ sor. Jean de Bretagne, comte de Richmond, et Henri de SuUy, gfftfid-sofflflaelier de France, furent faits prisonniers. Il paraît que, dans qu^ue occasicn récente» le comte avait parlé avec ûpoliiesse de Bruce ; le roi, étddiasant donc une distiuotion entre lui et le reste des captifs français, ordonna que Richmond tùt sévèrement gardé, et ne vit dans les autres que d'honorables oh»rsii&rs qui cbercbaîent des aventures et des batailles, non qu'ils txi voulussent à sa personne, mais simplement pour augmenter leur réputation dans la chevalerie. Le graad-sénéchal d'Eoosse, i fat tete de cinq ceatsgens d'armes écossais, poursuivit l'armée en déroute jusque sous les murs d'York, et en véritaMe chevalier, (c'était la phrase alors en usage) y demeura jusqu'au soir dans l'espéranceque quelqu'un ra sortirait pour combattre. Les £ooasais ramassèrent alors un immense butin dans la

contrée, et s'en levinrent de nouveau vers leur patrie, cbu^gés de dépoiiiites.

IM HISTOIRE D*ÉCOS3E.

La fidélité d'André de Hartcla, qui avait rendu au roi Edouard l'important service d'étoufiér l'insurrection du comte de Lançaș^ ire, lui avait valu le titre de comte de Carliste et beaucoup d'au-» très faveurs royales. Il paraft que le souvenir de ces récompenses ne l'empêcha point de former, contre le prince qui les lui avait accordées, une conspiration semblable à celle de Lancastre qu'il avait principalement contribué lui-même à déjouer. Ce deuxième complot fut découvert, et le comte de Carliste mis en jugement. On l'accusa de haute trahison pour avoir conclu avec le roi écossais, un traité par lequel il s'engageait à l'affermir dans la posses* sion de l'Ecosse. En retour, Bruce devait aider Hartcla et ses complices à exécuter en Angleterre certains projets qui sans doute étaient la destruction du pouvoir de Despenser. Le comte de Carliste fut dégradé des honneurs de la noblesse et de fa chevalerie, et mourut de la mort des traîtres à Carliste même, le 2 mars 1322.

La persuasion des embarras dont il était entouré^ et une nouvelle preuve de l'esprit de révolte qui régnait parmi ses afiidés , firent qu'enfin Edouard désira sérieusement une longue trêve comme préliminaire d'une paix durable avec l'Ecosse. Henri de Sully, le chevalier de France fait prisonnier près l'abbaye de Biland, servit de médiateur, et une trêve se signa en un lieu appelé Thorpe. La ratification, datée de Berwick le 7 juin 1323, en fut faite par Bruce sous te caractère formel et avoué de roi d'Ecosse, et acceptée ainsi par te monarque d'Angleterre. Elle devait durw treize ans.

Bruce eut alors le loisir de songer à se remettre en paix avec fiome, et il n'y manqua point ; car si l'excommunication qui pesait sur lui n'avait pas grande importance dans ses propres domaines, elle devait lui être fort désavantageuse dans ses relations avec les autres états et royaumes d'Europe. Le roi envoyadoncà Rome son neveu,]ecélèbre Randolph, comte de Moray, qui mena la négociation'avec tant de tact et d'habileté, qu'il décida le saint père à écrire à son royal cousin, une lettre oûjil lui donnait le titresi long4emps refusé de roi d'Ecosse. La délicatesse de la discussion était si grande, que nous sommes surpris de voir un guerrier du nord qui avait à peine respiré d'autre air que celui du champ de bataille, capable de prétendre et de parvenir à un tel avantage sur le subtil prêtre italien dans son propre art de la diplomatie. M^is les qualités qui constituent un talent militaire de premier

CHAPITRE Xn

ordre sont les*mémes que celles d'un parfait politique. La finesse, pour combiner les plans d'attaque, la prudence, pour prévoir et déjouer ceux de son aintagoniste, le sang-froid et la sagacité, pour apercevoir et saisir chaque occasion favorable, doivent se trou- Ver au même degré dans l'un conune dans Fautre. Le roi d'Angleterre fut extrômement irrité contre le pape, et intrigua tant à Rome pour reconquérir son influence et en user au préjudice de Kobert , que ses machinations secrètes près cette cour furent plus lard alléguées par les Écossais comme motif de leur violation de la longue trêve conclue entre les deux pays.

Aandolph déploya encore ses talents diplomatiques dans la négociation d'une ligue que les circonstances de l'époque sem^ blaient nécessiter absolument entre la France et l'Ecosse, et qui fut en effet conclue. Cette alliance française engendra une foule d'événements qui furent fort préjudiciables à l'Ecosse dans les-siècles postérieurs, et obligea plus d'une fois le pays à combattre les Anglais, lorsque son intérêt manifeste eût été de demeurer neutre. Mais ces fâcheuses conséquences ne furent pas si palpables pour les Ecossais, que l'avantage immédiat de s'assurer l'aide et le soutien d'une riche et puissante nation qui, comme eux-mêmes, était l'ennemie naturelle de l'Angleterre. Ce traité avec la France, dcmt les suites funestes se développeront dans l'histoire subséquente de l'Ecosse, était à la fois offensif et défensif; mais devait n'avoir d'effet et n'être obligatoire de la part de TÉcosse qu'à l'expiration de la trêve de Berwick.

Les Ecossais jouirent alors, ce dont leurs orageuses annales n'offraient pas d'exemple, de quelques années d'une paix non interrompue. Divers changements survinrent dans la famille royale 5 le premier et le plus heureux fut la naissance à Bruce d'un fils qui plus tard succéda à son père sous le nom de David II. Mais la mort du gendre du roi, le vaillant Walter, diminua la joie de cet événement. Sa femme^ la princesse Marjory, était morte en 1316> peu après avoir elle-même donné le jour à un enfant mâle. La conduite du grand-sénéchal d'Ecosse à Bannockburn, malgré son extrême jeunesse, au siège de Berwick, où il défendit la place contre toutes les forcés de l'Angleterre, à Biland-Abbey, et en d'autres occasions, l'avait mis au premier rang des guerriers écossais de cette héroïque période.

Par suite de ces changements survenus dans la famille du roi, un parlement fut réuni à Cambuekennetb en juillet 1326, et il est

âiene de remwqoe qve tes représBBtaanto en hxirgsrofanK y ftarent admis pour la prmniàre foîsv signe certain du réiabUsse* ■Mit de te prospérité du paya qui avait toujonra marchédetront avec raccre i a ocm eni de Fimpartaiiee des yiUes^ oo plutôt y a^ait ooDtribaé.

Dans ce parlement les états prêtèrent scrmeoi de Gdélité au petit David, fite de Robert Bmce, et, pour te cas où il mourrait sans héritiers, à Robert Stuart, fils de Walter Stnart^si récemment mort et pleuré^ et de Marjory, aussi décédée» fiUe de te première femme de Bruce. Le raéane parlement octroya au roi un dixième des revenus de toutes tes terres du royaume d'Ecosse, qui serait levé d'après les év^uations faites sous le règne d'Alexandre III.

En Tannée 1327, il se fit dans le gouvernement d'Angteterre une révidution qui exerça beaucoup d'inQuence sur lesrappcurtsde ce royaume arec l'Ecosse. Les quelques partisans du comte de Laneastre qui avaient demeuré dans l'état se liguèrent à celte époque avec l'ambitieuse rane Isabdte et son &vori Mortimer, dL parvin-> lent à dépouiller Edouard II de soo autorité souveraine, ce que te même faction avait est vain tenté sous Lancastre et sous Bartcla. Le matbeureux roi» plus faibte qu'obstiné, abdiqua alors de force eo faveur de son fite Edouard lil, A ainsi détrtoé, fut jeté ea pri* waa où enfin on l'assassina cruellement.

Il est probaUe que si Robert Bmee se détermina à profiter des troubles occasimiés en Angleterre par cette «mvulsioo, à en-

freindre la trêve et à recommencer la guerre, ce fut pour obtenir de ses adversaires une paix avantageuse. U ne manquait pas de prétextes suffisants pour agir de la sorte, mais <« peut douti^ qu'il en cdt teit usage si l'occasion de reprendre tes armes contre un voyaume gouverné par un entent et <fivisé par des tectknis ne loi avait passemUé si propice. Toutefois, ses motife appare&ls fur^at que, quoiqu'un artkte du traité de Thorpe, ratifié à Berwkk» portât que l'excommunication spirituelle prononcée contre Bruce serait suspendue jusqu'à la fin de la trêve, Edouard n'enavait pas moins tÂcbé, par d'obscures manœuvres à te cour de Rome, de desservir la cause du roi éoossais auprès du pontife, et d'empè-» dier autent que possible qu'il n'atteignit te bot important d'une réconciliatiœi avec Sa Sainteté; on allégua aussi de te part de l'Ecosse que les croiseurs anglais avaient violé la trêve par l'inler* roption qu'ils avaient apportée au commerce entre les Flunands et les Ecossais^ et surtout par te ciqrfure de plusieurs vaisseaux

SMrebBad» pmur huqimkk attemie iactaBuulé se pouvait être

La TérJiésenhteqtieltobârt^ qui avait ees eauaes et c€s pré^ tASble» ^eafireiudre la irève^ voulut profiter de l'occasion que les trouilles intérieurs de l'Angleterre lui offraient, pour amener les ^oscs à une issae déâaitive, et «oit recommencer la guerre dans des OfreoBstanees qui étaient favorables^ soit obtenir un éclatant aveu de l'indépendance de rÉcosae et une formelle reconnaissance desespropresdffotts i la couronne. Froissart et d'autres historiens ont prétradu que le roi écossais désira aussi prendre avantage de l'oceasion poor acquérir une souveraineté durable dans certaines parties des provinces septentrionales de l'An^^terre. Il est fort profadile qu'une teUe demand^fut pro-

duite et basée sur la posseasiofi de ces comtéspar les rois écossais au temps de Bavid P» et plus loi. Mais elle ne fut mentionnée vraisemblablement que d'après kr méthode ordmaore des négociateurs qui demandent tOujomrisbeaueoi^x, afin depouvoir faire des concessions. La pour^* snîte sérieise d'un pareil dessein ne s'acoH^ ni avec la politique de Bruceni aveesa c<Miduite réeUe. Il savait bien que le Northuin* beriand et te Gun^ierland, sur ^lesquels l'Ecosse avait jadis des droits^ étaient alors devenus parties intégrantes de rAngleterre, qu'as tenaient à cette contrée par Ions les liens de la prédilection nationale; et que, en vain la propriété en avait-elle été cédée dans un ÎM^ant de détresse, une tentative de les reconquérir qui serait couronnée de succès deviendrait pour la suite une cause conti* mnile de guerre, car àleur towles Animais, dès qu'ils repren* dmioBt la supériorité, tftebeFsient de rentrer dans leur ancienne eonquète. En eenséquence, Bruce ^ dans toutes ses incursions, traita les districts limitrophes comme appartenant i l'Angleterre, et tastadasa {Aller pur ses marandeors^; tandis que jamais il ne prit de mesures pour se concilier les habitants ou s'assurer d'aucune place ibrte pour se maintenir possesseur du pays. La ligne tirée entre la Clyde et la Selway offrait à l'Ecosse une forte barrière que tonte poesesoon au sud aursûtrendue facile et sans défense. C'est pourquoi, qurad il triompha dans la guerre qu'il entreprit, le Sigace Aobert ne chercha nullement à agrandir le territoire da l'Ecoase, mais plutôt ne négligea rien pour mettre son indépendance hors de tout péril.

Les négociations ouvertes pour proroger la trêve ou la convertir en une paix définitive, but auquel il semble que tendaient les

efforts de Bruce^ unirent au contraire par se rompre tout^^-fiiit entre les deux royaumes ; et Edouard III, déjà animé, quoique toutjeune encore, d'uneardeû'r martiale qu'aucun roi d'Angleterre ne posséda jamais à un plus haut degré, ordonna que ses forces se rassemblassent à Newcastle avant le 29 mai, alléguant que le roi d'Ecosse avait enjoint à ses troupes de se réunir le même jour sur la frontière, et violé la trêve conclue à Thorpe. Cependant le lieu du rendez-vous fut York, et là le jeune roi, héros futur de Gréci, vit se rassembler sous sa bannière une noble et magnifique armée^ à laquelle avaient été joints, au moyen d'un fort subside, cinq cents gens d'armes de HainauU qui passaient alors pour les meil* leurs soldats de l'Europe. Avec les archers et la cavalerie légère qui accompagnaient les gens d'armes, il faut calculer que le nombre de ces auxiliaires s'élevait à trois mille hommes. Mais, comme l'événement le prouva, leurs lourds chevaux et leurs pesantes armures les rendaient impropres à agir dans la contrée marécageuse, sauvage, et hérissée de montagnes, qui devait être le théâtre de la guerre. Une querelle fortuite éclata aussi à York entre ces chevaleresques étrangers et les archers anglais. Beaucoup de sang fut versé de part et d'autre, et dès lors il régna parmi les auxiliaires et les naturels de l'armée d'Edouard une discorde qui paraît avoir été un grand sujet d'embarras pendant toute l'expédition.

En même temps, les troupes écossaises qui se composaient de deux ou trois mille gens d'armes, bien montés tous, et convenablement équipés pour un jour de bataille, d'un corps nombreux de cavalerie légère montant à plus de dix mille hommes, et d'une multitude de soldats-citoyensquimarchaient à cheval, mais combattaient à pied, envahirent la frontière occidentale selon leur coutume, pénétrèrent dans le Gumberland par le côté le plus sau-

vage de cette province, et marquant leur route par des dévastations encore plus féroces que d'habitude, tombèrent sur Weardale dans l'évêchéde Durham. Ces forces, supérieures à tout ce que l'on connaissait en Europe pour une guerre de partisans, étaient confiées à la sagesse, à l'expérience et à l'entreprenant courage du fameux Randolph et du noble seigneur James Douglas qui sans doute avaient reçu de Bruce ses instructions détaillées. Quant à Bruce lui-même, quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-trois ans, il était attaqué d'une maladie de sang, alors nommée lèpre, qui Tempêchait de commander ses troupes en personne.

CHAPITRE Xn. i

Le roi d'Angleterre , d'autre part , à la tête d'ane soperbe armée de soixante mille hommes qui ne renfermait pas moins de cinq cents cbevaliers, et qu'animait la présence tant de la reine-mère que de cinquante dames de haut rang, sous les yeux desquelles elle se mit en marche^ partit d'York avec la ferme résolution de cbfttier les envahisseurs qui dévastaient son royaume. La bouillante ardeur du jeune monarque était d'autant plus excitée, que Bruce lui avait envoyé par un héraut un déO où il annonçait devoir, suivant son capric^, mettre tout à feu et à sang sur les frontières anglaises.

L'armée des Anglais s'avança dans le meilleur ordre , et atteignit le Northumberiand, où la première nouvelle qu'ils reçurent de l'enneoiî fut d'apercevoir de la fumée et des flammes s'élever des villages qui avaient à souffrir de la présence des envahis-

seurs, signaux qui se montraient de tous côtés aux limites de l'horizon. Les Anglais se dirigèrent vers ces affreuses lueurs , mais sans pouvoir atteindre les coupables. Pendant l'espace de trois jours, les Ecossais , armés légèrement et pleins d'agilité, prouvèrent par ces irrécusables indices qu'ils n'étaient qu'à cinq milles de l'armée anglaise , mais à part cela, on ne put ni les voir, ni les forcer à combattre. Après une vaine et fatigante poursuite qui dura soixante-douze heures, les Anglais, désespérant de joindre un ennemi si agile, revinrent enfin vers les bords de la Tyne, résolus à attendre les Écossais sur cette rivière et à les empocher de rentrer en Ecosse. Cette résolution semble avoir été prise dans la folie idée que les Ecossais, à qui toute la ligne des frontières était connue en détail, chdsiraient de préférence pour sortir d'Angleterre la même route précisément par laquelle ils étaient entrés. La halte sur les rives de la ligne causa autant de préjudice et d'embarras aux Anglais , surtout à leurs auxiliaires , que la marche et la poursuite leur en avaient causé. Les vivres devin-* rent rares, les fourrages plus rares encore; il pleuvait par torrents, et la rivière déborda. Ils n'avaient pour faire du feu que du bois mouillé , et pour se nourrir que du pain qu'ils avaient porté plusieurs jours de suite à la croupe de leurs selles ; aussi était-il détrempé par la pluie et souillé par la sueur des chevaux : Ils se trouvaient à moitié chemin de Newcastle à Carlisle, et trop éloignés de ces deux villes pour en recevoir du secours. Après avoir enduré de telles souffrances toute une semaine , les soldats devinrent si mutins que les chefs résolurent , conune si ce devait

être vn meinâre mal, dé Ms remettre en monNèlamÉt %i d'dier à la reeherehe de ranaée éeosMse.

Les Anglais reeomâieDeèrent donc à marcher dans la direetm du sud , toujours avec f eqmr de rencontrer l'caoïBemi qui ^m i^)otimalt, et puMict^on fut faite dans Fermée cftfô le titre de (dievalier, avec une terre d'un reyenn anntiel de mille livres^ serait accordé comme réCMnpeûse à gmconque indiquerait d'une ixMh niéte positive où Ton pourrait trouver les Ecossais; S'il existe on/ Hit sans pareil dans les annales milj((anres, c'est Men celai- là^ qu'un souverain, dans son propre pays et à ta tête de sa royale' armée, ait cru nécessaire de recourir à une teHe mesure pour connaître la position d'un corps de trente-cinq mille hommes qui devaient étredansundemi-eercled'unrayon de six ou softlieûds tracé autour de ses troupes. Beaucoup de ebevatiers et d'écuyeFS partirent pour alier en quête de renseignement qui fussent dignes deleor obtenir la récompense promise, et celles desdivisioas anglaises qui avaient déjà passé sur le bord septentrional de la Ty ne ne repassèrent pas la rivière sans beaucoup de peine et de

Le 3î JoilleC, Thomas de Rokeby, gentilhomme d'York^^» revint demander ta récompense en question. Il connaissait aussi - parfaitement que pos^ble la position écossaise, car il avait-été fiiit prisonnier par les Écossais et conduit devant leurs eh^. Il teût avoua comment Edouard avait promis dé récompenser quiconqueles découvrirait, et dans quel but il s^étàit approché de leur camp. Sur cet aveu , Douglas et Randolph le raavoyèrent sans rançon, le chargeant de dire au roi qu'ils n'étaient pas mieux ii^^ fermés de ses mouvements que lui-même des leurs, asserton qui toutefois parait fort douteuse, mais qu'ils s'estimeraient Heu-

reux d'avoir à se mesurer avec lui dans leur position présente, qui n'était qu'à six ou sept milles de sa propre armée. Les Anglais se disposèrcait doue au combat et avancèrent guidés par Rokeby qui était devenu sir Thomas. Mais quelle ne fut pas leur mortification de trouver les ennemis rangés sur la crôte d'une roide montagne, au ined de laquelle la rivière de Wear coulait dans un lit de rocfiers> de sorte qu'une attaque tentée en un pareil lieu sur des bomTox» déterminés et sur de vieux soldats, devait remire inévitrfMc^* destraction des assaillants !

Le roi , Selon les règles de la chevalerie, envoya un hétmt àé* flar les Écossais à un eoiEd)at en pleine eampagoe. H otSt^ ^

d'évacuer avec^es propres troupes la rive méridionale et de laia-. ser Tannée écossaise venir s'y former en bataille, ou, si les eiH nemis préféraient abandouner la rive septentrionale et permettre aux. Anglais de passer Teau sans les inquiéter , il se déclarait disposé à l'attaque. Mais Douglas et Rand(dpb sentaient trop bien» d'une part, leur infériorité sous le rapport du nombre et des armes, de l'autre, le grand avantage de leur position présente, pour accepter aucune des deux offres. Ils répondirent qu'entrés en Angleterre sans le consentement ni du roi ni de ses barons , ils demeureraient dans ce royaume aussi longtemps qu'ils le juge^ raient convenable : « Si le roi, ajoutèrent-ils , est mécontent de notre prés^ice^ qu'il passe la rivière et t&cbe de nous châtier. »» Ainsi les deux armées restèrent à se regarder l'une l'autre , sapées qu'elles étaient par la Wear. Les Écossais occupaient la rive du sud , et les Anglais celle du nord : les premiers faisaient bonne obère, grâce aux nombreux troupeaux qu'ils volaientde tous côtés dans le pays, les seconds ne vivotaient qu'à peine, car ils n'avaient de provisi(ms que celles qu'ils avaient apportées avec

eux. i-es soldats de Bruce passaient leurs nuits autour d'immenses feux, qu'ils entretenaient avec la plus grande profusicm pour le plaisir de gâcher du bois anglais, et logeaient dans des huttes ou cabanes de branches : au contraire ceux d'Edouard, campant du côté de la rivière qui avaitété dépeuplé «t saccagé , dormaient la plupart en plein air avec leurs selles pour oreillers et la bride de leurs cbeyaux à la main. Ils étaient en outre fort vexés par les habitants de la frontière d'Ecosse qui, du soir au matin, sonnaient de leurs cors ^ et faisaient un tel vacarme, qu'on aurait cru, au dire de Froissart, entendre tous les diables de l'enfer. Après qu'on se fut ainsi regardé deux ou trois jours, les Anglais s'aperçurent, ua matin où le soleil, se relevait pour la troisième ou quatrième fois, quela place, encore occupée la veille par les Ecossais, était déserte et vide. Ils avaient décampé avec autant de sil^oce que de promptitude, et on découvrit bientôt qu'ils étaient allés prendre, sur la Wear , une autre position nonnseulemoat senddable à la première, mais plus forte même, et masquée par un bois qui faisait partie d'une chasse enclose, appdée le Parc-aux-^Cerfs ^ , et appartenant à l'évêquede Durham. Là les deux partis recommencèrent à s'observer ; les Anglais s'abstenaient de l'attaque, parce que les Ecossais leur semblaient établis dans un lieu trop fort > et

ceux-ci ne se soaciaient pas d'en venir aux mains avec une année supérieure à la leur.

Pendant qu'ils n'avaient presque rien de mieux à faire qu'à examiner les uns les autres leur genre d'équipement, les Écossais aperçurent , du côté de leurs antagonistes, deux innovations qui sans doute eurent dans les guerres postérieures des destinées

bien différentes , mais sont mentionnées par les contemporains comme également merveilleuses. La première ne consistait qu'en une certaine façon d'ajuster ie cimier sur le casque , ce qui s'appelait timbering ^ ; la seconde, au contraire , était le moyen, jusqu'à* lors inconnu , de lancer des projectiles > par l'explosion d'une matière singulièrement inflammable et comprimée dans un tube de fer; en un mot , c'était la découverte du principe sur lequel le mécanisme d'un fusil et d'un canon repose aujourd'hui. Il fallait toutefois que les armes à feu fussent encore bien grossières à cette époque , qu'elles ne produisissent pas de bien terribles effets, et qu'on ne pût augurer la révolution qu'elles introduiraient dans l'art militaire, puisqu'on ne les mentionne que comme une nouveauté allant de pair avec une mode récemment adoptée pour la parure d'un casque.

Mais les Anglais ne demeurèrent pas long-*temps dans le voisinage de Douglas à pouvoir dormir en repos. La seconde nuit après leur arrivée dans cette nouvelle position, cet intrépide chef quitta le camp écossais avec un corps choisi de gens-d'armes , traversa la Wear à certaine distance des quartiers de l'armée, et y pénétra. Lorsqu'il passait devant les sentinelles endormies , il avait soin de dire à la manière et avec l'exclamation nationale d'nn ofQcier faisant sa ronde : « Eh bien? par saint George! personne ne veille donc ici? » H parvint sans être découvert jusqu'à la tente du roi dont il coupa les cordes, puis poussa son cri de guerre : Douglas! Douglas! Le jeune monarque n'échappa à la mort ou à la captivité que par le dévouement de son chapelain et des autres gens de sa maison qui périrent pour le défendre. Voyant qu'il ne pouvait se saisir de la personne du roi , ce qui était son but principal, Douglas se fraya un passage à travers l'armée anglaise qui commençait à revenir de sa surprise, s'arracha

du camp ennemi, et regagna sain et sauf celui des Écossais avec de nouveaux lauriers à son casque.

4 CVst-^^dire constructioi) en bois.

2 Le texte dit engins ou par abréviation gynes^ é?oh lei Anglais ont tiré le tenno moderne de guns ou de cracks de guerre, a. h.

CHAPITRE XIL IM

Le suriendemain de cette rude affaire , les Anglais furent instruits par un prisonnier que toute l'armée écossaise avait reçu l'ordre de se tenir prête à marcher vers le soir et à suivre la bannière de Douglas. Ils imaginèrent que c'était le préparatif d'une répétition de l'attaque nocturne , et passèrent toute la nuit sous les armes. Mais Douglas était trop sage pour employer deux fois de suite le même stratagème. On reconnut au matin que les ilcossais^, après avoir laissé de grands feux brûler dans leur camp, s'étaient éloignés vers minuit par une route qu'ils avait ouverte dans un marais situé derrière eux et supposé impraticable.

Le camp naguère quitté par les Écossais offrit un curieux spectacle tant aux Anglais qu'aux étrangers qui servaient parmi eux. Quatre cents bœufs y gisaient égorgés pour l'usage du soldat. Trois cents chaudrons, improvisés avec les peaux encore fraîches qui avaient recouvert les animaux de leur vivant , étaient rempfa'es de leurs chairs; et des milliers de vieilles marmites, faites de la même manière , étaient éparses autour des tentes. De cinq cents captifs qu'on trouva liés à des arbres , trois cents avaient les

janvhes cassées, mais on ignore si ce malheur leur était arrivé dans quelque combat précédent, ou si on doit l'attribuer à une cruauté gratuite de l'ennemi après qu'ils eurent été faits prisonniers. Les vaillants compagtions de Douglas et de Randolph vivaient absolu* ment comme des meneurs de troupeaux, et comme d'autres Ecossais des classes inférieures vivent aujourd'hui, lorsqu'ils entreprennent de longs voyages. Un sac de farined'avoine était attaché en croupe derrière eux, ainsi qu'une plaque de fer sur laquelle, dit-on , ils faisaient cuire des gâteaux de la susdite farine lorsque l'occasion le leur permettait. Quant à la viande , ils s'en procu-» raient chez l'ennemi par le pillage, et s'en passaient assez bien chez eux. Ils ne faisaient usage ni de sel ni d'aucune autre espèce de nourriture, et ne buvaient absolument que de l'eau.

n est aisé de comprendre qu'avec une telle frugalité , et portant toujours avec eux de quoi rassasier leur faim , ces agiles maraudeurs se dérobèrent sans peine aux yeux des Anglais si pesamment armés, que gênaient également et leur nombreux besoins et l'attirail qu'ils traînaient après eux pour les satisfaire , jusqu'à ce que leur bon plaisir fût de se laisser voir dans le Weardale ou ils ne restèrent que le temps qu'il leur plut. On apprit bientôt que Douglas et Randolph , après avoir fait un circuit de manière à tourner le flanc de l'année anglaise, s'étaient déjà fort rappro^

<5hés de rÉcosse, afin de se réunir à une autre division de troupes ^ossaîses qui avaient franchi la frontière pour leur prêter secours ^n cas de nécessité.

Les Anglais se retirèrent i Durham, abattus et découragés^ surtout les chevaliers et les gens-d'armes de Hainaut , dont la plupart, au lieu dé la gloire et du butin qu'ils espéraient acquérir, ■ avaient perdu leurs bons chevaux et tout ce qu'ils possédaient de précieux. On ne les congédia néanmoins qu'avec des reinercîements et des récompenses ; et on dit que ces troupes, malgré leur complète inutilité dans cette campagne , avaient coûté au royaume d'Angleterre une somme équivalente à 350,000 livres sterling d'argent mode^'ne, ou huit millions de francs.

Le roi Edouard III convoqua ensuite un parlement à York , et H parut y avoir, dans cette assemblée , tendance de la part de l'Angleterre à lever les principaux obstacles qui avaient jusqu'alors fait échouer les tentatives <îe paix. Ainsi , on reconnut Tin* dépendance de fÉcosse.et la souveraineté légitime de Bruce. Les penchants à une réconciliation furent beaucoup fortifiés par la soudaine apparition de Robert lui-même sur la frontière Mentale, où il mît le siège devant les châteaux de Norham et tfAlnwick. Pendant ce temps-là, une forte division de son armée brûlait et saccageait tout dans la pleine campagne, et le Toi s'en allait chassant de parc en parc, c(Mnme s'il eût été en partie de plaisir. Quoique les châteaux assiégés tinssent bon , le parlement d'York consentit à une trêve qu'on résolut de feirc suivre d'une paix-, du reste , comme préliminaires obligés, les îiommes d'état anglais se décidèrent à renoncer formellement aux prétentions de tout genre que les anciens avaient élevées sur le royaume d'Ecosse , et convinrent que toutes les pièces et tous les documents qui pourraient servir à les appuyer se^ raient remis au commissaire de l'Ecosse. Cette convention ftrf souscrite i^ar le roi le 4 mars 1328. La paix fut ensuite conclue à Edimbourg le 17 du même mois de la même année et ratifiée à Northampton le 4 du mots suivant.

On la confirma par nu projet de mariage entre la princesse Jeanne sœur d'Edouard IH et David, fils de Robert le', quoique tous deux fuss^t en(»re enfants. Un pacte amical , dont les articles toutefois ne géirôrent en rien Feffet de ràîliance entre TÉcosse et la France , se signa entre l'Angleterre et l'Ecosse. Bruce renonça an prî^ tîlége <ïe seconde toute révolte contre l'Angleterre xjai éclate»

rtii eu Irltyddft^ et Sdoiiani au droit iTaictar left rebelles ^iii finrgiraieDt i^oatre rScœse dans ses Iles. Oastipula que toatesjes divrtes et tQU9 les parebemins enlevés d'ficœae par Edouard 1^ aernent reaMlua , et le monarque anglais s^wgagea à uaer de tout aoâQ crédit près la cour de Rome pour faire leirer l'excommu^ nicatiido qui pesait sur la tête du roi Robert. Eafk , par suite de ces conditioDs favorables, l'Ecosse dut payer une somme à» â04100 livres. Les foontièras sefaient désormais respectées 4e part et d'autre , et on restituerait la pierre sur laquelle les rois d'Ecosse étaient couronnés. Il y eut du côté des Écoe^ m^ une autre <d3ligatiifm particulière qui entraîna les plus sérieuses oo-Qséquenœs sous le règne suivant. Uarticle 7 de la pai& de Nortbampton portait que certains barons d'Angleterre, &ds <|ue Thomas lord Wake de Lidel , Henri de BeaumcMEit, comte de Bueban , et Henri de Percy , rentreraient dai^ la IxissesskHi de leurs teires et héritages d'Ecosse dont le roî les avait d^iouittés pendant la guerre et dont il était resté maître. I/ei:éoution de cet article lut différée par le monarque écossais qui , on ie p^ise bien, ne se souciait pas trop d'introduire des nobles an^is comme propriétaires terriens en Ecosse. La populace anglaise , pour sa part , ne souffrit pas que la fameuse pierre de Scone tôt enlevée de Westminster où on l'avait dé- {Msée ^ obstination que des vieillards superstitieux ont cru avoir entraîné avec soi son châti-

ment , puisque , par une attraction lente , mais sûre , la mystérieuse influence de ce palladium magn^ique amena le Salomon écossais, Jacques YI , à la soi»- Teraineté du royaume qui en était le dépositaire. On restitua ie^)endant aux bossais la pièce intitulée Ragman's-Roll, c'estè-^re le registre de Rogman, et contenant la listé des barons ei des gens de marque qui souscrivirent en li96 la soumission à Edouard P'; et, gage plus importante la princesse anglaise Jeanne , qui n'entrait que dans sa septième année, fut mise soifô la tutelle de Bruce pour être unie en âge convenable à son jeune Ssaoé David qui était luir*môme plus jeune de deux ans. Les histcH'iens de l'An^et^rre ont dit que le traitéde paix eondu àïTwthampton était déshonorait pour die-, mais lorsque les stipulions sont ju^es et nécessaires en elles-mêmes , elles ne sauraiententratner aucundéshonneur, quelque avantageuses qu'elles putos^fit être. Or, te traité de Northampton était juate, car les Anglais n'avaient nuUitre à lasouveraineté de TScoese i et il était ué-

tessaire, car Edouard ni, non- seulement manquait de force pour repousser l'armée écossaise, mais était obligé de se tenir derrière les fortiiications d'York et de voir les envahisseurs saccager le pays presque jusqu'au bord de l'Humber. Les concessions que la justice et la politique réclament peuvent être cruelles , mais non honteuses à faire; et avant d'adresser un si grave reproche au parlement de Northampton , les savants auteurs auraient dû exa-* miner si l'Angleterre possédait aucun droit sur l'Ecosse, et en se* cond lieu , si ce qu'elle réclamait était un motif suffisant pour con*linuer une guerre malheureuse.

Bruce parut n'attendre que la délivrance définitive de son pays pour terminer son héroïque carrière. Il s'était retiré , pro^ liablement pour jouir d'un climat plus doux, dans son château de Cardross , sur le golfe de Clyde près Dumbarton. Il y vivait dans une royale retraite ; et n'accordant aux nobles qu'une simplicité hospitalière , soulageait la détresse des pauvres par de libérales distributions d'aliments. La marine semble avoir beaucoup oc^ cupé son attention dans les derniers temps de sa vie , et il construisait des vaisseaux sur lesquels il parcourait souvent le golfe voisin. Ne pouvant plus supporter les fatigues de la chasse au chien , il s'étiait rejeté sur la fauconnerie. Nous pouvons i^jouter^ car tout ce qui concerne Robert Bruce est intéressant, qu'un lion et un fou nommé Patrick faisaient partie de sa maison privée. Cependant la maladie dont il était attaqué , et qui, nous l'avons dit déjà, était une espèce de lèpre provenant des souffrances et des privations qu'il avait subies pendant tant d'années, minait insensiblement le peu de forces qui lui restât.

. Lorsque le grand roi sentit sa Gn prochaine, il assembla ses barons et ses pairs autour de lui , recommanda affectueusement son fils à leui^ soins , et se tournant vers le digne lord James de Douglas, le supplia avec instance, comme le plus vieux de ses amis et de ses compagnons d'armes ^ de faire extraire son ôœur . de son corps, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir ; après quoi il conjura Douglas de vouloir bien le porter en Palestine cemmQ rédemption d'un vœu qu'il avait jadis fait d'y aller en personne, mais que le tracas de ses guerres avec les Anglais l'avait toujours empêché d'accomplir. « Maintenant que cet obstacle n'existe plus» ajouta-t-4l, ma santé me met hors d'état de profiter d'une si belle 'occasion, et je dois au moins envoyer mon cœur au lieu

démon C^orps en terre-sainte! Or, il n'est aumonde^êmon ami éprouvé^

CHAPITRE XII. f Mf

ô mon cher caraarade ! un cheyalier plus digne que vous d*exécuter une pareille conunission. »

Tous ceux qui étaient présents pleuraient i chaudes larmes autour du lit, pendant que le roi, d'une voix presque mourante, chargeait de cette tâche mélancolique le plus fidèle do ses parti-* sans et le plus brave de ses guerriers. Robert Bruce mourut le 7 juin 1329, à l'âge presque prématuré de cinquante-cinq ans. On. l'enterra à Bumfermline , où sa tombe a été ouverte de notre temps et son squelette de nouveau enseveli, au milieu de tous les sentimens de crainte respectueuse et d'admiration qu'un tel spectacle tendait naturellement à inspirer.

La vie de Robert Bruce, remarquable sous beaucoup de rap-; ports^ eut ceci de presque particulier, qu'elle se divisa en trois parties distinctes qui peuvent à peine être regardées comme appar-^ tenant au môme individu. Sa jeunesse fut légère, bouillante, inconsidérée; et depuis le moment où il commence à se mêler desâffîures publiques jusqu'au meurtre de Comyn le Roux, même jusqu'à ce qu'il prenne possession définitive de la couronne, il parait n'avoir pas eu d'autre plan de conduite que celui de chaoT ger avec autant d'inconstance que l'inconstante marée^ xeasemr blant ainsi aux barons dont il était entouré, et prêt comme eux à cuivre les projets les plus déraisonnables pour arracheï* l'Ecosse au joug de l'Angleterre, mais non moins prompt à

se soumettre au pouvoir triomphantd'Ëdouard. Puis vient la courte, mais active période où il déploya tant de fermeté, tant de force d'ame, tant de persévérance, et où il supporta avec une patience et une résignation inébranlable la perte de tant de batailles, la mort de tant d'amis, la ruine de tant d'espérances, enfin une suite continuelle de désastres au travers desquels la possibilité d'un destin meilleur se laissait à peine entrevoir. Cette époque de souffrance dura depuis la bataille de Metbram jusqu'à ce qu'il repassât de llle Racbrin en Ecosse ; mais dès lors^ sa carrière, en tout ce qui le concerne particulièrement, fut presque toujours heureuse, et il finit par atteindre au comble de ses désirs, à la possession sûre d'un trône indépendant.

Si l'on considère l'ensemble de la vie de Bruce, il faudra reconnaître que les infortunes qui en marquèrent la seconde partie^ c'est-à-dire celle de toutes ses souffrances, lui donnèrent des leçons de constance, de sagesse et de modération , vertus qu'il ignora pendant ses premières années, et domptèrent la fougue

ardente et impétueuse qui ^it naturelle à son caractère comme à celui de son frère Edouard. Il ne se laissa, jamais entraîner par les torts du a)ons»*que anglais, qui avait pourtant finit couler le sang de trois de ses frères, à user de représailles ; et sa généreuse conduite envers les prisonniersde Bannockburn, ainsi qu'en d'autres occasions, honore autant sa prudence que son humanité. Mais il y a un trait de Bruce qui prouve encore mieux la mâle grandeur de son ame chevaleresque . C'était pendant sa campagne d'Irlande; poursuivi par des forces anglaises supérieures m» siennes, il fit halte et offrit la bataille à son désavantage plutôt que d'abandonner une pauvre blanchisseuse qui avait été

prise du mal d'enfant, à la bart)arie des naturels Irlandais. L'habileté personnelle de Robert dans le métier des armes s'élevait si haut, qu'il ftit généralement regardé, dans le cours de ce siècle bdliqueux^ comme un des trois meilleurs chevaliers d'Europe, et qui! accom- Jplit de sa main un grand nombre de prouesses. Cette brillante réputation est basée du reste sur des faits, car les trois Highiandais qu'il tua dans la retraite de Dalry, et sir Henri de Bohun qu'il étendit mort d'un coup de hache eh présence de toute Farmée anglaise^ prouvent un valeureux guerrier, de môme que le plan de ses campagnes dénote un chef prudent et habile. Le talent militaire de Bruce était de premier ordre ; et dans ce qu'on appelle son testament, il légua à ses compatriotes des instructicms qui, pour peu qu'ils eussent su en profiter, leur auraient épargné beaucoup de sauvantes défaites ^ .

4 Les f nslracUoiu dont il 08t Ui parlé «ont contâmes dans me pièce de Ters ié0. nias en Iao£pue latine dont Toici è peu prés le sens :

Les Écossais, à pied, feront toutes leurs guerres,

Ke quitteront jamais les monts ni les bruyères ,

JEt n'auront pour remparts que le fourré des bois.

Leur armure sera Tare avec son carquois,

La faaciie de balaiile et la terrible lance.

Pour dMin ennemi fort éluder la vaillance^

Il devra leur suffire, enfermant avec soin

Des vivres quMls pourront retrouver au besofn*,

P'aUttmef sur leur route un immense ineendie;

Ils rallumeront même au sein de leur patrie !....

Alors, ne trouvant plus que cendre sous ses pas,

L'MiBemi sor laur aol ne ftéjoqroera pas.

Puis ils le poursuivront par des ruses sans nombre'^

L^attaqueront la nuit à Pheure la plus sombre.

Et lui feront surtout ne tapage d'enfer.

Aussitôt qu'un tel bruit retentira dan^ l'air,

Ils verront l'ennemi, dans sa frayeur subite, - Tout comme e^il pl«iviit dee «eups, prendre |a fuite !

CHAPITRE xn. wm

Si, cependant, ses préce^eR ne purent empêcher la natioii écossaise de perdre des batailles, son exemple apprit aux Écossais i en supporter les tristes résultats avec une oonstaiice inéhranlabta. Cest en efibt à rexemple de ce monarque et aux éYénements d'à» règnesichar àl'Ecosse, qu'on peut attribuer^ sanscruate d'erreur) ^e vif auxHir de la patrie qui dès kvs a toujours carMtérisé si ftrtement les Bretons septentrionaux, qu'on en a quelquelMS supposé qu'il ne leur laissait d'sAtention et de déTOuement que fMmr leurs seuls compatriotes ; mais un tel reprodie de prédilee» iion, dit en bonne part, ne saurait être que glorieux. A Tépoque d'Alexandre III et de ses successeurs, les différentes tribus com* mandées tpar ces rois étaient divisées les unes des autres par la

langue et les usages; ce ne fut qu'à force de demeurer sur un «d commun qu'elles parvinrent i s'unir un peu. Mais, après la noit de Bruce, il n'est pLm guère question ni des Scots, ni des Galwé*^ gieoBf ni d^ Pietés, ni des Saxons, m des Bretons de Strath-Glyde. Us avaient tous été, à Texception des Highlandais, confondus dms l'unique dénomination d'Ecossais, et généralement parlaient la langue anglo^écossaise. Cet immense changement avait été produit par la fiision de mille petites différences domestiques dans le creuset de la nécessité. Pendant les guerres contre les Anglais touslesdistricts delà contrée avaient également souffert, et presque tous s'étaient distingués également à combattre et à repousser Tenuemi commun. Il y avait à peine un district d'Ecosse qui n'eût pas vu flotter la bannière de Bruce et envoyé de braves soldats se ranger sous ses ordres; puis, le roi avait porté si loin ses pas errants> il avait accompli tant de voyages et tant d'expéditions ; les appels laits aux indigènes pour qu'ils vinssent de tous côtés à son secours avaient toujours été entendus si bien, que les légères distincticms quiexistaiententre eux avaientdisparu,et que l'état qui, composé d'upe multitude de tribus diverses et à demi indépendantes, avait d'abord ressemblé à un faisceau mal fait, s'était peu à peu changé ^ un tronc fort et indivisible quiavait noérité le nom de royaume.

A dire vrai, la grande dissemblance des deux races saxonne et gaélique pour le costume, la langue et les usages, divisait encore le Highlandais, de son voisin des basses terres; mais cette ancienne ijgne eUe-même de séparation s'était beaucoup amoindrie, beaur coup eflfocée pendant les guerres civiles et le règne de Robert

Or wMk les avi«, les c«m«ils, ^«'en sovtvt

Bruce. L'autorité des Mac Dougal qui, avant que Bruce montât sur le trône, se comportaient en chefo indépendants et faisaient suivant leur bon plaisir la paix ou la guerre, avait été abattue dans le Galloway ainsi que dans TArgyleshire. Le puissant Campbell, d'origine normande, mais que son mariage avec rhéritière d'un chef celtique appelé Dermid O'Duine avait rendu possesseur d'immenses domaines Highlandais, obtint la majeure partie de leurs possessions de l'Argyieshire, et comme il était allié à la famille royale, Gt beaucoup pour empêcher que les habitants de cette pro* vince ne retombassent dans la barbare indépendance de leurs ancêtres. Il y eut encore d'autres grands barons des basses terres qui vinrent s'établir dans les contrées celtiques, et on peut obser* ver en peu de mots à leur sujet que, comme les barons anglo^ normands qui se fixèrent en Irlande du côté intérieur de la frontière, ils ne tardèrent pas ni à prendre les coutumes des Celtes et l'autorité de chefs montagnards si flatteuse à l'orgueil humain, ni , pour conclure , à adopter les titres et les généalogies , quelque antiques et même quelque forgés qu'ils fussent , au moyen des-^ quels les bardes rattachaient les ancêtres de ces parvenus aux anciens héros celtiques dont les descendants avaient droit à honneur et à obéissance^ Toutefois, les Campbell, non plus que les autres grandes familles qui , originaires des basses terres ou de Normandie, s'établirent dans les Highlands, ne songèrent ni à imiter la conduite sauvage des Mac Dougal et autres princes de naissance gaélique, ni à se concilier une indépendance aussi absolue. Les premiers reconnurent l'autorité royale, et obtinrent du monarque une délégation de puis-

sance qui leur permit de se renforcer eux-mêmes et de dominer , ou , comme il arriva, d'opprimer leurs voisins. Ainsi les Highlands, quoique régions d'Ecosse où régnait encore beaucoup de désordre, s'étaient à peu près soumises envers le roî à une obéissance qu'elles contestaient et méprisaientjadis.

Mais rien dans cette longue lutte ne contribua autant à consolider l'état, que l'union qu'elle tendit à établir entre lés hautes et les basses classes. Les barons et les chevaliers avaient , ainsi que nous l'avons observé déjà, presque perdu l'habitude de se regarder comme membres de tel royaume ou sujets de tel roi, lorsqu'ils ne tenaient plus de fiefs situés dans le ressort de sa juridiction. En

i l\ est dit dans un acte de parlement quMls devinrent ipsis Hibernis NiberniorêSp plus Irlandais dans Içurs usai^es que les Irlanilais enx-mdmes.

CHAPITRE XU. |6t

abandonnant leurs fiefs, ils s'imaginaient acquérir le droit de ae choisir un autre maître ; et le titre qu'un monarque possédait à réclamer leur soumission par suite du lieu de leur naissance ne leur imposait, pensaient-ils, aucune obligation indissoluble de fidélité. Quand ils venaient se ranger sous l'étendard royal à la tête de leurs vassaux, ils se croyaient les chefs normands d'une race d'étrangers, dont ils dédaignaient l'origine, et que, comparés à eux-mêmes, ils traitaient de barbares. Ces liens si relâchés entre les nobles et leurs gens changèrent de nature et se resserrèrent quand l'effet de guerres prolongées, quand des défaites nom-

breuses, quand d'intrépides renouvellements d'efforts, et les triomphes qui furent enfin obtenus, attachèrent des chefs tels que Douglas, Randolph ou Walter, à leurs gueiriers, et ces guerriers à leurs chefs. Le dévouement fraternel que de mutuels dangers et de mutuelles conquêtes établirent entre le seigneur et ses vassaux d'une part, entre le roi et ses barons de l'autre; puis la conscience qu'ils avaient de travailler dans le même but , et qui détruisait toute considération, les portait à se regarder comme des hommes unis par un intérêt commun , leur apprirent aussi que toutes les classes doivent leure services à la patrie commune, et leur inspirèrent les sentiments exprimés avec tant de chaleur par le vénérable biographe de Bruce dans des vers dont voici une exacte traduction :

La liberté, quelle sublime chose !

La liberté fait que tout mortel ose

B^un vif amour embrasser un objet!

La liberté dissipe tout regret !

Heureux on est pour peu que libre on vive;

Car, quand à Phomme un tel bonheur arrire,

Il se rit lors et de la pauvreté,

£t du courroux d^un rival détesté.

Et de la haine, et de la jalousie;

Lors, tous les maux qui désolent la vie

Sont contre lui sans pouvoir, et son cœur

Est cuirassé contre toute douleur.

CHAPITRE XUI

DooglM part pwir fOD péleriaa^e «Tec le ccrar de Bruce; il est tué en Espagne. — Bandolph appelée la régence.*^ Rédamations des seigneurs anglais déshérités; ils se décident à enTahir PjBcosae, et ont à icor tête Edouard Baliol.— Mort de Kandolph. — Le comte de Mar nommé régent. -> Dataitle de Dupplin-Moor. — Le conte de Mtrcli se retire de devant Perth.*.- Edouard Baliol esi élu roi, mais immédiatement chassé du trône. ->Sir André Moray est choisi pour régent par les roya- Ustesy mais se laisse faire prisonnier^ — Sfége de Berwick par les Anglais. ~ Bataille de Halidon-HiU. — Grandes pertes des Ecossais.— Les royalistes ne possèdent pins ((ne quatre chftteaux en Ecosse.-^^donard Saliol cède k ^Angleterre les proTÎnces écossaises du sud. •— Délivrance de sir André Moray. — Bandolph, comte de Moray et le grand sénéchal deyiennent régents.^Les royalistes déploient beaucovp d^tivité et triomphent. —Défense de Lochleren.— Défaite de Guy comte de Namur près de Borough-Moor. — David de Straihbogiei comte d^AthoIy est balta et tttéw

Un parlement, convoqué à Gambuskenneth, avait nommé Randolph régent du royaume. C'était' ie meilleur choix qu'on pût faire ^ mais plus tard survinrent des évén^nents qui donnèrent beaucoup à regretter que Bruce , par la périlleuse et lointaine expédition en Palestine dont il avait chargé Douglas, eût privé le pays des services du seul seigneur capable de remplacer le comte de Moray en cas de mort ou de maladie. Cette circonstance dé-

sastreuse, car elle ne mérite pas d'autre qualification, a tellement préoccupé l'esprit des historiens, que plusieurs d'entre eux ont voulu la concilier avec la sagacité de Robert, et, dans ce but, l'ont attribuée à un raffinement de politique de sa part. Ils supposent que, redoutant, pour l'époque où lui-même aurait quitté la scène du monde, la jalousie et les rivalités qui pourraient surgir entre Douglas et Randolph, il imagina un prétexte honnête pour éloigner Douglas d'Ecosse et mettre Randolph son neveu à même d'y exercer une autorité sans conteste. Le souvenir de la bataille de Stirling où Douglas arrêta son cheval, de crainte qu'on ne lui crût l'intention d'usurper l'honneur de la victoire de Randolph sur GlifTord, et de celle aussi de Biland-Abbey où Randolph alla joindre Douglas avec quatre écuyers seulement pour servir comme

CHAPITRE Xm

voloDtaâre sous sm ordres, semble démontrer qae ees braves étaient iocapabies d'aaeune àBulatioo dangereuse i leur pays ou préjttdieiable à leur loyauté. On pensera donc que sans doute bruce ne redouta rien de pareil, mais que mourant pour ainsî dire sous le poids d'une excommunication, il désira se rendre le ciel propice par quelque acte de piété exemplaire ^ conduite tel* lement conforme aux idées religieuses qui étaient en générai reçues à celte époque, qu'elle n'exige pas de plus amples explications.

Néanmoins l'issue du voyage de Douglas fut tout-à-fait fatale i l'Ecosse. Cet illustre guerrier se chargea , selon sa promesse, du

précieux cœur de son ancien maître, et partit pour la Palestine non-seulement accompagné d'une vaillante suite , mais déployant beaucoup de pompe. Après quelques jours de traversée , il débarqua à Séville, et a^nrenant que le roi Alphonse était en guorre avec les Maures, son ardeur à combattre les inflдëles le poussa à offrir ses services. On les accepta avec honneur et reconnais* sance-, mais, un jour qu'il se laissa entraîner trop loin à la poursuite de l'ennemi qui battait en retraite , Douglas, autour duquel ne restaient plus que dix de ses gens , fut environné soudain par des centaines d'adversaires. Cependant, il aurait encore pu échajH per sain et sauf, s'il n'avait chargé pour secourir William Sinclair, un des âens, qu'il vit prêt à succomber sous le nombre. Mais le vaillant chef ne put réussir dans scm généreux dessein , et fut tué par la multitude supérieure des Maures. Jamais l'Ecosse ne per^ dit un plus grand citoyen à une époque où ses talents étalait plus nécessaires. U unissait les qualités rcmanesques d'un mi chevalier au savoir plus solide d'un bon général* Les gens de sa suite qui survécurent , rapportèrent dans leur c(mtrée natale le cœur de Bruce et le corps de son fidèle ami. On déposa le cœur du roi dans l'abbaye de Melrose ^ et le cadavre de Douglas dans l'église du même nom qui renfermait le tombeau de ses ancêtres. 6e seigneur ne laissa aucun enfant légitime , mais il eut un fils naturel qui s'appela le chevalier de Liddiodale^ et qui joue dans les pages suivantes un réle important. Ce fils , en effet , hérita des talents guerri^^ et du courage de son père \ mais 9 hélas 1 sans posséder ses purs et nobles sentiments de loyauté chevaleresque.

Si nous avons demeuré trop long-temps sur le règne de Robert Bruce, que la faute en soità l'étrange variété des faits qui le remr pUssent. D'ailleurs, combien n'a-t-il pas produit d'importants rè-

soltats pour l'Ecosse ! Dans le cours de la guerre , toutes les provinces de ce royaume furent tellement agitées que , comme nou3 l'avons observé déjà, les distinctions même les plus légères qui caractérisaient les habitants des basses-terres et étaient si marquées dans les premiers temps, s'anéantirent, disparurent, et ne laissèrent place qu'à une grande division nationale des Bretons en Écossais et en Anglais.

Randolph s'acquitta du gouvernement de l'Ecosse avec la rare sagesse que l'on pouvait attendre de son expérience. Il savait qu'Edouard III, quoique fidèle par prudence au traité de Northampton , en regardait les articles comme un honteux abandon des droits d'Edouard I", et que le peuple d'Angleterre n'y voyait qu'un avilissant moyen imaginé , sans aucun égard de la dignité nationale , par la reine Isabelle et son ambitieux favori Mortimer pour se délivrer des embarras que la guerre écossaise leur causait. Randolph n'ignorait pas non plus que la famille des Gomyn, encore nombreuse et puissante en Ecosse, se souvenait toujours de la mort d'un de ses membres à Bumfries, de la défaite d'un autre, le comte de Buchan , à Old-Meldrum , et de l'importance qu'elle avait généralement perdue. Le solennel couronnement du jeune Toi et de sa jeune fiancée la reine Jeanne eut néanmoins lieu à Scone, outre que toutes les mesures propres à consolider le gouvernement furent prises. Ces précautions étaient nécessaires, car une tempête menaçait d'éclater.

Nous l'avons déjà^ dit, un articledu traitéde Northampton stipulait que lord Beaumont . lord Wake de Liddel , et sir Henri Percy , seraient réintégrés en possession de leurs domaines d'Ecosse que Robert Bruce avait confisqués. De ces trois seigneurs, Percy seul avait obtenu la réintégration promise. Il parait

certain que le roi Robert avait résolu de tarder autant que possible à exécuter cette partie du traité de Northampton , et si rien n'est plus facile que d'expliquer ce retard par des raisons politiques , on ne saurait en bonne justice y trouver aucun motif valable. Wake réclamait la vallée de Liddel , et c'était un passage extrêmement commode pour franchir à l'ouest les frontières de l'Ecosse. Beaumont, seigneur puissant et riche, redemandait le comté de Buchan qui formait un district éloigné, où il aurait pu se maintenir dans une espèce d'indépendance, et causer beaucoup de tracas au gO^uvernement écossais. Étrangers et Anglais tous deux, il y avait certes du péril à les introduire au sein du royaume. Mais cette

CHAPITRE Xill. lOtt

raison, quoique bonne pour qu'on n'eût pas consenti à Tarticle , était mauvaise pour empêcher qu'on ne Texécutât. L'administration de Mortimer qui ne favorisait pas Beaumont, ne se montra nullement jalouse d'appuyer sa demande auprès de Robert Bruce. Mais quand Mortimer tomba, la réintégration de Beaumont et de Wake fut formellement réclamée parle jeune roi. Pendant ce temps-lÂ, le régent écossais avait appris que les seigneurs anglais en question, et d'autres avec. eux, s-étaient ligués pour envahir l'Ecosse, et, s'ils le pouvaient, détrôner son pupille. Cet acte d'hostilité autorisa Randolph à refuser la restitution qui précisément lui fut demandée sur ces entrefaites.

Pour bien comprendre la nature de cette ligue ^ le lecteur doit savoir , et ici un nom fameux dans l'histoire écossaise va se repré-

senter, que Jean de Baliol, quelque temps roi vassal d'Ecosse, mourut .obscurément dans son château héréditaire de Norman* die , peu apr^s la décisive bataille de Bannockburn , et laissa un fils du nom d'Edouard. Dansl'espoir d'effrayer Bruce, Edouard II envoya quérir en Normandie ce jeune homme qui déployait alors un caractère hardi et aventureux. Ce dernier rejeton des Baliol parut donc en 1324 à la cour anglaise-, il y revint en 1327, et comme il était celui de tous les seigneurs déshérités qui lors de la déposition de son père avait éprouvé les plus grandes pertes , quoique non du fait de . Robert Bruce, naturellement il devint l'un des chefs de l'entreprise formée par Wake , Beaumont, et les autres nobles ou chevaliers qui , de même qu'eux, désiraient rentrer en possesdon de leurs domaines d'Ecosse, mais ne pouvaient pas, à leur exemple , se prévaloir d'une clause expresse dans le traité de Northampton. Ces fougueux et téméraires barons, rassemblant une petite troupe de trois cents chevaux et de quelques piétons, résolurent xle tenter avec de si faibles ressources la con^ quête d'un royaume qui, récemment et à plusieurs reprises, avait défié toutes les forces de l'Angleterre.

Edouard III temporisa : sous prétexte d'observer rigoureuse* ment la trêve conclue entre les deux royaumes , il empêcha que les barons déshérités ne pénétrassent en Ecosse par terre , mais leur facilita les moyens de s'embarquer au petit port de Ravenshire près l'embouchure de THumber, et d'aller ainsi chercher les aventures que la fortune leur réservait.

- Quoique le succès d'une telle entreprise parût impossible , le r^ent Randolph n'en Qt pas moins pour la repousser des prépa-

Tatifs éitraondHaair^. Ce qui d'ailleurs , «n cetèe clmcinsteaee^ devait contrihiier plus ei&acemeiit qxjte tout le re^ au salut 4ai royauaie,c'étaieQt,et seslrameiises talents etsa longue expérience; mais sa patrie fut, au moQfteiit<»ri tique, pri¥ée de si grands a^aur tages. Il mourat à Musoeil^urgh ta»dte qu'il conduisaii Vaitmée écossaise vers le nord , pour s'opposer à la descente que Saliol^ .ses partisans projetaient. Un accident «Ti funeste fut généraleone^ attribué à l'c^et du poison, et on soupçonna un nK>ine fugittf d'être l'auteur du crime.

Il semble que toute bonne administration , toute science wli^ taire, et môme le soin de la défisse commune, furent inconnus ^u peuple écossais quand la mort eut enlevé Robert Bruce , Douglas et Randolph. De vieux soldats , il est vrai , leur survécurent, mais sans chefs, et, dès lors, non moins inutiles qu'une lame d'épée qui n'a plus de manche. Dès lors, la nobtesse, qui s'était ipénéralement soumise à l'habile autorité de Randolph, se divisa en une multitude de factions rivales. Après beaucoup d'intrigues jalouses, Donald, comte de Mar, homme qui n'avait qu'un talent très ordinaire , quoique neveu de Robert Bruce, fut élevé à la régence. L'élection eut lieu à Perth , et ce triste choix venait d^étre fait quand les nobles d'£cosse apprirent que Baliol et les barons déshérités , pénétrant dans le golfe de Forih , avaient débarqué à Kinghorn, battu le comte de Fife, et que, se dirigeant à travers la campagne, ils étaient Tenus s'établir près Forteriot avec la rivière d'Éame devant eux. A leur petite troupe s'étaient joints beaucoup d'adhérents , mais elle ne s'élevait en tout qu'à trois mille hommes au plus. Le comte de Mar, avec des forces dix fois aussi nombreuses , alla camper près de Duj^lin Moor , sur la nve opposée ou droite de la rivière , tandis qu'une deuxième armée qui se composait de barons du sud avec le comte de Mardi à leur tète,

s'approcha jusqu'à huit milles du flanc gauche de l'ennemi. On ne saurait imaginer une position plus désespérée que celle de Bruce , et s'il s'en tira , ce fut par un excès d'audace que }e désespoir put seul lui inspirer. Un secret partisan des barons déshérités planta dans l'Éame un pieu ^ qui indiqua l'endroit où l'on pouvait guéer avec le nK>ins de péril. A minuit, l'armée wor glaise traversa d^ic la rivière dans un profond silence, et se jeta sur le camp de ses nombreux antagonistes , qui , loin de se tenir Sur leurs gardes , étaient appesantis par le sommeil et l'intempérance, car ils avaient ps^ la soirée en débauches et négligé

CaiÀPITRE Xill.

-Blême de placer des se^mcAtes. Les Angtei» firent nn affreux car^ fiage de leurs ennemis, sans que {presque ils se dérendiasent. Seul, le Jeune comte de Moray déploya une valeur digne de son père; réanissaiit les bommesde sa suite, il changea avee succès en tête 4e eette cdomie intrépide et peu nottibrieuse. Mais l'incapacité du comte de Mar qui , aux lueurs douteuses du matin , donna sans Yègle et sans ordre avec une masse confuse, perdit, au lieu de tes secourir, Randolph et sa petite troupe de braves. Il les airéta sans savc^ ce qu'il faisait , et quand il reconnut sa méprise , laràirrnte était àmeam impossible. Les Anglais émoussèrent leurs épées à rhonriUe boucherie qui commençai dès lors , et la perle de l'anaée écossa»e , qui en grande partie fut oocasionée par le ^lésordre de leurs rangs , ou ils se foulèrent aux pieds et sétouCfèrent les uns les autres , ne s'éleva guère à moins de trente mille hommes, ce qui était quatre fois plus que toute l'armée de Baliol.

Après la bataille de Du(^lin , les envahisseurs n'eurent aucune peine i s'emparer de Perth. Comme les fortifications de ceU«

place avaient été détruites pn* Bruce d'après sa méthode •cmlinaire , ies nouveaux possesseurs se mirent aus^tôt en devoir de la protéger au moyen de quelques palissades. Ils tr»vailiaient encore à cette besogne lorsque Farmée du sud, coo»mandée , ainsi que nou» l'avons dit , par le comte de March, se montra dans le vcrisinage de la ville. Les Anglais craignirent qu'on ne leur donnât l'assaut sur le champ et qu'ils ne pu8s«[it y résM^r. Mais lorsque Beaumont vit les bannières de l'a vantarde s'arrêter sur les bai^eurs qui domin^^ la place : — « Ne craignons rien de ces g^is-Jà , s'écria-4-il ; nous avons des ao^ parmi eux. » C'est ce que pi^uva bientôt la retraite du comte de March qui agissait^ a-t-cn supposé, de concert avee les envahisseurs. Une infructueuse tentative fut faite contre la flotte des barons déduérités , qui avait côtoyé le Filfe et était i l'ancre 4ian$ le Tay , par cet ingénieur flamand nommé Crab, qui sous le précédent règne avait sauvé Berwidc. Il parvint à prendre im beau navire appelé le cogue de Beaumont ^ . mais succomba dans ses efforts contre le rei^ de la flotille , et fut obligé de S'enftiir à Berwic^.

Le comte de March rétrograda avec son armée , ta licencia, et bientôt, né dissimulant plus ses sentiments véritables , se

1 Cogue est un mot écossais, d^ordinaire employé pour désigner un yase à boire; mais il signifie iei un vaisseau, un bàtimeat. a. m.

déclara encore une fois pour la cause anglaise. Ce ne fut cependant qu'après la défaite 4es Écossais à Halidon-Hiil , que ce puissant comte et d'autres barons des frontières orientales d'Ecosse, qui , naguère et à contre-cœur, avaient retiré leur obéis-

sance au monarque anglais pour la donner h Bruce , éprouvèrent le désir, alors que la contrainte imposée par sa puissance n'existait plus , de rentrer sous la dépendance de la couronne an-^ glaise, qu'ils trouvaient sans doute plus nominale que celle qui était exercée par leurs proches voisins les monarques écossais.

Quand l'invasion étrangère eut été ainsi couronnée d'un succès 4ont la grandeur contraste merveilleusement avec la faiblesse des moyens employés pour l'obtenir, la conspiration domestique 4ont il vient d'être parlé éclata. Toutes les branches de la famille des Comyn , tous leurs gens qui s'étaient indirectement ressentis des rigueurs exercées contre David de Brechin et les autres conspirateurs mis à mort par ordre du parlement noir, tous ceux qui , dans ces temps de troubles et de viol^ices où tant de maux furent causés et subis de part et d'autre, avaient souffert ou prétendu souffrir ; tous ceux enfin qui nourrissaient d'ambitieuses vues d'élévation sous le nouvel ordre de choses, ou trouvaient que l'ancien gouvernement les avait méconnus, s'unirent pour mener Edouard Baliol à Scone. Là, il fut couronné roi en leur présence ; là , chose non moins pénible que tionteuse à dire, Sinclair, prélat de Dunkeld , que Bruce à cause de sa bravoure appelait son royal é>èque, officia pour la cérémonie du couronnement d'un usurpateur, qui n'avait lieu qu'au préjudice du fils de son héroïque maître.

Si étonnante et si douloureuse que fût certes une telle révolution , elle était de nature à durer plus long-temps que celle qui avait été opérée par Edouard ¥' après la bataille de Falkirk. Alors tout semblait perdu, et si quelques patriotes résistaient encore, c'était plus par désespoir que par l'attente du succès. Alors, quoiqu'on désirât secouer le joug , il n'y avait cependant ni accord ni

parité de vue , quant au monarque ou au mode de gouvernement à substituer. Aujourd'hui, on ne pouvait plus hésiter à ce sujet. La partie sage du royaume , et c'était de beaucoup ja plus grande ^ avait pris unanimement la ferme résolution de replacer sur le trône la race du libérateur de l'Ecosse \ et la foi de ceux qui embrassèrent ce noble dessein , sans être toutà-fait inébranlable , était encore, comme on l'a déjà dit, une

CHAPITRE XIIL

sorte de constance , si on songe aux vacillations des premiers temps.

Edouard Baiioi , possesseur momentané de la couronne écos* saise, montra bientôt qu'il n'était pas digne de la porter. Il se rendit en toute hâte vers la frontière, dont Edouard s'approchait alors avec une armée pour réclamer la part du lion parmi les barons déshérités. Effectivement il avait soutenu de son appui individuel leur entreprise, et leur succès définitif n'avait dépendu que de son aide. Oubliant l'exemple des malheurs paternels , Edouard Baliol replaça en tout point le royaume d'Ecosse sous le joug anglais ; il se chargea à plaisir des fers féodaux que son père même avait trouvé trop avilissant de soufllrir ; il s'engagea sous les peines les plus rigoureuses à seconder le roi Édouand dans ses guerres , lui avec deux cents gens-d'armes , et ses successeurs avec la moitié de ce nombre -, enfin, il agrandit et fortifia les frontières anglaises par la cession de Berwick et de terres d'un revenu annuel de 2^000 livres. .

' Après avoir conclu ce triste marché avec le roi d'Anglet^re, et parla s'être assuré, croyait- il, le puissant secours de cette nation, Bâliol était nonchalamment campé à Annan, lorsqu'il fut surpris par un corps de cavalerie royaliste qui s'était assemblé à Moffat , et parmi les chefs duquel nous trouvons un jeune Randolph , second fils du régent , et frère de celui qui mourut à Duppltn. un Archibald Douglas, frère du fameux lord James ^ un Simon Fraser, et d'autres dont les noms nous rappellent les guerres de Bruce. Henri Baliol, frère de l'usurpateur, périt eà le défendant avec vaillance ; beaucoup d'autres de ses partisans furent tués ou faits captifs , et Edouard lui-même se vit obligé de se sauver à demi nu au delà des frontières anglaises. Ainsi Edouard Baliol, après avoir à peine possédé trois mois la couronne qu'il avait usurpée, se trouvait exilé et fugitif.

Cependant les royalistes avaient rencontré dans sir André Môray de Bothwel , un chef digne de confiance. Il avait été dans sa jeunesse le compagnon de Wallace, et ensuite le fidèle partisan de Bruce, qui, pour récompenser son dévouement , lui donna la main de sa sœur Christine devenue veuve par la mort de l'h^oï* que Christophe Sea ton. Sir André Moray était un soldat de recelé de Bruce, plein de sang-froid , de sagacité et de courage. Il prit tout d'abord une importante mesure ; ce fut de faire passer le jeune roi et la jeune reine en France, où Philippe avait promiâ^

nm sa parole non-seulemenide veiltor à leur saliftt> mai» de potxr^ voir honorablement à leur entretien. Sa seconde tentative eut moins de aoccës. Il essaya de s'emparer par surprise du ehâteau de Roxburgh dans lequel Baliol s'était Jeté , et engagea împrci^ demment S9l propre personne dans le courant de l'attaque qui déjà était asse^ périlleuse. Yoyant un des plos braves écuyers

qui foflsent à son service, nommé Ralpb Golding, ea danger de périr, parce qu'un nombre supérieur d'Anglais l'avait assailli, sir André se précipita à son seeours, et fut fait prisonnier, à l'extrême pré«)udice de la cause royale , car Arcbibald Douglas , quoique braver soldat et frère de Fillustre lord James » ne le resnplaça que pauvrement. Peu après, pour surcrcrft d'infortune, dans unecbaude^ bataille qui se livra sur les frontières , le chevalier de Liddisdale , autrement dit sir William Douglas, fils naturel du noble k>rd de ce nom , se laissa battre avec des troupes considérables , et tomba, eaptif. Il fut traité avec beaucoup de rigueur et retenti prisonnier deux ans. C'est ainsi que l'Ecosse fut encore privée, au moment de sa plus grande détresse, de deux d'entre ses meilleurs guerriers.

Edouard III se prépara dès lors àliider son vassal Baliol. Rét^ fiissant une nombreuse armée , il vint mettre le siège devant Berwick, plaee dont la conservation était ajuste titre r^ardée parler Écossais comme de première importance, puisque Baliol avait cou-* smti à la livr^ à l'Angleterre. Le comte de Marché dont nul n^ supposait encore l'apostasie, était gouverneur dd cbftteau, et sk Atexancb"e Beaton l'était delà ville. Us se défendirent vigoureu-^^ sèment y et brûlèrent ufi grand vaisseau avec lequel les Anglais avaient attaqué les murailles par mer. Mais k garnison fut ré«> daite à une telle extrémité , qu'ils se virent contraints , selon Yor sage de l'époque, de consentir à se rendre s'ils n'étaient pas se^ courus à certain jdur , et qu'ils remirent a cet effet des otages par-*, mi' lesquels était le fils du gouverneur Seaton. Avant le terme fité , une ndmbretise armée écossaise se montra en vue de Ber^ wick^ et parvint à jeter dans la place quelques chevaliers et quet* ques soldats : un des premiers, sir William Keith, se chargea aiors du commandaient de la viUe.

Mais la circonspection des tat^upes anglaises , qui restèrent dans leurs tranchées et refusèrent une action générale ^ empêcha les renforts de faire lever le siège. Pour atteindre à ee but , Doti* $]asi imitut la politique de Bruce eadè pareilles circonstancesi.

CHAPITBE Xin. ÎTt

péïkéftra daos ie Ncrtbsmbeiteid , y exerça dès ravages,,ei menaça d'attaquer le efaâteao de Bamborough où la jeune reine an-' ^aise !PbilJf>pa rendait àcette épcN}ue.Mai9 Bambor€)tigh était asseoe. fort pourdéfier on siège, etd'atlteursle régent reçut bientôt de Ber^ wkk la BNMiyeUe qœ comme la pface était réduite à tonte extré-*« mile , te roi Edouard avait sommé les défenseurs de se rendre d'aqpfè» ia eonrentioa précédemment conclue. Mais eeus-ci , atlégiNmt «roir reçu des secours et des renforts, refusaient. Le roi. â'Aiigklerr& prétendait que, comme l'aide qui lenr était arrivéen^KWsit pas été suffisante pour forcer ses troupes à lever le siège , &f éiaient ternis à lui livrer la place, tout autant que s'ils n'eussent; été nallement secourus ; et il les sommait de se rendre san» retard , sous peitie de mettre à mort les otages. Les historiens écossais disent qu'Édou^d fit en effet tuerie jeune Seaton, et asser près debivillepour que son pèrepûtdesmurailles-voirl'exécution^; mais ce trait de barbarie n'est pas sufGaamment prouvé. Chos& plus certaine, les babitants de Berwick, inquiets pour le sort de leiir^ propres en&nts , conçurent le désir de capituler , et refcH seront de défèzidre pli» long-temps la place. Une seconde négo-^ mtion fut ouverte, et on y convint qee Berwick serait rendu à* dâscréticm, hors le cas que les Ecossais parvinssent à renforcer lai vSle de deux cents gens-d^armes , ou à défaire les Anglais en bfrt taiHe rangée sons' ces mtnrs.

SoitooUi, soit dédain des pressantes recoœmandatimisdu roi-Ro^ beri^ le régefit Douglas résolut de confia te destin du pays à la. chance d'une lutte décisive. Lorsqu'il eut traversé la Tweed, et qn^A Rapprochait de Berwick du côté septentrional, il vppiii que l!arméed'Angieterre était disposée en qiiatregrands batailtens aveei âenoiiibreiixc(»rpsd'arebers pour défendre leorsfb»^». Le terrainr. oeenpé par eux ét^it la crête d'une éminence appelée Halidon- BU. L^ Eco^ais m portèrent sur une ctaatue de hauteurs qui s'éteraîent ea £ace, et an bas desquelles était un marécage. Le 30^ dès la pointe dn jour, n'éoontant qu'une tèmérahr^ impétuo*^ site y ils marchèrent à l'attaque et s'exposèrmt ain^ , pendant qa'ib descendatent ta montagne et traversatent te marais, aux continudles et terribles décharges des archers angl«sv contre tesqads ils n'avaient à opposer aocon corps du même genre. Ib

4 Ofi l^eiit, à «e sulet» amf&nt Pki9l«lre ée Trtler^ vef. IT, p. 31, et les éçtaîrci»iemenU qai se trouyent à rappendice,>Yec Tessai de lord HaUea, sur ce fait particu» fier. W. «.

résultat nécessaire fut qu'ils perdirent leurs rangs et qu'ils s'embarrassèrent dans la vase où beaucoup d'entre eux furent tués. Mais les nobles qui, revêtus de leur armure complète, se battaient k pied en tête de leurs vassaux , firent des prodiges de valeur pour conduire la majeure partie de l'année de l'autre côté du marais; ils y parvinrent et gravirent alors la montagne dont l'ennemi occupait le faite. Là ils attaquèrent corps à corps les Anglais, mais ceux-ci, calmes et parfaitement rangés, eurent bientôt repoussé une attaque faite par des soldats en désordre et hors d'haleine. Après avoir reconnu l'inutilité de leurs efforts, les

Ecossais furent forcés de battre en retraite. Au même moment, les pages et les varlets qui tenaient les chevaux des combattants, voyant la bataille perdue , prirent la fuite et emmenèrent les montures avec eux^ sans s'inquiéter de ce qu'alors leurs maîtres deviendraient.- Aussi cette sanglante bataille se termina par un affreux carnage, et nombre d'illustres seigneurs demeurèrent sur la place.

Le vénérable comte de Lennox, ce fidèle compagnon de Robert Bruce , celui de Ross , ceux de Garrink , de Sutherland , de Monteith , et d'Athol , périrent tous. Une quantité innombrable de chevaliers et de barons succombèrent en outre; au contraire , la perte du côlé des Anglais ne fut qu'insignifiante. Le régent lui-même, Douglas, blessé et fait prisonnier, mourut peu après sa capture. Berwick se rendit en conséquence de cette action décisive, et le comte de March, gouverneur du château, revint ouvertement au parti de l'Angleterre , et fut admis à la faveur et à la confiance d'Edouard.

Les Ecossais, par cette bataille, avaient essuyé un échec que leurs adversaires regardaient comme totalement irréparable* M Les guerres écossaises sont finies , disait la voix publique , car personne n'a plus en Ecosse assez de crédit pour lever une armée ni de talent pour lui donner des ordres. » Dans tout le royaume qui naguère reconnaissait l'autorité de Bruce sans la contester, quatre châteaux seulement et. une tour fortifiée qui méritait à peine le même titre, demeuraient en la possession des royalistes qui soutenaient la cause de son malheureux fils. Le premier était celui de Dumbarton, que sa nature rendait imprenable et que gardait Malcom Flemtng; Lochleven était situé sur une île dans le lac ainsi nommé, et défendu par Alar de Yipont; Urghuart, le

troisième , que Thomas Lander commandait , s'élevait dans rinverness*, Kildrummie, le quatrième, était aux ordres de Chris-.

CHAPITRE XIU. %n

tine, sœur du roi Robert Bruce , successivement veuve du comte de Mar et de Christophe Seaton, alors femme de sir André Moray, retenu en prison ; quant au cinquième , qui était celui de Lockdowa dans le Garrick, John Thomas, homme d'une naissance obscure, mais d'une valeur intrépide, le même sans doute qui ramena d'Irlande les misérables débris de l'armée d'Edouard Bruce, le tenait au nom de son légitimé souverain.

Profitant de cet intervalle de soumission apparente , Edouard Baliol, qui voulait ne rien refuser à son allié le roi d'Angleterre , tint À Edimboui^ une moquerie de parlement. Il jura dans toute la force du terme hommage et fidélité au monarque anglais dont il se reconnut féodalement le vassal -, la ville de Berwick fut livrée à Edouard; et comme ce prince désirait tenir une vaste porticm de l'Ecosse sous son immédiate et directe autorité, Baliol, par un acte de cession solennelle , remit à l'Angleterre la propriété absolue des provinces limitrophes , Berwickskire , Noxburghshire , Letkirsbire, Pebleshire, et Dumfrieshire , ainsi que du Lothian môme avec ses trois divisions , en sorte qu'il abandonna toute la contrée qui s'étend de l'une à l'autre des murailles au nord et au sud par les Romains , et qu'il réduisit le royaume d'Ecosse aux pays situés par delà les œstuaires de FcMrlh et de Clyde, que les Calédoniens libres avaient habités autrefois. Puis il prêta hommage de vassal pour le ' reste du royaume ainsi mutilé ,

ainsi démembré. Enfin dans le même parlement, Baliol récompensa par d'amples donations de terre les barons déshérités dont la bravoure lui valut cet extraordinaire triomphe.

Mais bientôt une querelle qui eut les résultats les plus graves éclata parmi ces fiers seigneurs. Le frère d'Alexandre de Mov^bray mourut^ ne laissant que des filles. Baliol envoya le frère du défunt, comme héritier mâle, en possession de ses fiefs. Mais Henri de BeaumoDt et David Hastings de Strathbogie , comtes de Buchan et d'Athol , épousèrent la cause des héritières dépossédées; et comme Baliol ne tenait aucun compte de leurs plaintes , ils quittèrent la cour dans un état d'exaspération qui ne doit pas étonner entre dès sujets si puissants et un roi de leur façon. Ef« frayé de leur révolte, Baliol changea sa décision, donna tort à Alexandre de Mov^bràY , et s'en fit par là un ennemi mortel , tandis qu'il ne parvint qu'à une douteuse réconciliation avec ses antagonistes.

Vers le même temps , sir André de Bothwell, fait prisonnier»

IM HISTOIRE D'ÉGOSSE.

comme non» l'avons vu à Rosbargh , s'éva<k ou fut relàcbé. retour en Ecosse , au moment où la discorde régnait parmi les> barons anglais , fut le signal d'une insurrection de tous les roya* listes. A eux se joignit le mécontent Mowbray . Richard Talbot qui se dirigeait vers le sud, fut attaqué et battu par William Keitb de Galton qui s'était distingué à la défense de Benvick. Sir André Moray, avec son nouvel allié Mowbray, assiégea le puissant Henri: de Beaumont dans sa forteresse de Dundearg en Buchan , et après lui avoir coupé Teau de manière à l'obliger de se rendre^ exigea de lui une forte rançon. L'impulsion devint générale à tra-

vers l'Ecosse. Les Brandanes, ou habitants du comté de Bute se révoltèrent contre le gouverneur anglais, le tuèrent v et envoyërent sa tête à leur chef, le grand sénéchal d'Ecosse. Dans l'Arnandale et l'Ayrshire où Bruce avait des domaines de famille , lesroyalistes se réunissaient de toutes parts. Le grand s^échal s'é^ tait rendu célèbre par sa bravoure et la noblesse de son caractère. Bu consentement unanime des royalistes, ce courageux et digne jemie homme fut associé à la régence. Le jeune comte de Moray, fils de l'héroïque Randcdpfa , était revenu de France où il s'était sauvé après le désastre de Halidon-Hill, et pressa si rudearent David Hastings de Strabhogie , que non-seulement il le força à se* rendre, mais encore troiwa moyen de le ramener à la boime Cftose. Dès que Baliol vit la défaite de Talbot, la captivité de Bem- SHmt, et la défection des trois plus puissants déshérités, il perdit courage, et par sa fuite en Angleterre montra clairement combiea la grande masse de la nati(»i écossaise était attachée finrmem^it WOL légitime héritier de Bruce.

Edouard III entra done ai Ecosse, dans le doublebuf de soutenir son hissai et de s'assurer la possession des parties méridtc-Hiale» de ce royaume éml la pteine propriété et l'empire abscAu lui avaient ^ eéd^. H ne rencontra aucuneréi^stance , car les £co(»* saàar ne mirent pas d'armée en campagne; mais il eut beaucoup i souffrir du manque de vivres et du mauvais temps particulier i la saison. Bref » la renomn^e d'Edouard gagna si peu à cette in* eurslcHi, que le comte de March, sdgneur qui n'éUnt guidé qud patBOa propre intérêt, ctioisit un mom^it si erîtique pcnr abaor* donner Ja cause anglaise. Ce baron , qui toujours obéissait ant drconstanees ^ pré?oy»t vraisemUaMement le dsoger que son propre pouvoir courait, car, selon toute

probabilité, Édouiffdne kû eût pas permis de com^rter d'influoace dons une contrée qûUil

CHAPiTBE xm. in

désirait annexer un jeor à l'Angleterre^ quoiqu'il nesefttt p» beaucoup inquiété, lorsque le comte était yaaaei de rÉcosse, du ' sans^ne avec lequel il portait le joug du rasselage.

Alan de Yipcmt, écossais royaliste, qui défmdait le châteaU' de Loehleyen contre les Anglais, fut vers ce temps, dit-on, rudement pressé par un Jean de Stiriing , natif d'Ecosse à ce qu'il semUe , mais qui commandait une armée pour Baliol. La garnison eut beaucoup à souffrir d'un fort ^yé dans le cimetière de Kinross, et, assure-t-on, d'une d^ue jetée en travers du Leven, l^rès de TendrcÂt où cette rivière sort du lac , afin que l'eau ainsi privée d'écoulement montât, inondât 111e et le château, et en rendit la capitulation inévitable. Mais Yipont profita d'une nuit nuageuse pour asvoyer dans une barque des gens qui perçassent la digue. L'eau accumulée depuis plusieurs jours se précipita avec fureur par la trouée, emporta les terres qui l'avaient retenue, et en même temps noya les «anemis , car pour défendre leur ou-' vrage, ils s'étaient postés auprès. Il y a assurément, au lieu où le » lac laisse échapper le Leven , des indices qui semblent confirmer cette singulière tradition -, mais quelques historiens rapportent seulement qne le fort anglais fut détruit par une sortie de la gar-' nison écoseaise , et ne parlent ni de digue ni d'inondation.

Les chefs des royalistes écossais se rassemUèrent alors en parlouent à Dairsie , dans le Fife , pour arrêter en commun le plan d'opérations le plus propre à effectuer la délivrance du pays. Mais sq[>rès avoir long-temps délibéré, ils ne convinrent d'au-

cune me** sure utile en définitive, et la faute en fut principalement à la présomption du comte d'Athol, David dé Strathbogie, lequel affectait sur les noMes d'Ecosse une espèce de supériorité qu'ils ne poo^ valent souffrir* Le parlement se sépara en désordre; mais peut*) être résulta-i-il de ces querelles , des conséquences qui furent in* dffectement avantageuses à l'Ecosse. Gomme on ne put tomber d'accord pour lever une année nombreuse , on ne coimnit pm rm^udâace de risquer une action générale.

L'été suivant , Edouard fit une nouvelle invasion en Ecosse par la frontière de l'est, tandis que Baliol y entra par celle de l'ouest avec UB corps de troupes gaUoises et étrangères. Ce fut à qui dot deux ecHumèttrait par le fer et la flamme les plus horribles rava- ^ ges dans le pays. Mais les Écossais se souvenaietit du testament' de leur roi Robert, et se cachant dans les bois, dans les vallées y tombakol i l'imprOYiite sur cens des Anglais qui par hasard s'é^

cariaient de là division principale , ou qae la soif du pillage en* (rainait à quelque distance dans les terres.

A la fia de juillet , un fort escadron de gens-d'armes .flamands qui venaient secourir l'Angleterre débarqua à Berwick. Ces étrangers, que Guy, comte de Namur, commandait, croyant le pays tout-à-fait sans défense, avancèrent avec sécurité jusqu'à Edimbourg, place que rien ne protégeait plus, depuis que le château en avait été démoli. Mais le comte y arrivait à peine, qu'une armée de royalistes écossais , sous les ordres de Moray , de March et d* Alexandre Ramsay, l'attaqua. La bataille eut lieu près du Borough-Moor, et fut vivement disputée quelques heures; enfin, le chevalier de Liddisdale , qui s'était évadé de prison ou à qui les

Anglais avaient rendu sa lil)erté , descendant soudain des monts Pentland, décida la victoire. Les Flamands se jetèrent alors dans la ville , mais ne purent qu'avec des efforts inouïs de valeur atteindre la colline où étaient les ruines du château. Un combat à outrance dura pendant toute leur retraite, et la tradition a longtemps montré au bas du bois un endroit où David d'Annand, che* valier écossais d'une force surhumaine , frappa si rudement de sa hache d'armes sur un de ces étrangers couverts de mailles, que du môme coup il tua l'homme avec le cheval, et ébranla une énorme dalle qui pavait la rue. Les Flamands érigèrent sur la colline du château une espèce de fortification au moyen de leurs chevaux qu'ils tuèrent , et dont les cadavres leur servirent à for-*mer une barricade. Néanmoins ce ne pouvait être qu'une ressource temporaire , et ils furent bientôt obligés de se rendre. Les Écossais traitèrent leurs vaillants prisonniers avec beaucoup de courtoisie , les relâchèrent sur leur parole de ne plus combattre contre David, et leur donnèrent une escorte qui les conduisit sains et saufs en Angleterre. Malheureusement, le comte de Moray, un des membres de la régence, les accompagna lui-même; car, comme il s'en revenait vers le Lothian après s'être séparé d'eux , il fut attaqué par William de Pressen , commandant de la garnison anglaise du château de Jedburgh, fait prisonnier tandis que les gens de sa suite fuyaient, et jeté dans la forteresse de Bamborough. Ainsi les services du digne successeur de Randolph furent momentanément perdus pour son pays. Les Anglais continuèrent leurs ravages , et avec un tel succès que les habitants en furent réduits à prêter des lèvres un serment d'obéissance qui 1^ révoltaient au fond du cœur, h Si on demandait à un individu

CHAPITRE XIII

d'un certain âge , dit un vieil historien , quel était son roi , il n'o-^ sait pas faire d'autre réponse que nommer Edouard Baliol ; mais si on adressait à un enfant la môme question, l'enfant, avec sa franchise ordinaire , répondait par le nom de David Bruce. »

Lorsque l'Ecosse en Rit réduite à cet état d'abaissement, et qu'Edouard eut employé , pour y étoufiTer l'esprit de révolte , tous les moyens par lesquels il semblait possible de combattre une disposition qui se manifestait partout , mais qu'on ne savait atteindre nulle part, le monarque songea à regagner son propre royaume. Mais auparavant il reçut la soumission du versatile comte d'Athol, rendit à ce puissant seigneur ses vastes domaines anglais, et le nomma régent ou gouverneur sous Baliol. Le grand sénéchal^ sur qui David de Strathbogie paraît b'avoir eu que trop d'influence , se décida aussi , contrairement à son intérêt , car il était presque héritier du trône , à reconnaître Baliol comme son souverain. Après avoir fortiGé Perth et rebâti les chftteaux d'Edimbourg et de Stirling, Edouard III rentra enGn sur son propre territoire.

Une fois que les Ecossais ne se sentirent plus opprimés par la force supérieure , qui naguère pesait irrésistiblement sur eux , ils laissèrent l'inextinguible feu de la liberté se rallumer en leurs âmes. Les royalistes choisirent de nouveau pour chef, ^r André Moray de Bothwell , l'ami de Wallace et le beau-frère de Bruce. Athol, jaloux de se donner de l'importance aux yeux d'Edouard, et d'effacer le souvenir de ses précédentes tergiversations , avait résolu d'assiéger le château de Kildrummie, dans l'Aberdeens-bire, où résidait Christine, sœur de Robert Bruce et femme de sir

André Moray. Moray, à qui se joignirent le comte de March et le chevalier de Liddisdale, vola au secours de la place. Ils réunirent environ quinze cents partisans , les uns habitants du Lothian et du Berwicksbire, les autres du territoire de Kildrummie , et tombèrent soudain sur le comte d'Athol, alors campé dans la forêt de Killbrain , dont les troupes attaquées d'une manière aussi subite que terrible, se débandèrent de toutes parts. Le comte , quoique mobile en fait d'attachement politique, était ferme en fait de courage personnel; il promena un regard de dédain sur les gens qui fuyaient, et frappant de la main un roc énorme près duquel il se trouvait : « Toi et moi, s'écria-t-il, nous ne fuirons aujourd'hui qu'ensemble. >» Cinq chevaliers de sa maison demeurèrent, combattirent, et moururent avec lui, refusant tout quartier. La mort

d'AtlioI ftit regardée par les royaUstes comme un événement très . fkvorable à leur cause, car sa puissance, et dans les dermers temps, Éoa incltoation même le roulaient leur ennmii juré.

Edouard ^i personne vint venger la mort d'un des plus redoutables, sinon des plus fermes de ses partisans. Il mena en Ecosse une nombreuse armée qui ravagea le nord du pays jusqu'à Inverness. Mais tout habile qu'il était à profiter des avantages que le hasard, la disposition du terrain ou les circonstances du t^sips pouvaient ofirir, néanmoins Edouard III trouva dans sir knéré Moray un adversaire dont la prévoyante sagesse et l'expérience «consommée triomphèrent aisément de sa juvénile ardeur, et ne ânt pas mieux le contraindre à une action qu'il n'y avait contraint Jftouglas et Randdph dans la campagne northumbrienne de 13S7. L'exemple suivant 4e l'habile , du courage et de la tactique

de Moray , peut donner une idée du calme avec lequel il d^oua la bouillante ardeur du héros de Greci.

A Perth, Edouard apprit que le régent d'Ecosse était campé avec ses troupes dans le bois de Stronkaltire (probablement une partie de la fomeuse forêt de Birnam), presque au pied des monts Grampians , et sur la limite des Hautes*Terres. Les plus habiles manœuvres furent faites par le roi pour entourer les ennemis , et l'Anglais avait déjà dirigé plusieurs de ses divisions vers différents côtés du bois , afin d'empêcher qu'ils ne lui échappassent. £ir André de Moray entendait la messe dans une chapelle située au milieu d'une clairière , lorsque ses éclaireurs lui vinrent annoncer l'approche de l'ennemi. Il leur ordonna de se taire jusqu^à ce que l'office divin fût fini. La messe terminée, ses émissaires hors d'haleine luiapprirentqueTAnglaisn'étaitplusqu'à-deuxpas. <« Hé bien , soit! dit Moray, mais il n'est pas besoin de nous presser. » Il :s'arma alors très tranquill^nent et se fit amener son cheval de ba* taille.En lemontant il s'aperçut qu'une sangle avait manqué. Avec ie sang-froidie plus complet, le guerrier vétéran demanda certain cofire, en tira une pièce de cuir, en coupa la lanière qu'il lui fallait, et s'asseyant sur un des degrés de la chapelle, arrangea ^ravmient la courroie de ses propres mains , bien qu'à la grande inquiétude de tous ceux qui l'environnaient , on ne cessât d*an- Boncer de toutes parts que l'ennemi débouchait de différents oêtés. De vieux soldats, qui étaient présents à cette scène, ont -•voué à l'historien Winton, prieur de Lochleven , que jamais de leur vie ils n'avaient passé d'aussi affreux moments que ceux

pendant lesquds Moray arrangea sa maudite sangle. Mais ce chef était sûr de son temps et connaissait son affaire; quand il monta i -cheval et se [daça à la tête de ses gens qui avaient appris en le Yoyant toujours si calme à mettre en lui leur confiance absolue, il les forma en colonne serrée, et tandis qoe les Anglais dierchaient un moyen de tenter l'attaque, il emmena tout tranquil* lement sa troupe hors de leur présence, et disparut en sûreté par un passai qu'il s'était ménagé sur ses derrières.

Edouard III pénétra jusqu'à la riche province de Moray, et porta partout la dévastation sur son passage. Mais là se bornèrent ses plus grands efFors, et il fut obligé de battre en retraite, à cause des conséquences qui résultèrent pour son armée même des jcavages dont il était l'auteur. Il répara tous les châteaux du royaume que des garnisons anglaises occupaient, et laissant TÉ*cosse tranquille en apparence, regagna l'Angleterre. Mais les patriotes Écossais ne furent pas plus tôt délivrés du poids et de la présence de l'armée anglaise , qu'ils reprirent les armes sur tous les points à la fois^ et que pressant de sièges et d'assauts ou surprenant par ruse les garnisons qu'on avait laissées pour les mainte^ nir en crainte , ils prouvèrent par leur intelligence à suivre les préceptes de Bruce , qu'ils étaient dignes d'avoir été ses sujets* Le régent se distingua autant dans cette guerre par son adresse à saisir les occasions favorables , que lorsqu'il avait eu Edouard pour adversaire , par sa prudence à n'en offrir aucune à l'en* nemi.

Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre la France et l'Angle* terre. Le 7 octobre 1337, le roi Edouard déclara publiquement ses prétentions à la couronne française \ mais vainem^oit eut-il en vue cet objet nouveau et plus facile à conquérir, il ne détourna

point les yeux de la conquête d'Ecosse. Aux comtes de Salisbury, d'Arundel ; et de Norfolk fut confié le commandement de l'armée du Nord , et le premier assiégea le château-fort de Dunbar > que défendit en l'absence du comte de March, sa femme, qui GUe de rbéroïque Thomas Randolph, comte de Moray , était enflammée d'une partie de son courage. Cette comtesse, que les gens du peuple avaient l'habitude d'appeler la Noire Agnès de Bunbar, était unede ces femmes dont les exhortations, pour parler comme Froissart, peuvent dans un moment de péril, doubler la force d'un homme. Elle faisait chaque jour la ronde des murs, de manière à ce que les assiégeants elles assiégésla vissent, et quand

des pierres lancées par les Anglais venaient frapper les créneaux, vite, comme pour se moquer de leurs machines, elle priait les jeunes fllles de sa suite d'essuyer avec leurs mouchoirs les endroits où ces pierres venaient dé tomber. Une fois , elle fit accroire au comte de Salisbury qu'on avait formé à l'intérieur du château Ain complot pour le lui livrer et faillit s'emparer de sa personne. En une autre occaâon, une flèche lancée par un archer de sa garde particulière percale cœur d'un chevalier anglais^ bien qu'il fût complètement armé. « Ohl oh ! les épingles de madame sont piquantes, s'écria Montague, comtç de Salisbury, ou plutôt les traits d'amour de notre comtesse percent le cœur. » Un autre jour, les Anglais avançaient vers les murs la machine appelée truie, et dont il a été question plus haut dans le récit du siège de Berwick, Agnès apostropha le général ennemi des deux vers suivants :

a Ohé! prends garde que ta truie ?fe mette bas, je Ten supplie 1.»

' A ces mots, un énorme roc, préparé tout exprès, fut lancé contre la machine et la fit voler en éclats. Le comte , après avoir inutilement épuisé l'invention de ses ingénieurs , résolut alors de convertir le siège en blocus et de réduire Dunbar par la famine. Gomme il avait une nombreuse flotte , il aurait pu réussir par ce moyen ; mais le brave chevalier sir Alexandre Rasbay de Dalwolsey , montant un léger navire, et favorisé par une nuit sombre , parvint à jeter dans le château un renfort de provisions et de soldats. La nouvelle en fut donnée aux assiégeants par une sortie, et- leur découragement devint tel, que, levant le siège qui avait duré cinq mois, ils se retirèrent de devant Dunbar avec peu d'honneur.

Les patriotes obtinrent dans toute l'Ecosse de semblables succès. L'état , il est vrai ,^ éprouva une cruelle perte dans la personne de sir André Moray , Is régent , qui expira en paix à son château d'Aroch , dans le comté de Ross : beau-frère de Bruce, et l'un des derniers de ses capitaines^ il déploya jusqu'au jour de sa mort x^ette valeur, cette sagacité, et ce patriotisme, qui lui méritèrent une alliance aussi illustre. On lui reproche d'avoir , dans ses campagnes , répandu , comme à plaisir , le ravage et la désolation ;

4 Les vers pouvaient être nouveaux, mais la plaisanterie ne Tétait pas, car elle avait été employée dans une occasion pareille au siège de Berwick^ en I5i9| lorsque le grand sénéchal d^iTcosse défendit cette ville contre les Anglais, w» s.

CHAPITRE XIIL IM

-tuais oa oublie qu'on des principaux préceptf» de Bruce, dans sa terrible méthode (te guerre défensive, était de brûter la plaine devant l'ennemi.

Le grandrsénéchal d'Ecosse, affranchi de la funeste influence qae le comte d'Athol , toujours favorable à l'Angleterre , avait exercée sur lui , fut alors nommé seul régent et se montra digne, d'une telle confiance. Aidé par cinq vaisseaux de guerre et quelques gens-d'armes qui furent envoyés de France, il commença le siège de Perth , et le pressa avec vigueur , grâce aux talents de William BuUock , ecclésiastique qui aimait mieux le champ de Ini taille et 1^ discussions politiques du cabinet que les matines et les vêpres. Edouard Baliol , qui connaissait l'habileté de ce Bul*lock , l'avait choisi pour son chancelier d'Ecosse et fait gouverneur d'un château fort dans le district de Gupar. Mais lorsque Edouard lui-même avec une armée ne put réussir à consolider en Ecosse la puissance de Baliol , ce prêtre belliqueux entrevit la révolution qui se préparait et changea de parti; car une fidélité à toute épreuve n'était nullement la vertu de l'époque. Le régent profita donc de sa bonne volonté pour hâter autant que possible le Siège de Perth , qui était vaillamment défendu. Il montra toute la fermeté de son caractère pendant une éclipse complète de soleil qui survint au milieu de ses opérations stratégiques. Tandis que tout le monde , parmi les assiégeants et les assiégés , s'abandonnaient à de superstitieuses frayeurs, BuUock profita des ténèbres pour rouler ses machines- militaires si près des murs que quand la clarté reparut, la garnison se vit obligée de se rendre.

Le grand-sénéchal , réduisant avec le même bonheur Stirling et d'autres forteresses anglaises au nord du Forth , fit reconnaître dans toute la contrée l'autorité du roi David.

D'autres chefs écossais se distinguèrent dans différentes provinces. Sir William Douglas, le chevalier de Liddesdale , déploya une rare activité dans le sud de l'Ecosse. Il expulsa totalement les Anglais du Teviotdale , s'empara du château-fort d'Hermitage, vainquit Roiand-de-Yaux, et après avoir combattu sir Lawrence Abemetthy , Écossais qui servait la cause anglaise , trois fois en un jour , il remporta sut* lui une victoire définitive, dans une quatrième rencontre, le fit prisonnier et dispersa ses partisans. Une acquisition encore plus importante pour l'Ecosse fut celle du château d'Edimbourg , qu'Edouard III avait fortifié pendant sa dernière campagne. Le chevalier de Liddesdale obtint

d'an brave matelot qu'il reçut daaa^ chaloupe un certain nombre de soldats d'un courage éprouvé. John Gurrie, .ainsi se nommait cet individu , se donna Fair d'un capitaine de vaisseau anglais^ et entra dans le château avec une troupe de guerriers que des bonnets et des habits d'emprunt, déguisaient en marina, et qui portaient des barils et des paniers, lesquels étaient censés contenir du vin et des provisions. Ils déposèrant le toute l'entrée du portail de manière à empêcher qu'on ne pût fermer le» p(»ies, et tirant leurs épées, se ruèrent sur les sentinelles. Bientôt secondés par Liddesdale et quelques gens d'élite qvii se teqaient en embuscade dans le voisinage , ils battirent la garnison anglaise et la chassèrent du château.

Sir Alexandre Ramsay de Dalwolsey , le môme qui secourut si bravement le château de Qunbar , ne le cédait , pour son dévouement à. la cause nationale , à aucun des héros que nous venons de nommer. Gomme ses domaines et son influence étaient dans le Lothian et près d'Edimbourg , il avait coutume , même quand les Anglais se trouvaient maîtres de la capitale, de résider avec une bande d'intrépides soldats parmi les rochers, les vallons et les ca^vemes du romantique voisinage de Roslin. Il en sortait sans cesse pour incomoAoder les Anglais, q^i avec lui, suivant la phrase du temps , n^avaient pas beau jeu. Souvent aussi, il se j^t dans le Northumberland , y commettait d'affreux ravages, et regagnait sain et sauf son inexpugnable retraite. Sa renommée en chevalerie était si éclatante qu'aucun jeune Ecossais des environs ne passait pour courageux tant qu'il n'avait pas fait ses p^reuves dans la bande de Ramsay.

Les exploits de ces braves guerriers, d'une part, ébranlèrent tant l'autorité anglaise à travers toute l'Ecosse, et de l'autre, y affermirent si bien le gouvernement du monarque légitime , qii'on jugea convenable que le roi David et sa jeune épouse revinssent de France dans leur propre royaume. Ils débarquèrent donc en mai 1341 au.pe^itportd'Inverbervie, dans le Kincardinesbire.

Au môme printemps,sir Alexandre Ramsay de Dalwolsey ajouta à la longue liste de ses services l'importante acquisition du chjk teau de Roxburgh , que d'après le mode énergique de l'époque il prit par escalade. Malheureusement la manière dont le roi , qui avait encore autant d'inexpérience que de jeunesse^, récompensa ce noble fait d'armes , fut fatale au vaillant chevalier qui l'avait accompli. David nomma Ramsay shérif de Roxburgh , ne croyant

CHAPITRE Xra. 4tb

pouvoir conféter mieux cette distincUon qu'à celui de ses servi*teurs qui s'étoit emparé de la princtpale forteresse du comté. Mais le chevalier de Liddesdale, qui possédait de vastes domaines dans le Roxbui^hshire et qui , par ses services, prétendait à la charge en question, s'ofibnsa profondément delà préférence donnée à ttatnsay.Aprèsavoirétéramietle compagnon d'armes d*A*lexandre, il devint son ennemi mortd , et la violence de sa tnrine ne put s'étancher que dans le sahgde son antagoniste. Il choisit un jour où Ramsay rendait la justice à Harwick, et accompagné d'une troupe de soldats, tomba sur lui, dispersa les quelques per^ sonnes qui Tentouraient , le blessa sur son siège môme de juge, lè jeta sur un cheval , et à travers maints marécages, à travers maintes montagnes, l'emmena dans son château si solitaire et Â triste de THermitage , .où il le plongea dans le donjon de cette sombre et affreuse forteresse; puis on laissa le noble captif, tout criblé de blessures, lutter contre la soif et la faim. Quelque temps il soutint sa misérable existence , grâce à des grains de blé qui tombaient d'un grenier au-dessus de lui , et enfin la mort le délivra de ses maux.

Le plus honteux de cette horrible histoire reste à dire. David ^ dont un imprudent témoignage de faveur avait causé le meurtre du noble Ramsay, se vit obligé, par la faiblesse de son pouvoir et là force des^ circotistanees , tant il régnait de désordre dans l'état^ non-seulement- de pardonner au barbare assassin , mais de l'appeler à l*honnéur de garder le château de Roxburgh^ que la va^leur de sa victime avait enlevé à l'ennemi , et de le nommer à là charge de shérif devenue vacante par un meurtre, n n^est guène possible de donner un exemple plus* déploraUeque celui-

là des misères d'un temps où les nobles se mettaient au^^lessus de toutes les lois divines et humaines, et non^seulement satisfaisaient leurs passions furieuses avec impunité, mais encore y puisaient un noa^ veau mobile à leur ambition. Le crime du chevalier de Liddesdde ne jeta aucune tache sur sa renommée ; car avant le meurtre de Ramsay on l'appelait là Fleur de la Chevalerie , et ce glorieux surnom lui resta après l'acte infâme de cruauté dont il se rendit coupable.

Un destin sem^Iisiblè à celui de Ramsay flit éprouvé par une Victime qui toutefois mérite moins de pitié. BuUock, ce b^lfr queux ecclésiastique , qui avait déserté l'étendard d'AngMerrd pour celui d'Ecosse , et contribué si puissamment à la réduction

de Perth , fût soudain » d'après un ordre royal, saisi par sirDavid Berkely et jeté dans le château de Lockendorf , en Morayshire , où , comme Ramsay , on le laissa mourir de faim. Un bistorim écossais a fait sur son sort cette triste remarque : « C'est un ancien proverbe que ni la puissance , ni la bï^avoure , ni la sagesse ne fleurissent long-temps en Ecosse ; car l'envie , dans cette contrée , remporte toujours sur toutes ces vertus. »

Tant que les deux nations ennemies continuèrent à guerroyer, elles ne cessèrent non plus d'exercer dans les provinces limitrophes de Tune et de l'autre des ravages mutuels qui ajoutèrent beaucoup à la misère publique, sans presque servir de rien à la décision de la guerre ; et quand on jette un regard vers le passé , quand on songe aux conséquences affreuses d'une suite si longue d'hostilités de la plus désolante nature , on est tenté de croire que Dieu et Thomme avaient résolu en commun la ruine totale de ces malheuceux pays. Entre les ravages passagers des Anglais d'une part , et de l'autre , ceux qui étaient systématiquement exercés

par les chefs écossais, la pratique régulière de l'agriculture fut négligée davantage d'année en année , et les récoltes devinrent nulles.

Une grande famine en fût le résultat nécessaire ; les champs, qui autrefois se couvraient de riches moissons , restèrent en friche , ne produisirent plus , et se revêtirent d'épines et dé ronces, tandis que les loups et les daims sauvages , contrairement à leurs habitudes , approchèrent des demeures de l'homme. Les habitants, pressés par la faim , furent obligés de recourir aux aliments qui répugnent le plus à l'espèce humaine ; ainsi , un malheureux, appelé Chrétien Cleik, et sa femme, subsistèrent quelque temps , dit-on, de la chair d'enfants qu'ils prenaient dans des trappes et qu'ils dévoraient. Ces atroces cannibales furent découverts , condamnés à mort et brûlés vifs. Bientôt la famine et les hideux moyens par lesquels on cherchait à tromper sa rage , amenèrent une maladie épidémique qui en était la conséquence naturelle.

La peste ravagea le pays et immola un grand nombre d'habitants dont la santé avait été affaiblie, tandis que d'autres, abandonnant une contrée où le ciel semblait s'être complu à déverser les flots les plus terribles de son courroux, émigrèrent en France et dans les Pays-Bas. Hélas ! la fin de ces malheurs n'était pas encore prochaine.

CHAPITRE XIV

Caractère du roi DaTid*->]DTasion en Angleterre.'— Bataille de Durbam. — Conquêtes des proTÎnces liml- Iropbes par les

An§lai8.<— Le grand-sénéclial défewMe pays en deçi dn Fortb; Donglas recouvre la forél d'fittrick et le TcTÎotdale. — Trêve avec PAngleterre. — David H reconnaît la suprématie d^Edonard; mais set •lyets refusent de lareeonnailre.— Le chevatterd» Liddesdale se laisse aller k trahir son pays, mais esl tué par son filleul lord Douglas.— La négociation en* tamée pour le rachat du roi est rompue par Mnterveiition de la France.— Bataille de Kesbitmoor —Attaque de Berwick qui est secouru par Edouard III. — Il enyabit PÉeosse. — La Chandeleur brftiée.— Les Anglaia •ont obligés de battre en retraite. — Le roi David est rendu à la liberté. — Son bouillant naturel.— Ses voyages réitérés en Angleterre; influence qu'édou«r# prend sur luL— Il propose que la succession d^Écosse passe, après sa mort, î Lionel, fils d^Édouard. — Le parlement écossais repousse cette proposition. — Bé- Tolte du grand-sénéchal et d'autres seigneurs; elle esl comprimée, et le calme renaît. — Nouveau projet d^£douard et de David;il est abandonné comme impraticable—David II épouse Catherine Logie, charmante fille de basse conailion.— Traité de paix interrompu par des diflScuUés au sujet de la rançon du roi ; elles sont enfin levées.— Divorce de David et de la reine- Mort de David lU — État de TÉcosse sous son règne.

David II, comme on pouvait Fattendre du fils de Robert Bruce, brillait par l'intrépidité de son courage; il possédait un extérieur agréable, ce qui est une forte recommandation auprès de la multitude, et se distinguait surtout par son adresse dans les exercices militaires. Malheureusement, son éducation à la cour de France lui avait donné un goût irrésistible pour le plaisir, et ce penchant, qui toujours mène à un extrême égoïsme, est, par cette raison, aussi contraire que possible à Tesprit de désintéressement et à Tamour du bien public qui caractérisent un roi patriote. Il était

jeune d'ailleurs, car il n'atteignait que sa dix-huitième année quand il débarqua à Inverbervie, et manquait absolument d'expé* rience. Tels étaient la situation désavantageuse et le triste naturel d'un roi qui, entrant à peine dans l'adolescence, avait à gouverner un état désolé à la fois par une guerre étrangère que poursuivait sans rel&che un ennemi de force supérieure, par des fonc-

fw m^rcnvm itécosse.

lions civiles et des discordes qui aboutissaient aux plus déplorables excès, par une horrible épidémie, et enfin par une cmeUe fomtne . Il ne manquait plus à tous ces fléaux que celui d'un prince faible et imprudent pour faire déborder une coupe d'amertume déjà si pleine.

Xe conseiller le plus habile eft le plus digne de conGance que Davidaurait pu choisir^ était ipcontestablement le grand-sénéc-faal, qui avilit conservé la régence jusqu'à l'arrivée du roi. Mais, au cas que David n'eût pas d'héritiers directs, et il n'en avait pas encore, le grand-<sénéchal devait hériter du trône ; or, rien n'est plus rare que de voir les princes aimer leurs successeurs et se fier entièrement à eux lorsqu'ils pè sont pas daleur famille immédiate.

Gomme Edouard avait passé en France, le moment avait semh^ favorable pour une attaque contre les frontières. Diverses tentatives furent faites sans succès décisifs de part ni d'autre, et amenèrent une trêve de deux ans qui finissait à la saint Martin 1^46. Cette convention, passée entre l'Angleterre et la France, regardait aussi l'Ecosse. David et ses sujets, cependant, ne tardèrent pas à s'ennuyer delà trêve, qui fut violée par une terrible

incursion du chevalier de Liddesdàle en Angleterre. En 1344, David se prépara à une invasion sur .une échelle beaucoup plus vaste et somma tous les Ecossais, tant des hautes que des basses terres,- qui pouvaient porter les armes, de se réunir à Perth. De toos côtés on régnait à l'appel, et Reginald du Ranald des îles, en particulier, se présenta avec un immense corps de troupes. Malheureusement il existait une mortelle inimitié entre ce seigneur insulaire et le puissant comte de Ross; à force de: machinations, ce dernier chef parvint à faire assassiner Reginald au monastère d'Eldho près de Perth. L'assassin, qui était un perfide joueur de harpe, et les nombreux vassaux de 'Reginald, quittèrent Tarmée du roi par crainte de châtiment ; les gais des tles, indignés du meurtre de leur seigneur et redoutant l'avenir, se débandèrent, et après avoir abandonné l'étendard royal, regagnèrent en désordre leurs foyers. Le roi David, dont lés forces furent ainsi diminuées considérablement, n'en résolut pas moins de* continuer son expédition.

Il entra en Angleterre par la frontière occidmitele; une forteresse qu'on appelait le fossé de Liddel était vigoureusement défendue par Wàlter Selby, complice du fameux Middieton dans la|spdliation des deux cardinaux et de l'évoque de Durham, ainri

qœ itains difiefs autres iMitos de brigandafe. Ilparitt qu^alon Seiby en était revenu À ta déTense bien légftbne de TAngleteiTe, son pays natal ; adasi ne peat-on s'empâeher de h^essalHir qaand on Ht dans ses chroniqueurs que Da?îd, après avoir pris la forteresse d'assaut, en fit décapiter le commandant. Quel* crime ayait-il commis envers ce prince ?11 n'en est rien dit.

En se dirigeant à l^estvers'HeiLham, l'armée de David, suivant l'usage, marqua sa roule par de barbares dévastations, qui

forent d'autant plus censurées à cette époque, que le patrimoine desaint €utHbert n'éprouva ni faveur ni respect. Les grands *barons du nord de TAngleterre, Percy et Wevilte, Musgrave, Scrope, et fiaslings, réunirent des forces snffisantes^pour montrer que, quoique le vainqueur de Greoi'fQt'encore en ^Flrance avec sonarmée rictorieuse, assez d'Anglais étaient demeurés dans leurs fe^ers pour garantir de toute violation les frontières de son royaume. Les archevêques de Gantorbery et d*York, les prélats de Durham, deGarfisleet de Lincolm, envoyèrent leurs vassaux au rendezvous, et s'y rendirent eux-mêmes pour ajouter Penthousiasme r^igieux au zèle patriotique des barons. Dix mille soldats qui avaient été dirigés sur Calais pour renforcer la troisième armée d'Edouard, furent contremandés dans cette critique circonstance, et allèrent rejoindre les guerriers septentrionaux.

Hès que le chevalier de Liddesdale apprit cette formidable réunion de forces, il conseilta au roi d'Ecosse de faire retraite, et d'éviter une bataille rangée; mais les au très seigneurs, s'imaginant avoir sous la main une magnifique occasion de pillage, ne voulurent rien entendre à un semblable conseil, et Timputèrentà l'^olsme de Douglas, qui, après s'être enrichi aux dépens des Anglais, désirait maintenant, croyaient-^iis, abréger à d'autres le temps de prendre leur part des dépouilles anglaises. Le roi David s'avança donc jusqu'au parc dé Beaurepaire , par corruption Bear-Park, près Durham. et quoique le terrain fût tellement coupé d'enclos qu'il était difficile aux chefs de ranger leurs troupes en ordre et impossible aux divisions de se soutenir convenaUement les unes les autres, il y établit ses quartiers.

Pendant la matinée du 17 octobre, le chevalier de Liddesdale lâ'étai t porté en avant avec quatre cente ^ens-d'armes pour ra-

masser des proviâons et du fourrage ; soudain, à Perry-sur-'le-Mont, il se trouva en présence de toute l'armée anglaise qui s'était réunie dans l'évêché d'Auckland et marchait alors vers Sund«>*

un HISTOIRE D*ÉGoS6E.

Uuad. Le chef écossais à qui ses forces ne permettaient null^sient d'en venir aux mains, essaya, mais sans succès, de faire retraite ,fl fut attaqué, chargé, mis en déroute, et éprouva de graves perles; lui et les restes de sa divîsicm n'eurent que le temps de galoper jusqu'aux quartiers écossais et d'y donner l'alarme; lesennemis y arrivèrent presque aussitôt qu'eux.

L'armée écossaise reçut immédiatement l'ordre de se former en trois divisions^ et l'exécuta aus^ bien que la nature des lieux, brisés et rompus qu'ils étaient, le permit. L'aile droite fut corn* mandée par le comte de Moray, le centre par le roi en p^-sonne, et l'aile gaucbe par le chevalier de Liddesdale, le grand-sénécbal d'Ecosse, et le comte de Bunbar. €es dispositions étaient à peine finies, que les archers anglais, au nombre de dix mille, commencèrent à se montrer. Un chef plein d'expérience, sir John d^ Grabam, prévoyant les suites fatales de ce qui allait arriver, demanda instamment au roi la permission de fondre sur les archers avec un corps de cavalerie. « Ne me donnez que cent chevaux, dit-il, et je réponds d'en venir à bout, de les disperser. »> •^«Mais pour parler véridiquement, écrit le vieil historien Fordun, de Graham ne put obtenir un seul cavalier. » Peut-être la raison en fut-elle que la perte du matin même avait principalement porté sur les gens='d'armes écossais, et qu'alors ils n'étaient presque plus bons à rien ; mais en général, on l'attribue plutôt au caprice et à l'obstination du jeune roi. Graham tenta av^ les gens de sa

propre suite d'exécuter la manœuvre qu'il proposait, mais en beaucoup trop petit nombre pour produire sur les archers l'impression nécessaire, ils furent battus, et lui-même ne s'échappa qu'avec peine. L'impitoyable pluie de flèches commença alors, et tomba sans interruption, aussi serrée que de la grêle, entre les Ecossais qui furent en même temps chargés par les gens-d'armes et les lanciers ^ . Les nombreux enclos anéantirent en le gênant leur système de défense, et enfin leur aile gauche, que le comte de Moray commandait pourtant, se mit à fuir ; la cavalerie anglaise donna en ce moment^ et compléta leur déroute; bientôt le désor* dre fut au comble parmi eux et rien n'arrêta plus leur fuite, ce dont les Anglais profitèrent pour attaquer à la fois la division royale et du côté gauche alors découvert et de\front. Au milieu de charges réitérées et du massacre horrible qui résultait de la

4 Bill-men, dit le toxlo. A bill-man est d^ordinaire celui qui ébranche ou élague des «rbrei. a. v«

continuelle déeharge des flèches anglaises, David montra qu'il avait hérité du courage, sinon des talents de son père ; il tat deux fois blessé grièvmient par des flèches, mais continua jusqu^au tout d'encourager par son exemple les quelques-uns de ses pairs et de ses officiers qui combattaient encore autour de lui. A la fin, dans une horrible mêlée, un chevalier norlhumbrira, du nom de Copland, lutta corps à corp» avec David et le fit prisonnier, mais ce ne fut pas sans que le roi lui brisât d'un coup de gantdet deux dents de devant.

Lorsque le grand-sénéchal et le comte de March virent la bannière royale tomber, désespérant, quoiqu'ils n'eussent pas aicore soufifert beaucoup, de pouvoir délivrer le roi ou ressaisir la victoire, ils quittèrent le champ de bataille en assez bon ordre et reconduisirent en Ecosse leur division, ainsi que les soldats qui se rallierait sous leurs étendards. David II, a-t-on pensé, regarda cette retraite comme une sorte de désertion, et ce qui le confirma dans ce soupçon, fut que l'héritier présomptif du trône la commandait; Le roi captif fut mené à Ltmdres, puis, en procession solennelle, transféré à la Tour sous une garde de vingt mille hommes, et au milieu de toute la milice citoyenne en grande tenue. Avec David Bruce furent faits {u^isonniers les comtes de Fife, de Monteith, de Wigton, et aussi le chevalier de Liddesdale» qui apparemment encourut ce malheur en se précipitant au secours du roi, car sinon, il aurait pu se retirer avec le grand-sénéchal et le comte de March dont il partageait le commandement. Une cinquantaine de barons eurent le même sort.

Sur le fatal champ de bataille de Neville's^Cross restèrent, les comtes de Moray et de Stratherne^ David de la Haie, grandconnétable d'Ecosse, Robert Reith, grand-maréchal, ainsi que le chambellan, le chancelier, et beaucoup d'autres personnages de distinction. Quant aux simples soldats, il en. périt au moins quinze mille.

La nation écossaise ne commençait qu'à respirer de ses horribles souffrances pendant la guerre civile, lorsqu'elle fut, à ce qu'il sembla bien, totalement abattue par le coup auquel David avait eu l'imprudence d'exposer son royaume. Tous les comtés d'Ecosse, voisins de l'Angleterre, se rendirent sans même tenter une infructueuse résistance. La ligne de ses frontières fut reculée

vers le nord , jusqu'aux confins méridionaux du Lothian, et s'étendit entre le chemin de Golbrand et les monts Soltra. EUe do-.

vait par la suite* doPrenîrplasflepteiitmnate meofe, i^r^He 8niC parfi'étenîlre de Garicyps àOceBeryne.

Le roi d'Angtoti^re abusa cnielienAent de^aa Tkttoîfe. Ibinitea jogement deux jdeses: nobles pri8oi»ieFs, ie eomtede Mofntettfa etrDnneanv comte de^Fife, [miravmr embra88é>te parti «te Braee après l'obéissaiice qn'flsaTaieût juréexà Baliol, et, t» dent les temps modernes offrent aussi «un exemple, commiaiiqufl aux juges qui devaient pronoocffir sur le sort desaceusésiuae'eopie d'une sentence que lui et son conseil privé avaient eu eoin d'arrater préalablmient. La décision d'un tr3)unal ei bien iastruit Se son devoir ne fut pas embarrassante. Les deux comtes furent cen- Tatneus de haute trabîson , mais Moiiteitfa seuleubtt le hideux châtiment porté contre ce crime par tes'lois anglaises.

Toutefois, tandis qnMl punissait si sévèrement ceux qui avaient été, comme on disait, traîtres à Balioi, Edouard ^n'avait desssin de rendre à son allié aucune délégation de pouvoir en Eeosse. L'ex^^roi, depuis sa d^tiière expulsion, hers de ses états, avait vécu sur des appointements que lui payait l'Angleterre, et agi plus comme un lieutenant de frontières anglaises que comme un prince quiavait des droits à la couronne écossaise. La victotrede Neville's«€ro6s n^augmenta nultement son autorité /Au contraire, les barons anglais Luey, Bacre et Umftaville furent chaînés de recevoir le serment d'obéissance que , suppo9ai(K)n ,

les habi-* tants humiliés de FEcosse seraient universellement dôposée à prêter au roi Edouard en personne.

En cette périlleuseoccasion, -cependant, ainsi qu'en d^utres circonstances critiqués, le peuple écossais, menacé de perdre sans retour son indépendance nationale , trouva un prompt remède à ces maux dans son intrépide courage. Les Nobles qui avaient échappé à la défaite de Neville's-Cross, rendirent au grand-sénééhal d'Ecosse , en l'absence du roi prisonnier, la régence du royaume. Abandonnant les provinces du sud , qu'il ne pouvait défendre, le régent mit la contrée au nord du Forth sur le meilleur pied qu'il put, et maintint au milieu de la frayeur et des troubles une espèce de gouvernement et d'ordre. A ce moment de crise , William lord Douglas revint de France où il était allé recevoir une éducation militaire, et avec l'active valeur de son oncle le digne lord James, chassa les envahisseurs anglais de ses domaines patrimoniaux, puis, avec le temps, de la forêt d'Ettricke et du Teviotdale, provinces dont les belliqueux habitants avaient

toigours «arche wus latbaïuiii^deiSNiclievaleffisqiie fiamitte.

Le résultat de oes triootphes aurait été probableateot unetorrible iDvaaion d'Edouard en £cdS6&,.6i cela n'avait dépendu que delui. Mais le coBsei|teinmt.dea JbaroMSianglais était lîéeeaaaire, etiis se tmoiibnaient peu dispeséa à permeiti^ que ces funestea et <:eâteufies guerres, qui avaient été si souvent et si infracUieuse*mfiiit tentées ccHitreTEeûsse, recoounencassent. Le roi d'Angle* ta»e eOoaentît donc, presque ma^ré lui , à une trêve avec le gnuadrséDéelMd, mais ensuite œ M volottti^s qu'il la renouvela plu stems lioÀs , car il ne tarda guère à former le

doublé dessein de remplir ses eoffires avec une forte rançon pour son royal prî^ sonnîer David, et de s'assurer autrement que par les armes des droits, à la sisecession du trdne éeoasais .

Sn eonséquenee , oa traita te royaleapttf avec pluSidedoueeur que d'abord , et, pour aiguiser peutnâtre son désir de recouvrer aa couronne avec sa liberté, on lui pwmit un voyage en Ecosse, après qu'il eut juré de revenir à certaine date et même donné des otagescomme garantie de sa parole. Aussi impatient que son préâéoesseur Giiillaume-te-Licm, David semble avoir été prêt, pour redevenir libre, à reconnaître la souveraineté d'Edouard sur son royaume , et à céder encore une fois au monarque anglais sur la qu^tionde-supnématie. Bien plus, il paratt avoir fait quelques démardies à cette intention. Dans deux pièces qui existent encore, il accorde à Edouard le titre de seigneur suzerain et consent à lui prêter le serment d'hommage. Gk>mme le but de sa délivrance temporaire était en partie de lui donner un moyen de sonder les qpinions et les sentiments de son peuple sur ce point important, les commissaires anglais reçurent l'autorisation de prolonger son absence s'ils croyaient par là aider à ce qu'un traité se conclût sur de telles bases. Mais quand les nobles d'Ecosse furent sondés à ce sujet, ils déclarèrent d'une voix unanime que quoiquils dussent s'appauvrir avec joie pour racheter à prix d'argent la li-berté de leur souverain , jamais, pour obtenir un pareil résultat ni aucun autre , ils ne consentiraient à trahir l'indépendance de leur pays. Davkj fut donc obligé de retourner en prison.

L'hfêtorien Tytler suppose que ce fut comme ppur suppléer à cette convention inutilement passée entre les deux rois, qu'Edouard m conclut avec le chevalier de Liddesdale, qui était aussi prisonnier en Angleterre , depuis la bataille de Neville's-

Cross, une espèce de traité par lequel celui-ci, reconquérant son îndé-

«M HISTOIRE D*ÉœSSE.

pendance au moyen d'une trabison , et renonçant , sous le plus léger et le plus vain des prétextes , à Tobéissance et à la fidélité qu'il devait à son roi et à son pays, s'engagea à permettre aux Anglais de passer en tout temps et pour tout motif sur son territoire, promit de tenir sur pied un corps de troupe qui toujours serait prêt à marcher sous la bannière d'Edouard, et, en un mot^ transféra au roi anglais le service militaire dont il était débiteur envers sa patrie. Pour le récompenser de cette perfide désertion, Edouard lui restitua sa liberté, lui octroya les terres et la seigneurie de Liddesdale, ainsi que le cbflteau de l'Hermitage , et quelques possessions sur les montagnes d'Annandale. Mais nous avons peine à croire que la teneur entière de ce traité ait été connue de David , quoiqu'il sût sans doute que le chevalier était favorable à une alliance avec l'Angleterre. Au reste, peu importe que son monarque légitime n'ignorftt rien ou fût instruit de tout : une chose certaine, c'est, pour emprunter le pathétique langage de lord Hailes, « que sir William Douglas, en un fatal moment, ternit à jamais la gloire de ses anciens exploits, et , pour la pré^ Caire possession d'un domaine, transmit son nom à la postérité sur la liste des apostats et des traîtres. »

Les desseins du chevalier de Liddesdale échouèrent en effet presque aussitôt qu'il les eut formés. A peine commençait-il à jouir de la liberté qu'il avait reconquise si bassement, que, chask sant dans la forêt d'Ettericke , il fut égaré et mis à mort par son parent et filleul William , lord de Douglas ^ Les historiens de l'époque ne savent s'ils doivent attribuer l'acte de violence que

commit Douglas à un sentiment de jalousie domestique ou à son désir de venger les meurtres de Ramsay et de sir David Berkely, assassiné par ordre du chevalier de Liddesdale, pendant qu'il était encore captif à Londres. Mais, aujourd'hui que les perfides stipulations de Liddesdale avec Edouard sont connues, on peut aisément concevoir que lord Douglas assassina son parent comme trattre à la patrie, et comme un rival dangereux pour ses propres^ droits de famille.

Peu après cet événement, les commissaires, réunis à Newcastle, fixèrent la rançon du roi David à quatre-vingt-dix mille marcs

i Le liea où il fut tué est appelé dans de vieilles histoires, Galsewood ou Galseford. La tradition le place à WilliamVCross, entre la Tweed et PYarrow, où, diton, une croix a long-temps existé en mémoire du fait. L^égUse de Lindean qui l'eçnt d^abord les restes de la yictime est exactement à mi-roate entre WilliamV Cross et Mdrose où le corps fut définitivement enterré, w* s.

sterling, somme qui serait payée par neuvièmes d'année en année, et dont toute la noblesse, ainsi que tous les marchands du royaume, garantiraient l'exact paiement. La majeure partie des seigneurs écossais trouva que c'était demander un prix exorbitant pour la liberté d'un prince qui ne possédait que des talents médiocres, n'avait pas d'héritiers directs, et ne s'occupait que de sots plaisirs. Pendant que les états hésitaient à ratifier ou non le traité, arriva un brave chevalier français, nommé de Garencières, qu'accompagnait une troupe peu nombreuse, mais choisie de ses

compatriotes, et qui était porteur d'une somme immense de quarante mille moutons d'or. Gomme il avait ordre de la distribuer entre les nobles écossais, à condition qu'ils rompraient la trêve et envahiraient l'Angleterre, son arrivée les décida bientôt. Ils acceptèrent tout de suite , et sans s'inquiéter de l'avenir, le parti où il y avait de l'argent à recevoir plutôt que celui où il y aurait à en donner. D'ailleurs , les Northumbriens qui habitaient la frontière firent eux-mêmes la première aggression, car ils envahirent et dépouillèrent les domaines du comte de March. Le comte et Douglas se décidèrent donc à user de représailles.

Ces chefs dirigèrent leur expédition en hommes qui avaient une parfaite habitude des guerres de maraudeurs. Un parti avancé, fort de cinq cents chevaux , pénétra dans le Northumberland sous les ordres de sir William Ramsay, fils de sir Alexandre, qui avait péri assassiné, tandis que les deux seigneurs eux-mêmes, avec le corps principal, restèrent en embuscade dans un lieu appelé Nisbet et situé en deçà de la frontière écossaise. Ramsay eut bientôt ramassé un énorme butin , après quoi, fidèle à ses instructiens, il reprit le chemin de l'Ecosse aux yeux de toute la garnison de Norham. Indigné de cette insulte, sir Thomas Gray, gouverneur du château, sortit à la tête d'une troupe choisie de gensd'armes , et poursuivant Ramsay, qui battait en retraite devant lui, tomba dans le piège qu'on lui avait préparé. Battu, malgré la plus héroïque résistance , il fut fait prisonnier.

Une autre lueur de succès, mais qui ne fut que momentanée^ brilla sur les armes écossaises. Les comtes d'Angus et de March, secondés par les auxiliaires de France , se rendirent maîtres de l'importante ville de Berwick, mais ne purent s'emparer du château. En ce moment critique, les Français , qui déjà avaient ac-

compli différents exploits sous les ordres d'Eugène de Garencières , quittèrent tout d'un coup le service d'Ecosse qui les

ennuyait, et s'en retournèrent en leur patrie. Leur n^ieur natio* nale les pressaità affronter sans hésitation les périls de la guerre ; raaîS) va. leurs goûts et leurs habitudes, ils ne s'accommodai^it pas de la vie dure et des manières simples' de leors alliés.

Edouard III n'eut pas plustôt appris la déroute de Nisbetet la prise de Berwick , qu'il repassa la Manche et se montra devant la ville avec une grande partie de ces vétérans qui avaient été sa iseuvent victorieux en France , et de nombreuses recrues qui rivalisaient de courage avec eux. Son armée entière se montait à quatre-vingt mille hommes. Le» Écossais, qui s'étaient emparé» de la place, n^avaient eu le temps ni de s'approvisionner de vivres, ni de pourvoir aux autres préparatifs de défense ; en outre, ils n^a^ valent pas la possession du château, et pouvaient être attaqués de cette forteresse, tandis que le roi d'Angleterre donnerait Tassant aux murailles. Aussi ils capitulèrent à condition qu'on leur laisse* rait évacuer la ville, et Edouard s'en rendit maître par laterreur desa seule présence.

^ Berwick repris, Edouard III ne songea plus qu'à entrer en Ecosse et à terminer définitivement une guerre qui sans cesse ve^ nait l'interrompre au milieu de ses campagnes de France. Il résolut, alors qu'il paraissait en avoir tous les moyens nécessaires^ de conquérir à jamais ce royaume, et de le réunir de force, comme son aïeul avait réuni le pays de Galles à la partie la plus vaste et la plus rictie de l'Ile.

Mais Edouard n'avait, pas plus que son aïeul, le tempsde oon-^ quérir des royaumes pour les autres. H eut donc à se débarrasser d'abord des titres de Baliol , que jusque-là il avait déclaré être à ses yeux le légitime roi d^Écosse. L'affaire s'arrangea facilement^ car Edouard Baliol était entre les mains d'Edouard un outil plus commode que son père ne l'avait été dans celles d'Edouard I*^ : sknple fantôme qu'Edouard pouvait à plaisir évoquer au jour et reptonger dans' le néant, il se prêta sans aucune peine, selon toute vraisemblance, aux intentions du roi anglais, et de son {dein consentement , de sa très bonne volonté , subit la cérémonie de dégradation à laquelle son père n'avait été contraint de se soumettre qu'après avoir échoué dans tous ses efforts de résistance , et qui cependant lui avait valu l'ignominieux surnom de Manteau^Vide. Edouard Baliol se présenta, revêtu de tous les insignes de la royauté , devant Edouard, s'en dépouilla solennellement , et déposant sa couronne d'or aux piedi dtt roi anglais y

CBàWTRB XIV. §m

lui céda tous les* titres , tous les droits, tentes letf prétentions qu'il avait et poorruttaYoir à lasoayeraineté d'Boosse. Quant aux eaosesqui leportaieol affaire un tel abandon, le ceestonnaire atlégua d'abord seD ecstrdme vteiUesse et soti manque d'héritiers; ensuke ses hautes obligations envers le roi d'Angleterre, sa tendresse pour lui-, et la propre parenté qui existait entre eux, pttiS'l 'ingratitude de ses parents d'Ecosse , la rébellion de. ses. surjets v^ en général un désir de contribuer au bien des deux na?tùmsi Tels furent les prétextes; mais, en réalité, BaHol ne possédait aucune espèce de créditcbez les Écossais. A leurs yeux il B'étâit qu'un- meremaire, pensionné par la nation anglaise; et Édouaid

désirait alors* se débarrasser de lui , se rendre direetoment possesseur de la couronne d'Ecosse par suite de l'abdicationde Baliol en sa faveor , ou , si ce projet ne réussissait pas^ atteindre le même but par qudque arrangement avec son prisonnier David , car il le savait peu opposé à permettre qu'en échange de sa liberté , sa couronne passât sur la tête d'un fils du roi d'Ao^ {^elerre. Baliol devait en retour de sa complaisance , lorsqu'il rentrerait dttiis la vie {ni vée, recevoir d'Bdouard unesonmiede cinq mille marcs , et jouir d'une pension annuelle de deux mille livres sterling sur la cassette de ce prince. Avec un revenu si sfdeDdfde, Sdouwrd Balici vécnt oooHne un riche mais obscur portiealier ^ et dès IcM^il ne repuratt pas dans l'histoire. L'ardeur entreprenante qui l'avait poussé à l'invasion d'Ecosse de 13S2 et à. ravmtureuse attaque du camp écossais de Duppling-Moor , ne se montre dans aucune autre partie de sa eonduite; il çst donc pmoBÎsrde conclure que l'audace dont il fit preuve dans œs deux ciroonstances , Imn d'iélre une inspiration de saa courage , lui fut suggérée par les conseils d'un. de ses plus hardis offieiers. Sur le champ de bataiUe il déftoyait la bravoure d'un soldat \ mais sous tout-autre rapport il ne semUe jamais avoir déployé de talent ni pour la guerre ni pour la paixv II mourut sans enfiwts en 1363 , et c'est ainsi <}oe dans sa personne s'éteignit la famille des Bar liol dont lesprélentiôasavai»it coûté si cher à l'Eoosae.

La. campagUfe qui, dans les iM>0}ets d'Edouard , devait décider âadestin de l'Ecosse , allait s'ouvrir. Plus s^^es dans le malheur qpe dans la pi'ospérité, les noUes écossais^ que l'expérience arott instruits et convaiaeus du péril de se mesurer avec Ten^ nemi^ en bataille rangée et en. pleine c«npagne,. résolurent de mettre en pratii^ I^ préceptes de guerre déCensîve qui leur

avaient été iegaés par leur libérateur Bobert Bmee. ToatefCMS » il fallait da temps pour ravager le pays, pour éloigner les habitants , et (Nrendre lés autres mesures nécessaires à ce mode terrîbte et désespéré de résistance. On envoya donc ieeomte Oouglas vers le roi d'Angleterre pour Tarréter le plus possible par des offres de négociation. I^ parvint è obtenir une trêve de dix jours, demeura presque tout cet intervalle dans le camp des Anglais , et ne le quitta qu'en se félicitant d'avoir procuré à ses compatriotes le délai dont ils avaient besoin pour faire leurs préparatifs de défense. Les Ecossais en firent bon usage.

L'Ecosse se trouvait alors dans la même condition à peu près que lorsqu'elle fut envahie en 1322 ; mais , ce qu'il y avait de pire pour die , c'était qu'Edouard III , d'un oOté , par un caraC' tère héroïque était cent fois plus formidable que son père , et que de l'autre, les seuls chefs qu'eût maintenant l'Ecosse à opposer au vainqueur dont le nom faisait trembler la France , étaient c^t fois inférieurs en talent à Bruce. Néanmoins ils étaient imbus de ses leçons , et bien décidés à les suivre , de sorte qu'on pourrait dire que le roi Robert, tout mort qu'il était, commanda encore l'armée écossaise.

Edouard n'eut pas plus tôt pénétré en Ecosse qu'il vit ses troupes dénuées de tout , du moins réduites aux provisions qu'elles avaient alertées. Bans les villages et les fermes ', où régnait un morne silaice , on n'apercevait ni paysans , ni grains , ni bestiaux. Les fourrageurs parcouraient en vain le circuit cardinaire à de telles expéditions , ils ne trouvaient de vivres nulle part ^ et si quelques-uns d'entre eux avaient le malheur de s'avancer de manière à ne pouvoir plus être immédiatement secourus, ils

étaient aussitôt assaillis par les Écossais, qui, embusqués dans lès gorges, les marécages, et les forêts, fondaient sur eux de tous côtés et les tuaient sans miséricorde. Irrité des obstades et des privations qui l'entouraient , surtout convaincu que Douglas l'avait joué dans la dernière négociation, Edouard, pour assouvir sa colère, se mit à tout détruire sans distinction ni pitié, et à brûler toutes les villes , tous les villages dont il approchait , sans épargner les édifices consacrés à la religion ou à de saints usages. La belle église abbatiale d'Haddington , qu'on appelait la Lampe du Lothian à <»use de la richesse de son architecture, fut incendiée , et le monastère, aussi bien que la vlUe elle-même , entièrement détruit. Par suite éà ces ravages, qui eurent lieu en

février 13S6 , on ne parla long-temps de cette époqne qa'en la nommant la Chandeleur brûlée.

La véhémence du courroux d'Edouard et la manière furieuse dont il l'exhalait purent lui procurer le plaisir de la vengeance satisfaite, mais ne lui firent trouver ni provisions ni fourrages ; hommes et chevaux commencèrent donc à souffrir des priva^ fions qui menaçaient de se changer en famine. Éldouard s'était flatté de trouver à Berwick des vaisseaux chargés de vivres qu'il y avait envoyés d'Angleterre \ mais nulle voile n'apparaissait sur la plaine nue de la mer. Aprto avoir demeuré dix jours au milieu des ruines d'Haddîngton où les embarras augmentaient à cha* que minute, Edouard apprit enfin qu'une tempête avait dispersé sa flotte, et que pas un de ses navires n'avait pu entrer dans le golfe de Forth. La retraite devint dès lors inévitable , et le9 souffrances des soldats empêchant qu'elle ne se fit en bon ordre , elle ftat accompagnée de pertes omsidérables. Les Ecossais , disséminés en

mille endroits, sur les montagnes, dans les bas» fonds , dans les bois et dans des solitudes sans chemins fhiyés , approchaient Tannée anglaise de toutes parts et la suivaient A la piste, comme ces oiseaux carnassiers qui voltigent au-dessus d'un troupeau de moutons malades pour déchirer ceux qui tom* beront de faiblesse. Edouard voulut à son retour ne pas traverser de nouveau la province conplètement ravagée du Berwickshire , mais s'embarrassa dans les défilés de la partie haute du Teviot* date et de la fbrêt d'Ettricke où il eut beaucoup à souffrir des continuelles attaques de Douglas; une fois même, il faillit être fait prisonnier.

. L'insuccès de cette vaste entreprise, la cinquième où la tenta* ti ve d'invasion avait échoué , semble avoir déterminé Edouard à employer d'autres moyens que ceux d'hostilités ouvertes et avouées pour établir sa puissance en Ecosse , but qu'il ne renon* Cait pas encore à atteindre. Il avait fini par connaître à fond le caractère de son royal prisonnier David Bruce , qui languissait depuis tant d'années en Angleterre , et ne doutait pas de réussir» par quelque convention avec ce prince égoïste , à s'emparer en Ecosse de l'autorité suprême dont la nation se montrait si jalouse. Le préliminaire d'une telle intrigue fut l'élai^issement de David après sa longue détention , et la signature d'im traité de paix en* tre les deux peuples.

Par un arrangement définitif, les commissaires de chaque

royaume fixèrmt la rançon <}e David , qui avait augmenté dépuft la dernijère fois qu'on l'avait débattue, à une somme dé cent mille marcs qui serait payée annuellement par dixièmes. La no-

blesse, le clergé et la bourgeoisie d'Ecosse s'engagèrent à ce que les paiements fussent régulièrement faits; et trois nobles de très haut rang, qui pourraient, touttfois, être rem{daoés de temps ea temps par d'autres du même degré, ainsi que vingt jeunes gen-* tilshommes parmi lesquels le fils du grand-sénéchal se trouva compris y furent livrés comme otages à l'Angleterre. C'est ainâ que David recouvra la liberté, on2e ans après la bataille de Neville's-Gross où il l'avait perdue. Les conditions qui le rendirent 11* bre étaient plus sévères au total que cdles qui avaient été pro^ posées trois ans auparavant, lorsque le traité s'était rompu par l'intervention de la France.

La première chose qui, après son retour en Ecosse, marqua la tendance des opinions et des sympathies politiques de David , fut son goût déterminé pour des voyages en Angleterre et de Icmgs séjours dans ce royaume. Ils devinrent même assez fréquents pour inspirer à ses sujets la réflexion qu'ils avaient été bien sots de s'appauvrir à racheter un souverain , qui préférait la terre de sa captivité à ses propres domaines. Il se présenta aussi^ peu après sa mise en liberté , un léger incident qui dénota chez ce prince autant d'arrogance que d'insensibilité. Comme le peupte avide de voir son roi dont l'absence avait été si longue, se pressait un jour avec plus d'affection que de tendresse autour de lui , David saisit la hallebarde d'un de ses gens, et la brandissant de sa royale main^ enseigna à la foule qu'elle devait dorénavant imposera la mani-» fiBStation de ses sentiments affectueux une contrainte plus cérémonieuse.

Une espèce d'intimité où Edouard espérait bien trouver son profit, fut alors encouragée par ce monarque entre les habitants de son royaume et ceux d'Ecosse. Des permis de séjour furent ac-

cordés aux marchands , aux pèlerins , aux indigènes des deux pays , aux jeunes gentilshommes qui désiraient faire leur éduca-* tion dans les universités anglaises , en un mot à tous ceux qui pourraient alléguer un motif raisonnable de venir en Angleterre. Les nobles écossais qui visitèrent la cour d'Edouard y furent même accueillis avec bienveillance. Une si libérale conduite n'avait sans doute pour but que d'éblouir les yeux des habitants de l'Ecosse par la supériorité de la splendeur et de la richesse de leurs

CHAPITRE XIV

puii^ants voîsms , et de les habituer à dès rapports tellement amieaox avec eux , que tes préjugés qui avaient été la conséquence naturelle de tant d'années de guerre disparussent insensiblement. C'était de beaux et louables projets, mais le roi d'Angleterre ne les avait formés que dans un but de perfidie et d*égoîsme.

La faiblesse de David qui avait paru disposé , au cas où ses sujets le lui eussent permis, à sacrifier au roi d'Angleterre Tindépen- 4ance de l'Ecosse en le reconnaissant comme seigneur suzerain, avait encouragé Edouard à proposer que Lionel, duc deClarence,' son troiaème fils, fftt appelé à succéder au trône écossais en place du grand-sénéchal d'Ecosse, petit-fils de Robert Bruce par sa fille Maijory. Ce dessein semble avoir été tenu soigneusement caché à toute la nation écossaise jusqu'au mois de mars 1363, époque où David Bruce s'aventura à le développer lui-même, en présence^ à*une assemblée des états d'Ecosse réunis à

Scone. Depuis peu , et pendant un de ses voyages en Angleterre , il était devenu veuf par la mort de la reine Jeanne. Aussi est-on en droit de trouver plus extraordinaire encore que David désirât substituer un prince anglais à la succession de la couronne écossaise , car il au» rait pu appréhender justement que si, toutes choses possibles, il venait à se remarier et avait des enfants, le roi d'Angleterre ne se serait pas résigné à vofr l'espérance de la royauté de son fils déçue , le fdt-elle par la naissance d'héritiers directs. Sans être toutefois arrêté par un si puissant motif, David Bruce proposa au parlement écossais de décider que , dans le cas où il ne laisserait point d'enfants après lui , le trône appartînt à un des fils du roi d'Angleterre; puis il recommanda particulièrement lé duc Lionel de Clarence comme digne d'un tel choix , et donna à entendre que cette mesure rendrait éternelle la paix entre les deux nations de la Bretagne , et protesta que c'était l'unique moyen de déterminer le monarque anglais à se désister formellement pour l'avenir , de toutes ces prétentions à la suzeraineté féodale de l'Ecosse, qui avaient été la cause de luttes si funestes.

Le parlement écossais entendit avec autant de chagrin que de colère une telle proposition sortir de la bouche de son souverain , fils de l'héroïque Robert Bruce. Aussitôt et unanimement, les membres de l'illustre assemblée répliquèrent que jamais ils ne permettraient à un Anglais de régner sur leur pays ; quel par des actes solennels qu'ils avaient eux-mêmes votés, le grand-sénéchal d'Ecosse était appelé au trône à défaut du présent roi ou de

ses héritiers; que ce seigoeur était brave et digne da royal héritage-, qu'en conséquence ils refusaient de lui enlever ses droits

pour les donner au fils d'un étranger» et mêmed'un ennemi national.

Le roi David reçut sans doute ce ferme refus, qui nécessairement impliquait un bUime sévère contre lui, avec honte et mortification , mais ne répliqua rien ; et le parlement , passant à autres choses , nomma des commissaires pour travailler à l'œuvre importante de convertir en une paix solide et durable la trêve pré-^ Caire alors conclue entre l'Angleterre et l'Ecosse. Mais en vain le projet de changer la destination de la couronne sembla-t-il avoir échoué à jamais-, ceux dont il aurait lésé les intérêts si on l'eût adopté ne le perdirent pas un seul instant de vue. Le grand-sénéchal et ses fils , avec beaucoup de leurs parents , les comtes de March, Douglas, et d'autres barons du sud prirent les armes , et formèrent une ligue pour empêcher , dirent-ils , que l'ordre de succession, tel qu'il avait été établi du vivant de Bruce, fût altéré en rien. Le roi arma de son côté , non, comme il le prétendait , pour changer de force la successibilité , mais pour rétablir le bon ordre et contraindre les ligueurs à déposer les armes. Ses efibrts furent couronnés de succès. La fermeté inattendue que le roi déploya > et le grand nombre des Ecossais qui demeurèrent fidèles à sa cause , en imposèrent au grand-sénéchal et à ses partisans. Ils se soumirent ; les états furent convoqués à Inchmurdoch , et le chef lui-même de la ligue , ainsi que Douglas , March , et d'autres adhérents , furent contraints de renoncer en pleine assemblée à leurs projets de révolte. Dans la même occasion, le grandsénéchal jura sur les saints évangiles obéissance et fidélité ap roi régnant , sous peine , s'il manquait à sa parole , non-seulement de perdre la vie et d'être dépouillé de ses terres , mais encore d'ôter à sa famille tout droit de succession au trône. En récompense de sa promptitude à rentrer dans le devoir d'un sujet,

aussi bien que pour caUner les^ craintes au sujet de Tindépendance nationale qu'avait excitées la proposition du roi , la successibilité au trône établie en faveur du grand-sénéchal et de ses héritiers fût solennellement reconnue , etl'atnéde ses fils, qui devint plus tard Robert III, reçut le'titre de comte de Garrick que Robert Bruce avait autrefois porté.

L'imprudent David avait à peine ratifié les actes du parlement de Scone ^ que , sans se souvenir du danger qu'il avait naguère

couru , se rendit à Londres et renoua avec Edouard m , les h^ trigues qui avaient pour but le changement de la 8uccessi<m. Un nouveau plan fut donc arrêté à cet effet dans une conférence que ies deux rois et quelques conseillers d'âite tinrent le 23 no-> vembre 1368. D'après cette convention, le roi d'Angleterre, Sdouàrd III, devait être appelé lui-^méme à succéder au roi Dt» vid , dans le cas où ce dernier mourrait sans héritiers mftles. Suivaient vingtHsept articles qui, la plupart, avaient, à ce qu'il semr 1ble, pour objet de réconcilier la nation écossaise avec l'idée d'un monarque anglais. Ainsi, elle participerait aux avantages du commerce de l'Angleterre, elle conserverait intactes ses lois et son indépendance comme royaume séparé , surtout remise lui serait faite du reste de la rançon de David, qu'elle n'acquittait qu'avec beaucoup de peine et dont elle n'avait encore payé qu'un dixième. Pour flatter son orgueil national , on lui rendrait la pierre sacrée qui servait aux couronnements , et le roi d'Angleterre lui-même serait couronné à Scone avec tout le cérémonial écossais. Il re* noncerait à toute prétention de suzeraineté sur l'Ecosse, respecterait scrupuleusement ses libertés politiques et religieuses, même n'emploierait, une fois monté sur le trône, que des con»

seillers écossais, pour régler toutes les affaires de nature à intéresser le royaume , et ne nommerait que des indigènes à tous les postes de confiance. Mais après cette longue suite de conditions bénévoles , venait une clause qui attribuait au roi d'Angleterre le commandement des levées tant nationales que féodales de l'Ecosse, et qui, seule, aurait suffi pour livrer absolument le royaume à la discrétion d'Edouard. Le procès-verbal de cette conférence s'ouvre par une promesse de profond secret, et par une déclaration que tout ce qui va suivre ne doit pas être regardé comme définitivement résolu , mais comme la simple base d'un plan qui demande encore un examen réfléchi ^ et que plus tard t>n adoptera, modifiera, ou même abandonnera tout-à-fait, selon qu'il sera jugé convenable. Par un dernier article le roi d'Ecosse se chargea de sonder les dispositions de son peuple par rapport à ce projet , et promit de transmettre le résultat au roi d'Angleterre dans la quinzaine qui suivrait Pâques. Il est probable que David, de retour en Ecosse, trouva l'affaire totalement impossible. Une imprudence personnelle que ce prince commit augmenta encore les embarras dont il était entouré. Il tomba amoureux d'une charmante damoiselle , dont le père , sir John Logie , avait

souffert U mort pour avoir trempé daos ce complot conti^ B/>bert Sruce , si sévèrement pum par le parlement noir. La jeune per*sonne qui se nommait Marguerite était d'une beauté merveilleuse. Bientôt l'amour du roi prit une violence qui ne convenait ni à son haut rang ni à son âge mûr \ et faute de pouvoir satisfaire Autrement sa passion, il Tépousa. Cette mésalliance scandali^ l'orgueilleuse noblesse du royaume, et parait

avoir occasioné une rupture ouverte entre David et son parent le grand-séné* £bal , dont les titres à la couronne devaient être anéantis dans le pas où la nouvelle reine donnerait un héritier mâle à son noble •époux. Ce fut probablement par suite de quelque querelle qui 6'éleva à ce sujet , que le roi David , à ce qu'il parait , jeta le ^rapd-sénéchal , avec son fils le lord de Badenoch^ en prison , et les y retint long-temps.

' Les commissaires furent encore une fds nommés de par t et d'autre pour débattre les causes d'une paix absolue etdurable entre lef» deux nations. Le paiement de la rançon de David était le principial obstacle. Les premières sommes avaient été assez régulièrement acquittées, mais il avait tallu que le parlement écossais fît degrands sacrifices. Une loi avait ordonné que toutes les laines du royaume , sans doute parce que l'exportation de cette marchandise était la plus productive, fussent livrées au roi à bas prix , et que le bénéfice qu'il obtenait en les vendant plus cher aux izuurchands de la Flandre servît à payer la rançon. Un impôt foncier, pesant indistinctement sur toutes les classes^ fut aussi voté et perçu. Une sonune de vingt mille marcs avaient été obtenue par ces moyens et comptée à l'Angleterre -, mais depuis le paieaaent des deux premiers termes, les sources en lesquelles les JElcossais avaient espéré s'étaient taries. Ils s'adressèrent au pape; jaats comme il avait déjà accordé au roi un dixième des revenus lecclésiastiques pour trois ans, il refusa depermettre qu'on mit aucune nouvelle 'taxe sur le clergé. Les Écossais sollicitèrent alors laErance ; mais comme elle avaitâ racheter son propre roi qui était prisonnier en Angleterre , elle eut beau jeu de leur refuser tout Mcoarê ultérieur, à moins qu'ils ne consentissent i recommonxer la guerxe contre les Anglais , cas où elle promettait

de cootrihuer d'une somme de cinquante nulle marcs à la rançon du coi David.

V Comme l'Ecosse était ainsi gônée, ainsi dénuée de ressources, ^Héceisairement les anauités non venues s'arriérèrent, et, faute de

CHAPiTBE xvr. ns

«ddè, dles s'accrareot v aux ternes da Irai té, de/orCesameodeSi Edouard joua lé r61e d'un créancier clément. U chercha numis à toucher la rançon elle-^éme qu'à mettre TEcosae dans un tel état d'msolvabilité^ que le parlement s'estim&t heureux d'une ma-; nière ou d'une autre^ d'éteindre cette dette par le sacrifice dq ^indépendance nationale. E ne put toutefois recourir au moyen qui aurait été le plus prompt pour obliger ses débilefurs à le satis^ Irâe, et qui ccmsi^it à sommer le monarque écossais derevenit en prison ; car ainsi il se serait privé de l'agent le plus capable de servir ses vues sur l'Ecosse, et peut-être eût en même tempç jeté ce pays sous l'empire du graqd-sénéchal , ennemi implaca-: ble de l'influence anglaise. Les amendes , les arrérages et le relit quat de la dette furent alors fixés à une somme de cent mille li*: .vres sterling, qui se paierait par annuités de six mille marcs ; im prolongea la trêve de trois ans; et pendant ces trois ans- la, les paiements , quoique ruineux pour la nation écossaise , semblent s'être faits avec régularité au moyen des taxes que le parlemenj; «vait établies pour y subvenir. Aussi , en 1360 , la trêve entre les nations fut de nouveau prolongée de quatorze ans , et les Anglais i^nsentirent à ce que la balance de la rançon, qui montait encorç à cinquante-six mille marcs , s'achevât par quatorzièmes d'année en année. La rançon du roi David fut complètement acquittée d^ cette manière , et Richard II en donna for-

mellement reçu aux Écossais la septième année de son règne. Ces lourdes, mais né^ cessaires exactions ne s'opérèrent pas sans troubles intérieurs.

Les barons du nord et les chefs celtiques furent quelque temps en insurrection ouverte contre le paiement des impôts; mais la ferr meté du parlement , et un de ces éclairs de vigueur qui quelque* fois brillaient dans le caractère résolu, quoique indolent, de David , les forcèrent à rentrer dans le devoir. Il marcha dans Iç nord-^ouest , contre John des Iles, dompta ce turbulent et puissant aeigneur , le força de se soumettre aux taxes votées par le partes ment, et même obtint de lui des otages en garantie de sa ccmduîte future.

Bientôt des discordes domestiques éclatèrent au sein de la fiiH miHe myale. Marguerite Logie , la jeune et belle reine , avait le ipoût de la d^)ense , comme toutes 1^ personnes qui passent sou^ daÎD de la pauvreté à la richesse. Elle aimait à changer sanscessç de place et toujours i avoir une suite spendide; elle aimait la p»- Wrertles fêles ; peuirétpe) avec sa jeunesse et sa beauté, aimai^

cUe aussi qu'on Fadmirât La passion de David était éteinte, et II désirait rompre le mariage inégal qu'il avait si imprudemment fcarmé. Les évéques d'Ecosse l'autorisèrent à divorcer ; mais quels fur rent les motifs de ce divorce? les historiens n'en parlent pas. Mar* guérite Logie en appela au pape de la sentence du dergé écossais» et se rendit à Avignon pour y appuyer sa cause au moyen des richesses qu'elle avait amassées pendant son séjour au pouvoir, et qui , dit-on , étaient considérables. Son appel fut

écouté avec faveur par le saint-père, mais elle mourut en pays étranger avant qu'il se prononçât. Dès que les prélats écossais eurent rompu ce mariage, le grand-sénéchal et son fils sortirent de prison pour rentrer en faveur auprès du roi, ce qui montre clairement à quelle influence ils avaient dû et leur disgrâce et leur capitivité.

Nous n'avons presque plus rien à dire de David II. Attaqué d'une maladie mortelle , il expira au château d'Edimbourg à l'âge prématuré de quarante-sept ans, après en avoir régné quarante-cinq. Il avait du courage , de l'afTabilité et les grâces extérieures qui toujours siéent à un prince. Mais sa vie présente le plus uniforme contraste avec le patriotique dévouement de son père. H exigea et obtint^de ses sujets d'immenses sacrifices , mais en retour de leur affection et de leur fidélité, il ne renonça jamais à un seul caprice , ne se refusa jamais une seule fantaisie. Dans ses dernières années, il ne fut que le honteux instrument de l'Angleterre , et ne se montra que trop disposé à lui vendre , pour de légers avantages personnels, l'indépendance de l'Ecosse que son illustre père avait achetée au prix de tant de souffrances, qu'après en avoir compromis sa santé , il en était mort prématurément.

Le règne de David II différa aussi tristement de celui de son père que le règne de Robert !•' avait glorieusement différé de ceux de ses prédécesseurs. Nous y apercevons cependant un nouveau pas vers la civilisation , et uo mélange plus complet des différentes tribus qui peuplaient TEcosse, en une nation générale, ne reconnaissant qu'un seul gouvernement.

Les chefs mômes des îles et des Highlands s'humanisèrent au point de reconnaître la suzeraineté du roi d'Ecosse , de venir siéger dans ses parlements, et de presque renoncer, non sans regret,

à celte farouche et tracassière indépendance dont ils s'étaient autrefois glorifiés. La puissance de ces formidables seigneurs fut beaucoup réduite , non-seulement par la contrainte véritable que le souverain et ses lieutenants exercèrent sur eux, maintes fois 4

la tête d'ane armée, mais encore par la politiqiie qui peut moins se jostifler , et que ce monarque emplo^f a , dit-on , de stimuler les chefs les uns contre les autres , et de diminuer , d'abattre ainsi la fcNTce de chacun d'eux. EnciMre, y avait-il entre les habitants des hautes et des basses terres toute la différence de races distinctes. L'autorité royale était bien connue dans les deux pays ; mais la justice ne suivait son cours ordinaire que dans celui où la civilisatton était le plus avancée , et nous allons voir tôut-à-rheure les lords insulaires donner continuellement du mal au gouvernement écossais. La nation , en même temps , commença à devenir telle que nous la voyons aujourd'hui. Il n'est certes guère de grandes familles qui puissent faire remonter leur origine à Tépoque de Robert Bruce ; mais il y en a un beaucoup plus grand nombre dont l'illustration date du règne de son Gis , car la liste des guerriers qui combattirent à Durham offre les noms des principaux nobles et gentilshommes de l'Ecosse moderne , et est la fréquente reswurce des généalogistes. L'esprit commercial se développa au temps de David F' en dépit des mille obstacles créés par les guer res civileset étrangères. Ce fut dans les parlements de 1368 et 1360 que s'introduisit, pour la première fois, à ce qu'il semble, l'usage de confier à des commissions particulières le soin de débattre et d'échanger, dans des séances préalables et secrètes , les affaires , soit délicates, soit importantes , qui étaient ensuite soumises à l'assenoblée tout entière.

Gomme cette méthode investissait une petite coterie de représentants, du pouvoir exclusif de discuter et de choisir les sujets de débats parlementaires , elle tendait nécessairement à gêner la libre discussion si essentielle au maintien des prérogatives de ce corps , et finit par prendre la forme de cette funeste institution , dite comité des articles , qui , s'arrogeant te droit préliminaire , et , si bon lui plaisait , de rejeter les mesures proposées au parlement , porta une grave atteinte à la liberté nationale.

Entre la peste et la famine, qui firent des ravages répétés en Ecosse pendant ce malheureux règne , l'esprit national des Écossais ne se montra jamais plus énergiquement résolu à repousser jusqu'au bout la domination anglaise. Sans doute, quelques éhefs , quelques nobles se soumirent au vainqueur ; mais il n'y eut pas un seul instant de soumission générale ou d'apathique indifférence. La nation demeura forte dans sa faiblesse même ; car <;omme heureusement les Écossais ne purent réunir d'armées na-

tic«aleSjiIftécbaH>éreDtaux cooséquencesque de grandes bataiH^ telles que celles de Dunbar , HalidcMi et Berwick , avaient toujours pour eux , et furent obligés de se borner à la gu^re dégnitive f qni d'ailleurs convenait mieux au caractère du ps^ys , et à laqudle ses habitants s'entendaient si bien.

Le manque de talent chez le souverain et les résultats de sa longue captivité devinrent cruellement sensibles par l'indépendance que s'attribuèrent le chevalier de Liddesdale et tmit de chefs, tant de Qobles , qui dans leurs féodales querelles , commirent des crimes aussi atroces que le meurtre de Ramsay , de

Dalwolsey, de GuUock , de Berkeley , de Saint-Michel , et de beaucoup d'autres» Le parlement comprenait la gravité de ces désordres; mais dans son désespoir d'être trop faible pour les réprimer, c'était plutôt d'un ton de prière que de commandement qu'il demandait aux gr^mds vassaux de renoncer à leurs discordes privées et de s'unir cordialement pour la défense de leur patrie commune. Beaucoup d'auteurs de pareilles fautes , qui avaient consenti à devenir membres des états , faisaient chorus avec leurs collègues pour ces pa-» triotiques remontrances tant qu'ils étaient assemblés ; puis , lors^ que le parlement se séparait, chacun d'eux, regagnant sa tour féodale et ses vastes domaines , recommençait, comme aupara-* vaut, à se battre pour son propre compte avec ses v<Msins. la parlement écossais semble n'avoir jamais manqué de découvrir les maux qui affligeaient le royaume, ni de prendre, pour les réprimer^ des mesures aussi sages qu'habiles. Par malheur le poa«> voir exécutif n'eut que rarement, sinon jamais , l'autorité nécessaire pour donner force aux lois ; et la nation se trouva ainsi dana l'état d'un malade obstiné, qui ne peut guérir parce qu'il ne sait pas se décider à prendre les remèdes ordonnés par les médecins.

CaiâPITRE XV. fM

CHAPITRE XV

ATénement &û§ fitaarts; leur origine. — Robert II et sa famille. — Prétention du comte de DoVjglaa tm trône ; il Pabandonne. -^ Déraite des Anglais près Mel« rose. " Incursions dévaslatrices snr la frontière. — Jolm 4e G ant ou 5ean de G and négocie ayec VÈ-

cotHi il y Tient chercher un refuge contre une émeute des Anglais. — ' La France stimule les Écossais à recommencer la guerre. «- Invasion dirigée par Jean de Gand.-Jean de Vienne arrive avec une armée d^auxiliaires français. — Ils sont mécontents de PÉcosse, et PËcoaae nVist pas plus contente dPeux. ^- Ils pressent les Écossais de livrer une bataille en règle aux Anglais î les Ecossais refusent, et expliquent leurs motifs.- Aiebard envahit PEcosse; il est repoussé. ~Les auxiliaires français quittent TÉcosse.— Lee Écossais menecenl d^envahir PÂngleterre. — Bataille dU)tterbourne. — / Bégence de Robert, comte de Fife.« Trêve avec TAn-

gleterre.— Uort de Robert iL

La généalogie dee Stuarts, qui fureiit alors appelés au trâne d'JÉcosse, a étéie sujet d'un grand nombre de Mries. Mais de modernes antiquaires Tont fait distinctement resaonter à l'illustre famille anglo-normande de Fitz^Aian d'Angleterre; origine qui n'est point à déctotgner , même pouor une race de souverains. A l'époque de David TS Walter Fitz-Alan occupait le poste hon<mimnd de Stetmrt , c'est-à-dire de gmnd-sénéebal ^ , dans la maison ita roi-, puis, la dignité devenant héréditaire dans la famille, ce qui d'a})ord n'aidait été qu'un titre devint un surnom, le sumeoi ^ changea en nom, et fut emidoyé comme tel. Walter, sixième gi^liMl-âénéchal, combattit couragensement à Bannockburn^ àéi&Bf 4it Berwii^avecla valeur la plus chevaleresque, et fut unanime** fiaent jugé digne de la main de JMarjory Bruce , fille du. libérateur de l'Ecosse. C'est à l'unique enfont, fruit de ce mariage et septième grand-séné(^l , dont il a été si souvent question pendant le der^nier règne, que la couronne échut, quand la postérité mâle de Broce s'éteignit dans son seul fils David II.

Le successeur k la couronne s'était marié deux fois. ÉliaabeSi

4 Le mol; stswaii fue nova avons endéià occaaion d'expliquer , aignifiait alMS sénéchal; il se prend aujourd'hui dans le sens àHuttiidant. On a fait de ce même mot un nom 4e faraUie en en modifiant Poribograpbe, c^8t4i-4ire en éeriraot Stuart an lieu 4e Stfiioart, a* ic

Mure de Rowallan , sa première femme , lui donna quatre fils , Jean, que David, comme nous l'avons vu, créa comte de Carrick, Walter, comte de Fife, Robert, comte de Monteith, plus tard duc d'Albany, et Alexandre, duc de Buchan. Du même mariage il n'eut pas moins de six filles, et comme elles avaient épousé toutes les héritiers des plus illustres maisons d'Ecosse, elles durent contrî* buer beaucoup à établir solidement leur père sur le trône. Le nouveau roi était marié en secondes noces à Euphémie^ fille du comte de Ross, père de David, comte de Strathem et de Walter, comte d'Athol. De quatre filles que cette deuxième femme lui donna, Tatnée avait épousé le comte James de Douglas, et les trois autres avaient également choisi leurs époux dans de puissantes et anciennes familles.

Le père de cette nombreuse race était un vieillard qui atteignait sa cinquante-cinquième année , et è qui une maladie aux yeux les rendait aussi rouges que du sang. Il avait été dans sa jeunesse un brave et actif soldat; mais alors il avait dépassé l'ftge où les fatigues militaires se supportent aisément , et ne pouvait commander lui-même son armée. Il déploya pendant son règne les vertus d'un souverain pacifique : et fut juste, affable, clément, rempli de sagesse.

Le comte de Douglas menaça la tranquillité du royaume par ses prétentions à la couronne : mais presque aussitôt qu'il les éleva, la main de la princesse Euphémie qu'il reçut en mariage les lui fit abandonner / Robert II fut donc sacré à Scone le 27 mars 1371, avec les cérémonies ordinaires. Comme l'Ecosse continua de payer assez régulièrement la rançon du roi David , elle n'eut pas de guerre ouverte à soutenir contre l'Angleterre jusqu'en 1378; mais à cette époque, après bien des rapines et des incursions mutuelles, les hostilités éclatèrent avec une nouvelle furie, et des escarmouches, des combats, d'un genre plutôt destructeur que décisif, eurent lieu. Un petit corps d'Écossais s'empara de la citadelle de Berwick ; mais , trop faible pour se défendre longtemps, il fut surpris et passé par les armes. Dans une chaude rencontre près de Melrose, les AnglaiscommandésparMusgrave, gouverneur de Berwick , furent défaits par le comte de Douglas. Ce fût Archibald, son parent, qui décida la victoire parson courage personnel; maniant avec aisance une épée qu'un homme ordinaire n'aurait pu lever qu'avec peine, il ouvrit les lignes anglaises par la violence de ses coups. Les Écossais paraissrat avoir d'autant mieux eu l'avan-

CHAPITRE XV. SOO

tagedansces campagnesdontla rapine était le principal objets que les habitants de leurs frontières étaient fort nombreux, et les plu9 habiles d'Europe pour les guerres de partisans. Leur butin Ait dans cette guerre plus considérable que de coutume, et leur avidité plus vaste quejamais, car les porcs même, que jusqu'alors ils avaient épargnés ou dédaignés, ne leur échappèrent pas, et plu-

sieurs fois leurs incursions furent couronnées d'un tel succès, qu'ils en ramenèrent quarante mille têtes de bétail. On dit qu'ils s'amusèrent à jouer aux boules avec les têtes des morts; c'est peut-être une exagération , mais il est certain que leur barbarie égalait leur rapacité. Puis ils étaient conduits par un Douglas dont î'ardeur était infatigable. Il tomba sur la ville de Penrith , peu* dant qu'une foire s'y tenait. Les Écossais Grent un inunense butin» et livrèrent la ville aux flammes. Les Anglais furent encore battus dans l'Amandale où les Gambriens entrèrent avec l'intention d'user de représailles. EnGn, les misères qui résultaient d'un genre si cruel d'hostilités furent portées au comble par une maladie couiagieuse qui se déclara sur les confins de l'Angleterre, et que les insatiables habitants de ceux de rÉcosse introduisirent dans leurs foyers, car l'épidémie même ne diminua nullement leur fureur de pillage.

L'année suivante , Jean de Gand , le célèbre duc de Lancastre, marcha vers la frontière avec une armée formidable, et mit temporairement fin à ces calamités par une trêve de douze mois, qui, à l'instant de son expiration , fut renouvelée pour la même période. Une singulière circonstance eut lieu pendant que ce dernier traité se négociait. L'insurrection de Wat Tyler éclata , et le duc de Lancastre , contre qui , en sa qualité de patron des adhérents de Wickifle, presque toute la rage populaire était dirigée , trouva périlleux de revenir en Angleterre. Quoiqu'on pût à peine dire que les royaumes fussent en paix , il n'hésita nullement à chercher en Ecosse l'abri momentané dont il avait besoin , généreuse confiance dont du reste il n'eut pas à se repentir. Les Ecossais , voulant que la sécurité du prince leur hôte et de sa suite fût parfaite, lui assignèrent le château d'Edimbourg comme résidence ^ et lui laissèrent la possession exclusive de cette impor-

tante forteresse; puis, quand la commotion civile fut apaisée, le duc regagna sain et sauf sa contrée natale.

La France ne vit cette cessation d'hostilités entre l'Angleterre et l'Ecosse , si courte qu'elle fût , qu'avec inquiétude. Elle se

eomporâiit toujoars à l^éganï de» Écossais^ de même qifiifie civ hmie civilisée enms^ quelque triT)ti de barbares du Toisinage, dont elle eaple Faiaitié ptr des? promesses ou dès présents, peur se tsam aider (feus dans me guerre afvec tin redoutable Toisin. En cetteen^ eonstatiee, comme ane diversion faite sur la frontière anglaise pon^ v»5t fortement contribuera les rentfre victorreux dans teur patrie, les Français toi tèrent l'Ecosse par une raste somme d'or qu'îlsy^fi»tn)>Qèrent, par rengagement qu'ils prirent de la seconder au moyen d^on corps atniliaYre de mffle gens-d'armes et de leurs suivants, ràfin parla promesse de douze cents armures complètes, etceBe de laisserfinir la trèvesaas la renouveler .LesÉcossaissuccombèrent à Iatentatîon,etmàlgréles remontrances du vieux roi qui avait leeansiclère pacifique, reprirent les hostilités, dès que la trêve expira.

Le duc de Lancastre revînt vers la firontière , maiis^ ce fut pour punir , non pour traiter. Il s'avança jusqu'à Edimbourg en pillant le pays , mais épargna généreusement la capitale, oà il avait tout naguère reçu asile, et se retira après avoir montré autant de force que de clémence. Robert II conseilla de pacifier, mais ne putob* tenir des nobles belliqueux de l'Ecosse qu'ils acceptassent les bien- Ciits de la paix .

En 1385, la France, fidèle à sa parole, envoya aux Écossais une forte sommie d'argent, douze cents armures auxquelles il ne manquait rien, et mille gens-d'armes, qui avec leur suite pou* vaient former un total de cinq mille- hommes. Ils formaient, soi* vant Texpression de Froissart, une vraie guirlande de chevalerie, et étaient commandés par Jean de Vienne , amiral de France , un des plus illustres guerriers de l'époque. Les premiers articles de cet envoi furent joyeusement reçus en Ecosse , où les mains se trouvèrent aussi prêtes à recevoir l'or , que les têtes et les poi- trines à se couvrir des armures. Mais on ne fit qu'une froide ré- ception aux auxiliaires eux-mêmes, et à eux en fut presque toute la faute Ces Français, accoutumés à la bonne chère et à de bons logis , s'étonnèrent à chaque instant de la nourriture grossière et des gttes misérables que la nécessité et l'habitude avaient rendus familiers auxÉcosisais. D'abord ils prirent en plaisanterie de tels inconvénients ; mais la prolongation d'une si rude manière de vivre épuisa leur jovialité ; d'autre part les Écossais se plaignirent de ce que,foumissant à ces étrangers tout ce qu'ils avaient de meilleur,. ils n'en étaient récompensés que par des murmure! La pétulance de leur galanterie nationale offensa aussi,

car leur gâàéral mâùe eut là légèreté de faire la cour à une pro* cbe parente du roi , ce qui causa autant de scandale que d'indi-» l^ation dans un pays où pardlle licence n'était pas de mise. En^ fin les cheyidiers français ne furent pas si utiles à la cause écoa* saise qu'on l'avait espéré. Lés Écossais avaient bien assemUéuna armée, et enyahi l'Angleterre où ils exerçaient les plus horriMei ravages ; mais comme le butin ne se recueillait qu'au moyra d'es^ cannouches et d'engagements partiels, où les paysans desfron*

lièfres brillaient plus que les cbevaliers de France , il est pro** baUe que les premiers obtenaient la meilleure part des dépouilles» Jean de Vienne et ses compagnons se seraient distinguée davan^ tageà des sièges; aussi les envoya^t^on assiéger Roxburgh, qui était demeuré en la puissance des Anglais depuis la bataille de Durbam. Toutefois, on renonça à se i^endre mettre de cette forte*resse par suite de l'extravagante prétention que les étrangers élevèrent eux*mâmes d'y tenir garnison lorsqu'ils l'auraient prise.

Tandis que les Français et leurs alliés se disputaient ainsi, ils reçurent la nouvelle que le rot d'Angleterre, Richard II, s'a-^ vançalt avec une armé» considérable pour envahir l'Ecosse. Les dievaliers de France s'en réjouirent , par l'attente d'une action générale qui leur oflfrait la perspective d'une large part de gloire et de butin. Mais les chefs écossais leur apprirent que leur intention était de ne pas se mesurer en bataille rangée , et allé^ guërent pour excuse l'infériorité de leur nombre, surtout la petitesse de leurs chevaux, et la mauvaise discipline de leurs archers. «< Tout cela peut être vrai , répondirent leurs alliés ; mais si vous ne livrez pas bataille aux Anglais , ils dévasteront votre pays. — Qu'ils nous fassent tout le mal en leur pouvoir , répliqué rent les Ecossais ; nous ne les craignons pas. Nos gentilshommes emmèneront leurs fomilles et leurs mobiliers ; nos villageois et nos laboureurs, chassant leurs bœufs et leurs moutons vers la montagne ou la forêt, y porteront aussi leur grain et leurs fourrages , jusqu'à la paille même qui couvre leurs cabanes. Nous entourerons les Anglais d'un désert, et tandis que jamais ils n'apercevront un ennemi, ils ne s'écarteront pas de leurs étendards, à une seule portée de flèche sans tomber dans des embuscades. Qu'ils viennent donc

s'ils le jugent à propos ; et quand il s'agira d'incendie ou de pillage^ vous verrez qui d'eux ou de nous s'y entend le mieux. »

Le résultat de la campagne fUt telle que les Écossais S'y étaient

«ttendas. L'armée anglaise pénétra dans le Merse et le Lothian ^ imais n'y trou?a qu'une comi^ète solitude où il n'y avait rien i piller^ rien môme à détruire , hormis çà et là une tour dont les massives murailles défiaient tous les moyens de destruction alors connus, ou un groupe de misérables huttes qu'un travail de quelques jouirs eût réparées facilement , si elle avait pris la peine de les rmiverser. Décrivant alors un circuit pour être à même de profiter des vivres, dont une flotte qui suivait leurs mouvements était chaînée ^ les Anglais s'avancèrent jusqu'à Edimbourg ; mais là il leur fallut rebrousser chemin par la nouvelle que les Écossais avaient envahi le Gumberland , et s'y vengeaient au eentuple des ravages exercés chez eux. Or l'Angleterre , même dans ses provinces septentrionales , l'emportait tellement sur l'Ecosse par sa richesse, que, selon Froissart, les Écossais ramassèrent plus de butin dans leur invasion , et firent plus de dommages à leurs ennemis , que les Anglais n'en eussent pu faire à l'Ecosse s'ils l'avaient incendiée jusqu'à Aberdeen. Lorsque les deux armées regagnèrent leurs foyers respectifs , les Ecossais étalait chargés de dépouilles et les Anglais décimés par les privations; pour les Fraibçais , ils maudissaient un genre de guerre où il n'y avait ni or ni gloire à gagner. Dès lors ils désirèrent quitter le royaume; mais s'ils en méprisaient les habitants pour leur pauvreté et la rudesse de leurs manières, ceux-ci ne se moquaient pas moins de leur épicurisme efféminé, les détestant d'ailleurs pour l'arrogance

avec laquelle ils prétendaient à plus de bravoure , de galanterie et de civilisation. Même, pour que les Écossais autorisassent leur départ, il fallut que Jean de Vienne, leur chef, consentit à demeurer en otage jusqu'à ce que le gouvernement français payât

les dettes contractées par eux pendant leur séjour en Ecosse. Ainsi partirent les auxiliaires français , pauvres , déçus dans leurs espérances, pleins de mortification, maudissant l'heure où ils avaient mis pour la première fois le pied dans un pays si stérile et chez un peuple si barbare.

La guerre continua avec rage, et en 1388, les Écossais crurent le moment favorable pour rendre à TAngleterre l'invasion de Richard IL Une nombreuse armée s'assembla donc à Jedburgh. Le comte de Fife , deuxième fils du monarque régnant , fut nommé généralissime ; mais l'espoir du soldat reposait plutôt sur James, comte de Douglas, car c'était un capitaine aussi redouté qu'aucun qui porta jamais ce formidable titre. Les chefis réunis, ap-

prenant que les Northumbrieos réonissaient des forces considérâbles pour mivabir l'Ecosse , décidèrent que leur corps principal n'entrerait pas en Angleterre , comme on rayait d'abord résolu , mais qu'un détachement aux ordres de Douglas , et fort de trois cents gensHl'armes d'élite qui, avec leurs suivants, formaient ua total de milleà quinze cents hommes, franchirait seul la firontière. w Douglas , par une. marche aussi prompte que secrète , pénétra dans le Northumberland , traversa la Tyne , et se jeta sur le diocèse de Durham , oà il mit tout à feu et à sang jusqu'aux portes* d^York. Dans son retour d'une expédition où il avait été si heureux, il passa comme en triomphe sous les murs

de Newcastle. Cette ville était alors défendue par les deux fils du comte de Nor-^ thumberland, sir Henri Percy, câèbre parle surnom d'Hotspur ou Fougueux , et son frère sir Ralph. Ils n'endurèrent pas paisiblement la présence de leur ennemi héréditaire ; mais, quoiqu'ils n'eussent pas de forces sufl9santes pour livrer bataille à Douglas , ils sortirent pour escarmoucher avec les chevaliers écossais qui ne demandèrent pas mieux , et rompirent plusieurs lances. Dans, une rencontre personnelle qui eut lieu entre le comte de Douglas luî^^méme et sir BenrifPercy, la lance d'Hotspur dont le bout était orné d'une banderotle de soie brodée à ses armes demeura en la possession de l'Ecossais. « Yoilà un trophée , lui cria-t-il , que j'emporterai en Ecosse , et placerai sur la plus haute tour de mon château de Dalkeith. » --* u Tu n'en feras rien ! » répliqua Percy/ — « Alors, reprit Douglas, il faudra que tu viennes cette nuit l'enlever de devant ma tente. » Il continua alors à remonter la' Tyne, et, croyant que Percy viendrait chercher à reconquérir son oriflamme , campa le soir au bord de cette rivière. Ce qui* seul empêcha Percy de le faire fut le bruit que Douglas se reti* rant vers Je corps principal de l'armée écossaise, il pourrait le* trouver réuni au comte de March. Mais le lendemain , lorsqu'il a^rit que Djuglas marchait avec lenteur comme pour inviter . à ce qu'on le poursuivit, il rasseihbla promptement six cents chevaliers environ qui, avec leurs écuyers, les gens de leur suite* et quelques mille archers, formèrent un total dé huit ou dix mille homme», et marcha vers l'ouest à la poursuite de Douglas.

Le comte écossais avait établi son camp à Otterbourne, hameau du Reedsdale, et les lignes s'en étendjient tant à Test qu'à l'ouest sur les bords de la rivière* Les Anglais passèrent la Reed »

et attaquant le côté droit de la position de Fennemi , le trouvèrent

grottièraiBeiit, mais solidemeDt fortifié et surtout bieo défiO-Biin. Douglas , dont te pian de bataille avait été d*avaiicer^;ié, opttfinua i défendre la barricade jusqu'à ce que sas bommas euaae&t pu sortir du camp et se fonnar eu un corps eompact, mabdutt* ger leur front, de aianière que dès lors sa Ugoes'éteodait du naid. au sud , que la rivièfe couvrait ua de ses flancs, el que des montagnes avec des marécages en protégeaient Tautre. Sa lateie temps la vallée de la Reed ofiBrait par derrière «aœ route pour ta zetraite, en cas qu'elle devint nécessaire. Ce ebaBi;eiMnt de po» sition i l'instant d'en vrair aux mains prouve que Douglas > ou-* tre son intrépide vaillance dechevalîer, possédait comme général, phis de science qu'on ne seraR tenté d'en accorder aux tacticietts de 90a siècle. Cependant les Anglais , dans leur ardeur à traverser le camp écossais, ne demeurèrent pas en très-bon ordre, et ce fbt presque une surprise pour eux, quand au sptendide clair <ta lune d'une nuit d'automne , ils retrouvèrent à peu de distance leurs antagonistes qu'ils croyaieat en déroute. L'action s'engagea sur le diamp aux vives acclamations de Percy d'une part et de Dou* fgkÊ& de Tau tre. La lutte fut aussi acharnée qu'on aurait pu le pré* voir entre deux tels champions et leurs partisans. Enfin , les A&* glais allaient l'emportar par le nombre , l<Hnsque Douglas , comme ilaemble que c'était l'usage des héros de cette fiunille, tenta per^ sonneUement un effort désespéré. Il prit sa hache d'armes à deux mains, et fondant sur les ennemis, se fraya de force un passage dans

leurs rangs. Son porte-bannière parvint seul à le suivre; aussi , bientôt entouré d'Anglais et trop éloigné des siens pour être secouru , Douglas , en dépit de sa b(mne armure , reçut le coup mortd. Mais l'impulsion donnée par une efaarge si fiirieuse avait animé les soldats de l'Ecosse et découragé ceux de l'Angleterre; puis ni l'une ni l'autre armée ne connaissaient le sort du ca» pitaine écossais. Plusieurs de ses chevaliers, poursuivant leur avantage , arrivèrent à l'endroit où il gisait en proie à l'agonie. « Comment allez-vous? m lui demandèrent-ils avec anxiété. -^ « Mais pas trop bien, répliqua le comte, je sens que la vie m^ bandonne davantage de minute en minute. N'importe , il y a dans notre bmille une projAiétie ; c'est qu'un mort gagnera une bar taille, et je crois qu'elle va cette nuit s'accomplir. Je péris comme périrent mes pères qui sont rarement morts sens un toit et dus im lit. Cachez ma mort ; relevez mon étendard ; faites retentir mon cri de guerre, et vengez-moi ! » Les cbe& écossais, le cœur

igGBOédethAgrin, mais palpitants du désir de la vengeance , tentèrent en désespérés une nouvelle attaque , et mirent en fuite tes Anglais qui déjà étaient ébranlés. Les deux Percy demeurèrent captifs, et avec eux [H*esque tous les noides d'Angleterre qui pri* rent part à cette célèbre action. Une si héroïque bravoure y Ait déployée par les deux peuples, que Froissart la regarde comme fffie despIOB lerribieB de son tepi^..

l^évéque de Durham arriva le lendemain avec sept mille homilftes ; itnis, êiptè» deux feinte» attaques il n'osa point se mesurer rédtem^t avec Tennemi par lequel HoCspur avait été battu. Le défacbement écossais rejoignit alors Farraée principale ; mais tous 1^ soldats de Booglas étaient tellement affligés de la perte de

leur cheft que chemin faisant, ils avaient plutôt l'air de suivre un conrot qoe de revenir victorieux.

Vers ce temps , comme le roi d'Ecosse ne pouvait phis supporter les fatigues de la représentation , et ne cherchait qu'à s'y aooslitaife, on nomma Robert, comte de Fife^ régent du royaione. Il n'était que second fils âa monarque régnrat ^ maïs on le pré* liera pour cette place éminente à son frère aiaé , John , comte de earrick , parce que celui-ci boilait d'un coup de pied de cbe* val , et ne possédait pas assez d'énergie morale pour remédier à ion iiAtniléiAysîque : le régent au contraire to fut pas plus tdt investi de ses foncUons, qu'il déploya une rare activité. Le comte de Nottin§^iam . maréchal d'Angleterre , à qui était confiée la gmle des frontières de l'est , reprochait aux Percy leur défaite d'Otterboume, et iNrétendait que s'il se tùt lui-même trouvé à leor place, les eboses se seraient autrement passées. Atai&Iorsquo le régent vint, à la tête 4'une armée égale en nombre, le défier au «ombat , Notttngham refusa l'action sous le prétexte , indigne d'un^ général, « qu'il ne devait |ias exposer au péril les sujet» du roi. » Lea Écossais brûlèrent Tynemoutb , et s'en revinrent chez

Pendant Fêté de la même année 1389, une trêve de trois ans le «gna entre la France et l'Angleterre , et s'étendit i l^ÉcOfsse oomme alliée de la première poissidice. Peu après cet événement, le mi Robert II, mourut à son château de Dundonald dans l'Ayjrsbire. Il avait atteint Tàge avancé de soixante-et^quinze ans, et ea avait régné dil-neuf*

CHAPITRE XVI

Ayénement de John, comte de Carrick.— II adopte le nom de Robert III.— Etat de sa famitte.— Incendio d^El^in*- Incnriioii des Highlandais, et escarmoiiclio de GUscuDe.— liataille de Bourtree.— Tournoi entre les hommes des clans de Chattam et de Quhele.^ Le prince David d^Ecosse; il est créé duc de Kothsay; «OD oncle Intrigue contre lui et devient duc dMlbany.«— Mariage de Rothsay. — Scandaleuse conduite d^Albany ; ii manque de parole au comte de Mareh qui se ré- Tolte. — Guerre avec TAngleterre. — Invasion de Henri IV.~ Retraite obligée des Anglais.^Meurtre du duc de Bothsay. — nélUte des i* cessais à Homiidon.— Contestation entre Henri 1 V et les Fercy. — Siège d^ Colilawis ou Ormiston. — Le prince Jacques envoyé en France, mais pris par les Anglais.— Mort de Robert III.

Nous avons déjà parlé du caractère de Jobn, comte de Carrick r fils aine et successeur de Robert II. Il était infirme de corps et faible d'esprit; du reste, bien intentionné, pieux, afiable, et juste ; mais complètement impropre, faute d'activité personnelle et d'énergie morale, à porter le sceptre d'un peuple aussi fier et aussi ingouvernable que les Écossais. Il fut investi de la royauté à Scone avec toutes les cérémonies d'usage ; seulement , au lieu de son propre nom ^, il adopta le titre de Robert III pour se soumettre à une superstition du peuple qui croyait que le premier nom avait appartenu à des monarques de France, d'Angieterro et d'Ecosse, lesquels avaient tous été malheureux. Les Écossais, au surplus, avaient une prédilection pour le nom de Robert, par un souvenir plein d'amour et de reconnaissance pour Robert Bruce.:

Le nouveau roi était marié depuis environ trente-trois ans à une Écossaise , Annabelia Drummond , fille de sir John Drummond de Stobhall , dont la sagesse et les vertus correspondaient à Tancienneté de sa famille et à l'élévation de son rang. Il avait eu de ce mariage un fils appelé David , jeune prince alors ftgé de dix-huit ans, dont la lugubre histoire et la mort prématurée devaient assombrir le règne de son père. Cinq ans après que Ro^ bert m fut monté sur le trône , la reine lui donna un second fils nommé Jacques, qu'il eut pour successeur et qui le premier porta

I Cq français, Jean. ▲. m.

CHAÎPITRB XVI. * tir

ce nom ensuite répété si souvent sur la liste des' rois qui gouvernèrent récosse.

Le nouveau monarque s'occupa tout d*abord de confirmer la trêve avec rAngieterre et de renouveler la ligue avec la France; de sorte que pendant huit années le royaume Ait exempt des malheurs de la guerre étrangère ; mais l'indolence d^m faible souverain le laissa être la prcHe des querelles domestiques et de l'injuste oppression de chefs et de nobles qui luttaient les uns contre les autres. Nous n'en citerons que deux ou trois des principaux exemples.

Avant même le sacre du roi , le comte de Buchan, propre flrère de Robert III, par suite d'une querelle privée avec l'évéque de Murray, rassembla une tumultueuse armée de Highiandais et brûla la magnifique cathédrale d'Elgin, sans que , pour cet act6 qui unissait la rébellion au sacrilège , son apathique souverain lui infligeât le moindre châtiment ou la moindre censure.

Deux ans plus tard , trois chefs du clan Donnochy, qu'on appelait dans la langue des basses terres le clan des Robertson, obéirent à l'instigation ou aux ordres de Duncan Stuart , fils na* turel du turbulent comte de Buchan, et descendirent exercer d'affreux ravages dans le fertile comté d'Angus. Les Gray, les Lindsay et les Ogilvy marchèrent contre eux avec leurs vassaux.' Une terrible et furieuse escarmouche eut lieu à Glascune en Stoi^ mont , et l'incident que voici peut donner une idée de ce qu'était l'animosité hîghlandaise. Sir Patrick Lindsay, armé de pied en cap , et montant un vigoureux cheval , chargea au galop contre un chef de Catherans ^ qu'il cloua à terre d'un coup de lance.* Mais avant de mourir, le sauvage montagnard, réunissant ses forces pour un dernier effort , se dégagea de la lance qui le retenait , et brandit son épée à deux mains avec une telle force qu'il brisa la botte d'acier de Lindsay et lui coupât presque la jambe; Il fut contraint de quitter le champ de bataille , sur lequel de-* meura le shérif d'Angus , ainsi que son frère et soixante de ses vassaux. Sir Patrick Gray fût aussi blessé; et les montagnards,' plutôt vainqueurs que vaincus, malgré leurs nombreuses pertes, regagnèrent en sûreté leurs solitudes.

Les querelles des barons lowlandais n^ furent pas moins ar^dentes. Robert Keith, chef de l'illustre famille de ce nom, assiégea

i Ce mot écossais caterans, caieranéi^ caiteranSf eatheraneSf sîenifi« voleur» dé trovpeaus, des montagnes d^Ecosse. ▲. k.

dus le chftteÉQ de Fyrié aa propre tante, tomme de lândafty de Crawford. Lindsay Falla secourir avec cinq cent$ bommes,

rea^ oontra Keith près Péglise de Bourtree dans le Gio^ioch» ei le défit atee use perte de emquante soldats. Pour eB(q>loy er ane «xpre»^ aion de f Boriture, ebacuA faisait ce qui seoiblait juste à ses pto^ près yeux , eomme s'il Q*y avait pas eu de roi en Ecosse.

La manière dont le gouveraeinent cherchait à comprimer oea désordres et à se débantisser, par voie indirecte, des auteurs de wdences qu'il n'osait punir en les déférant à la justice des loîsy n'était ni moins barbare ni moins sauvage. Un clan, ou plutôt une oontéd^tion de cbma qui portai^t le nom commua de dan Cbattam, était en querelle avec une autre réunion de tribus appelée le cled!! Kay ou Qubele. Leur dispute , que raulorité mBûé^ dlate du roi ne pouvait arranger, fut soumise aux chances d'un combat que trente hommes de chaque parti se livrèrent, en pré* * sence de Robert III , dans le North-Inch de Perth; belle prairie an bord de la Tay. Quand , au monoieiit de Taclien , les^smtagomstes se o(»n|Âèrent, il se trouva manquer un combattant du côtéda élan Chattam ; mais on fkisait si peu de cas de la vie , qu'un citoy^ok de Perth se chargea de le remplacer pour un demi-maro d'argent. Tel fut racharnemœt réciproque des adversaires , que tous le» bemmes de Quhele périrent 3t l'exeeption d'un seul, qui, pomr édiapp^ à la mort, traversa la Tay à la nage. Plusieurs cUmosh fhàs de Chattam survécurent, mais tous fur^Eit grièvement aneoBes*

Le faible roi semble n'avoir conservé dans ses mains les rénes^ de Fétat, si maladroitenaent qu'elles fussent tenues, qu'avec le aeeocHrs de^son frère , le comte de Fife , qui amt été r^nt dans les dernières années du règne de son père. Mais son héritier pré^ levipUf, Bairtd, jeune homme idein de talents, beau de figure, actif, chevaifflpesque, était trop accompli et trop popu-

laire pour draneurer complètement à l'éeart. On peut supposer, sans doute , ^'ii n'était pas tout-^ait innocent des folies et des légèretés de jeunesse que lui reprochait malignement sw onde, qui, pour cause, ne le regardait pas d'u» boa oui; mais nous voyons le prince nommé commissaire , ainsi que le comte de Fife , en 1399» se r^^e avec lui vers la frontière auprès de Laacastre; et peu ffyrès U fut élevé par son père , à la suite d'un conseil solenad, ao titre de duc de Rothsay. Toutefois, pour rester l'égal de son neveu, sinon pour conserver son ascendant 3ur lui, l'onde dt

€MAvtrmxvi. ne

Bnridy l^miiiitieQX Robert , obUat ims k 1001^ toor 80irtitredeeoi»te<|eFire, par cdai de duc d'AUmeir. Gelut sons leurs sooveaox tilres que les deux princes atlèrent une se* ende fois négocter sur là fronlière anghise , maissans teaacoop de soceàsf car, qodqae l'^ablissement d'une paix solide eût été agréaUe à Ridiard II, qui dcmnait alors tous ses soins i son expédilioD d'Irlande, approchait la révolution de 1399 qui renh veisa le monarque de son trône pour Ty remidacer par Henri IV, et ffià ooramaïQa ainsi la longue suite de ces funestes guerres mbe ia maison d'York et de Lancastre.

Mais , laissant un peu l'extérieur de côté, nous remarquerons que le jeune béritier du irône otitint quelque temps la confiance paternelle dans des aOaires d'importance : cm ne f&ai doutrar même qull fût, à une époque, noouné régoit du royaume. Mais b jeunesse et la IcNugueuse ardeur de Kothsay ne pouvaient lutta a?ee la profcmâe astuce d'iUbany qui sembte avoir possédé Toreilin du roi, par l'empii^ habitue) qu'il exerça sur lui tant d'annéesw U n'eut pas beaucoiq;> de peine à exagérer les pécadiUes dont Rotlisay, vu son âge, pouvait être coupable, et à envenimer

eimtre ie malheureux pi'ince des soupçons qui souvent naissent dans res(»*it d'un souverain vieux et incapable, ccmtre unsncrr cesseur jeune et ardent.

U est raisoimable de penser que l'afiTection de la reine Anna* betta y qui avait et qui méritait l'estime de scm époux , tâcha de soutenir son fils dans la lutte tacite de l'onde et du neveu. Ce fut samère qui cons^Ua de le marier^ comme moyen le plus efficace ée mettre un terme à ses dér^ements de jeunesse. Le conseil était excellait; mais Albany, en se chargeant des négociations matrimoniales, s'arrangea de manière à blesser l'honneur de son neveu et à brouiller les nobles du royaume tant avec te princtt que les uns avec les autres.

B annonça publiquramit qaè la main du duc de Rothsay, comme une marchandise qui se vend à l'enchère , serait adjugée i la fille du pair d'Ecosse qui c^ssentk^àla doter de la scmune k ^us conâdérable. Qudque ignoble que fût une telle spécuhH tien, Albanf sut la rendre encore plus ignominieuse par les procé* dés défidtionnêtesdont il l'accompagna. GecMrge, comte de Marcb » resta m cette circonstance extraordinaire le dernier et plus ofr inuit enchârisswr ; il paya une partie de la dot pvomiae^ et m sue fut fiancée au duc deRothsay.Le comte de Bnui^iis^ jataix

âe ragraocUismient que la maison de March tirerait d'une pateille union, intervint et décida Albany, qui peut-être n'était, pasr fâché de mêler aux noces de son neveu des particularités ^acore plus avilissantes , k rominre le traité conclu avec March et à y substituer une alliance avec sa propre SUe. Le seul motif qu'on, allégua au comte George, pour colorer ce manque de foi, fut que

le contrat de mariage n'avait pas été confirmé par les états du royaume ; et pour mettre le comble à Tinsulte qui lui était ainsi faite , le gouvernement refusa de lui rendre la somme qu'il avait avancée sur la dot de sa fille , ou du moins apporta des délais à cette restitution. Comme les domaines du comte de Alarch étaient situés sur les frontières tles deux royaumes, cette grande jGeunilie avait presque^ conservé toute l'indépendance de ses ancêtres, et une injure moindre que celle qu'avait reçue le présent comte aurait suffi pour le pousser à la révolte. C'est pourquoi il entama aussitôt une négociation secrète avec Henri lY , et peu après se réfugia en Angleterre. L'acquisition d'un tel partisan eut alors pour le monarque anglais , comme les circonstances qui suivent le prouveront, un prix tout particulier.

A l'époque précise, du moins peu s'en faut, où Henri IV se rendit maître de la couronne d'Angleterre , la trêve qui existait entre ce pays et l'Ecosse expira ; et les habitants de la frontière écossaise, poussés par leur turbulent naturel , allèrent aussitôt exercer d'horribles ravages chez leurs voisins. Sir Robert Um* fraville leur fit cependant essujer à Fulhope-Law une défaite sanglante où beaucoup de leurs principaux chefs lurent pris. Ce revers n'empêcha point d'autres incursions, que l'état de l'Angleterre, ébranlée qu'elle était par un changement récent de dynastie ^ ne rendait que trop tentants. Les Écossais des frontières s'emparèrent du château de Wark où ils mirent le feu, et ravagèrent impitoyablement la contrée , sans que les Anglais, décimés par une perte cruelle , leur opposassent même la résistance d'usagé.

Cette guerre de rapines qui avait pour théâtre les confins des deux pays n'était faite avec tant d'ardeur par les Écossais qu'à l'instigation de la France, quoiqu'elie-même, par suite de la mau-

vaise santé du roi Charles, ne rouvrit pas les hostilités avec l'Angleterre. A cette époque donc, l'assistance que le comte de March vint ofi'rir'aux Anglais ne fût pas moins précieuse poxst eux que funeste pour leurs ennemie. Heiiri IV résolut de châtier

csAPiniExvi. Hr

lesdéprédatk»» écossaises et de se veoger du duc d'Albany, qui^ dans certaines lettres qu'on avait interceptées , le traitait de traN tre par excellence. A cet effet, il ordonna qiie toutes les forces militaires de son royaume s'assemblassent à York , autour de sa personne, et publia un arrogant manifeste par lequel il rajeunissait Tantique prétention de l'Angleterre à la suprématie de l'Ecosse , prétention depuis long* temps tombée dans l'oubli, et afEectant le ton de seigneur suzerain , commandait au souverain de ce royaume , ainsi qu'à ses prélats et à ses nobles , de venir à Edimbourg lui rendre hommage. Il n'est pas besoin de le dire » perscmne ne tint compte d'une telle injonction, excepté le rebelle comte de March , qui rejoignant Henri à Newcastle , prêta sér* ment de fidélité à l'Angleterre. Mais si , d'une part , la fanfaronnade avec laquelle Henri se vantait de soumettre l'Ecosse iè% s'accordait guère avec son habituelle sagesse , de l'autre , il déploya pendant toute la campagne une clémence et une modéra^ tion qui n'avaient pas distingué souvent un envahisseur anglais. Pénétrant jusqu'à Edimbourg , il prit sous sa protection spéciale le clergé d'Holyrood . qui avait .autrefois donné asile à son père Jean de Gand , et en général épargna les maisons religieuses.

Le château d'Edimbourg était vigoureusement défendu par le duc de Rothsay, que son beau- frère Douglas secondait de son habileté et de son expérience. Albany commandait une nimibreuse armée , qui , d'après la vieille tactique écossaise , se tenait

toujours à une certaine distance de celle des Anglais. Leurs adversaires avaient sagement résolu de suivre le système de guerre défensive qui tant de fois avait sauvé l'Ecosse ; mais il leur était difficile de ne pas avoir un peu de la forfanterie du temps. Le duc de Rothsay écrivit donc à Henri, que voulant éviter une inutile effusion de sang chrétien, il proposait de s'en remettre, pour décider la querelle nationale, à l'issue d'un combat entre un, deux ou trois nobles de chaque côté. Cette inconséquente proposition de jeune homme fit beaucoup rire Henri, et dans sa réponse, il témoigna à Rothsay son étonnemçnt de ce que, pour épargner le sang chrétien, il imaginât de verser celui de la noblesse, comme si les nobles n'étaient pas tout autant chrétiens que d'autres, Albany de même voulut avoir sa gasconnade. Il envoya un héraut dire à Henri que si Sa Majesté consentait à demeurer dans sa position près d'Edimbourg , pendant une semaine , il lui livrerait bataille au bout de ce temps. Le roi anglais donna son man-

tesQ et mie eliatee d'or i l'M?oyé ea ngne qu'il aeeeiitait îôyoïH Mneiit le défi. Mais Albany ne comptait pas tenir sa {«raie, et Hemri s'apoçat qifU ne gagnait rien à rester au miUead'un pajs dévasté pom* y assiéger on roc iarapngnaUe. il leva dooe le siège et se retira en Angtetorre, ôùla rcteliion d'Owen Glmdower édata pea après. Une trêve d'iin.an et qodqiies mois fat s^née tatre les deux, royaumes.

Bans eet intervalle y un exemple frappant d(»it rÉcosse ftit téamn montra qu'il n'est aucime barrière étevée par les Ichsqq divines ou humaines^ que rambitionne puisse pouss» les boimnes i franehir. Nous avons vu le duc de Rottsay d^i^ro avee vi* gneur, en 1400, le ebAteau dTdimbourg. N'importe, dès que

la guerre fat finie , il semUe avoir encouru la disgrâce du roi son père. La reine, qui aurait pu élre médiatrice entre rax, ^ait morte, Arcbibald, comte de Dou^^aa, était aussi mort; et quoiqifti lovs deux fannltes fussent alliée pa^ un nKffiage, il existait une iainiitié mort€Ae eptre le prince et un second Ardiibald, qui avait kérité de ce titre. Traii, évéque de Saint-An(bré, digne prélat qui sovre&t était intervenu avec succès dans les quereKes de la fa* mille royale, était égdenwnt descendu dans la tcmibe. Leducde Kothsay se trouva donc exposé sans défense à toutes les accusatiens , si exagérées qu'eOes fussent , dont les créabores d' Albanf lemidirent ses crédules oreilles. Un sir John de Ramorpty , qui amit été instituteur 4u prince , paraît avoir mis le plus de zèle à le ealommnr auprès de son père. Cet individu avait même, dit-on^ offert à son ancien éiève d'assassiner Albany, et repoussé avee iKNrreur , s'était déterminé à cet odieux moyen de v^igeance* Trompé par de si perfides rapports sur l'inccmduite et l'indocilité de s(m fils, le vieux roi eut la faiblesse de donner à Albany l'antoriartion d'arrêter le prmee et de le retenir ea prison quelque temps pour vamcre l'indomptable e^rit de déswdre dont il avait fini par le croire possédé.

Mais Albffiuy^ que n'ébraidait aucune consic^ation de fiimiUc^ n'en voulait ni i^us ni moins qu'à la vie de son neveu , pMos qo'H devait l^it^ de son tr<q> fiable frère. Le duc de lUitbsay f ot donc pourehasaé dans le Fifo, arrêté, mené dans le château de Fdkland, et là muré dans un otcbot pour y mourir de faim. Ite vieilles chroniques disent que la compassion de deux femmes prolongea sa vie et ses souffrances ; la première lui apportant de temps àantredepetUsglteauxdWge; la seconde^ comme cette

filto'roDiffiaa, ea la noinrastut de «m lait. CqiMdttit il «tf pM probable qu'après avoir adopté eontre le captif la mesure rigour reuae que nous avons dite, ou laissât de tels secours lui parv^w.

Ou attribua la mort du prince in une dyssenterie, une enquôtci fut £ûta sur les circonstances de l'événement,- mais pour la forme^ car le parlement à qui on en confia le soin^ s'assembla^sous la direction des auteurs même du meurtre. Aibany et Douglas reconnu-* rcait avoir arrêté lé prince en se prévalant du mandat royal pour justifier un tel acte de violence , mais imputèrent sa mort à la maladie. Toutefois , par une amende honorable qu'ite firent , en des termes » il est vrai, assez larges et assez étendus pour se met* tre.à l'abri de toute accusation future , non seulement pour la meurtre qu'ils persistaient à nier, mais encore pour l'arrestatioA qu'ils avouaient, ils montrèrent qu'en leur Ame et conscience iia se <»t)^yaient coupables.

i La trêve avec l'Angletene expira alors, et Douglas se bAta de. dissiper, par une guerre de rapines, qui était son élément naturelji le souvenir do ses forfaits domestiques. Mais la fortune parut l'a* voir abandonné, ou le ciel refusa son appui au complice de l'ia* Orne assassinat d'un prince innocent A dater de cette époque, malgré sa valeur et son babiieté militaire, il perdit tant de monde dans toutes les batailles qu'il livra , qu'on lui donna A juste titre le nom de Timman^ c'est-A-dire perdant ^ .

Les gens de Merse , que le comte de Marck, dans son exil, in-* fluençait encore, ne montraient plus leur ardeur habituelle 4 exercer des ravages sur la frontière ^ et le comte de Douglas fut

(^gé, pour ses incunnons subséquentes, de s'adresser aux le* nuciers du Lotbian. Leur première tentative M heureuse ; mais la seconde, ilsse virent arrêtés par le comte de Marcb et par ua corps nombreux , tant de ses vassaux que d'Anglais, dans un en** droit appelé West^-Nibbet. Hepbum de Haies, chef des Ecossais» fot tué. Beaucoup aussi de |eunes nobles du Lolbian périrent ou. ftirent faits prkonniersw

Douglas, irrité de ce revers, demanda et obtint une armée considérable sous les ordres du filsd'Albany, Murdach, comte de fife, et des comtes d'Ângus, d^ Murray et d'Orkney K Ses propres bataillons. augmenter wt l'armée 4'une dizaine de mille homoies«.

4 Tineman ou tien-man est proprement un ancien nom de garde nocturne de fo«

Avec de telles forces ^ il porta la rapine et la dévastation jusqu'aux portes de Newcastle. Mais sir Henri Percy , le célëbre Hotspur, avait réuni des troupes imposantes. Avec son père le comte de Northumberland et March leur alRé , il attaqua les Écossais à Homildon, montagne située à on mille de Wooler, sur laquelle Douglas s^était posté. Hotspur allait avec son impétuosité caractéristique se précipiter sur les rangs ennemis , lorsque le comte de March , prenant la bride de son cheval , lui conseilla d'essayer d'abord TeflRst des archers d'Angleterre. Ce corps fit son devoir comme de Coutume, et déploya une adresse d'autant plus fatale, que l'armée écossaise, rangée sur une pente, servait d'autant mieux de but aux flèches meurtrières. De même que

Graham , à la bataille de Durham, un brave chevalier du nom désir John Swinton, vit le désavantage de la position de ses compatriotes et y proposa un remède. « Ne restons pas ici à nous faire tuer comme un troupeau de daims , s'écria-t-il ; mais descendons sur ces Anglais , attaquons-les corps à corps , et vivons ou mourons en hommes ! v Adam Gordon , jeune noble de la frontière , dont la famille avait lông-temps été en querelle avec les ancêtres de Swinton, entendit cette chaleureuse exhortation, mit pied à terre, abjura toute ' vieille haine , et pria le guerrier qui, la minute d'avant, était son ennemi le plus implacable, de lui conférer l'ordre de la chevalerie : « Car, dit-il, je ne puis recevoir cet hpnneur d'une plus noble main que de la vôtre. » Swinton l'arma chevalier avec les courtes cérénK)nies qu'on pratique dans des cas si urgents, et tous deux av^ leurs vassaux réunis descendirent la colline au galop. Mais vu leur petit nombre , ils ne produisirent pas l'impression qu'ils auraient voulu , et périrent l'un et l'autre avec tonte leur suite. Douglas lui-même se montra alors disposé à descendre la monta* gne-, mais chemin faisant, les Écossais rencontrèrent un petit précipice qu'ils n'avaient pas soupçonné. Cet obstacle , tout léger qu'il était, leur fit rompre leurs rangs et se débander avec une confusion affreuse. Les archers anglais, dont l'ardeur s'était un 'peu ralentie, profitèrent de ce désordre pour réparer le temps perdu; et leurs fatales volées de flèches tombèrent comme sur une multitude inoffensive plutôt que comme sur des soldats. La déroute devint générale. Un nombre immense d'Écossais périt. Douglas fut fait prisonnier ; cinq blessures et la perte d'un œil prouvèrent qu'il s'était acquitté de son devoir^ sinon en général habile, au moins en brave chevalier. Murdach, comte de Fife, fils

CHAPITRE XVI. n

du r^ent Alba&y , les eomtes de Murray etd'Ai^as, avec uœ Tingtaine de chefs et de personnages marquants, perdirent ainsi leur liberté.

La joie qu'Hotspur éprouva d'avoir remporté cette victoire n'eqt d'égale que le plaisir qu'elle causa à Jienri lY lorsqu'il en reçut la nouvelle» Mais la victoire d'Homildon , ainsi le destin l'avait résolu, devait plus tard être cause que le trûne du monarque cour* rait des dangers, et que Percy périrait dans une conspiration.

Kulle loi de chevalerie n'était mieux sanctionnée par l'usage que celle qui mettait à la discrétion du vainqueur les captifs de sa lame et de son épée : il les pouvait soit rançonner au prix qu'il voulait , soitgarder en prison le temps qu'il jugeait convenable ; et cette règle était si bien établie sur If9s frontières^ que quand un Anglais ou un Écossais se laissait prendre , c'était chose toute simple que le champion qui faisait la capture permit au vaincu de quitter le champ de bataille sous condition de se représenter k jour 6&e pour régler sa rançon. Surtout il n'était besoin ni du consentement du roi ni de celui du général pour que Jes affaires s'arrangeassent ainsi . Néanmoins en cette occasion^ Henri I Y écrivit aux victorieux Percy pour leur défendre que les importants prisonniers faits à Homildon se rachetassent ou reconquissent leur liberté sans son autorisation spéciale. D'autre part, il oc* troya généreusement au comte de Nothumberland et à son fils sir Henri Percy tout le comté de Douglas ainsi que les autres domaines de cette puissante famille. Le père et le fils regardèrent la première proposition du roi comme une injure; quant à la se-

conde, comme les terres en question étaient situées dans un district belliqueux encore à conquérir , ils jugèrent dans leur flme et cens-* cience ne lui en devoir aucune gratitude. En même temps donc qu'ils recevaient et l'ordre et la faveur de l'air le plus satisfait du monde , ils résolurent de prétexter la conquête du comté de Dou-. glas pour assembler des forces considérables et de les employer à un tout autre usage.

En conséquence , au mois de juin 1403 , les Percy assiégèrent une tour nommée Goklawis ou Ormiston , et convinrent avec le possesseur qu'il se rendrait à moins d'être secouru par le régent d'Ecosse avant le premier jour d'août. Lorsqu'Albany reçut cette, nouvelle , il assembla ses conseillers et leur demanda s'il fallait ou non porter du secours, Tous , connaissant l'humeur peu belliqueuse du duc , crurent aller au devant de ses désirs quand ils-

HISTOIRE DliCOSSE.

«pkièreBft qo^an denôt pititdt abondoimer «me médHifito toorelte éb la frontière à stm dertki, qoe hasiiifder mie bafadiie pùw la conserver. Le régent , qui n'ignorait pas Tintention seerète éèl Heroy àotA les^ forces riMeiit être diriféQi eootre TAiiglet^re, cnprc^ta poor dire un peu le rodomont. « Par le éiel et £Wût« PffltoD ! s'écria- t*iH je serai exact au rendez-toiis devant Goktavns^ ^Moid même Je n'aitfaîs poor m'y aceoropagner que Peler de Kinback qui tient Umcm cbevid. » Le conseil estM^ de tdies paroles avec autant de surprise que de joie 9 et ce |fft aedlem^t lorsqu'ils atteignirent Coklawis avec une armée- considéraUe, fue les nobles écossais apprirent le mot de rénigme. Ge qui avait donné à leur régent cet accès temporaire de eourage, était la cer« titnde qu'il ne renccmtrerait pas Hotspur , dont en effet la mort et la défirite k Shrewsbur; ne tardèrent pês à être connue.

La Uh cheté de cœur se trahit peut-^tre mieux par une CsHifa-ronnade de cette espèce , que par un manque accidentel de courage dans un moment de danger. Quelques prcqposttions, feites pour la pavLf n'eurent pour résultat qu'une trêve fiévreuse de courte durée.

Cependant le prince Jacques, seul fils qui restât au pauvre ef infirme vieux roi , atteignait sa onzième année. H avait ainsi be« soin d'mie éducation meilleure que cdie qu'il eût trouvée en Ecosse , et d'une protection plus efl^ce que celle de son faible père. Robert III, qui ne pouvait jse dissimuler nr la cause ni les cireonstances de la mort de son Sis atné , n'héffltait pas à croire que Tambition qui avait bâté les jours de Rothsay voudrait aussî^ pour être satisfeite , la vie de Jacques. Lé jeune prince était con^ fié au soin de Wardlaw, évéque de Saint-André, qui avisa de l'envoyer en France , comme moyen le plus sûr dé le mettre à l'abri des projets de trahison et de violence de son oncle. On l'embarqua donc sans retard avec Henri Sinclair, comte d'Orkney, qui avait élé choisi pour- son gouverneur. Un grand nombre de gentils^ hommes du Lothian , ainsi que David Fleming de Cumbemauld > l'accompagnèrent jusqu'au navire. Mais, à leur retour, ilsfunrat attaqués $ on ignore pour quelle raison, par James Douglas de Berkeley, oncle du comte; même, dans une escarmouche qui eut lieu près du marécage d'Hermansfom y Fleming et plusieurs de ses compagnons périrent.

Ce sanglant augure^ par lequel le voyage du jeune prince ccmi" roençàit , fut bientôt suivi d'événements non moins sinistres. Le vaisseau qui le portait n'atteignit pas plus tôt Plamborottgh-Head

CHAPITRE snm

ipfû M pris par on corsaire anglais. Gotnim la trèvdieoDelM ré- € €»iim«[it darmt eneore , cette capture du prince ftrt de tout peint contraire au drcnt des nations. Mais Henri , oompronant l'imper» tence d'avoir en sa possesnon le royal otage, rteoint de le garder à ses risques et pérSs. « Au iliit, dit^ , les Écossais auraient dû

me donner l'éducation de cet enftoit , car je suis très ^vené dans In littérature française. » Probablement ce nouveau nudheur poite* un rude coup mat viras roi; néanmoins il survécut, chargé d'ans et d^mfinnités, jusqu'en 1406, c'est-A-dire toute Tannée suîvuln. Sa mort ne changea rien aux affaires pnHiques, et ne se fit nidie» ment sentir dans l'administration, qui demeura aux maând'AIhany.

CHAPITRE XYH

Bégeoce de Robert, duc d^Âlbany. — Le comte do March redeyient fidèle sujet de PËcosse.— On brûle vu kérétlque .—-PriM àm ^âteM do Jedbw^; fropotUlm d^un impOt pour subTenir anx frais de m démoliUoa; le régent refuse d^y consentir. ~ Donald des Hes réclame le comté de Bost. — n fait une defleeote tmt le eonU nent.— Le comte de Mar ira)e combattre.^* Détaitoiwr la yie du comte. — Bataille d'Harlaw; ses résultats. — Végoctations difficiles entre Albany et Henri IT.—. Hostilités avec l'Angleterre. ->M«rl da légeot AlbMiT*

Les talents politiques de Robert, duc d'Albany, n'étaient pas ^tssez éminents pour contrebalancer ses orimes. Toutefois aûn ^dmimstr^on ne fut pas impopulaire. S^il se gagna ainsi les cœurs, presque toute la glmre en est à une libéralité , ou plutât à une profusion qu'il hésitait d'autant moins à se permettre , que toujours il se montrait gâaéreux aux d^ns du revenu de Fétat et derâotorité du roi. Le clergé qu'il édifiait par sa munificence envers l'église a signalé sa dévotion dans maintes chroniques. Il tolérait aux nobles les abus -de puissance qu'ils commettaient souvent , les invitait sans cesse à de somptueuses parties de.idai' sir, et satisfaisait toutes les envies les plus déraisonnables au su* jet deà terres et des droits qui dépendaient de la couronne. Un air afbble et simple qu'il joignaitA un noble visage et à une suite splendide , lui vidait tes af^plaudissements de la populace. Il ne bniiait pas du e6té de la valeur, mais crànaîssaiitsoa détiaut, il

afiit soin de le eacher. Il était plein d'intelligence pour les af^ ftires publiques ; et quand Tintérèt du pays s'identiflait avec le sien , il savait suivre avec autant d'ardeur que d'adresse la voie qui devait plus sûrement le mener au succte.

Ainsi , quand Robert Itl vint à mourir , les titres du duc d'Aïbsny à la régence pendant la captivité de Jacques étaient univer^ sellement rec(Hinus.

Son administration , après la mort du roi son frère , commença sous les plus heureux auspices. Il renouvela la ligue offensive et défensive avec le royaume de France , et entra en négociation avec l'Angleterre. Dans les conférences qui suivirent , il se garda bien de réclamer Télargissement de son neveu, le souverain d'alors, et l'afAiire se traita sans que le nom du pauvre enfant fût même prononcé. Mais^ le comte de Douglas , dont les services

militaires étaient si précieux pour la défense des frontières écossaises, recouvra la liberté qu'il s'était laissé ravira la bataille de Shrewsbury où il avait combattu avec sa bravoure ordinaire du côté de sir Henri Percy , terrassé le roi d'Angleterre de sa propre main , mais , avec son malheur habituel , été iui-«méme fait prisonnier dans la suite de l'action. George comte de March avait au contraire , à la même époque , utilement servi Henri lY , puisque le premier il l'avait instruit de la conspiration qui le menaçait. Mais il était alors las de son exil, et, faute de pouvoir accomplir sa vengeance, revint sous la bannière nationale à condition que ^ domaines lui fussent rendus. C'était une double garantie de la bonne défense des frontières.

Albany trouva en outre une occasion de complaire singulièrement au elergé. Il abandonna à ses haines vengeresses un certain Resby, signalé comme lollard ou sectateur de Wickliffe. Le malheureux fut jugé par devant un tribunal de prêtres que Lawrence Lindores présidait , et condamné pour hérésie , mais surtout parce qu'il niait l'autorité du pape ; on le brûhi vif dans lavilledePerth.

La trêve avec l'Angleterre ne fut pas renouvelée , et les hostilités recommencèrent par un exploit des belliqueux habitants du Teviotdale. Harcelés par une garnison anglaise qui s'était maintenue dans l'important château de Jedburgh , ils l'assiégèrent et le prirent. Le parlement décréta qu'il serait démoli; mais , comme tes murailles en étaient immenses et très solidement construites , surtout comme on ign(H*ait encore l'emploi de

CHAPITRE XVII

la poudre à canon en pareille circonstance , il fut question d'imposer à chaque ménage d'Ecosse une taxe de quatre sous, au moyen de laquelle on paierait le nombre d'ouvriers nécessaire^ L'amour de popularité du régent se déploya aussitôt. Il déclara que sous son administration nul faix ne serait imposé au pauvre , et fit prélever la dépense sur le trésor royal. La trêve avec l'Angleterre fut ensuite renouvelée. Dans la ratification qu'il en signa , Albany , non content , à ce qu'il paraît , de ne jouir que d'une puissance déléguée > s'intitula récent par la grftce de Dieu et employa la formule : «« Nos sujets d'Ecosse. »

Sur ces entrefaites, une querelle delà plus sérieuse nature éclata entre la population celtique et la population lowlandaisè ou saxonne du royaume. — Les lords des Iles , profitant de Textrême désordre qui , durant la régence , se répandit dans toute l'Ecosse , n'avaient pas eu beaucoup de peine à ressaisir Tindé- ~ pendance qu'ils s'étaient vu enlever sous le règne vigoureux de Robert Bruce. Ils possédaient une flotte avec laquelle ils harassaient suivant leur bon plaisir les côtes de la Grande-Bretagne ; et Donald à qui cette seigneurie insulaire était alors dévolue , se rangeant parmi les alliés de l'Angleterre , faisait la guerre et la paix comme un monarque indépendant. Le régent n'avait pris aucune mesure pour réduire ce roitelet à l'obéissance , et sans doute il eût toujours reculé à entreprendre cette tftche difficile, si Donald n'avait pas élevé des prétentions au comté de Ross qui occupait une vaste étendue de terrain dans le nonl-ouest de l'É- . cosse^ comprenait la vaste Ile de Skye^ et avoisinait, touchait même ses propres domaines insulaires.

Voici l'origine des droits qu'il prétendait avoir. Euphémie , comtesse de Ross , avait d(mné sa main à Walter Leslay , qui était ainsi devenu comte du même nom. Ils eurent deux enfants , un fils appelé Alexandre qur» par le fait de sa naissance, hérita du comté de sa mère , et une fille qui épousa Donald des Iles. Leslay venant à mourir, sa veuve se remaria à Alexandre, comte de Buchan, frère d' Albany; mais ils ne laissèrent pas d'héritiers. . Alexandre , comte de Ross s'allia une seconde fois à la royale famille des Siuarts en épousant Isabelle , fille du rident , dont il n'eut qu'un enfant du sexe féminin, aussi nommé Euphémie. Cette da- . moiselle avait témoigné l'intention de se retirer dans un couvent; et le bruit s'était répandu qu'elle comptait se démettre du comté . de Ross , qui incontestablement lui appartenait» en faveur de son

Q9Cld raatenwl Alexandret comte de Buebao^ fils qu' Albaay «vait Qtt^e son deoilème mariage. Ua tel acte aurait détruit les titres que Dooald l'insulaire tenait du chefde sa femme*

Bfigardaut Euphémie , une fois retirée dans un cloître , emn&ie Oiorte aux yeux de la loi ^ le lord des îles résolut do maintenir ses dooits par la foroe des armes. U enbra donc, avec une armée de dix mille Hébridé^is et Highlandais commandés par leurs propres cheb, dans le Rosshire, parvint à se rendre maître du obàr taaa de Dingwall , ne se contentant pas d'un tel succès, et pour* suivant sa course dévastatrice jusqu W Garioch , menaça nonseutement de piller Aberdeen , mais de ravager le bas pays du Mearnset de l'Angus jusqu'aux bords de la Tay.

Si Bonald avait réussi dans s^ ambitieux desseins^ que de gr»- 1BBS conséquences n'en fût-il pas résulté ! D'abord ^ le régent aurait vu l'espérance qu'il nourrissait au EchkI du cœur , de jptiacer un jour la ceurenae sur la tôted'un de ses propres desceiMlantSt lui échapper ; ensuite, les plus graves malheurs eussent fiindu sur l'Ecosse, car c'eût été la conquête des habttents civilisés de ces pays par les hatûtants sauvages , et plus tard une tendance au rétehUssemeat progressif de la barbarie avec son cortège d'hcNN neurs.

. AlexandreStiiart, comte de Mar, assembla en toute hâte Lâche* v^rie des basses-tecr^ pour arrêter la marche furieuse de IK>o«ykl et de son armée* Le comte était un personnage extraordinaire, et la vie qu'H avait menée jusquesalors caractérise ^ bies œs temps de désordre, que nous les ferons mieux compcradre ea la racontant avec brièveté, qu'en nous livrant à de vagues et Ion*, gnesdéclamationsgénérales.— 'Uétait filsnaturel da cet Alexandre, comte de Buchan, qui, lui-même second Ste de Robert H, brûla la eathédrate d'E^;in a^nt que son: onde Robert 111 fût ix>u^ ronné. Elevé auprès d'un tel père, Alexandre devint à son tour l&ckeCd'une terribte troupe de Gatheransou handiis highlandais, et en cette qualité visa à conquérir de force un rang et de l'opur lenee* Voici à quels moyens il recourut Sir Malccdm Brummond de Stobhitt , firère d'Annabeite , femme de Robert 111 , avait été surpris dans^son propre cbàteati par des brigands de la montagne, et par suite des mauvais traitements souflSM*ts pendant sa capti* vite, était mort. On soupçonna AtoxandreStnart d'avoir étécooH pbcede cette violmice, soupceos qui furent cot^rmés lorsqu'il se piésenta soudaisf eveci un «qqisde Gatherans en armes ^ devant

1b. ehètemi de Kildrommie où résidait IsabeUe , la vea ve de Tiaiirtuné 3tr Makotai Dnimmond, qui de son chef était couij-Lesse de Mar. La fortereaae fut prise d'assaut, et la ooMe yeuve, 8<»t persuafiioD, soit eontraiote, se décida à donner sa main au terrihie Alexandre Stiiart , au chef de la baode qui s'était emparée de ao» œai^r , et selon toute probabilité à l'auteur de remprisoni» sèment, et de la mort de son mari. Peu de semaines après leur mamge , il crut la dame teilement réconciliée avec son sort, qu'il Be eraignit pas de la remettre en possession de son cbàteau , aimi que des ffieuble&, des titres do propriété, etc.; puis, se rendant Ifa-ffléme jusqu'aux portes , il remit humblement les dés à Tex-* venve en signe qu'elle était libre de disposer du tout. Le résultat, dont sajua doute Stuart s'était bien assuré d'avance, fut que la dame raeeueiliit avec bonté , et que librement , par le seul eflét derafifection qu'elle éprouvait pour lui > elle l'agréa peur époux.; après quoi il se prévalut des droite de la comtesse tebelie sa femme pour s'attribner le titre , la pnissanee et les domaines du QomtédeMar.

Après St'étaie ainai élevé an-dessus de son métier de brigand, Slnart aamtm paraa eonduite subséquente, qu'il y avait dans son ftme une certaine nobleaset en harmonie avec son élévation , que personne ne hii contesta pendant la régence iaifale et corrempne d'Albaiif . Il se distaig^ par beaucoup (fexplcéts ckevalereiqiMS^ et parut danade nombreux tournois en Ecosse et ea AngleterreL Enfin, son aidiamr bettiqueuse le porta a passer sur le continfioli poiir y courir après la renommée. On te cka pour son. esprit, pomr sa vertu ,> et pour sa bMté à Paria où il tint maison ouverte ; ea l'y honora même. Be k cour de France, le comte se renfit à

eeUe de Bouifogne. A cette époqœ., l'évéque de Liège , Jean de Ba^ vétee, « cet eeeléaiastiqQe qui n'avait pasl'air de Fètre, » oonsait un grand péril p«r suite d'une insurrection de^sea vassaux, et la due Charles votait è son secours. Se trouvait à même d'acipiérût quelque gkiira, Mar , avee une centame de chevaliera éoesmia, presque tous gens de qualité quji eh^^ebaient comme lut de» aventures et des batailles , suivit l'armée du duc. Au moBMnt où l'aetioB aUatt s'engager , le comte de Mar , apereevant sur la prer mière ligne des ennemis deux vigoureux champions qui hnaa^ diesaient des haehes d-'armes., deeraiça de k longnenr de tpois lances les troupes de Liège , ordonna à son porte bannière de s'arrêter, et engageant son écuyer John de Gares à le suivre, se pré?^

cipita sur les. deux pierriers , qui , précisément , se trouvèrent être les chefs de la révolte, Henri Horn et son fits. Il les combattit corps à corps et les tua. Mar se distingua le même jour par beaucoup d'autres prouesses^ et ajouta autant à l'honneur de son propre nom qu'à la gloire de son pays. Lorsqu'il revint en Ecosse , le feu de sa jeunesse s'était un peu modéré. Il fut alors un feime soutien du bon ordre , auquel ses anciens exploits avaient été si hostiles , imposa une espèce de gouvernement régulier aux provinces du nord, et fut le chef que la voix publique désigna comme le plus capable d'arrêter les progrès du lord des îles. Ce fut toutefois un singulier hasard que Donald , qui aurait pu être appelé le roi des Mighlandais ^ trouvât pour adversaire un individu qui dans sa jeunesse, s'était illustré comme chef de leurs bandes de pillards, et un fait non moins étrange, que les prétentions de l'in-

sulaire au comté de Boss , fussent contestées par un honmie dont le titre à celui de Mar était bien plus contestable encore.

Toute la petite noblesse lowlandaise des Meams et de l'Aberdeenshire prit les armes pour suivre le comte de Mar. La ville d'Aberdeen envoya un brave corps de citoyens j commandé par sir Robert Davidson leur prévôt. Ogilry, shérif d'Angus , dont le nom était si célèbre à la guerre , amena lui-môme les principaux gentilshommes du comté. Cependant , lorsque les deux armées se rencontrèrent à Harlaw^ près la source du Garioch , celle de Mar était beaucoup moins nombreuse que celle de Donald des !les, sous la bannière de qui l'amour des armes et l'espoir du pillage avaient rassemblé les Mao^Intosh et d'autres clahs plus septentrionaux. Les troupes gaélique et saxonne , qui étaient respectivement composées de la fleur de leurs races , se battirent avec la rage et la furie les plus implacables. Un millier environ d'Highlandais restèrent sur la place , ainsi que les deux chefs des clans Mac-Intosh et Mac-Lean. La perte de Mar fut moindre demoitié , mais comprit un grand nombre de gentilshommes , car presque tous ses soldats Tétaient. Le prévôt d'Aberdeen fût tué , et tant de ses concitoyens périrent avec lui , qu'il fallut prendre un arrêté municipal pour que le premier magi 4rat de la ville ^ agissant en cette qualité, ne pût s'éloigner qu'à une certaine distance de la cité.

< On peut dire que la bataille d'Harlaw demeura en quelque sorte

< Thê hing oftke Gaéls, d^apr^s le textej le roi des Ga«l8, c^est-à-dlre de» Higli- Undaii on moDiaçoards d^Écosse. a. m.

douteuse , mais tous les avantages de la victoire furent recueillis par les Lowlandais. Le lord insulaire se retira après l'action , sans avoir pu obtenir de ses troupes découragées qu'elles en vinssent aux mains une seconde fois. Le régent Albany se comporta en cette circonstance avec une ardeur et uneénergie queson administration déployait rarement. Il se mit à la tête d'une nouvelle ar* mée , occupa le territoire contesté de Ross, et s'y empara du chft* teau de Dingwall où il laissa une garnison. L'été suivant, il assembla utie flotte , menaça Donald des lies d'envahir ses domaines , et le força non-seulement de se soumettre à la suprématie de l'Ecosse y mais encore de donner des otages pour garantie de son obéissance future. La bataille de Harlaw et ses résultats eurent une haute importance , puisque ce fait d'armes, à proprement parler , décida la supériorité des régions civilisées de l'Ecosse sur celles qu'habitaient les tribus celtiques qui demeuraient presque aussi sauvages que leurs aïeux les Dalviades. Les habitants des hautes-terres et des Ites continuèrent , il est vrai , à causer de fréquents désordres dans l'état par leur manque total de subordination et leurs continuels ravages chez leurs voisinS', mais ils ne s'aventurèrent plus à combiner leurs forces pour une attaque simultanée contre les basses-terres , avec des espérances de conquêtes et des projets d'établissement.

Une autre preuve du progrès de la civilisation est la fondation de l'université de Saint-André , qu'ordonna l'archevêque de ce nom , Henri Wardlaw^, cardinal et légat du pape , en Ecosse; université qu'il plaça sous ses auspices et dota à ses frais.

Dans ses rapports avec l'Angleterre, le régent Albany était singulièrement embarrassé. Ses plus importantes négociations avec cette puissance concernaient le sort de deux prisonniers. L'un , Jacques , son lieveu et son souverain , qui était tombé , comme nous l'avons déjà dit , entré les mains de Henri lY par une indigne violation du droit des gens; l'autre, son propre iils Murdach, comte de Fife , fait prisonnier à la bataille d'Homildon. Les vues d'Albany étaient fort différentes au sujet de ces deux captifs. II lui fallait bien témoigner quelque désir de voirie jeune monarque rendu à la liberté , puisque non-seulement les devoirs de la fidélité la plus commune et les affections de famille lui enjoignaient de tenter un effort apparent à l'égard de son neveu , mais qu'encore les lois féodales , qui imposaient aux vassaux le soin de racheter leurs seigneurs et maîtres quand ils étaient prisonniers ^

ioi rendaient cette oMigation imriolftMe sons tonte espèce de mp^ inrts. D'autre part, sa politique Inisuggéraitfcproking^ te plî» de temps possible l'absence du roi d'Ecosse , dont le retour «tH nécessairement mis fin à sa propre puissance comme régent. Au contraire^ il ne pouvait s'empôcber, ce qui était tout simple , de travailler à la délivrance de son fils Murdach avec l'arâeiir et k mcérité de l'amour paternel. La nature de ces négociations, surtodt de la première dans laquelle le langage et les offres d'AIbasif devaient avoir un sens ostensible tout contraire à sesdémus , daanait infailliblement un air de mystère et d'cmbarnis à ses netatîons arec la cour anglaise. La manière même dont Jacques se trouve désigné dans les notes diplomatiques du régent est amfei* guë; elle n'énonce jamais et môme ne fait supposer nulle part son

titre d'héritier de la couronne dïicosse , parce que c'était Atbanrf hri-méme qui exerçait alors l'autorité royale. Il Tappelle donc , « le fils de notre feu seigneur et roi Robert, » ce qui est loin d'impliquer évidemment sa qualité de souverain, car on flîsnatarel ou plus jeune du demiermonarqueaur^iit pu être qualifié de même. Cette affectation d'ambiguité nedonoé-t-ellepasàcroirequ'Albany , que l'ambition avait poussé eru meurtre du duc de Rothsay, voulût se frayer une route à l'exclusive possession d'un trône qn*à n'occupait alors que par délégation , et qu'en conséquence, il tàt disposé à ne jamais mettre au grand jour les droits du possesseur véritable Henri IV, qui n'étant lui-même parvenu à la couronne qu'au moyen d'une usurpation , était assez fin pour comprencb* les sentiments qui agitaient le duc d'Albany , et s'arrangeait toujours de façon à susciter au retour de Jacques 1**" dans ses états des obstacles en harmonie avec les véritables souhaits de son oncle, sans jamais forcer cekii-ci à exprimer trop clairement son désir de prolonger Temprisonnement de son neveu? Un autre et iméme fort curieux sujet de discussions diplomatiques existait entre Henri ÏV et le régent d'Ecosse.

Bower ou Bowmaker , le continuateur de la Chronique de Fopdun, raconte une histoire qui a été jusqu'à présent traitée de fabb par les auteurs plus modernes. Cette histoire dit que Richard II, qu'on suppose généralement avoir péri au château de Pontefiractt soit de la « terrible main de sir Piers d'£xton » , soit d'une mort plus longue et plus cruelle, c'est-à-dire de faim, eut en réalité Fadressede s'évader du lieu où il était renfermé ; qu'il gagna , à kl foveur d'iHi déguisement, teslies écossaises, et qu'il yfotTeooniMi

cHAmnexYiL m

par un certam foa ou boofibn , à qui It cour anglaise avait été d'autaat phis Annilièpe, qtt'H n'était autre que le roi détrflné de ee royaome. Bower ajoute que Richard II, après avoir été aiasi découvert , fut reoiia, par le lord des Iles, à la discrétion du lord Montgomery , et que ce dernier le mena à Robert III, qui, tout le reste de sa propre vie , le traita avec honneur et c(»isidération. A la mort de Robert, ce Richard, dit-on, fut pensionné parte duc d'Albany de manière à mttier un train magnifique et presque royal, mourut enfin au château de Stirling, et Ait enterré dans Féglisedes moines de cette ville , à Tangte septentrional de Tautel. Cette singulière l^ende est encore rapportée par un autre annaliste contemporain , Winton, prieur de Locbleven. U la conte avec de légères difTérences : ainsi , que le monarque fugitif et déposé fut reconnu par une Irlandaise, femme d'un frèredu lord des Iles», qui Favait vu en Irlande ; qu'interpellé s'd était le roi Richard , il le nia; qu'il fut commise la garde du lord de Montgomery et en* suite du lord de Gumbernauld; enfin, qu'il fut longtemps confié au soin du régent, duc d'Albany. « Mais ce mystérieux personnage était-il roi ou non ? dit le chroniqueur de Locbleven ; peu de gens l'ont positivement su. Il ne montrait guère de dévotion, pas n'était disposé tous les jours à entendre la messe, et se conduisait comme un homme i moitié fou ». Série, aussi yeoman des robes de Ri* chard , fut exécuté parce que , venant d'Ecosse en Angleterre , il rapporta, dans cette dernière contrée, que Richard vivait encore.

Cette légende , dont l'authenticité importe tant à l'histoire de la Bretagne du nord et de la Bretagne du sud , a été jusqu'ici re« gardée comme une fable. Mais les rechercheset la sagacité du plus récent historien d'Ecosse ont curieusement éclairci ce point, et montré, par des preuves extraites des manuscrits originaux,

que ce captif, du nom de Richard II , a réellement vécu plusieurs années en Ecosse, et en fut défrayé aux dépens du trésor pu* Mic^

Il est donc clair maintenant que pour contrebalancer l'avantage qu'avait Henri IV "sur le régent d'Ecosse en ce qu'il tenait entre ses mains la personne de Jacques, et pouvait par conséquent met* tre fin à l'autorité provisoire d'Albany, dès qu'il jugerait convena- We de rendre la liberté au jeune roi, Albany , de son côté, avait en sa puissance la personne de Richardll , ou de quelque individu

I On peut consulter sur cet intéressant sujet le troisième Tolume de Thistoire d'E- ^Of«e de Tytler. yr, •.

tair msromB ivëgosse.

qui lui ressemblait fortement, prisonnier dont rélargissement n'aurait pas été moins funeste à la tranquillité de Henri lY^qui, à aucune époque, ne posséda son trône usurpé d'une manière assez sûre pour voir avec indifférence la résurrection réelle ou fausse du Richard qu'il avait déposé.

' Il serait fastidieux , quand môme nous le pourrions , d'exposer en détail les négociations compliquées du roi et du régent. Cha* cun d'eux se sentant, d'un côté, plus fort que son adversaire, mais d'un autre, plus faible que lui, cherchait, comme un habile lutteur, à profiter de son avantage, tout en ne se dissinuilant pas qu'il courait risque de recevoir l^ii-méme le coup qii'il désirait porter à son antagoniste. Ces deux rusés personnages , se trouvant, l'un par rapport^ l'autre , dans cette singulière position, et connaissant chacun lesdéfautsde leur cuirasse , négo-

cièrent toujours, mais ne purent jamais en venir ni à un traité définitif, ni à une rupture ouverte.

La mort de Henri IV et l'avènement de Henri V ne changèrent pas beaucoup la situation des deux contrées , mais mirent le rég^t à môme d'obtenir la liberté de son fils Murdach , comte de Fifo , en échange de celle du jeune comte de Northumberland , fils du célèbre Hotspur, que son aïeul, avant de lever contre Henri lY d'Angleterre l'étendard de la révolte, avait envoyé en Ecosse pour qu'il ne courût aucun danger. Le monarque écossais qiii, tant que ce jeune homme était demeuré comme otage entre les mains de ses sujets , avait au moins eu dans le fait une chance d'élargissement , la vit s'évanouir lorsque le régent échangea le comte de Ncrthumberland contre son propre fils.

En 1417, tandis que Henri Vêtait occupé en France, Albany, supposant que presque toutes les forces de rAnglèterre devaient avoir. passé le détroit, rassembla des troupes nombreuses , et assiégea en môme temps le château deRoxburgfret la ville de Berwick. Mais une armée anglaise, fort supérieure en nombre, qui s'avança sous les ordres des ducs d'Exeter et de Bedford , obligea bientôt le régent à lever les deux sièges; et ce fut un échec d'autant plus triste pour sa Tenommée , que les Écossais donnèrent à sa téméraire entreprise le nom de fml raid, c'est-à-dire honteuse invasion.

La guerre, qui dès-lors sembla langirir quelque temps , reprit un peu d'intérêt par un audacieux exploit d'Halyburton de Fastcastle qui attaqua à l'improviste le château de Wàrk , situé sur la Tweed^

et s'ra rendit maitre. Mais Robert Ogle tarda peu à le recouvrer au profit des Anglais. Ud jour qu'Halyburton n'était pas non plus sur ses gardes , il escalada les murs de la forteresse , et le passa y lui et toute sa garnison ^ au fil de Tépée.

Dans un parlement que les états écossais tinrent en la môme année 1419 , ils jugèrent convenable d'envoyer au dauphin de France , qui était alors pressé rudement par le victorieux Henri , un corps considérable de troupes auxiliaires sous les ordres du second fils d'AIbany, Jobn Stuart, comte de Bucban. Les détails de cette expédition appartiennent au prochain chapitre.

Tel fut le dernier acte du gouvernement d'Albany que l'historien^ait à .mentionner. Le duc , tant comme premier ministre de Robert I*' et de Robert II que comme régent pour Jacques T' , administra TËcosse pendant cinquante ans, et lorsqu'il mourut, avait atteint sa quatre-vingtième année. Examine-t-on en lui l'homme politique? il n'avait ni foi ni honneur; le soldat? on peut suspecter son courage ; mais comme dépositaire de l'autorité \ il Be manquait pas de mérite. Il gouvernait avec sagesse et pru^ denee , administrait strictement la justice , et ne punissait qu'avec douceur. Si l'Ecosse ne fit pas grande figure sous son administration , du moins lui épargna-t-il de graves calamités. Ses contemporains ont signalé avec admiration sa munificence envers l'église et sa générosité envers la noblesse ; mais la libéralité dans les deux cas était politiquement si essentielle au maintien de son pouvoir, que nous devons hésiter aujourd'hui à regarder comme^me vertu celle qu'il déploya.Sans le meurtre horrible qu'il exécuta de sangfroid contre son neveu le duc de Rotfasay , et qui entache de cruauté son caractère , l'ambition et les rudes épreuves auxquelles l'ambitieux est soumis, pourraient jusqu'à

un certain point servir d'excuse aux vices et aux défauts d'Albany , puisqu'elles en furent les causes.

HISTOIRE ITECOSSE.

CHAPITRE XVin

BifmiBe jd« àmt Mardath."— Soi -mlarek — l^sto qui ravage toute Pile.— Conduite de la famille du régent. — Traité pour la délivrance de Jacques 1*». — Ji rBfirfiid posflMaloB de la cooromit. — Amlltetrai écoaaaia en France. •— Caraaère de Jacques. — fixé ' cution du duc Murdach et de ses amis. — Tésordres dam les Highlaiids bientétTéprinés.^ I ig«B aii«e la France et fiançailles de Marguecile d*Eoosae avec It Dauphin. —Guerre contre le lord des iles^et sa soumisflion.^ActesIégislatifs.— Donald Ballacfa.— Traité ayee r Angleterre.— Mesures priset èl^ègarddu comte ds Marcb." Guerre avec jes A nglais.^ Parlement de 1436. •^ Conspiration contre Jacques.— Il est assassiné.— ChiUnwnt des fég.cid8a.

Murdach, comte de Fife, déjà nommé [dusteurs fois dans cette bisicHre, succéda k son père dans le litre de dnc d'Albttny et dans le poste cievéde régent d'Ëcosse> mais n'hérita ni de son immense ambition, ni de la ruse et de la cruauté quMl déployait pour la satisfaire. Murdach est représenté partout comme un homme d^un caractère facile et nonchalant, qui, loin d'avoir la fSenmité et la prudence indisq^msables pour régner sur un peuple aussi rude que les Écossais, semble n'avoir pu atteindre à Taulorité nécessaire pour gouverner sa propre famille.

Les maux qui accompagnèrent la foible et molle administration éjb ce deuxième duc d'Albany, furent aggravés par une infortune publique, que nulle sagesse, nulle énergie n'aurait prévenue, mais qui néanmoins augmenta l'impopularité du régent, car la multitude a coutume de s'en prendre au souverain autant des calamités qui proviennent seulœient de sa mauvaise fortune, que de c^les qui sont toutàfait causées par sa mauvaise conduite. Une maladie contagieuse, qui semblait être la fièvre jointe à la dyssenterie, ravagea l'île entière de la Grande-Bretagne, et fit de nombreuses victimes. Entre autres personnages distingués qui moururent de cette épidémie, il y eut le comte d'Oikneg, lord Douglas de Dalkeith, et ce George, comte de March, non moins remarquable par l'inconstance avec laquelle il passa sans cesse du parti de l'Angleterre dans celui de l'Ecosse et réciproquement, que parle bonheur qui toujours accompagnait s^^bannière^ de quelque côté qu'il la déployât.

dlAPItKE JtTtfl.

JHFurdQCb^^hscd'Albany, td que nous venons de le peindre, se tPOCiTa ail bout de cinq ans las d'adnmiistrOT, sans acquérir la bienyetllanee de pm*90Biie, un .pays agité par des troubles continuels, ravagé parla peste et décbnré par les querelles des nobles. Il fésolut de se soustraire^ b nteçonsdûlité de la régence, et cela, quoiquMl dût* être intérteorementconvaioGa qu'un tel pouvoir, qimqioe d'un maniement ai difficile et si dangereux, ne pouvait sa résigner qu'avec les plus grands risques. Si toutefois il diffëra jttsqu'm I4â3 l'^Eéculion de ce projet, ce fut peut- être par crainte des périls qu'il aurait à courir au cas où le roi lui demanderait «ample de tant d'années d'une administration fautive qui s'étaient aocc^é sous la r^ence de son père ou de la sienne;

mais alors, dit la tradition, il cessa soudain d'bésiter par suite d'un acte d'in* jurieuse irrévérence dont Walter, son fils aîné, ae rendit coupable à son égard. Le régent Murdach avait un faucon qu'il chérissait éperduemei^ et bien des fois Walter le lui avait demandé en vain; exaspéré des continuels refus de son père, l'insolent jeune homme saisit un jour rt)iseau, pendant que Murdach le portait sur son poing, et le tua en lui tordant le cou. Profondément blessé de «etté brutale insubordination, Murdach laissa échapper ces fatales parcdes : « Puisque vous ne voulez avoir pour moi ni respect ni obéissance, je ferm revenir en Ecosse quelqu'un qui saura bien nous contraindre tous à; lui obéir.» DèS' lors il app(M*ta dans la négociation entamée depuis si long^temps pour la détivranoe de Jacques, unesincérité qui bientôt la termina avec succès.

Henri Y n'étaitplus, et John, duc deBedford, protecteur d'An» l^terre, défendait avec autant d'habileté que de prudence les conquêtes que la valeur de son frère avait faites en France. Occupé d'une telle tâche, il inclinait à user d'une politique généreuse envers l'Ecosse, et à lui rendre son roi l^itime qui avait été si long>*temps retenu contre toutejustice. Mais auparavant, il se proposait de chercher à marier le jeune monarque avec quelque damoiselle anglaise de distincticm, pour entretenir ainsi danssoa cœur, à Fégard de l'Angleterre, les sentiments d'amitié qu'il éprouvait naturellement pour ce pays où il avait passé toute sa jeunesse, et dont les lois, les coutumes, lui étaient devenues familières. Bedford espérait par ce moyen rendre Jacques à la liberté, s'en iieiire un ami, et sauver à TAngleterre toute intervention ultérieure de l'Ék^osse dans les guerres de France, car ta division auxiliaire commandée par le comte de Buchan y avait

beaucoup idflaé sur le résultat des dernières campagnes. Mais avant d'aller plus loin, il faut ici raconter au lecteur les aventures et lès exploits de ce corps d'Écossais qui alla secourir le dauphin, alors au comble de la détresse contre les armes anglaises.

La petite armée qui se composait de six ou sept mille hommes, renfermait un grand nombre de seigneurs et de barons, fleur de la cbevalerie écossaise, qui saisirent avec joie l'occasion d'ajouter à leur gloire militaire sous un chef aussi distingué que Buchan. Le petit nombre des Écossais fit qu'ils consentirent à se soumettre auxrègles de la discipline ; et toutes les foisque ce point capital put être obtenu d'eux, leur courage naturel se déploya avec avantage* Ils accomplirent leur premier exploit à Baugé, village d'Anjou, dans lequel ils étaient campés avec un petit corps de Français. Le duc de Clarence, frère de Henri V d'Angleterre, avait reçu commission .d'envahir cette province, et venait de se mettre à table pour dtner, quand il apprit que les auxiliaires écossais étaient dans le voisinage:— « En avant contre eux, messeigneurs ! s'écria l'impétueux prince qui aussitôt se leva de table; que les gens-d'armes, sans perdre une minute, montent à cheval et me suivent.*» Il marcha avec le plus de rapidité possible pour surprendre les auxiliaires; mais quelques Français qui s'étaient barricadés dans l'église du village, opposèrentbonne résistance et donnèrent ainsi aux Écossais le temps de se ranger en bataille sur le bord opposé de la rivière de Goesnon. Voulant toujours le^ prendre à l'improviste, Clarence, à la tête des gens-d'armes^ galopa intrépidement vers l'entrée du pont pour s'en rendre maître; mais, de leur côté, les chevaliers écossais accoururent pour en défendre le passage. Sir William de Swinton reconnut le prince an-

glais à la couronne d'or enrichie de pierres précieuses qu'il portait sur son casque, et se précipitant sur lui à franc étrier le désarçonna; tandis que Clarence, qui en outre était blessé, tâchait de remonter à cheval, le comte de Buchan lui appliqua un coup de sa masse d'arme et le tua. Beaucoup de braves chevaliers anglais périrent dans la même action; le comte de Kent, les lords Grey et Rond, avec quatorze gens-d'armes, demeurèrent sur là place. Les comtes d'Huntingdon et de Sommerset furent faits pri-» sonniers.

En récompense dé cet important service, le dauphin, qui était alors devenu roi sous le nom de Charles YII, créa Buchan grand-» connétable de France, et conféra à Stuart de Damley la seigneurie

française d'Aubigny* Désireux de renforcer les troupes ' avec lesquelles il avait acquis tant de réputation et d'honneur, le comte de Buchan retourna en Ecosse pour obtenir des recrues. Il y trouva son beau-frère, le comte de Douglas, usant de la licence que des gens d'une importance même beaucoup inférieure à la sienne avaient prise sous la faible administration du régent^ en train de conclure avec Henri Y d'Angleterre un traité par lequely au prix de deux cents livres par an, il devait servir sous sa ban<nière avec deux cents cavaliers et autant de fantassins. L'influence de Bijçhàn fit rompre cette convention ; Douglas, qui semble s'être comporté dans toute cette affaire en prince indépendant, accepta^ au lieu de rejoindre les Anglais, le duché de Touraine à lui offert de la part du roi Charles VU, et promit sous serment de mener, i son s^ide un corps auxiliaire de cinq cents hommes. 3

. Il tint parole, mais la mauvaise fortune qui déjà lui avait vala le surnom de Tyneman ou Perdant, continua de s'attacher à sa> bannière. Les Ecossais essuyèrent une terrible défaite à Grévan:. ils avaient formé le blocus de cette place, mais ils furent surpris par le comte de Salisbury qui leur tua neuf cents hommes et les força de lever le siège.

Une bataille encore plus fatale aux Ecossais eut lieu près la. ville de Veraeuii le 17 août 1424. Ce fut une action générale que* le roi de France risqua pour secourir Yvry assiégé par les Anglais. ; Le duc de Bedford, qui commandait Tarmée anglaise, et que Douglas avait appelé par raillerie John à l'épée de plomb, s'avança à la rencontre de l'ennemi ,. et envoya un héraut annoncer au comte écossais qu'il venait trinquer et faire bombance avec lui : le comte Douglas répliqua que Bedford serait le bien^venu, et que lui-même avait passé d'Ecosse en France tout exprès pour boire et manger en sa compagnie. Ces compliments réciproques, on > s'en doute, n'étaient qu'un défi et une acceptation de combat. Douglas, qui voulait ranger ses troupes dans une position avantageuse, proposa qu'on (It halte et qu'on attendît l'attaque anglaise à l'endroit où le héraut l'avait rencontré ; mais le vicomte de Nar-, bonne, le général français, insista pour qu'on avançât toujours. Les Écossais furent contraints de suivre leurs alliés, et quand il fallut en venir aux mains, se trouvèrent en désordre et hors d'haleine. Leur déroute fut complète, Douglas et Buchan demeurèrent sur la place, avec un si grand munln^ de leurs plusr illustres compatriotes, que l'armée auxiliaire écossaise put être

HIOTOUKB^* inÉGOfiSE.

pveaqufi regsrdée coname anéantie. Le corps d'Écossais qm tonet iDDg-teaips la gar<ie. particulière du roi de Fraoee^se

composa dans l'origine, dit-on, de ceux qui survécurent à ta bataille de Vemeail. Ainsi se terminèrent pour les ffls de TÉcosse k»rs eaoapagnes en France; et heureusement, quoique le r^&ède edt été un peu sévère^ la nation fut dès lors guérie de la rage btato qui lapoussail à vendre sesmdlleures épées et son sang te plus Bobie a des priaees étrangers. Un tel système en effet épaise imstileinent un peuple de ses plus braves dtayem», et tai»lis qu'ils devraient se tenir en réserve pour défendre au besoini la* palri^ ne fait d'eux que de simples gladiateurs dont le courage mercenaire n'est plus gloriettx et utile (pie pour qui les paie. Un 9asez grand nombre d'individus isolés, que la soif du renom ^ le désk d'avancement persuadaient, continuèrent à rejoindre l'étendard Irancais ; mais depuis la bataille de Yerneoil, nulle armée, nul corps considérable de troupes ne Airént envoyés d'Ecosse en France.

Si on veut, après cette dîgrese»en, esiminer l'état de l'Ecosse, on verra qu'elle pouvait espérer des jours méilieurs que eeofs. qui s'étaient de long-temps levés pour elle; car au lieu d'un régent plein de noacbal^Eice, de Eûblessa et de timidilé, eUô allait avoir un roi dans la fleur de l'âge et doué de talents, scât naturels, sait àequis, également propres à orner et à défendre le trôœ.

Ijes coïKlitiom auxquelles Jacques ¥' put enfin redevenir libre, ftirent philôt généreuses qu'autrement. L'Ai^terre demanâifc» et l'Ecosse consentit à payer, une somme de quamte miUelivfe& sterlinjg,non peint Goaimerançon,.car^ mo&ne pouvait s'applaïuar an casd'nn pauvreenfant pris sans délaise en pteia teaq(>sdetrève> mais comme indemnité de ce qu'on a}^ela discrètement lesdépea-» sesd'^Ditretien et d^éducation du jeune roi. On accorda aux Écos^ sais un espace de six ans pour payer

desix en six mois la somme crâvenue. Le traité porta ansi^ que le monarque d'Ecosse épon^^ serait avant son élargissement ime damoiselle anglaise de dis* tinction, et son choix tomba sur Jeanne, mèee de Bicbard II d» c^ maternel^ et, par son père Jean^ duc <te Sommm'aet, petite^fi^ de Jean de €^nd, duc de. Lancastre.Le captif écossais avait depuis quelquelemps conçu unev ive passion pomr cette jenne fiHe, si étfoitemeot alliée k la royate femiile d'An^etnnre, et même céif^réses eharmesdans des vers qui neuMOiquent pas de mérite, mais que la rudesse du. langage de ïégoqm rend auî^urd'bni

CHAPITRE xvnr. MS

presque ifiiuMiigibles. Ils se marièrent à Londres^ et te roi d'éeosBe reçut Gomaie dot de sa fiemoie uae quitlance d'uD quart de la sooKQd stipttlée pour son raeliat. Oir conduisit alors le jeune couple en Ecosse avec tout le respect et la pompe convenables, et Alurdacb, te dernier régent, eut l*honnear de mettre son royal eouân em possession do trtee de ses pères.

Les avantages , tant d^esprit que de corps, dont la nature avaK doué Jacques, étaient de premier ordre ; et si Henri lY avait été aussi 'm^oBie que cruel lorsqu'il avait profilé , pour retenir le captif, d'un hasard qui te jeta entre ses mains, il avait réparé sea torts de t» seute laianière posstUe en lui faisant donner une parf-Mteéducafon. Le roi d'Ecosse éùaAi assez petit de taiUe , mais teUement vigoureux, tellement robuste, qu'il excellait dans tons tea rudes ex^ciees que la chevalerie avait mis en honneurs B ne se distingimt pas motns^ par ses facultés intelleetueltes, qui

avaîeoft élé soigneusement cultivées par les plus habites proies^ seurs que l'Angleterre renformftt. C'était , eu ^ard aux counaissances de l'époque, ma littérateur aceompti , un poète déli<* dteux, et surtout un habite musicien; car il jouait à ravir de tCNis tes instruments connus dans le pays de GMès , l'Irlande, et fEcoese, qui sont représentés comme les principaux sanctuaires d'aloffr pour la musique nàtionato*. Enfin il avait ui> goût décidé pour tes beaux «^ts, pour l'arclûlecture, la peinture et l'horticulture. Homme, rien n'éMt plus propre que son caractère à lui concilier la faveur; prince, Péducation qu'il avait reçue en Angle* terre kii avait donné sur la p<ditique des idés profôodesi, qui peutêfere n'euasent jamai» pénétré jusqu'à son esprit dans son rude et grossier royaume. Bref, telle était sa soif d'instruction que nonr seulement il avait acquis, dans toutes lesespèces d'arts qoelespersonnes de son rang peuvent cultiver, unesupériorité passaUe^maia qu'eneere^ malgrétes peinesque sascienoe luiavût nécessairemesit coûtées^ il y trouvait une vériiid>lesourÈede plaisir. L'Ecosse,quaad il Y amva, était ptoogée dans te fdus; affreux désordre, et divisée entre «neèande d'orgueîlteux barcms^que les guerres du règne de David II> la faiblesse de celui de ses deux SMceaseurs ^ et i'induir gence coupable de deux régences, av»eitl rendus prœque indé« pendants de te couronne. €ourber et soiMnettre cette fière ari^«^

4 Les liUnOaiit dit^i^ exc^tlûeM «ur deux inatramuiia» 1& barpt et le Umbou.rin ; \eê Écossais sur trois, la harpe, le tambourin et le eor; les Gallob sur un même nombre, le cor, le tambourin et la comMUiae^- av At

cratie, ramener Tordre partout, rendre à la couronne sa légitime autorité , était une tâche aussi difficile que périlleuse ; mais Jacques l'entreprit, et la contiuua avec un courage qui ressemblait presque à de la témérité.

Pdrmi différentes lois qui avaient pour but de régulariser Tadministration de la justice , d'obliger les nobles à ne pas se faire accompagner de suites*plus nombreuses que celles qu*il leur était permis d'avoir, de mettre un terme à l'exaction tyrannique d^ contributions volontaires, et d'établir que'toute la jeunesse écossaise apprit à manier l'arc, deux mesures adoptées par Jacques furent extrêmement impopulaires. La première ordonna une en^ quête de l'étendue que les propriétés de la couronne avaient sous les trois derniers monarques. On voulait ainsi découvrir les dilapidations faites au détriment des domaines du roi, pendant les règnes dé Robert II et de Robert III> ou les régences des deux ducs d'Albany. Mais tandis que par ces moyens Jacques tentait de restituer à l'apanage royal les terres qui en avaient été distraites par de faibles souverains ou par .d'infidèles vice-rois, il excita dans tout le pays^ au sujet de la stabilité des possessions^ des doutes et des craintes qui produisirent un mécontentement général. Ce qui mécontenta encore fut un énorme subside que Jacques demanda à la nation , pour acquitter la somme due à l'Angle^ terre d'après le dernier traité , et dont le simple nom de taxe suffisait pour qu'on ne raccueillit pas avec faveur, d'autant plus, que les ressources du pays étaient à peu près épuisées.

Ck>mme il existe à peine de chroniques sur ce règne , on ignore par quels expédients , si ce ne fut point par la conviction de son habileté et par l'empire qu'une telle conviction donne nécessairement sur les autres hommes, le jeune roi réussit à rendre

son autorité toute puissante dans un royaume où un fort parti s'était ligué par intérêt mutuel, pour maintenir les usurpations que la couronne avait soufilertes pendant plus de vingt années , espace de temps au bout duquel les empiétements de toute nature avaient emprunté à la prescription une apparence de droit. Nous savons seulement que Jacques, une fois sur le trône, n'attendit pas même un an pour venger sur les membres de la famille Albany, et les torts que sa longue captivité , qui n'avait duré tant qu'à cause de leurs intrigues, lui avait causés , et les dilapidations de toute sorte exercées par eux , leurs favoris et leurs alliés , sur les droits et les biens de la couronne.

CfiÂPITRE XVIII. 24tt

Walter, fils da duc de Mardach, dont la brutale insoteuce envers son père avait suggéré au vieillard l'idée de ramener en Ecosse l'héritier légitime du trône , ou ,du moins l'avait décidé à prendre cette mesure^ plus tard si fatale à sa famille, fut incarcéré peu après le retour du roi. Le comte de Lennox , beau-frère du duc de M^urdach, et sir Robert Graham, homme d'une violence et d'une audace particulières, furent ensuite jetés en prison. Mais, le 12 mars 1425, le roi se trouva, n'importe par quel moyen , assez puissant pour arrêter , pendant qu'un parlement siégeait à Perth, Murdach lui-même le dernier régent, son deuxième fils Alexandre, les comtes de Douglas, d'Angus et de March, ainsi que vingt autres barons du rang le plus élevé, parmi lesquels on remarque les noms formidables d'Alexandre Lyndsay de Glesresk , Hepburn de Haies , Hay d'Yester , Walter Halyburton , Walter Ogilvy , Stuart de Rosyth , Alexandre de Seton-Gordon, Ogilvy d'Auchterhouse, John Stuart de Dundonald dit le Roux, David Murray de Gask, Hay d'ËrroK connétable d'Ecosse, Scrimgeour

gouverneur de Dundee, Irving de Drum, Herbert Maxwell de Garlaverock , Herbert Herries de Terreagles , Gray de Foulis, Guningham de Kilmauris^ Ramsay de Dalwolsey et Cricbton deCrichton.

Lorsqu^on parcourt cette liste de noms anciens et puissants, on n'est pas moins surpris de voir tant de seigneurs , dont les domaines et les intérêts se trouvaient disséminés dans les differentes parties de l'Ecosse, enveloppés dans la même accusation générale, qu'étonné du courage de Jacques qui, d'un seul coup^ osa appliquer les rigueurs de la loi à un si grand nombre de ses plus redoutables sujists. Tous ceux qu'il jugea convenable de jeter ainsi dans les fers, étaient sans doute les principaux membres de la famille Albany, ou peut-être les nobles qui , pour avoir le plus participé aux largesses des deux régents , devaient éprouver un plus vif désir de défendre les usurpations de leurs proches. Le crime qu'on allégua contre les barons emprisonnés fut probablement qu'ils n'avaient pas obéi à l'ordre royal d'exhiber leurs titres de propriété. Mais, malgré le grand nombre des arrestations, les vengeances de Jacques ne tombèrent que sur la famille Albany. Le coup fût frappé si soudainement, que, seul des membres de cette famille condamnée , James Stuart, le plus jeune des fils du duc de Murdach , eut le temps de pourvoir à son salut ou d'opposer un peu de résistance. Il se sauva dans l'ouest de l'É-

CQBafd , rermt par uaeiocursion subite^ brûla BuadMirton, et tna l'oBCledu roi, Stuart de DundoBald dit le Roux; maie rude?* ment pressé par ordre de Jacques, il Eut ebligé de fuir en b- tande. Murdacb , ses deux autres fitt , et leur aïeul OMterMl le coiBle' de Leonox , fanent traduits deyasit une cour d'assises doat

les jurés étaient tous des nobles pris en proportion assez égale enta» les flimîs et les membres de la famille Albany d'une part , entm les parents et les favoris du roi de l'autre, pour donner un air d'impartialité k la sentenee ;: mais , dan& le fait , les royaUi^eft étaient assez nombreux pour influer sur le sens du verdict, qui, ea Ecosse^ se prononce toujours à la majorité des voix ^ . . La nature des char^^s auxqiieUea ces accusés> aussi remarquables par leur antique origine que par leur pouvoir réeent, eor^tt à- répondre, est inconiiue. Il dut ne pas manquer d*exem|ries oà leur ambition usurpatrice s'était étevée jusqu'à des actes de hautetrahison. Le roi lui-même, ^revêtu des insignes de la dignité royale , assista à leur jugement. Le fatal verdict de culpabilité fut proiaoncé contre eux tous, et leur exécution eut Heu à Stirling , sur cette petite éminence artificielle appelée Harley-Hacket, qui termine la hauteur où le château est bâti. De cette position élevée, le duc de Murdach put jeter son dernier regard sur le fertile et pittoresque domaine de Monleith qui formait une partie de ses biens patrimoniaux, et distingiier au loin le noMe château de Doone^ qui rivalisait de magnificence avec bien des palais, et hii avait servi de deineure pendant qu'il était régent. Aux yeux de la foule qui contempla ce lugubre spectacle , la pensée de l'inconstance des choses humaines et l'intérêt qui naturellement s^attaeha à la grandeur déchue , efiaçant le souvenir des fautes de ces nobies criminels, le remplacèrent par un sentiment de sympathie pour leur infortune. Le duc Robert, celui de tous les membrea de la famille qui avait été le plus coupable, avait depuis longtemps comparu devant le tribunal de Dieu ; aussi la faiblesse dn duc de Murdach qui n'avait, lui, qn'hérité des usurpations de sw père, et qui même y avait renoncé, excita-t-elle phi» de commisération que d'horreur. La bonne mine de ses deux fils emrpê-

cha le vulgaire de se rappeler leurs vices et leurs folies*; et à voir l'air vénérable du comte de Lennox qui était âgé de qnatre^ lâ-figts ans, on se récria que le vieillard était diéyà trof^ près de la

I En Angleterre, an contraire,! e Terdict du Jurf doit être prononcé à ronanimité.

GHApmiE xvm.

tomte poor 7 être préeiptté par Ta main du bMrreaa. Enfin le Mri nfattetgnit guère le bot qu'il afétait proposé. Il avait voulu in* primer une terreur salutaire; mais la chute de taoït d'iUastres tétes^ ^i étaient celtes de ses {dus proches parente, ins(Hra dan9 quelques cœur» une haine viidente contre Tespril vindicatif' q«rii semblait en avoir donné Tordre, et, généralement , Tidée qu'une punition si sévère de^ eriows depuis long-temps passés , sentait trop la rigueur pour être de benne poËtique. Ces griefti s>nw* mmèrent encore ehea ceux qui crurent que le monarque avaK r^ieïste dessein d'améfiorer les revemis royaux par la confisca^ tiott des terres de ces riches criminels.

• Peut-être, comme beaucoup de réformateurs , cet excellent prince , car e'est un nom qui ne peut certainement lai être re^ fusé , tombart-il dans une erreur commune à ces médecins qui , voyant à merwille l'étendue d'un mal enraciné , tentent aviec trop de promptitude et de violence d'y remédier sur-le-champ par l'extirpation* Il en est du monde politique comme du corps humain ; des dislocations qui remontent à une date lointaine, et auxquelles les parties avoisinantes du système se sont accommodées, ne peuvent entièrement disparaître qu'à fbrce de temps, de patience et de douceur. A dire vrai, la longue suite des licences autorisées par la mollesse du gouvernement des ducs d'Albany,

avait rendu des centaines, des milliers même de gens passibles de la sévérité des lois; mais on ne peut se dissimuler que si quelques exemples de rigueur sont nécessaires en pareil cas pour contraindre au respect de la justice, l'extension de la peine capitale* à un vaste cercle dégoûte Tesprit public , prend un air de vengeance plutôt que de châtiment légal y et inspire en faveur dies coupables un intérêt qui peut détruire le résultat que le juge qui condamne se propose , celui de foire respecter, non haïr, les mo* tife qui l'ont guidé. Si, comme des historiens Taffirment, Jacques, pen(tent les deux premières aimées de son règne , condamna rée^ lement à mort trois mille de se» sujets pour des crimes commis lors de sa captivité en An^eterre, il aurait certes mérité que 1» reproche adressé par Mécène è Auguste [^Surgt tomfefn, carnif^xi ! ^) eût interrompu sa boucherie judiciaire.

Pour justifier Jacques de sa sévérité , on devrait dire , non qu'il la déploya pour punir des actes de trahison commis lorsque le royaume était sans roi, mais qu'il jugea nécessaire de répandra

1 Lère-toî, enfin, boarrean! a« x.

tant de sang pour enseigner, môme à ce prix, le respect dû au souverain, comme personoification vivante de la loi et delà justice , respeet qui était tombé en mépris sous ta faible régence du duc Murdach. Voici un exemple de l'excessive rigueur dont Jacques usait, pour peu qu'il crût la dignité royale offensée. — Un personnage de distinction , qui même était allié de près à la famille régnante, s'oublia un jour jusqu'à frapper un jeune homme dans le cabinet du roi. Jacques, qui était présent, ordonna tout de suite au seigneur qui venait d'agir ainsi , d'étendre sur la table du conseil la main par laquelle il avait péchés et au jeune homme qui avait été battu de se tenir, avec le tranchant d'un large couteau

appuyé sur le poing du coups^ble, prêt à le lui couper au signal donné. Le malheureux seigneur demeura plus d'une heure dans <;ette cruelle posture à attendre le coup fatal , tandis que la reine et ses dames, les prélats et les autres personnes présentes , prosternés jusqu'à terre, imploraient la pitié du roi. 11 Gt enfin grâce au coupable de la punition, mais le bannit quelque temps de sa cour et de sa présence.

Jacques dut non seulement réprimer les habitudes générales de violence et de dévastation qui s'étaient introduites dans les bassesterres d'Ecosse, mais encore réduire à l'obéissance les chefs highlandaia qui , pendant l'impunité de la dernière régence, s'étaient dispensés de tenir aucun compte des ordres émanés de la couronne, avaient oublié la terrible bataille d'Harlaw, etsemblaient être revenus à leur indépendance et leur barbarie d'autrefois. Jacques, pour remédier à ces maux, fit bâtir ou réparer le chft^ teau-fort dlnverness et y tint un parlement Alexandre, le lord des iles, sa mère, la comtesse de Koss, et presque tous les chefs highlandais, dont la plupart pouvaient mettre en campagne au moins deux mille hommes, vinrent à cette assemblée; le roi les invita séparément à visiter son château , puis, au même moment , par son ordre , une cinquantaine d'entre eux y furent arrêtés. Jacques, pendant ce temps-là, improvisait pour s'applaudir de son adresse deux vers dont il ne reste que la traduction latine *. Deux chefs de tribus, Alexandre Mac Reury de Garmoran et John Mac Arthur, comme plus redoutables, plus insolents ou plus cri-

t Ad tnrriin fortem ducamns cautè cohortem ; Per Christi mortem, meruerunl bl quia mortem. -Ce qui Teut dire : « Conânisons prudemment cette raillante eohorte lers le fort, car, par la croix de Jesus-Christ, elle a mérité la mort. » a. m.

CHAPITRE XVIII. ftfg

'minelâ que les autres, furent décapités pour des actes de brigaodage et d'oppression. En outre, voulant que sa justice parût imr partiale , le roi ot pendre James Gampbell qui avait assassiné un ancien lord des lies, nommé John. \

Au milieu de ces terribles exemples, Jacques P' se montra clément à l'égard d'Alexandre des Ues, successeur de ce Donald qui avait été étrHlé a Harlaw, et se contentant de lui représenter qu'il devait absolument mettre un terme aux habitudes d'insu» bordination propres à sa famille, le renvoya sur sa promesse de se comporter mieux par la suite. Sa mère fut gardée comme otage ^n garantie de sa parole. Alexandre, cependant, n'eut pas plus tôt remis le pied sur ses domaines, qu'il leva l'étendard de la révolte, et rassembla , soit dans les tles, soit dans les hautes-terres, une armée de dix mille hommes, avec laquelle il envahit le continent et brûla la ville d'Inverness où il avait naguère subi l'insuHe d'une arrestation. Le roi Jacques, réunissant des forces de son côté, marcha en toute hflte vers le nord où sa prompte arrivée alarma les envahisseurs. Deux puissantes tribus, le clan Chattan et le clan Cameron, abandonnèrent le lord des tles pour se ranger sous la bannière royale. Affaiblies et découragées, les troupes highlaadaises essuyèrent une affreuse défaite. Alexandre s'humilia ju^ qu'à demander paix et pardon -, mais on ne lui accorda rien avant qu'il ne se fût soumis A un châtiment féodal pour son manque de parole. La veille de la Saint- Augustin, il se présenta devant le mattre^aulel de l'église d'Holyrood, à Edimbourg, qui était remplie de monde , couvert seulement de sa chemise et d'un caleçon , et là, à genoux, offrit au roi la poignée de son épée nue, la tenant lui-môme par la pointe Dans cette attitude de soumis-

sion , le chef insulaire confessa ses' foutes et supplia que la punition qu'elles méritaient ne lui fût pas infligée. Jacques commua la peine capitale qu'il aurait pu légalement prononcer contre le re-' belle en un long emprisonnement au chflteau de Tentallon.

La captivité du lord des lies n'empécha point les peuples indisciplinés qui les habitaient de se révolter encore. Se choisissant pour chef un Donald surnommé, Ballach ou U Roux S cousin* germain de leur seigneur, et qui exerçait son autorité pendant son absence, ils envahirent de nouveau le Lochaber avec une armée de sauvages Catherans. Le chef celtique rencontra les comtes de Mar et de Gaithness, les défit complètement avec un inrnienae

I L9 mot freckled sigoiOe Uchelé de rousseurs, a. H.

Sm mSTOIBE irÉCOSSE.

iMDage, et retoantt vaioqtteorâaas te« îles. Mm comme le roi lM8ait4e gvaiids préfiarafÊifs pour weogdr cette wvasion^ les 'Cbefis .hi^landinfi qui tous y avaient ihtîs part , s'effrayaient de la puissance royale que l'énergie de Jiacques avait teUem^t fortifié^ et mon aeuiement se s&nmirent à leur souvt»rain, mais lui i»*oposëiWDt leurs services oootare Donald Ballacti , dont l'extrême ioâolence, prétendirent-^ils , avait été cause de leur erreur. Ainsi -aiaadonné des conplioes de son crime ^ Donald fut forcé de fuir «n iftesde. On Ty tua peu après pour plaire au roi d'Ecosse, et on envoya sa tôte À la cour de Jacques.

Jacques I" ne recourut pas toujours à des moyens aussi violents pour affermir les droits de la couronne écossaise. Par exemple, il s'arrangea amiablement avec les Norwégiei:» quiréclar maieiit avec instance les longs arrérages d'une rente à eux €onS'<^ tituée paar Alexandre IH, en retour de la cesaon des Hé-

brides, Boats foeles^ontinueUes iaforimies de TEoûsse avaient onyiôehé de pa) er avec régularité.

Jacques poarmiivit^ en on «utre point matériel, son gim d'ar baisser la puiseanoe des noUes pour les rendra plus déy^endants 4e la caoronne; et ce n'i»t qu'en nous rejetant sur de tdles aMrces ée renaeigi^meuts aocktaitels que nous pouvons nous former une juste idée des projets qu'iiavait cwçus ou des oioyeits l»ar lesquels il comptait les exécuter. Nous avons vu les puissante eomtesdeJiiut^b, qui ré»âaie»t sur la frontière orientaled'Écosse, . se 'dédn'er, suivaitt leur bon plaisir, pour ou contre le pays, et .fùtede Icmr ch&teau deDunfaar, tantôt nue bairièreeontre les Axt- -^iais, taiHât «m lieii de vefuge jK>ur les mcmarques de <ce royaume^ quand ils battaient en relx»ite. Le pi^^sent comte s'étaU-il réoem* iinent rendu «eoupaUe de ^elqu'une de œsinfraetktns aux lais^et deces pi»fidîes que safeunille ne s'était pas^génée pour oominetti^ dans de pÂ^édefttes s^néraÉions? ou bien son seul crime élait41 de parallnre dangereux ? Kous ne saurions le dim au juste; maïs oa 4'iBmpriaMna auichftteau d'Sdnofbourg, «it son manoir de Ducbar^ .^éBsA te roi ^it possessîoii, fat oon&é à la .garde d'Adam Hfypbura ^ îlales. Les raisons li^ales qu'on i»i allégua étaient que , ocanme la confiseatioii du eemté de March avait ^é ordonnée A Muse des nombreuses tratasons du titulaire^ le duc d'Albany fl'ianmt pas eu te d^eR^ môme en^sa quabté de négent, de dstcaîne ie£t oomtéde lacottreonrei laq^a&eiltétaîtirevenu^ et de le<»nférer au fils du traître. JCacques cq^ndant ^'avait pas l'mtenUoa

GHiLHTIlE XVm.

•dîiigir «vee r igaeur «a inînstiee à l'égard du comte d'ilors, quoi^ tfSi'A le pri?ât depoeseBsîonft^iuidoimidfiiit à leur proii-

riétaire eiiB puissance dont il pouvait CaeiteRient abuser. En éSei^ U eonfém «assitôt à VeKrComiB de Mscoh le comté de Bueban , qui , par lu iBort déjà mentionnée du brave connétal^le de France à la bataille de Yeroeuil , était retourné à la couronne. Par celÉe •poliliqcie , Ja<»iue6 «spéraît que les membres d'ime si puissante laneûlte qui , tant qu'elle avait habité iesfn nUères, avai^t toiilonrSjàté d'ime foilncertaiiie , deviendraient 4& fidèles vassaux , lersqu'eile tebtterait l'intérieur du royaume.

Presque toutesles mesures4e Jacques toidaient au môme but; Àcelui d'a&iblir , d'une part , le pouvoir de ia utd^lesse d'où ré« mitaient tant de discordes dans l'état et l'oppression générale du ptenple ; de l'autre , à augmenter et à étendre preportiennémeAt t'influence de la couronne. Ces eff(Mis, à dire vrai , renfermaient le dessein égofete d'élever le roi lui-^néme à une supériorité plus lOOmplète ^ i&ais comme, à cet âge de la société , la prépondérance ^ l'iintarlté royale était le meiHeur moyrai par lequel la paix et Vssrd^ poavMtd être nuôntenus <laDS tout le royaume , on doit Mycorderà Jaequ^ 1% qu'il poursuivit son objet favori avec des TUS6 iiumaincB et patriotiques pbis favmabSes^u biea-^ôtre4e l'Ecosse qu'à l'agrandissement de sa propre puissance.

Au moyen d'tan acte de parlement qui prohiba toute espèce de tcaités et de lignes par lesqilds les nobles avaient coutume de s'en* .gager à prendre le parti les uns des autres contre le reste de la nation , «u même contre la ccEUHmne , et qui déclara qce toutes lee^assodations formées dans ces buts illégaux et dangereux n'étaient pas <d»iipilfHres , Jactpies s'efforça d'dterâ ces petits priaces le moyen 4e s'armer contre son autorité. Il se donna aossi beamoaupde peùie peor asenreria régulière adminiâtradoo de la }ustiee devant ies oours royales, et décréta ^ue lors-

qu'un pauvce plaideur ne pourrait, faute d'habileté i^ d'argeni, ni sedéfeadae ku-fm^me , ni ebar^r quelqu'un de sa dépense, un ludMleaM* catkti'serait^naé aux f»ûs delà coaroMie. v

Une autre loi , rriative au meosooge , porta peine de mort coor Are ^utconqae i«feBterait4es fttusseAésde nature à vendre odieuK a» peuple iegettvememaiiA du roi. Gs cbàtiflaent , quoiquo$é«è- M^ a'élast peut*étre que coavenaUe pour i'^époque, ou il y aimât ^ !»« de 4X»aMiaicatî(ms entre les diffiérenteS'parties de la eon- Iréa^ 'Ot^ ttae{MPovîDeesa«ait^si peu ee «pii se passait dans une

aotre , que le bruit d'une mesure impopulaire ou d'un acte oppressif de la part du souverain aurait pu mettre une moitié dû royaume en rébellion ouverte avant qu'on eût eu le temps de le dè^ mentir ou de l'expliquer. Mais , dans la suite, cette 1(m, s'appli* quant môme aux simples confidences d'homme à homme , devint une source de tyrannie et d'iniquité.

Quant à la politique étrangère , Jacques I*' paratt avoir dignement joué son rôle au milieu des luttes de la France et de l'Angleterre. Gomme ses prédécesseurs, il aima mieux s'allier aux Français, que l'occasion de tromper sa confiance ne tentait pas continuellement ; et son amitié sembla si précieuse, que Charles YII crutdevoir la cimenter par le choix de Marguerite , fille aînée du roi d'Écos.se , pour fiancée de son fils le dauphin , plus tard Louis XI. Le mariage eût lieu en 1436, huit ans après les fian* cailles. Celte union était aussi honorable d'un côté que de l'autre» mais ne fut pas proportionnellement heureuse pour la jeune princesse. Quoique aimable et pleine d'agréments , son mari , un des

hommes les plus pervers qui vécurent jamais , la négligea et la méprisa. Même il n'y eut aucune médisance, aucune calomnie que les indignes courtisans du roi n'inventassent contre elle ; et ces imputations ignominieuses lui furent, dit-on, si sensibles, que la violence de son chagrin lui coûta bientôt la vie.

Comme , par suite de l'enthousiasme que l'apparition de la pu* celle d'Orléans sur la scène excitait dans toute la France, les Anglais y voyaient leurs afiaires prendre chaque jour plus mauvaise tournure, ils envoyèrent lord Serop comme ambassadeur en Ecosse pour qu'il tâchât de décider Jacques- à se brouiller avec la France. L'Angleterre proposa en cette circonstance des conditions auxquelles nul diplomate , lorsque les deux pays avaient eu à négocier ensemble, n'avait songé depuis bien long-temps. I Ue offrit de signer avec TÉcosse une paix indéfinie , et de lui restituer , non -seulement le château de Roxburgh et la ville de fierwick, mais encore une partie du Gumberland et du Westmoreland qui s'étendait vers le sud jusqu'à Rere' Cross , ou Staumore. Les historiens écossais prétendent <]ue les Anglais n'étaient pas sincères dans leurs propositions; s'ils l'eussent été, Jacques n'aurait pu accepter leurs offres sans une violation formelle de son traité avec la France. Le clergé du royaume lui représenta cet empêchement , et, de plus , souleva cette importante objection , que le contrat par lequel il était Ué envers les

Français avait rec^ , de la sanction du pape , un caractère invior lable 9 et , M quelque sorte , sacré ; par conséquent , il ne pouvait être enfreint sans sacrilège. Dans le cours de la discussion scoiastique qui s'engagea sur le point de savoir quelle force l'approbation du pontife romain conférait à un traité solenndie-

ment con«* clu entre tes deux monarques indépendants Jesdisputeurs perdirent de vue les propositions de l'Angleterre; c'étaient cependant les plus fav(H^bles qui eussent jamais été faites à l'Ecosse par sa fière voisine depuis que les armes de Bruce avaient extorqué le traité de Nothampton ; et les pourparlers n'allèrent pas plus loin.

On peut aisément concevoir que la rigueur inaccoutumée avec laquelle Jacques , poursuivant- ses mesures favorites, annula les concessions de terres faites en fiiveur des plus puissants nobles^ changea à son gré lé siège de leur puissance comme dans le cas du comte de March , intervint , pour la contrôler, dans la justice qu'ils rendaient à leurs vassaux, parfois incarcéra les plus redoutables d'entr'eux , par exemple , son propre neveu le comte de Bouglàs , et substitua partout Tautorité de la couronne à celle des seigneurs qui s'éclipsait par son étendue, fut jugée différemment par deux catégories de ses sujets. Jacques était (jApulaire pour la grande masse de la nation ; car le peuple se sentait protégé par la puissance du roi qui ne pouvait être tenté que rarement d'opprimer les classes linoyennes , et se réfugiait volontiers sous sa protection pour échapper à la tyrannie en sous^ordre des nombreux seigneurs, dont les châteaux couronnaient chaque éminence, et dont la rapacité ne respectait rien. Mais il en était autrement de la noblesse ; car elle comprenait avec amertume que plus l'impor* tance du roi grandissait aux yeux de la nation , plus la sienne diminuait peu à peu .Elle regardait la quantité de sang qui avait coulé par l'ordre <de Jacques, moins comme un sacrîGùe à la justice, que comme un .moyen par lequel le monarque avait assouvi sa rage de confiscation et sa haine vindicative contre les grands. Beaucoup de victimes qui avaient éprouvé ta rigueur des lois tenaient à dillustres familles ; et c'était pour leurs parents un

point d'honneur, presque un point de conscience, que d'épier l'occasion de venger leur mort. Il y avait donc un grand nombre de nobles à qui Jacques semblait aussi redoutable qu'odieux , et qui n'attendaient qu'un instant propre pour faire une sanglante mahifestation de leurs sentiments à son égard.

Ces mauvaises dispositions se Urabirent aux approctaes/d'une

-gaerre devenne inévitable. .Sir Rfibert Qgle , ua des prin^pi-fix jseîgQ^rs qui habituent sur la frontièfe ^«[i^ise , viola la ta^ire ^lui durait entre les deux peuples depuis rftvà9eiBeat.da roi Jm- •qûesau trône d'Éooese , et envatiissant la frontière écossaise , y ^lerça quelques ravages ; mais A fut Uentôt rencontré par te comte d'Angus près dePiperden, battu et fait priscmnier. Par sesjB&tinieiit*de cette violence et d'une tentative de la pact des Anglais pour s'emparer de la priaeesse Marguerite qui fie rendail en France auprès de son mari , lacques leur déolara la guerre. Il assiégea le chAteau de Roxburgb avec toutes les forces de smi loyauœe, qui formaient, ditron, une tumultueusemultitu-ded^nviram deux cejit mille boomes. Après avoir demeuré quinae jDius devant fioxburgh, le roi leva soudain le siège et lic^ada aan armée, au sein de laquelle il soupçonna sans doute quelque ^UjBon. Eneffet, desintrigues de eegenres'y bramaient jypcd^aÉdement, •et un monarque qui n^était pas &à bonne intellige&ce uwec mm aristecratie ee pouvait réaider en aàreté dans mai camp écossaise rem{rii de levées féodales , où chaque soldat se testait sous la banmère du noble à qui il deveût o^éîfiBanee.

Après le licenciement de ses troupes, laeques^l^^ eoQvoqoa^en pariemait à Édteibourg, et s-oecupa, de concert

a^see lui, à rédiger des k»s.qui , 1^ unes protégeassent, le commerce , les. autres Dendîfisent tout-à-fait impartiale Tadmiaistration de la j4iadoe. /Mais le terme des tràvioix de ee pdiuse aus»i bon fu'éoergique avançait rapidement.

Le principal auteur de sa mort fut sir Robert Giaham, ORde du comte de JSiratbeime» Jaeques , ic^jours àms le biftt de dépecer et d'^aibltr peu à peu l'eKClusive puissanoede la noblesse, repritlecomté deStratheme et crisbgea lie jeune ooœie.àaccefiÉer «1 fdaee celui de Monteiih. Cette mesurée oequ'il parait, irrita l'esprit hautain de l'oncle tdu jeune hanmte , air Robert, qui en jOi^i<e était exaspéré par rarrestation et l'empriscHmi^neQt qu'jl avait 1 ui-nièine «nhis avec tant d'aulnes iltesères gens tors dru jpetour de Jiœques, en ltà&. Perscmneilement ^scité par cesiBOti& ide haine contre son jfioiftTerain,firabain entrefrit, lors^du^urleoaaent ide 1429, de représenter ^au roi les^griefo de fai ndilosas ; mais an lieu de le4aîre avee respect et mûdmAif»i, ce tasmAe At <»rguetlteux seigneur estca^dans une tâHe ra^^ qu'il proposa à ses collègues d'arrêter ie jnananiueen leam bobs. CoBOMBe pariKnBen'esaappKrertune ttolien » inaotoite, qbM hâ qu'on ar-

iSSbÊMTm XVV3L

rêta sur te cbaïap \ sfirèsi quoi , en >e(ïD6s(}iit ses Uqds^ 011 reoivofa en exil.

ILse retim âaas les hautes terres en luxant de se veogcsr, «t du fond de sa retraite, eut l'impudence d'écrire à Jacques uae lettre où il le désavouait pour «ouverttu, et se déclarait soamorM eu^eoii. Cet excès d'audace (ddigea le m de firoteettre une ré*compeose à quiconque lui Uvrecait sir Robert {jÈraham mert

ou vif. Alors prit naissatice une coaspiration qui eut une si terrière issue , quoiqu'on ne puisse guère imaginer par quels m(^& certaines p^^somies y prjpeni part.

Le chef ostensible des €oii^>irateurs fut le propre oacle du roi, Walt^, comte d'Atbol, fils de Robert III et de ÀBna9)ella^ sa seconde femme. Cet ambitieux vieillard, quoique si proche parent 4u souverain, ne laissa pas de comploter contre lui dans le but de placer sur te trône sir Robert Stuart, son petite-fils. Celui-€i9 non plus , qu(»que acbnis à la faveur de Jacques, près duquel îl occupait une ebarge toute de confiance , ceUe de chaad)elr laa, n'hésita, point à tremper <dans une si infâme oonspiraUo&. I»*évéfiement prouva que les conspirateurs n'avaient pcisqu'a^^c trop de soin leurs mesures pour assassiner leur prince. Mais les espér^fflces sur iesquettes Athol et sm petit-fils avnient fondé la seconde partie de leur c(»npk)t ^ semUent avoir été si vagues, ai incertaines, qu'il est impossible de ne pas croire que, comme il arrive s&uvent en pareiHe circonstance, les gens qui oonsentirent «à tremper dans te meurtre se persuadèrent, dans leur pétuUnee et leur laveugiessMit , que te haise qui existait contre Jacques au fond de teurvS propnes cœurs devait être partagée par presque tMS leurs compelriotes ^ ei^ce d'JUusicm erdinaire aux hûiifflBies qui s'engagent dans des entreprises si désespérées.

Jacques traUsporta sa corn* à Perih^ afti «de jiasfiiur tes ièttes de Koâ dms <oette viUe , et «e fut tme cireonstanœ qui favcoâsa tes desseins ides eoiis|ttrateurs, car dès lors il teurfattet peu ^ temps peiar descendre <tes èauées-ten>es ^et parvenir jui^qpi'ià lui. Le âl Sémietj enût^n^ Jaques*, après aw^eir reçu l'infiittie Athol , mm code, isoK^er, se disposait ii s'alter livrer an repea

^l^m^pue 2e Coii¥eatdes ZkHBÎmcains, qni«ervak à cette époq-piede lésidanne iK}^te , M'SCHtdîm envahi |ar «oe trCnipe dé ^éotit ftr Aebert^âtiMnt^ Je perfide «hamteifam , mnii iiuâliÉé i'entfliée* La tradition raooi^ qu'use jeune dame de ia fuite de te Ttm»^ naminée Ctettwme Sanglai, tâdteitdewKdéeraa^flBriu

HISTOIRE D*ÉCOâSE.

i|oi manquait i la porte de Tappartement royal , en passant un de ses bras dans les deux anneaux de fer. 'Un si feible obstacle fut bientôt surjBonté. Toutefois la reine et seis femmes eurent ainsi la temps de descendre le roi dans un caveau qui se trouvait sous sa chamlve à coucher et par lequel il aurait pu fuir, s'il n^eût lui-même ordonné deux ou|lrois jours auparavant, de boucher une ouverture qui donnait sur la cour du monastère, parce qu'en jouant ila paume, il avait perdu une de ses balles dans le trou. Malgré cette fatale coïncidence , le roi aurait pu s'échapper encore, car les assassins quittèrent la chambre sans s'être doutés de sa retraité, et après avoir blessé la reine dans leur brutale furie, se dispersèrent pour chercher Jacques dans les autres appartements. Par malheur, avant qu'ils eussent abandonné tout à fait-le monastèrep ou que du secours fût arrivé , le roi essaya , avec le secours des dames , a sortir de sa cachette , et quelques-uns des brigands qui rentrèrent le surprirent aCi milieu de sa tentative. Deux frères nommés Hall, se précipitant alors dans le caveau, tombèrent sur Jacques à coups de poignard. Jeiine, vigoureux et combattant pour sa vie , le roi tes terrassa. Mais tandis qu'il les foulait aux pieds , tandis qu'il luttait corps à corps avec eux , et que dans la lutte, voulant leur arracher leurs poignards, il secouait la main, le principal conspirateur, Graham, arriva à l'aide de ses complices, et Jacques tomba percé de coups. Ainsi mourut

ce prince habile et vertueux, mais trop profond peut-être dans ses vues politiques pour l'époque où il vivait , trop empressé de mettre à exécution lés réformes dont il rec(mnaîssait là nécessité, surtout trop sévère à punir des crimes qui avaient plutôt pour causes i'entratnement de l'occasion et la licence générale d'un temps de désordre , que le froid calcul de chaque individu.

L'alarme fut enfin donnée, et les courtisans, les domestiques arrivèrent en assez grand nombre pour forcer les assassins qui ne demeurèrent pas sar la place à s'enfbir yers tes Highlands. — La reine Jeanne les y fit poursuivre avec un zèle digne de la veuve d'un tel mari. Elle avait eu la confiance politique de Jacques aussi bien que sa tendresse conjugale. Dans le parlement de 1435, le roi, pressentant peut-être que ses patriotiques mesures l'expo^ seraient à jan assassinat, obtint des membres de l'assemblée qu'ils témoignassent par écrit de leur fidélité à la reine. Ce fut pour eux l'occasion ou jamais de tenir)eu)*s serments, et ils le tinrent. Tous les meurtriers furent poursuivis sans relâche^ et un mois ne

CHAPITRE XYllI. MT

s^était pas écoulé qo^ils avaient leus éié découverts dans lears retraites. Le petit-fils d'Athol , sir Robert Stuart, fut exécuté à Edimbourg , avec des rafGnemeolsde cruauté au milieu desquds il avoua son crime. Le vieux comte confessa que c'était son jeune parent qui lui avait proposé une telle conspiration , mais prétendit avoir fait tous ses efforts pour le dissuader d'y donner suite, et avait cru^qu'en effet il y avait renoncé. On le décapita néanmoins

dans la même ville, et on exposa aux regards publics sa tête (»*• née d'une couronne de fer. Le principal conspirateur, sir Robert Graham, dont l'esprit avait conçu et la main exécuté l'œuvre de sang, soutint n'avoir agi que comme il avait droit d'agir. « Le roi, dit-il, m'avait mortellement offensé; moi, en retour, j'ai re* nonce à son obéissance^ je lui ai par écrit envoyé un défi formel ! » On infligea au régicide d'horribles tortures qui ne servirent qu'à montrer tout ce qu'un homme fermement résolu peut souffrir. Il s'écria en plein tribunal que, quoiqu'il fût condamné à périr de la mort des traîtres , la postérité se souviendrait de lui comme d'un patriote qui avait affranchi l'Ecosse d'un tyran. Mais l'esprit du mal qui l'avait entraîné au crime et qui semblait parler par sa bouche ne lui inspira qu'une fausse prédiction. L'immortalité que sa mémoire obtint ne fut consacrée que par un quatrain populaire dont voici le sens:

Que le ciel à iamaU confonde L^assassin san» bonnenr, sans foi, Qui fit passer en Pautre inonde Le rei Jacques, notre bon roi!

Jacques l^'* eut deux fils dont l'un mourut au berceau , et ne laissa ainsi pour héritier que Jacques II, qui, encore enfant, lui succéda sur le trône. Ses filles, au nombre de cinq, étaient toutes mariées lorsqu'il mourut^ les quatre aînées à dés princes du continent , la plus jeune au comte d'Angus.

Parmi les événeinents de ce règne, nous ne devcms point passer sous silence le sort de deux hérétiques. L'un était un wicktiffite, nommé John Resby , qu'on brûla , nous Ifavons déjà mentionné, sous la régence d'Albany. Jacques 1*"^ lui-même est coupable d'avoir permis la mort de Paul Grawer, étranger et sectateur de * Jean Hus. Il fut jugé pardevant Laurence de Lindores , ce terrible inquisiteur, qui avait déjà présidé au jugement de Re-

sby, dont ce second martyr partagea le destin à SaiptrAndté, en 1435,

€e9 Mcmples prowwt 911e rÉeosse ft'éelwpi^pamt aux ravages ^ane hiUAéfsùU svperstiiioQ ; son histoire , poortant , est mekis seraplie de ees réfoltaiites cvuaotésqfoe celte de bîea cte» iialiMS' 41» jouèrent «m rtka plus isiportaal et fiireiii civilisées plus tdl.

CHAPITRE ^X

Lulte entre la. noblesse et la cearoBue.— I^lévatioa de Grichton et de Liyiogston au gouvernement.^ Levrs iiitiliUié».-*-'Criehton se rend maftre de 1» pa^ sonae du roi, n^s par un airatagème de la reine Pe»> fant est emmené à Stirling. — Ccicbton est assiégé dans le château d^ltdimbourg, se réconcilie arec U- Kingston > sebromile de nouTean aTeolvl, eC obtient une seconde fois la garde de Théritier du trdne. ^ Seconde réconcilia tion.-i- Puissance de la famille Ooufias. -^ Jugement, da Jeune comte de Pouf las et de son frère ; leur exécution —Querelles hifblandaises.

— Douglas puTTient à dominer dans les conseils du roi.— Chute de Living8ton.—Di(Krend du eemte de Crawford et des Ogilvy.-^M ort de la reine douairière»

— Guerre*avec les Anglais. — Bataille de Sark. — Mariage de Jacques»— Sa disput ' avec Doublas; il le met h mort de sa propre main. ^ Grnnde guerre ciTUe.— Destructron de la famille Douglas. — Guerre avec PAngleterre. » Siège du chftteau de Roxbnrgh; mort de Jacques II.

Sous le règne de Jacques V^ avait comqiencé une latte d'une nature jusqu'alors inconnue à l'Ecosse. Les discordes qui avaient précédemment troublé ou divisé le royaume avaient été produites ou par deS' invasions ennemies ^ ou par la révolte de provinces turbulentes et insoumises , dont les habitants , pour venger de prétendus tortsqu'ils avaient eu à souffrir et satisfaire leur amour d^ la guerre et du pillage ^ troublaient la paix intérieure de la contrée. Mais c'est sous le règne de ce monarque que pour la j^emière fois, noua voyons distinctement le roi d'une part , les gnaods de l'autre,^ se disputer le pouvoir; et dès lors^nous- pouvons suivre les progrès d'une lutte continuelte et sanglante entre le souverain qui travaillait à étendre son autorité et les chefs de Taristocratie, qui étaient résolus à conserver cette vaste inflnence pcditique qu'ils avaimt acquise^ taat par des guerres fréquentes où> leurs armes étaient si nécessaires et où leurs cTScès ne pouvaient ôbre paus^quapar de^longaintervalloi» de- minorité, où il

CHAPITRE Xir

^it 91 fiidle d'eiiq)iétiBr %r]» prérogative reyrië. Ea HMisse «(a peCît peuple qui 3'est long-temps appelé tî^*s-étftt ehez les Frai»cm > et foi éxas la Grande-Bretagne s'appelle les commcines du reyamne^ ne s'était pas eneoreélevée en Ecosse à celte mipertaflce qu'elle^ avait prise dans les contrées commerciales de Flandre, dto France et d'Angleterre. Les villes étaient pauvres et les map^ cfaands ruinés par de continuelles guerres ainsi que par les exactioiis des seigneurs voisins. Ce que ces classes avaient pourtant de crédit dans les conseils de la nation, elles l'employaient à sou^ tenir l'autorité du roi, car c'était pour elles une

espèce de sauvegarda colore l'oppression subalterne d'une multitude de petitstyrans qui s'arrogeaient le droit de les maltraiter, parce qu'ils en avaient la force.

Le dernier monarque , Jacques l*', par suite de la lutte qu'îï engagea contre Faristocratié , se trouva naturellement porté à choisir ses conseillent, ses ministres et ses capitaines, non parmi la noblesse orgueilleuse qui enviait sa puissance, mais parmi les barons de second ordre, et même les simples particuliers. Il alla prendre dans ces rangs plusieurs individus remarquables par leur habileté, leur application, leur connaissance des affaires ; et s'éclaira de leurs avis, s'aida de leurs talents, sans s'inquiéter du déplaisir des grands nobles, qui regardaient toutes les charges près la personne du roi comme leur appartenant de droit exclusif et patrimonial , et qui en beaucoup d^exemples les avaient readues héréditaires pour leurs descendlants. — Entre les gens capables que Jacques 1^ tira ainsi d'une obscurité relative, il faut citer deux tout petits nobles dont il fit des hommes d'état et qu'il admit dans l'intimité de ses conseils. Ce fureht sir i^illiam CriehUm, le chancelier, et sfr Alexandre Livingston de Calendar. L'un et Tautre appartenaient à d'anciennes ftoiilles ; mais comme ils étaient probablement d^origine saxonne , on ne les comptait pas parmi tes membres de la haute aristocratie, qui, en général , prétendaient descendre des Normands. Possédant tous deux, et jrfus particulièrement Crichton , un mérite éminent, ils ^kuraient pu rendre au pays d'utiles services. Par malheur , ils ay-aient sans doute été autrefois rivaux, et lorsque la volonté du feu roi ou la décision d'un parlement qui fut convoqué à Edîmboui^ , aussitôt après la mort de Jacques , les appela conjointenent à la régence , ils étaient mortels ennemis l'un de Tautre. Ce qaTit fmak 6n<;oi^ dâ plus BU^ieùreux , leurs vertusne corres-

pondaient en aacuoe façon à leurs talents , car Livagston et Crichton semblent avoir eu la même ambition^ la même cruauté, le même manque de scrupules politiques. Les chroniques écossaises disrat que le parlement assigna au chancelier Crichton l'administration du royaume, et à LivingstondeCalendar, le soiii de la personne du jeune roi.

On s'étonne que Jeanne, la reine-mère, n'ait pas été admise dans la commission de régence ; elle ne manquait pas de titres & cet égard , et même tout porte à croire que telle avait été Tintention de son époux. Mais, femme, isolée, étrangère au milieu des Ecossais , quand elle eut réussi à traîner sur Véchafaud les meur^ triers de Jacques , elle parait s*être retirée des affaires politiques. D'ailleurs, elle épousa peu après un homme de rang, sir James Stuart, surnommé le chevalier Noir de Lorn ; et ce mariage , qui la mettait en tutelle , lui ôta la qualité de pouvoir tenir , soit seule soit en compagnie de Livingston et de Crichton, les rênes de la régence. Yers la même époque , une trêve de neuf ans signée avec les Anglais termina la guerre que l'Ecosse soutenait contre eux quand Jacques I^'^ mourut, et donna aux chefs du gouvernem^it de ce dernier pays toute la liberté désirable pour suivre sans interruption leurs querelles domestiques.

Ces querelles reposaient sur des griefs aussi nombreux que compliqués. Crichton et Livingston, que la faveur royale avait élevés du rang de simples gentilshommes à celui de dépositaires du souverain pouvoir^ auraient eu assez de penchant à continuer le système auquel ils devaient leur élévation , ^'ils avaient pu s'en-

tendre sur là part que chacun d'eux prendrait au gouvernement. Mais ils rencontrèrent un redoutable antagoniste danis le puissant comte de Douglas. Nousavonssouvent vu ses aïeux soutenir leurs princes légitimesetdéfendre l'honneur de leUr patrie^ lui, au contraire , nous allons le voir exposer, par son ambition, prince et patrie aux plus grands dangers. Crichton et Livingston se virent obligés d'admettre cet important personnage au poste de lieutenant général du royaume. Il ne paraît pas que Douglas eût l'intention d'abuser d'une telle confiance ; mais il est évident que Crichton et Livingston, surtout le premier, regardèrent le crédit du comte avec autant de jalousie que de crainte.

Cette cause d'alarme qui leur était commune ne les fit pas renoncer à leur haijfie mutuelle. Une suite de manœuvres que la position des parties rendait honteuses et qui tondaient à boule-r

CHAPITRE XIX. P

Verser le gouvwnement auquel ils prenaient [tant de part s'échangea entre les deux r^ents de l'Ecosse avec la rapidité qw deux jongleurs rivaux déploient dans leurs tours de passe-passe, Onnous excusera facilement de ne pas tenter ici une narration mi-^ nuUeuse d'entreprises que les historiens cmt laissées dans de pro-> fondes ténèbres ; mais les faits qui suivent ont un intérêt capital . Sir William Crichton avmt pris possession du château d'Édio)-^ l)Ourg, et retenait dans cette imposante forteresse la personne du îeune roi, quoique Livingston, en sa qualité de gouverneur de l'enfant royal.eût, pour le moins, aussi bon droit à la garde deson pupille. La reine-douairière favorisait secrètement la

cause de Li* vingston; et comme il lui était toijyours permis de visiter son fils^ elle parvint à le tirer du château, en le renfermant dans un coffre qu'on supposa ne contenir qu'une partie de ses bardes. S'embar^ quant à Leitb , elle emmena par eau le prince à Stirling , où Li* vingston tenait garnison et l'accueillit avec joie. Y rassemblant tous ceux des nobles et des barons qui s'étaient déclarés pour lui» Livîngston proposa de mettre 1q siège devant le château d'Edimbourg , et la reine offrit ses propres magasins pour approvisionner les soldats de vivres. Le château fut donc assiégé. Crichton ,-craignant de ne pouvoir se défendre , s'adressa , faute de mieux , à Douglas, lui promettant à jamais son amitié et son secours, s'il se montrait son ami et le secourait dans cette critique circonstance* Mais le comte ne voulut pas même écouter un tel message jusqu'au bout; il l'interrompit par un geste menaçant, et d'un tOQ' furieux : « Eh bien ! s'écria-t-il , où est le mal que deux coquins, denx traîtres comme Crichton et Livingston se fassent la guerre ? Certes , il serait indécent qu'un noble d'ancienne race allât les empêcher de s'entredétruire. Quant à moi , rien ne me cause au«^ tant de plaisir que la nouvelle de leurs discordes , et j'espère vivre assez pour voir tout le mal qu'ils méritent fondre sur eux et les écraser. »

Cependant le siège se continuait avec vigueur. Crichton , ins* truit de Taccueil knéprisant fait à ses propositions par le comte de Douglas, demande une entrevue à son ennemi Livingston , lui communique la réplique du comte , laquelle indiquait de sa part même antmosité contre chacun d'eux , et lui offire d'oublier leur inimitié particulière pour réunir toutes leurs forces contre Douglas qui est leur ennemi commun. En même temps, Crichton^ sur l'assurance d'être bonoraUement traité, se déclare prêt àjremettre Le

châteaii entre les mains de son collège. livfaifston, après atoir consulté ses amis , accepta la soumission de Grichton , le <x)n&ina dans sa charge de chancelier, et lui laissa même le COTnnande*ment de la forteresse d'Edimbourg; enfin, une scAide amitié parut établie entre les deux rivaux.

Mais cette concorde dura peu , car Grichton troara bientût una oocasion de vengeance et contre la reine et contre Livingston. Sous prétexte que Jeanne favorisait le parti des Doutas, Livin^*ston avait eu Taudace d*arréter la veuve de son souverain avec le chevalier Noir de Lorn , son deuxième mari , et de lea tenir 4faA* que temps prisonniers. Jusque-là il ne fit que venger sur la reine rinjure faite à un collègue; mais il fut lui<-méme dupe de la har* diesse de ce dernier. Grichton pénétra la nuit avec un détache* ment de cavaliers dans le parc de Stirting ; il attendit que le jeun^ roi, qui devait partir pour la chasse à la pointe du jour, sortttdu chAtean avec une suite peu nombreuse , l'accosta soudain et loi persuada sans peine de venir à Edimbourg.

Gette nouvelle injure semblait devoir rallumer, avec un redoi^ blement de furie, la haine ^itre Grichton et Livingston. Tout^ fbis l'entremise des prélats d'Aberdera et de Murray «mena de nouveau une réconciliation apparente. Les deux antagonistes se réunirent dans Téglise Saint-Gilles, et là, poinr la seconde fois^ formèrent le {dan de combiner leurs effcHrts afin d'abattre la pois-* sance de l'aristocratie , particulièrement celle de la famille Dour glas. Il fallait en effet tout le crédit de ces deux hommes d'état , et il aurait même fallu des talents supMeursaux leurs pour contrebalancer le poids formidable de tels adversaires. Mais l'un et Tautre n'étaient pas assez scrupuleux pour se refuser au

besoin la permission de suppléer parla fraude et l'intrigue àce qui teuv manquerait du c6té de la force ou de l'adresse.

A cette époque, Archibald, cinquième comte de Douglas, mour rut,et son fils William, qui n'avait que quatorze ans,] ui succéda : Uà fat l'héritier de tous les domaines et de tous les titres de cette puissante maison. Le duché de Touraine et la seigneurie de Longue ville en FV«ice s^nblaîent lui donner le relief d'un prince étraiH ger. En Ecosse, il jouissait du comté de Bonglas, des seigneuries de CaHoway et d'Annandale, ainsi que de vastes possessions ter* fitoriales et d'un immense crédit pcditiq» sur tootj^ la frontiérs te sud. AlUée par de nouveaux Hiariages à la royale fiHBflle eOeH méiiie, cette illustre maisoA a^tanri formédes alliances mtt-

CIUPlTItB XIX.

ttteioirial(Mr arec beaucoup dei pluft noUes fliinfttefl éco-MilMt/ fûiêy par ane dépendance qui portait plua efioore iur letim pef^ sonnes que sur leure biens, pr^ue tooi lea prfneipanic gentil»'*) hommes qui habitaient dans le voi^nage des énormes domatae# cte Douglas étaient obligés de suivre la bannière du eonte ; et sgir .autorité , dans la partie du royaume où il Texerçait d*tine maniera immédiate et directe , était égale à celle du rd ; son opulence ^ su^irietire peut^tre.

Le comte William, que son extrême jeunesse rendatl aitogai^, eotrimprudence de faire étalage dn ponvôlr qa*il tenaitde set aïeux. Sa suite habitudle se composait de miHe dievamt i on dit' ^er dans les divers ressorts de sa Juridiction, il tmalt des cours plénlères il la manière des parlements ; et souvent il arma der dhevalien de sa propre main. Les gens qui toujours accompâ^

gnaient ce jeune chef , étaient, pour la plupart, des bandits , m vivant que de meurtre et depîHage, qui, pour s'abriter des cbà^^ timents avaient sans cesse le nom de leur redoutable patron sur lei lèvres. Mais les actes de tyrannie exercés par les compagnons du jenna Doctglas, et les insultants dédaiiii avec lesque^ls rési»« talent ant eflbrts que les distributeurs ordinaires de b justice ten^ talent pour leurinffiger les ptinitions ordonnées par les lois, (tirent enregistrés soigneosement pour plus tm^d devenir auUmtde cbaT'*' ges Gontre le jeune Douglas, que Crichton était décidé à rendre responsable de tous les méfaits commis en son nom par les bonH mes de sa suite. Puis , un beau jour, le chancelier , sons prétexte de donner an comte William une occasion de se lier avee le jeune roi , car leurs âges se correspondaient, Tatthra à force de^ flatterie et de beaux 'discours, lui et David son frère cadet, d'a-^ bord dans son msnoir de Crichton , près d^Édimboorg, et ensniter dans la capitale eUe^méme où les deux nobles hôtes enrent le chft-' t^u pour demeure. Ils comptaient y être réçalés à la table royale; mais une tète de taureau noir, ce qui en Ecosse ^it réputé ml isjgnal de mort , fut soudain placée devant eux *. Ils n'étaient pa» esatoee revenus de leur surprise , que des gens armés les arrachée rent de la taMe. Leur jugement fut court. De quel crime lei waccosa-t-on ? Thistoire n'en dit rien; mais l'étendue de leur pcfiie^ tsanee et la vie itrfâme que teors partisans menaient durent foof"

I Bm bUtwiong maâesBM réTo<|if«ii4 ce foit en doute. Cepenâcnt la télé de Uurem est sans cesse mentionnée comme signal de mort dans les tra(Ûti<ms higblandaisesy

oir d'assez nonAroQx prétextes de Condamnation , quand surtout les juges étaient résolus à ne tenir compte ni de la jeunesse et de l'inexpérience des accusés , ni de Fartificè par lequel ils étaient tombés sous le coup de la loi, ni de l'absence totale des défen'*» Murs que la constitution du pays et les règlements de la jostiee leur donnaient. Le comte et son frère furent entraînés de cet igao* ble tribunal dans la cour du château , et là , en dépit des instances et des prières du jeune roi, cruellement décapités. Malccdm Fie* ming de Gumberbind, ami et partisan de leur famille, partagea leur malheureux sort. En résumé , on peut dire que ce fut un meurtre commis avec le glaive de la justice.

Indubitablement, Livingston et Grichton , les auteurs de cette horrible trahison , crurent qu'elle aurait pour résultat d'abattre la puissance des Douglas et de rétablir partout la paix et l'ordre. Ils se fondaient , pour le croire, sur deux raisons principales : la pre^ mière était que la majeure partie des biens de cette famille non siqets ii substitution , entre autres les domaines deGalloway, de Wigton, de Balveny, d'Ormond, et d'Annandale, furent détachés de l'héritage qui devait échoir au nouveau comte de Douglas, et passèrent à Marguerite , sœur du comte William qui flit exécuté dans lé château d'Edimbourg, et delà appelée la Jolie Fille de Gailoway. Ce qui encore poussa Grichton et Livingsfam à commettre leur double crime , c'éteit le caractère indolent et pacifique de Jacques dit le Gros , oncle des deux infortunés frères. Ge cor* pulent seigneur , dont la graisse , assure-t-on , pesait au noKMns soixante livres , semMe en effet n'avoir pris aucune mesure pour venger la mort de ses neveux ; d'où l'historien de la famille Douglas conclut que l'obésité du comte Jacques lui avait donné une pesanteur d'esprit incompatible avec le vif sentiment de l'bon* neur , qui aurait dû l'exciter à une noble vengeance.

Mais l'Ecosse profite aussi peu dé la divi^on des domaines de Douglas, que du naturel paisible de Jacques le Gros. Un mariage, pomptement conclu entre William, fils atné de ce seigneur , et sa cousine-germaine Marguerite , rendit à l'héritier mâle des Douglas la totalité de leurs immenses possessions, et quand Jacques le Gros mourut , deux années après l'assassinat juridique du château d'Edimbourg, il eut pour successeur ce même William^ jeune homme dans la fleur de l'âge , enflammé d'une ambition aussi ardente qu'aucun de ses nobles aïeux , et portant une haine mortelle à Grichton et à Livingston , pour la part qu'ils avaient

prise i la mort de ses cousins. C'est ainsi que la puissance des Douglas redevint plus dangereuse que jamais , deux ras après te tragique exécution du château d'Édimboui^;, et que ce crime politique, comme il arrive presque toujours en pareille ciroonftr tance , fut inutilement commis.

« A examiner l'Ecosse en général pendant cette minorité , elle ofiTre un sombre et dégoûtant spectacle. Des animosités féodalcfi se rallumèrent sur tous les points du' pays , et comme les lois n'a^ valent conservé en quelque sorte aucun empire, le sol s'abreuva 3ans cesse du sang des indigènes qui semblaient le verser à l'envi de leurs voisins. En 1442 John Golquhoun > lord de Lusa, fut taillé en pièces , avec un grand nombre des gens de sa suite , par une troupe de Higblandais. L'année suivante , le shérif de Pertb, ;sir William Ruthven, qui avait arrêté un brigand des Hautea- Terres , le menait au supplice lorsque sa délivrance fut tentée par une bande de montagnards d'Âthol , commandés par un chef du nom de John Gorme ou Gormai (*). Néanmoins , les assaillants furent défaits , et leurs officiers périrent.

Au milieu des plaintes universelles , du sang qui coulait sans cesse ^ et delà confusion qui régnait partout, le roi allait atteindre sa quatorzième année. Il se laissa persuader sans peine , ou même il se persuada lui-même , qu'il gouvernerait mieux sans le çontr^He de Livingston et de Grichton; au moins, la plus grande partie de ses sujets fut-elle convaincue qu'il ne pourrait pas gou** verner seul plus mal qu'avec le secours de si pervers conseillers. De là le roi et le peuple connurent un égal désir de dissoudre te régence. De son côié^ le comte de Douglas errant trouver, outre son propre avantage , les moyens de satisfaire sa vengeance cour tre Grichton et Livingston , résolut, avec plus d'adresse que ses ancêtres n'en avaicaat ordinairement montré, de faire des avaor ces personnelles pour gagner la faveur du roi, et de poursuivre te route vers le pouvoir , plutôt comme allié et ministre de te coiK a*onne que comme rival et antagoniste avoué de la famille royale.

Il se présenta bientôt pour Douglas une excellente occasion d'approcher la perspnne du roi , avec des offres de service et àgs {«otestations de fidélité; Sir Robert Semple , shérif en second SQus lord Efôkine, avait la garde de l'important château deDuml)arton, et la haute-justice, dans la même forteresse , était co^r fiée à Patrick Galbraith ^ vassal du comte de Douglas. Semple ,

Y G^est-kKlire le Bleu, sans doute à cause de la eonlear de ses habits, w. s.

mSTCHtC WÊQOSBE.

MMMint i regard de Galhraith des soupçona qae tes bistoriciif ^ ao fvéoîaiDt pat, le piiin» de sa chaiipe et lui ordonna de sortir

^ ebâteaa. GalbraiUi parut obéir , mais introdoismit quelques •lioiniiies sous prétexte d'emporter ses meubles et ses ustensiles de ménage, attaqua soudain sir R<Aert Semple , te cbassa, ou 9. au dire d*autret obrràiqueurs , le mit à mort, et demeura maître «de toute la fbrteresse. -^ Le comte de Douglas eut l'air profcm*--dément consterné ; il fit semblant de craindre que ses rapports «vee Galbraith ne donnassent , à propos de cette affhire , prise «nx envieut contre lui. Il alla donc à la cour , jura obéissance à tout ce qu'ordonnerait le roi , se mit sans réserre au pouYoir de-«on souverain , en un mot joua avec tant de naturel le rôle d'un sujet déroué , que Jacques fut ravi de trouver » dans te comte de Beuglas qu'on lui avait dépeint comme un rival si terrible, un 'Vissai à la fois si puissant et si respectueux. Le rc» tui^accorda 'Bcm^Mulement sa fiiveor , mais encore son intime confiance, partagea son pouvoir avec lui , et grâce à son secours, parvint à res^ saisir entre ses propres mains Tautorîté suprême que Gricb-ton #t Livingston avaient exercée en son n<»n depuis la mort de son ptee.

Dans les t«naps modernes , le renvoi d'un ministère dont Te-sistenoe a été longue et qui a joui d'un pouvoir absolu» est ordi-nal- ' rement suivi d'enquêtes et d'accusations; aux époques plu-sai>elennes , ce n'était que par les terreurs d'une guerre civile qu'on pouvait ftNTcer les ministres à rendre compte do leur ad-ministralion. Mais rex-ehanoetier et son iMdlè^e, comme l'exi-geait leeiAele, étaient autant guerriers qu'tiommes d^état. Le premier ^*enfenna dans la ftnrteresse de Stirling et résolut d'y foire bonne vésiatanee ; le second mit également garniscm dans ses châteaux , -et se tint sur la défensive. Douglas, investi de Tau-torité royale, 'nareha contre les manoirs baromaux de Crichto» ei de Baotiton ~^i tous deux ai^rtenai^t à Tancien ehancriier. Ces

fertereeses^ fésisièrent phMîeurs jours contre la bannière de Douglas , mais se rendirent dès que celle du roi fut déptoyée sous leurs murs i Beuglas les fit démanteler.

Mais le château beaucoup plus Important d'Edimbourg ftit - ivigetireusement défendu par sir William Ctîehton en perscmne. -Même il ne s^abslint pas démesures offensives; car, pour ven- IfiT tes dégâts oemmi» sur ses terres par Douglas, il sortit plusieurs fiois^ du cbâteau. avec dea forces. cgoaidéraUes » et alto rwa-

GHAPnUBXDL Mi

ger U& domaiDtti d'Aberooen et de Stndroek qd «ppotmaieiit au comte, il sut se maintenir dans le chftteao d'Edimbofirg neuf icmaMten darant , et ne se rendit alors qu'aux plus avantagensea onditians. Il fut conflrmé dans ses honneurs , ses titres et see IncBS; de {dus , on loi restitua. sa cborge de chancelier; enOn , il paratt ayon* conclu une alliance ayec le comte de Douglas, cottsenti à prendre une part dans mm administration , et encore, lif- «é à son ressentimmt sir Aleiandre Livingston Tancien tuteur du roi.

- livingston fut arrêté ayec beaucoup de ses amis. On épargna , il est vrai, ses cheveuii blancs; mais cette fkveur ne lui fut que ch&^moit ymdue, car elle loi coûta la tète de ses deux fHs et la destruction de sa race. On Temprisonna lui-même pour le reste de ses jours, tandis que ses parents Bundas , Bruce , et d'autres Itarent condamnés à de ruineuses amendes.

Le comte de Douglas parvint dès lors à la haute dignité de lieU' tenant-général du royaume; et une fois maître de la direction fiuprôme des affiûres de l'état, il ne manqua point d'em-

ployer mok crédit à augmenter la puissance déjà si colossale de sa maison. Trois de ses frères furent élevés à la pairie. Archibald , en épour nant l'hérititee du comte de Mm^ay , succéda à ce titre et à ce doiDaine; Hugues Douglas fut. nommé comte d'Ormond, et Jcdin lord de Balveny.

Cependant , la tranquillité pubUque était troublée de toutes parts-; et , des différâtes querelles qui éclatèrent à cette époque oitre les Ecossais , il en est une que leurs historiens ont particur likement signalée, k cause du nombre et de l'importance dea pep* 4Kmnes qui formaient les deux cwDps. Soutenu par les Livingston et appuyé par les Ogilvies, le puissant comte de Grawford fit une invasion sur les terres épiseopales de SaintrAndré. L'évoque, qui {^appelait James Kennedy et était un proche parmt du roi, esir oomninnia , i chacune des fêtes de l'année , avec crosse et BBtre^ anrec missel, doches et cierges (*), les impies qui avaient dévasté son domaine. Ce n'était toutefois se vengw que d'une manièsB bîeii stérile de gens qui s'inquiétaient peu d'être exconununîés; mate une vengeance plus réelle eut lieu à la suite d'une disfulB qm sornnt entre le fils de Grawford (^ et l'ancien dUiéde son

1 PrUh staff and mitfê, 9mh, hêtt and candie, dH l« texte. Gela étad^ ««e V9m* ^amvBkstloA m pMMOiçall ««««e low !•• êjmhoUê de 1« digallé éfhMpê^* a» Ur

9 ttaêiêTy dit le XMU, parce qa^oa appelait m nUre le fils aine d^an homme de ^distinction. A. M.

jl^ère OgilT7 d'InyerqQbarity, chef de raneienne tani&e cto Co nom , au -sujet du bailliage de la commuoaaté d'Âberbrotho-

cky que l'abbé avait ôté à l'un pour le donner à l'autre. Ils réunirent ehacun leurs forces , et les deux petites années y se rencontrant sous les murs de la ville d'AberbrottiodL , étaient prêtes à coo^ battre sous les ordres de Grawford fils d'une part , d'InverqoluH rity de l'autre. Sur ces entrefaites , arrivèrent les Gordoi» , corn* mandés par le comte d'Huntley; ils se rangèrent du côté des Ogil^ vies , et l'action allait s'engager lorsque le comte de Grawford se précipita entre les deux lignes pour pr<^)Oser des conditicms d'arrangement. Le fils arrêta ses troupes d'après l'ordre de son père i et le comte s'avançait en parlementaire vers les ennemis , quand un d'eux qui ne le connaissait pas s'élaoça sur lui avee sa lance en arrêt , le désarçonna , et le blessa mortellement. Alors , une furieuse mêlée s'engagea bientôt; mais, après un combat aussi long qu'acharné, les Ogilvies furent débits, leur chef demeura au nombre des morts , et son allié Huntley n'échappa que par lÀ Alite. Pour se faire une idée de la rage qui présidait à cette que^ relie d<Mnestique , ne sufBt-il pas de lire dans les historiens que les vaincus laissèrent cinq cents des leurs sur le champ à^ ba^ taille ? Le comte de Grawford survécut pea à cette action san-^* filante qui ne vengea qu'une injure particulièrje ; et par suite de la sentence d'excommunication , son cadavre ne reçut pas de long-temps les honneurs delà sépulture.

Au milieu de ces troubles presque universels , nous pouvons mentionner la mort de Jeanne , la reine-mère , qui obtint à peine ia permission de mourir en paix dans le château de Ikmbar, après qu'on eut donné l'assaut et ôté la vie au gouverneur sir Har les, de qui elle avait momentanément reçu asile. Son mari, le -chevalier Noir de Lorn, se vit forcé, pour quelques mots de blâme qu'il prononça au sujet de l'administration du comte de Douglas, 4e quitter l'Ecosse; et ses malheurs ne se terminèrent point là. Le

navire sur lequel il passait en France fut pris par un corsaire ï'Iamand , et il mourut peu après dans une espèce de captivité.

Yers la même époque , Douglas , qui avait hérité du caractère belliqueux de ses ancêtres, défendit l'Ecosse contre ses ennemis 4u dehors avec plus de succès qu'il ne maintint la tranquillité jdomestique. lies habitants des frontières, participant à l'esprit de désordre qui régnait alors, avaient violé la trêve par des incansions mutuelles ; et un beau jour, Henri lY et Jacques II; dont

CHAPITRE XIX

les admiaistvfttioBSfie reisemUaient beaucoup scm le r«piK>rt dei discordes et des cabales, s'aperçurent qu'ils se faisaient la guenre 4Httis avoir prasé même a se la faire. D'un côté , Dumfries fut brûlé par le jeuue Percy et par Robert Ogle \ de Tautre , lord Balveny, le plus jeune des frères de Douglas y. livra aux flammes }a ville d'Alnwick.

Voulant porter un coup plus terrible à la contrée ennemie, le comte de Huntingdon et lord Percy firancbirent la frontière occi<* dentale avec environ quinze mille hommes ; Douglas les rencontra à la tôte d'une armée beaucoup moins ncnnbreuse^ et cependant les défit ou les obligea de rétrograder. Mais cet échec, loin de décourager les Anglais, les excita à tenter un plus grand effort, et ils rassemblèrent vingt mille combattants. Après, avoir passé la rivière de Sark à la marée basse, ils se trouvèrent soudain en lace des troupes écossaises commandées par Hugues, comte d'Ormond, autre frère du comte de Douglas. Sir Thomas WaUace de Graigie commandait en second les Écossais, à ce qu'il

semble^ et se comporta avec une glorieuse bravoure. Il fut mortellement jblessé comme il menait l'aile gauche de ses compatriotes, ài'atta^ que de l'aile droite des Anglais, dont le commandant Magnus Aedman, gouverneur de Berwick , inspirait , par son habileté militaire , beaucoup de confiance à ses soldats. Les Écossais^ encouragés par leur chef mourant, se précipitèrent au c(»nbat avec fureur; Magnus Redman périt dans la mêlée, et les Anglais prirent la fuite. La Sark, que le reflux avait alors augmentée, se prouvait à l'arrière de l'armée fugitive, et beaucoup de S(Adats se noyèrent en la voulant franchir. Les Anglais perdirent trois mille hommes, et le jeune lord Percy fut fait prisonnier avec sir John Pennington.

La trêve ne tarda guère à être renouvelée par les Anglais, et àuas le traité qui se signa, les deux parties contractantes nièrekùt avoir été cause qu'^e eût été rompue. Vers la même époque, le crédit de Douglas à la cour écossaise commença de décliner. Il est facile de concevoir les différentes raisons par lesquelles les acte$ d'un si puissant ministre peuvent avoir cfUensé le roi, qui, alors âgé d'environ seize ans, se sentait sans doute disposé à voir dans le comte plutôt un rival qu'un serviteur du trône. En général^ les souverains préfërient les favoris dont la fortune, si brillante qu'elle soit, est néanmoins leur propre ouvrage; or, la puissance et la splendeur de Douglas provenaient d'iionneurs et de possôSr

tkms égtienieiit hérédttaipes, que Jacques ne pouvait ainsi m adonner m reprendre . Puis le désordre tfuquel le royaume était en proie, et les querelles aussi nombreuses que violentes qui éda* laient dans sou sein, passaient pour être excités et entretenus par le*€omte ; même ou allait jusqu'à dire universeSenrat que le pire des bandits, fdt-il arrêté pour le pire des crimes, n'avait besoin,

pour se garantir'de toutchfttiment, que d'alléguer qu'il avait agi pttT ordre de Douglas wi pour satisfaire quelque baine privée da conte. • -

D'autre part, sir William Cricliton, qui avait été si long-temps et si bien versé dans les affaires de^ l'état, reconquit peu à peu la confiance royale ; telle était la haute estime de ses talents diplo* natiques, qu'il reçut l'honorable mission de renouveler l'antique •Hianeesavec la France, et de chercher sur le continent an mn,*viage avantageux pour le jeune souverain d'Ecosse. Son choix tODdia sur Marie de Gueldres. Cette jeune princesse avait été élevée à la cour de Philippe duc de Bourgogne, son purent, qui 4MHivint de lui donner une dot de soixante mille couronnes d'or. Qri^ton, outre l'aHiance qu'il renouvela avec la France, en »gna une avec la Bourgogne *, et son succès dans cette négociation, surtout les charmes de l'épouse qu'il avait su choisir pour Jacques, AevèrMit encore plus haut le vieux ministre dans les bonnes firftoes de son jeune miMre. A mesure qu'il s'insinua davantage 4aiis la faveur royale, il en profita pour enseigner an monarque les règles de politique suivies par son père Jacques I*^, pour accroître la puissance de la couronne, en même temps qu'aflàîbfo la grandeurfitodale de la noblesse. Ces instructions forent néce»- Mvemenl dtfavoFablesi Douglas^

Dans un parlement convoqué à Edimbourg, on prit d'énergiques mesores pour que les tribunaux, oà le cours de la justice avait été ialerrompa, fissent désormais exécoler les lois, et on décréta «fe rébellion quiconque oserait faire pour son compte particulier la guerre aux stqets du roi ; dans ce cas, toutes k» forces mfii^ taires du pays seraimt au besoin menées eontre le tntftre. O» raidit plusieurs arrêtés contre les pillards et les raaraodevrs;

on «donna aom que les ncAles ne voyageraient plus qu'avec des nites peu nombreuses, crainte que la contrée n'eût trop i sônflirr de leur passage; wGn, on porta la peine de haute trahison contre tans ceux qui secoonraient, ne tttnse que d'un avis, leegens dédtafféa traîtres envers le n% qui fortifieraient leurmaiaoD pour

iÈAàéSeMrB, et les aiduiieBt kê^&apwmr goit de dhftteaax, aoiC •4'atitreB jplaces où le^9»nrerain se troiiveratt en penscfnne. La iendanco de ces loir>ù»tre les ommix prédomiDalitsqiH avaient |)rô raoine sous la* Mrnèfiké de Jacques II, et les remàdes par lesquels ce prince, une foisnudtre derautorité, tAcha de lescomlattre.

Le comte de Douglas^ VoyiuBt que sa fiiTeur à la coàr déclinait, ne tarda guère à s'élo%ner da monaaque^ et en dépit «fes .4ois qui 'Ven«ent d'être rendues, s'en àHa jouer le^prince indépendant au sein de ses domaines qui comprwaieiil^toiites lés frontières et fraude partie de l'ouest de l'Ecosse. .Un epiemple de sa manière d'agir se présenta dans one querelle entre Richard Colviile d'Ochiltree et Joto Andiinleck d'Auchinleck. Le premier qui avait regu quelques injures du second, épia un jour où son ennemi atait à se rendre auprès du comte de Douglas dont il était le vassal, l'égara chemin faisant, et le tua. Douglas regardant cette violence Qcmune une insulte à lui personndle, et croyant que peut-être on ne Vavait entr^xrise que pour le railler de l'afibiblissement de aûB crédit, assiégea aussitôt le manoir de GolyiUe avec une bande de soldats, le prît de force, et en passa le seigneur ainsi que toute la garnison au ffl de l'épée. Cet audacieux méiuris des lois publi- • ques, quoique oolmé du prétexte que la raémoiTe d'un digne -nmal demandait vengeance, fût justement considéré à la coisr comme une grave insulte à l'autorité

royale ; et Jacques en conçut nn tel dépît, que le comte jugea sage de quitter le pays pour quelque temps.

Il entr^rit donc un pèlerinage à 'Rome, et ce fût pour lui une. ocoasién de défdoy^ ime pompeuse magnificence : sa suite se composa de six chevaliers, quatonse gentilshommes, et quatre-TiBl^ indivîâtts de moindrerang. Il M reçu à Paris avec les boa-Mfirsdus à scm ittostre race, et au souvenir de celui de ses ancè-teeaqoiavtattsuceombé à Yemenil en combattant pour la France. Baiisla capitale mime do monde chrétien, on respectait le nom de Douglas, et le luxe du comte, tout grcsstter qu'il était, y fin l'aMentâoB générale.

Pendant son absence, ses vassaux continuèrent à montrer la Wêmit insoberdinatioii qn'afvant son àéfpÈri. SymingleB, son bailli dans le Dooglasdale, fut dté à comparaître pour répondre des désordies de cee bandits, mais reftisa d'obéir et fit défaut. Sur ce, Wttiam SÊoOm, eemled'Orkney^ dors dianoelier d'Éoosse, idBa

fur ordre da rd, prélefer sur les revenus et les biens du de Douiflss ude somme suffisante pour satisCûre aux réclamai» tions de ceux qui disaient avoir été lésés par ses gens. Mais la mission du comte n'obtint aucun succès; il ne rencontra partout qu'opposition et insultes. Le roi, irrité, de la désobéissance qn'on témoignait au chef lui-même de la justice; marcha en personne cwtre les districts rebelles, ravagea les domaines du comte, et s'y empara du château de Lochmabtme, ainsi que de celui de Doo-glaç; qu'il démolit de fond en comble. Quand ces tristes nouvelles pap* vinrent à Rome, elles répandirent tant de frayeur chez les gras de la suite du noble pèlerin, que plusieurs d'entre eux le désar vouèrent pour suzerain et le quittèrent ; lui-même, il se

hâta de revenir en Ecosse, et fût tellement stupéteit de l'énergie déployée par le roi en cette circonstance, qu'il se soumit à l'autorité royale. Jacques, de son côté, lut pardonna sans hésitation, et Douglas fut un des commissaires qu'on envoya vers cette époque négocier la prolongation de la trêve avec les Anglais ; mais^ comme il se rendît ^n Angleterre avec trois de ses frères et les plus illustres de ses partisans, on a tout lieu de croire qn'alors même il machinait secrètement quelque trahison. Toutefois, le ministère anglais occupé par les commotions intérieures d'où naquit bientôt la terrible guerre civile d'York et de Lancastre, accueillit Douglas avec distinction, mais ne crut pas devoir prêter l'oreille A ses perGdes ouvertures.

De retour dans son pays natal, l'orgueilleux comte voulut se débarrasser de l'obstacle qui lui barrait le chemin de la faveur royale; un jour qu'il sut que sir William Grichton, depuis tant d'années son rival et son ennemi, se rendait de son château à Edimbourg, il envoya ses g^is pour l'attaquer et même lui coupw te gorge. Les assassins se placèrent en embuscade sur la route,^et quand le chancelier parut, fondirent sur lui avec d'hcuribles clameurs ; mais encouragé par la présence de son fils qui était un vaillant jeune homme, Grichton, malgré son grand âge, degaîna son épée, tua un des coquins, en mit un autre hors de combat, et parvint à regagner sain et sauf son manoir. Le vieillard avait occupé trop long-temps les plus hautes charges de l'état pour laisser impunie une telle injure; il rassembla une forte troupe d'amis et de partisans, et marcha vers Edimbourg avec tant de discrétion et de célérité qu'il faillit surprendre Douglas. Le comte, qui n'avait pour le moment qu'une suite peu nombreuse^

CHAPITRE XIX. t

tut, eh dépit de sa puissance et de son orgueil, obligé à son toar de quitter en fugitif la capitale.

Les deux ennemis, stimulés par tant d'injures mutuelles, parurent dès lors se préparer à une guerre implacable ; Douglaa se retira tout à fait de la cour, et afin de fortifier sa cause qu'il représentait comme celle de Taristocratie en général, il entra en correspondance avec les comtes de Grawford et de Ross, qoi^ içrès lui-même, étaient les plus ind^ndants des nobles d'Ecosse, et possédaient autant de puissance dans le nord et le centre du royaume que lui sur la frontière. Il usa aussi de son influence sur les principaux gentilshommes qui habitaient les districts sou-Bsis à son autorité, pour les contraindre, qudque ce fût une flagrante violation des lois, à exécuter les promesses et les traitéa par lesquds ils s'étaient engagés à se soutenir les uns les autres, et en outre à faire cause commune avec les Dou^^as contre toute espèce d'ennemis. Ceux qui rrfusèrent de se conformer sous ce apport au bon plaisir du comte, purent être certains qu'ils auraient d'une manière plus ou moins directe à sentir le foiàs de sayengeance; car l'immense autorité dont il jouissait dans les provinces flrontières, toutes peuplées de nuu^audeurs, le mettait à même de se venger sans paraître se mêler de rien.

On n'en saurait citer un exemple jdus remarquable que celui de John Herries. C'était un des principaux haUtantsduNithsdale, qui, pour avoir refusé de prêter à Douglas le secours qu'il exigeait, vit une troupe de briga^s venue des domaines du ccHnte piller ses terres. Après avoir plusieurs fois demandé à Douglas la répa* ration de ce dommage, Herries à la fin, consultant plutdt

son dépit que ses forces, résolut de se venger par voie de représailles^ Mais, au milieu d'une invasion qu'il tenta dans l'Annandale, il eut le malheur d'être défait et pris par Douglas qui le jeta dans les fers, et qui, quoique Jacques II intervint en sa faveur par lettre et par message, le fit -pendre ignominieusement

Un trait d'une atrocité encore plus grande est ce qui arrive au tuteur du jeune laird de Bombie. Cet homme , appelé Mae leUan , avait, comme le malheureux Herries , refusé de se sou-* mettre aux ordres du rebelle comte de Douglas , et s'était ain» exposé à sa vengeance. Il eut bientôt à en sentir les effets. Dou* glas assiégea le manoir du pupille , fit le tuteur prisonnier, l'emmena dani) son propre cbftteau de Douglas , ou , au dire de certains auteurs , dans celui de Thrieye en Galloway , et l'y plongea

dans UR albrax oaebet. L'îttforiuné espttf éliit jm¥M de air PtH^ trick Gray , capitaine des gardeando-eorpa. da roi^ insUtntioiL qui aemUe ne dater que de ce règne^ mais qui n'avait été que trop néceasilée par lea désordres du temps et par le cruel asaafr» aiiiat (fe Jaeques V\ Jaloux .de détoismer le coap presque ottteitt qui oieiiaçait: la vie de aOD pareni^ cet officier, qui sans doute étttt, vu la natore de sa jÂice, im de» pins ehers Etyoria dtat roitObtint dé soq maître qo^ éerhft an cob^ deBooflas une; tottre d'interceasioii* Jacqws il l&rédtgea etr eftot dasa diBi ter-Hies plulôt soppUaiits qu'hiqpéfatift ^ et fitiitpar conjurar le cooite de remettre son prisonnier entre les mains de sir Oray. L'arrivée subite dn capttnkie'des gardes da rd dans son ebtteaa, et te sonvenir de la parenté désir Patriek avec la tatenr do lidrd de BoodMe, apprirent ànssilét i Douâtes ce doÉtB a'agisflnit Ce erud seigneur, affectant des airs d'iiœpttaiîté ^ ne voùtot paa. souBrir

que Gray lui pariât d'affiiires avant qu'il n'eût pi^is quel** qnes rafndeliîssenients} et tandfa que l'ofSeier, se rendant à sea^ înstmees, faisait homienr à h bonne chère dont h table était ebargée, fl donna ùrén de conduire secrètement le ci^f dana la cour dn château et de l'y décapiter. Puis , quand sir Patriek Gray eut terminé sa eoBirtîen , le comte consentît ei^ui à on-*, vrfr la lettre du roi , et il parut enchanté de ce qu'elle contenait» <(Je ferai , dit-ii, ce que le roi me demande autant que les di^ constances le permettront. » A ces mots , il mena «r Patriek aa lien de l'aécntimi où le cadavre de l'infortuné tuteur gisait enccHre recouvert d'one toile, «c Sir Gniy , reprit le eOmte , voua êtes vma un peu trop tant : voici le fils, de votre sttur ! Au reste il né lui manque qae la léte, et vous êtes libre d'emporter soit corps si bon tous semble. » -^ « Monseigneur, réplicpia sir Pa« trick avec une froide tristesse , puisque vous avez pris la tète^ vous ponvez tme du corps ce qu'il vous ^ira. » Alors il monta sur son noble destrier , mais ineqpafate de contenir]^us long*temps rimtigaation qui bonifiait dans son cœur après l?ni|uriettse manière dont il venait d'être traité : — « M onseîgnenr, s'écrifr* tril , » Dieu me prête vfe^ voua aurez à voua repmtir de là cmiduite que vous avez tenue aujourd'hui *. Douglas, irrité de eettemsnaee, ordonna anesitôt à ses gens de monter à cheval ^

'«Çe«i rené fort probablefse le OattM.4« D«^k»MI« s«iM4ece(éln»c«

incident; car comme celui de Thrieye est situé sur une île, sir Patridi Gray n'aurail ru en sortfr à cft«Tal« ir* 5. . ->

:gf éhoica luî^mâine » et , quoique air Patrick GfVf eAt détalé au galop a|Nrèa avoir parlé, ii fut poursuivi par le comte et les chevaliers presque jusqu'à Edimbourg. Il eût môme été prissana-lai Vigueur de son exeellente monture.

On peut croire que oe trait de cruauté , joint à tant de mépri» non seulement pour les lois, mais eneore pour la peraoBD» difc

souverain , mit le cooAIe au courroux de Jacques contre le coml^ de Douglas. Néanmoins Timmense pouvoir qui rendait ce sen

gneur si présomptueux faisait que le roi ne pouvait sans péril lui déclarer ouvertemoat la guerre. Cricbton et les autres ministres; que Jacques admettait dans ses plus intimes secrets arrêtèrent donc que le monarque affecterait à l'égard du comte la plus parfaite hieaveillance, l'inviterait à venir à la cour, lui assurerait l'oubli absdu de ses fautes passées , enfin aurait tout l'air de s» réconcilier avec lui , à condition que Douglas s'abstiendrait par la suite de chercher à empiéter sur l'autorité royale.

Ik>uglas , qui savait le nombre et la gravité de ses crimes , suflk peota sans doute l'amitié que Jacques II témoignait ainsi à un homme qui l'avait publiquement insulté. Par quels artifices le roi et ses conseillers parvinrent-ils à endormir les soupQons da comte ? On ne peut le savoir. Il parait toutefois que la religion , qui n'a que trop souvent servi de masque aux plus coupables dcfr* seins , fut encore employée dans cette circonstance. On dit que sir William Cricbton et sir Patrick Gray proposèrent à Doublas de l'acccxopagner, ainsi que son frère James et lord Hamilton, le. plus puissant et le plus fidèle de ses alliés , dans un pèlerinage k, Cantorbery. Le gouvernement anglais accorda bien aux

deux royalistes qui s'adjoignirent ainsi Douglas et quelques partisans, du comte le sauf^onduit qui leur était nécessaire pour parvenir, jusqu'à la cbàsse d&Thomas Beckett; mais, probablement, ni le& uns ni les autres n'eurent l'intmticm d'en jamais profiter. Ce pèlerinage commun ne tut proposé, suivant toute apparence, que pour donner une preuve manifeste de la sincérité de Cricbton et^ des autres ministres du roi; car leur offre semblait indiquer qu'ils ne craignaient pas d'acccxi^Migner Douglas et son frère parmi lesr divers et périlleux incidents, auxquels ils eussent dans un si long^ voyage été nécessairement exposés. D'ailleurs , il n'était pas extraordinaire que d'anciens ennemis, pour montrer qu'ils se réconc^iliaient réellement, accomplisswt de compagnie des actes de dévotion.

' Bref , (m sut tant oflHr et tant promrttre à Douglas, qi»»qu'on ignore la nature précise de ces <Àres et de ces promesses , que , aaos parier de son courage qui le mettait au-dessus de toute crainte personnelle, il se décida i visiter la cour pendant le cama^ Tel de 1452 .Etiehabitait alors le château de Stirling. Mais le comte n'était pas assez convaincu de la sincérité de sa récente réconciliation avec le roi et ses ministres pour s'aventurer en leur pouvoir sans prendre de précautions. Par exemple il exigea que les principaux courtisans lui certifiassent par écrit qu'il n'avait à craindre aucune trahiscm ; quelques auteurs prétendent même qu'il ne lui fallut pas moins qu'un sauf-conduit revêtu du grande sceau. Après avoir ainsi pourvu à sa sûreté, le comte se rendit à Stirling avec ses cinq frères et une nombreuse suite. Le mardigras , il reçut de Jacques une invitation à souper au château ^ et l'accepta sans hésiter. Le roi l'accueillit d'une mantère gra-

cieuse , et la soirée se passa dans la joie. Gomme on se levait de table vers huit ou neuf heures y Jacques prit le comte à part , Femmena dans une profonde embrasure de fenêtre , et là se mit à lui reprocher ses derniers crimes. Il n'y avait persosine près ë'eux ; mais plusieurs des conseillers intimes du roi , sir Patrick Gray , et quelques gardes-du«corps se tenaient au milieu de l'appartement. Jacques, dans le cours de ses récriminations , en vint à parler de la ligue dans laquelle Douglas avait engagé les comtes de Crawford et de Ross , et le supplia instamment de la dissoudre comme incompatible avec la fidélité d'un sujet, Comme dangereuse à l'état , et comme formellement contraire aux lois du royaume. Le comte réphqua avec hauteur que, comme il avait juré solennellement d'observer le pacte en question , il ne pouvait sans se déshonorer manquer à sa parole et n'y manquerait pour rien au monde. « Alors $ par le cid! s'écria le rc», que l'obstination et i'irrévérente réplique du comte acheva d'exaspérer au suprême degré , si vous ne voulea^ pas rompre cette coupable confédération, voici qui la rompra! » Ce disant, il tira son poignard et le plongea dansle c(M*ps de Douglas. Sir Patrick Gray vint aider le nn , et n'oubliant pas son serment de vengeance , abattit le comte d'un coup de hache-d'armes ; après quoi , tous les autres courtisans , pour témoigner de leur appro^ bation , enfoncèrent leurs couteaux ou leurs dagues dans le ca^ davre de ce sujet qqi , pour avoir été trop puissant , gisait alors^ sans vie aux pieds de son souverain.

: Ce (M.iiBB glande tadie pour ta répotctiim ta mort de Dou^s, car il le tua de aa propre main, prôdant que le comte était.soii hôteaous ta sauvegarde de ta foi publique. IMais jsiai&tes circonatances disculpent le roi cte ta préinéditatiOA du crime, et montrent que le meurtre de Douglas Ait Tefifet d'une soudaiQiS

explosion de fureur; or, si on pardonne tout à un homme ordinaire dans de tels aeete, n*y aura-t*il aucune excuse pour un prince que son vassal avait tnravé en face? D'ailleurs, quel avantage le roi ou ses conseillers pouvaient-ils se promettre de l'assassinat du comte , lorsque dans la ville même de StirUng, au moment où son sang coulait, il avait cinq frères, tous pleins de vie et de santé, tous gens d'un courage et d'une détermination à répreuve, dont Palné devait, le cas échéant, hériter de {toute ta puissance de la viotime, et de fait en héntà ? Un tel forfait ne pouvait donc servir qu'à rendre immédiate ta lutte terrible qui se préparait entre ta courcmne et l'aristocratie : mais d'une part, tt ioqxirtait à Jacques de la diflKrer jusqu'à qudque doeask» plus favorable ; de l'autre, il n'eût pas été politique de la commencef par un acte qui exposait le roi à Mre accusé de perfidie et d'infraction à ses serments. Si néanmoins il faut croire que la mortde Dougtaa avait été résolue d'avance , toujours est-il sûr que le hasard seul détermina la manière dont elle fût exécutée ; car, pour une foule de motifs, on aurait leeoum^pour arracher la vie au comte , à un autre bras qu'à celui du roi lui-même, et n n'eût pas été diflSeile d'en trouver un .

Mais le lecteur pourra demander quelle était l'intention de Jacques à l'égard de son turbulent sujet , s'il ne voulait pas s'en dâiarrasser pir un coup de poignard. Nous lui répondrons que probablement, car ce n'est qu'une conjecture de notre façon, le roi se proposait d'arrêter Dougtas, dans le cas où il lé trouverait intraitable, et de le retenir comme gérant de la tranquillité des membres de sa famille, jusqu'à ce que sa Hgoe avec les comtes du nord fût dissoute et l'étendue de son dangereux pouvoir convena* btemmt diminuée. Il y avait, certes, dans une telle résolution iin peu de cette politique tortueuse et de ce mépris du serment

qui caractérisaient nn homme d'état du genre de Grichton ; et quand on réfléchît d'unepartau naturel emporté de Jacques II, deFautre A l'entêtement et i ta présomption du comte , il est facile d'imagl* ner que ?ane une entrevue personnelle entre deux ennemis si Ardents et si passiomiéis, un siiupte projet d'arreatation ait Boé*

BiSTOlRB I>'£C08SE. 18

ni msf^gvm vécosse.

^éoistf dfttnrniiDar kl dtfféreBé,

Bès qneke einq' f ràrasdeit vkyi]iB Pnmi iwBtrûikà des débôM # l'^mammlk, fets^ k^aaan^iiMète&t, et «veetos lun^de tour puiiK

««isparMiiw m étmaîit plus porter «(fânis lui ee tJtge^fiwr-Hwdth^g. ViNT^tto^ ^mis y$xévwtdO veofer le mim ^ wmk^ WittwBt iMtîa au Uetié'iiSiMeey sor le càemp lecibâtoau de^Stiitiag, <^'às k Bfl e èp »» t «mil appco^isîwiier de vivreii «t loatlr^ ea si^^ttev^ #at 4e ééAjaie» îto con^t^nt cte ae retrow^ur le S6 mim ea «nme m<i9 tK^s mmê. Us y revûtent eflfeetîydKie»t, wr9Qt eeûi 4'epportor «veo^eni^ le sm^^muiiaii 9a^(9tûé au cenéç WiUasi^ le fireot tsntaer fier4éridioa à Ift queo» d'un mélgreebeval de ^irètte, et, poiireseiter piiJU^Mwre é$ wépgébiiim eoptoe te f«M» te prodÉNièveiit, mmî que tiwâMi^oiifleittev» at âm eMoi^teae 4|Mft ta iMrtdeWiUiaBi, mMkmim^ taatlMi et pecsures^ taodii l^e quatre leeBtseom rémiiHiAimt à b fide peur qpie^ie feitiKtt «ffioipaMîéwf^^. BebpâOèiMt^itoMlêt^deStiriî iKefl(» erofiHtptaiBAQiiiefteseB apuAimiK po«ir tenter Je etégedn tbftjteett» lis eer^ifièrwt use 4a moiM«Mft n»^ dovi te pdsitkiii étâdt fort criti^ a^le tempe<te

XHiieteom d'^enire. tee nebtes^^ wofmot ^lltew teUeitidi-MBKriii* »ept piçndre nft parti dewi te kitte qui eetprépwriit^ eedéetenèrent pour l'autorité légitimede te coareaiDô. Ib rdOédlitMi Mue dMte qw i*iût)^«9aDoe i tut ^nnee soimNWit (était certes plus teoooorable ^ pcoè-âtre meins ml jette à de¥eÉi> tfreiiwqM qM Hibéîwame à te iMteMiâe Song^. Parnri ce«K qm peftaènânt lîosi se tnmra uaclierimt^ortaBtd^ cette imiim même; eéfM le^ofBte d'AogUSi^ qbi, fotiêbe parent lie Jicqtae, pfétim te aer* Tteisdu retà celui du cbefde ta propre temille. lKtrdiik)m^dB Dalkeîtti eaani s'eoternia deoe «et cMitea» de ee «imh,^ eut à repoQseer «œ ti^rîUe atteque de te part du oomte, iBoti pamit. Vài» Vmftaimiim te plus imperteute que fM te«aitte du «n fut cdle d'Àteuudre Gmdon, p^mier oeiate de 9t»«ttey> qui ameaa aotia réteQdard rof al tiae gronde paHte^dea bareM da noid et adarcfaaàteQrtdtevi&nleiierd peur secourir StMîfig.

WMgté la mort de WdKam Sooglas^ te cMite de C»aif«fi)rd demeuf^ fidèle à raUifmee. qu^il amt oontraetée aRree tei . Aecnaé de bgsate^tiNibwn et cété j[oMofaraltee penr todéfandre, ili^

filla <F^&éir, «t féttabsamt une anpée, grâce âife^aoris dor éoàitéi; àtFiSQ etd'Angtis, il se porta à firechin pour arrêter Huntley 4$» sa Diarcbe vecs Stirling. Le soir du jour qui précéda celui «où A s'attendait à. m venir aux mains, Huntioy , pour que ses ge&s déployassent pius d'ardeur dans la bataille du letkdeawâu^ distribuapanfiises officiers une vaste étendued'excœUentes terres; Crawford se oompcMrta plas mesquinement. Collasse de Balina^ mooa ouBonnyiDOon, qui coaunandait une .division d^élite dans l'arfloée des rd)eUesi^ et qui sentait son importance, demanda au comte qui était acmâejgn^ir su-

zerain de transmettre A son fils le fief qu'il tenait de lui; Crav^rford reftwa Hvec aigreur, et Gdlasse w retira méconteot; Le combat s'engagea le matin suivant avec une extrâme furie; surtout les soklatsde rAngossbire attaqué^ sent les troupes du Bord d'une manière si terriUe^ qu'ils les iwcèreQt il reculer et que l'étendard du roi fût en péril. Eh ce mmieiil critique, Jcdm Collasse, qui aurait dû «outenlr les assait^ 4asits^ opéra au contraire aveo «a division une manœuvre qui laissa le centre de l'^Hmée de Grawford à découvert, tandis qûé son aik gauche étaitaûi: prises avec rennemi . Hantley se hâta de profiter d'une si beUe occasièn pour s'élan^^er sur les troupes de^

mraxées saasdâ'eDse et lés mettre en désordre/ La vîcto^ gea ainsi de face, et Crawford défait se retira en prde à un vtf ^dépbisîr dans son manoir de Finbaren. Un gentilhomme de rarmée royaliste poursuivit te«Gmte vaincu, de si près, dît^m» ifU'enOn il se trouva complètement engage parmi n^o gt»» tteW alite immédiate, et que, contraint pour son salut de feindre d'éfare un des laum^iiles accompagna en cette <fualité jusqu'à ï)isibas^en. Là il entendît Crawfbrd s^écrier qu'Hsefût réjoui dé naoÊforbx la victoire qps'il avait perdue, quand même, pour être Mainqueur, il amâteusept ans i passer au fond deFenfer. Legen^ tiflkciimane rapporta ce discours au roi Jacques, ainsi qu'une coupe d'argeotaax«rmesdu comte de Gra^vfordqu'Savnt, dans la coih fusioQ, dérobée sur un dressoir poisr prouver que son étrange aventure était autbentî^e.

Le comte de Huntley no tira point sur le champ beaucoup dV Mnlage dte mm triomphe* Il Ciit aussildt rappelé vers te nord par la nouvelle quête comte de M<»«f, un 4es frères du comte dé Beuglas, lui wmit inrftlé aim cbAteau die Slpat!â)egie et lui rava^

OMiît seidomaineB; en sorteq«e<3mwi9r£ demeura dirnsFAngas^ idU06 Mssi despote jqa^aupéiwaat II7 «dévasta les tmès et j

brûla ko OMisoDS de totis ceux quis'étaient déclarés pour le roièl pour Huntley contre lui. Désespérant toutefois d'opposer une longue résistance à l'autorité souveraine, ce 6er et faroucbe seigneur se soumit enfin de la manière la plus humble à la merci du roi, et Jacques lui accorda presque sa faveur. Il alla le visitar dms son manoir de Finhaven, y fut accueilli avec autant de joie que de respect, et, dit-on, jeta une dalle du haut des remparts dans le fossé, afin d'accomplir, sans porter préjudice au comte ni à sa demeure, un vœu qu'il avait prononcé dans un accèsde colère, et qui était que de son fait la pierre la plus élevée de ce château en deviendrait la plus basse.

Peu après une espèce de paix ou de trêve semble avoir été con* due entre le roi et le comte de Douglas, non. qu'ils fussent sincères l'un ou l'autre , mais ils éprouvaient une égale répugnance à pousser jusqu'au bout une lutte qui devait inévitablementse terminer par la ruine complète ou des Douglas ou des Stuarts : car ces deux maisons étaient alors exaspérées par des griefs réciproques et divisées par une haine implacable. Une pause de quelques mois ne leur servit qu'à reprendre de plus belle les hostilités qui peut-être n'avaient été jamais suspendues règlement , mais qui cette bas devaient irrévocablement finir. Voici ..quelles étaient les forces des parties belligérantes.

L'autorité du roi prévalait dans le nord , mais sans conteste de» puis que Huntley y avait été battu par Moray dans un endroit ^HB u C M i iftv^a. , -ttppdé lo Bourbier, ou marais de Dunkintie. On peut se faire une idée des conséquences que ces querelles

partît eulières avaient pour la masse de la nation^ d'ai»^ le sort dé la ville d'Elgin. Le comte de Moray en brûla une partie comme appartenant à des citoyens qui favorisaient la cause d'Alexandre Gordon; et quand Huntley reprit à son tour la supériorité, probablement il livra le reste des maisons aux flammes, parce^ qu'dies appartenaient à des partisans de Douglas. Cependant Moray et Onnond ne purent à la longue se défendre dims le noid contre les familles de distinction qui se rangèrent sous l'étendard du roi, et 3e retirant tous deux dan^ les Hébrides.

Le comte de Douglas , après sa réconciliation ten^xuraire avec Jacques H , s'était retiré en Angleterre avec plusieurs membres de sa famille., et particulièrement Marguerite ; cette princesse, flu'on appelait la Jolie Fille de GaUoway , était v^save^tai comte WiUiam.qui avait péri aasawiné, et le coinM5ac(3u^ quoi qu^U

CHAPITRE xnc. m

fût Ém beau-frère, aspirait à sa|inain pour h riche dot qu'elle devait apporter à son époux.Les dispenses nécessaires pour la célébratioo d'un mariage entre si proches parents furent demandées au sou-» verain-pontife; mais par suite sans douté des intrigues du roi d'Ecosse, le pape les refusa.Le comte voulut alors s'en passer; mais la veuve, dans son dégoût, se réfugfà auprès du roi d'Ecosse et accusa ï)ouglas de l'avoir pressée de s'unir à lui, même d'avoir ce* lébré de porétendues noces , malgré la défense du saint-père.

Tdle fut une des causes qui Grent citer le comte à comparattre devant le conseil privé du roi et peut-être au parlement. Il ré^

pondit par des placards affichés en secret aux portes de toutes les églises et sur la croix d'£dimbourg% où il reprochait à Jacques d'avoir assassiné deux chefs de la famille des. Douglas et lui por* tait un défi. Pour punir cette désobéissance , le roi Leva aussitôt dans l'ouest et les Highiands une petite armée, avec laquelle il ravagea les territoires de Douglas et détruisit les moissons. Au prin* temps suivant , il fit dévaster de nouveau les mêmes provinces. Enfin, pour porter un coup décisif, il envoya les comtes d'Orkney et d'Angusavec des troupes considérables assiéger le château fort d'Abercorn, qui appartenait à Douglas, et qui était situé à environ dix milles d'Edimbourg. Le comte, de son côté, jouissait d'une autorité absolue tout le long des frontières , et il n'eut besoin quo de lever sa bannière pour y réunir une armée da quarante mille hommes que l'endroit seul de leur naissance rendait soldats dte le berceau. Ce fut avec ces forces imposantes qu'il alla faire lever le siège d'Abercorn et mettre la fortune de sa maison princièreaux prises avec celle d'un roi couronné et de sujets fidèles à sa cause.

Jacques lui-même , dit-on , fut épouvanté de la lutte quand il k considéra de plus près , et dans certains moments de désespoir^ parla d'abandonner l'Ecosse. Sir William Grichton , son habile et probablement tout dévoué ministre , était mort avant que ce se^ cond orage éclatât ; mais il avait un sage et fin conseiller dans James Kennedy , archevêque de Saint-André , dont il écouta les avis en cette occasion. L'intelligeot prélat fit remarquer au roi que le camp de Douglas , quoique rempli d'une innombrable armée y renfermait une foule de chefs qui suivaient le comte rebelle , non par attachement , mais soit par crainte de sa puissance , soit par espoir de gagner quelque chose à la guerre civile. Si donc

on pouvait amener les différents chefs à craindre non plus Douglas ,

i Qi x^marqoalt alors une grande eroix sur «ne dea places d^Édimbonrg. a. k.

tiiais le roi ^ 6t à cÉspérér ^ non plus en ee rd:)eiie, mais en \&â^ souverain , rien ne serait dealers pins facile que de les ramener an parti de la couronne. « L'ennemi , s'éeria Tarchevéque , res* semble à un paquet de flèches-: tant qu'elles demeurent liées eor^ semble, aa esisaierait en vain de les briser ; mais que Ton coupe le lien qui les unit, et un enbnt les brisera les unes après les atH 4res *.H

Mettant donc en pratique le conseil qu*il donnait, le prélat en« treprit de saper un des principaux soutiens du parti de Bonglas ; en d'autres termes , il fit de secrètes ouvertures à un certain Ha* mOton qui commandait on corps de trou pes^ d'élite dans-Karmée des rebelles. Ce seigneur avait été, jusqu'au meqrtre de Stirling, Pami dévoué du comte William,et l'était dès^lors devenu du comte James. Mais il commençait à s'apercevoir que ce dernier avait trop peu de la détermination propre àses ancêtres pourfinir d'une manière aussi honorable qu'avantageuse la lotte alors engagée. Il écouta donc, mais sans les accepter tout de suite , les conditîonïï auxquelles Kennedy lui proposait d'embrasser la cause royale , et hésita entre ce que Tévidence lui montrait comme son propre avantage et ce que l'amitié jointe à lÏMnneur exigeait de lui.

Le roi entra alors en campagne , et les deux armées ennemies SB rencontrèrent bientôt. Lorsqu'dHies furent rangées ra face l\ine de l'autre , Jacques^ avant de commencer l'action , aivoya

ses iiérauts sommer les rebelles de se disperser sous peine de bante^ trahison. I>ouglas y r^tqua avec dédain , mais vit avec effroi la {Proclamation royale produire un tel effet sur ses troupes , qu'il résolut de renvoyer la bataille au lendemain et se retira dans se9 retranchements. Il ne fut pas plus tôt rentré dans sa tente, qu'Hamilton demanda à lui parler , et le pressa de déclarer positive^ ment s'il avait ou non le projet de combattre. — « Il est bien , «jouta ce chef, que vous expliquiez enfin vos intentions ; car , taiSdis que l'armée royale augmente chaque jour, la nôtre dimi-» nue par des désertions continuelles. » — « Si vous n'êtes pas con*> tmt , répliqua Douglas , sans répondre directement à ce qu'on lui demandait; eh ! bien , libre à vous de déserter aussi. » Hamilton prit le comte au mot ; et la nuit suivante ^ passa du camp de Jkm^ glas dans celui du roi avec les trois cents cavaliers et autant de fiintasKns d'élite qu'il commandait.L'exemple fut contagieux*, car

f Ceci rappelle la fable da Fieillard et de sês enfants, de Lafon laine, liy. IV, iS*

Tomr 168 chefe rqjardàretiL ton chn^eMesl ée pn«ti eoain»: u»» iodîcatioff qa'il IdardoA&ait dw awé noyenr pua^e d'éehapK^ para lew miatt., et ee fot parmi euxà 4ui en proOtenéi le^ios tile. t^innée cPinBorr^ctioii se fendit ooaatiB mo poignée doj. iic%e dans un soiiéM» dégel , et to filial HH|iii q»i stiQcééa à eelai oÉ Dodig^s s- était pvémtàè an cmAataivec 6iivirf»qciiHraiile milM hoiMM!», sep» eafmp déMvt ne eonlMiait pkB qa^ne^eenitràs de jSisldaC», outre ses OiNMipe» panrtiealièmi.

Eïi se ùMàmatmfsS pomt la eame roTile, ffattîltcm, am jtige«i iMUl de tous, retÊM à Tétat un signai service^ H loi fttt ordonné pour la forme de* deifiefnrer quelque teisf» à Aoslm sms la «om

TeâMnee da> o^nie dWHmey. Mais fia ùmne du roi àaoa égm^ se Kiaaifesta par d'iasportaiite» cooMaatoiia de demaiues eoikfi»« ifxé»^ el^par le tittie de tord, qui le fit entrer an partanenA et cobi^ ménçsL ta néblesee ti» la grande maison docaief dlfoimtloB;.

lie Gomte de Seoglae tera scm eamp, traiyena eoaH&e on ta^ tif et iHi eiûlé leapreimces oà il af?ait imgiière oonwRanâé ei» ifiattre, et alla a?ee ses eseacteens anségriaee réfagsier dana les piusr aatmige^ diflCrivts de la fiK)Bftière. Le êhàteati d'Abevoornv dâBeiq>épafit (Fétre seeimra, tarda peu à se reiMbre, et quelques^ toM de see* priBdpaux détecseurs forent mis à mort poinr s'y être maintenusi contre le roi. Jacques {vomeûanl son armée dans tont Fouesl et tout le sud de l'Ecosse, où ses puissants 8iiti^;oBistas a^^nient m récemment été les prepriétairea du soi et les chefs^ sinon les oppresseûrs^ des habitants, réduisit à son autorité, sans presque aucune peine, toutes les places fortes des^Bot^las. L9 etiâfeau même de: ce nom , ati»ique ceux dé Stratharen et dat Thrieye, ftirent de cette manière pris et rasés*

Yers cette époque, et tandia que le roi poursuivait sa marchar trîomphaiM:e, Douj^as kii-môme se sauva en AAgleterre avec un& très-petit nombre de serviteurs. Ses trois frères, Moray> Omionidi et Balveny, demeurèrent sur les confins des dews royaiunes, ai hi tète des derniers partisans de lenr faaâiie, et n'y véeurent avec enm <fu*eA se permettant toute espèce d'eseès ratlitaires. Getter licence effrénée, jointe à l'espoir que la confiscation de l^ur» biens lui profiterait, souleva 'contre eus le clan d^ SicoU^ qufc ^jÂ, sous na oliaf appelé Buccleugh , aeqmérvM^ une formidaUft célébrité sur les frontières de l'ouest et du centre.

Les Beattiesons^ peuple aussi noml^eux qu'iMipépide, et ptasieur» anirè

il» HISTTHRS D*AC05S£.

tribos qmliaMtaient également les dMriets lûiiitropheSy se réunie rent sons les ordres de Baccleogh. Tous ces clans avalait naguère compté parmi les vassaux de Bou^a&et reconnu son au^ torité ; mais Téchec d'Abercom les avait enhardis à secouer le joug^ et ils prirent les armes contre les bannières soûs lesquelles ils avaient combattu peu auparavant. Dans un combat qui eut lieu à Arkinholm près Langbolm, les bandes de Douglas forenteoraplètement défaites par eux. Le comte de Moray reste mort sur la place; le comte d'Ormond fut pris, condamné à mort et exécuté ; lord Balvény seul parvint à s'échapper en Angleterre.

Autant ^ut terminer tout de suite ici Thistoire de ce dernier rameau du tronc originel de la famille Douglas. Gomme il avait pendant sa prospérité entretenu d'intimes relationsitvee la maison d'York , qui éteit alors au pouvoir, il reçut des Anglais un accueil hospitalier. En 1483, il se concerta avec le duc d'Albany^ seigneur qui fut exilé à cette époque, comme il Tavait été luiBiéme vingtrhuit ans plus tôt, et tous deux envahirent l'Écofise, après avoir fait vœu de déposer leur offrande sur le maitre-autel de Lochmaben, le jour de la Sainte-Madeleine. Les habitants de la frontière occidentale se chargèrent de repousser Tinvasien. Les bannis furent défeits, et Douglas renversé de cheval. Entouré d'ennemis, et reconnaissant parmi eux le fils d'un de ses anciens vassaux nommé Kirkpatrick de Gloseburn, ce fut à lui de préférence à tout autre, que le comte se rendit , pour que l'enfant de son vieux serviteur profitât des cent livres de rente ^ promises à quiconque s'emparerait de sa personne. Kirkpatrick pleura de

voir l'extrémité où son ancien meitre en était réduit, et voulait, après lui avoir rendu la liberté, fuir avec lui en Angleterre. Mais Douglas , fatigué de l'exil , était résigné à son sort. Lorsque le vieux captif parut devant le roi , Jacques II lui ordonna d'entrer au couvent de Linzores. « Quand on ne peut faire mieux, il faut bien se faire moine ! » répliqua seulement le comte ; il prit donc la tonsure, et mourut vers 1488.

C'est ainsi qu'après une obscure bataille, livrée aux babitanta mêmes de cette partie de l'Ecosse qui avait été si peu auparavant sous sa dépendance, s'écroula, et à jamais, le formidable pouvoir de la maison de Douglas, qui naguère s'était mesuré éontre celui de la monarchie. On ne peut le comparer qu'à la

4 Om htmdrêd fctmd landf «ne terre de^eot livres, est aoe locution proverbi le ta ÉcoMe. A. K.

goàrgB OU ckrouiHe du prophète, <j|iit aprte «foitf {Misé avee une si merveillBuae prw^tittide, périt en une seule nuit; Le caraetère indécis ei mou du oomte iames, à qui le sort refusa et cette babileté militaire et cette finesse politique qu'on a?ait pu jusqu'alors regarda comme héréditaires dans cette grande futmille , seffiUe avoir été Tunique cause de sa ruine. Mais ne doiton pas aussi reG<mnattre là l'interrentiiHi de la Providence qui> pour donner aux hommes une leçon morale , a voulu qu'une maison, élevée au pouvoir par les inappréciables services et l'in* flexible loyauté du digne lord James ^ et de ses successeurs* pérH piar l'excessive ambitioB et les perfides manœu vres-de ses derniers chefs ?

Bans un parlem^oit tenu à Edimbourg , xm prit des mesures I^our que d'excessives concessions des domaines de la couronne

nenûssent plus le royaume en danger ; « car, dit le statut, la pau^ vreté de la couronne cause souvent la pauvreté do royaume. » Il fut donc déclaré que certains châteaux et certains domaines ap* partiendraient dorénavant à la couronne d'une manière inaliénable. On arrêta en outre que l'importante charge de gardien des frcmtières, qui embrassait tant de puissance et donnait le commaiH dément d'un si grand nombre de clans belliqueux, ne se transmet* trait plus par héritage; que, de mépie, le droit de juridiction royale dans tel ou tel district ne serait plus accordé à des sujets, ^ns le consentement des états. Ces lois judicieuses avaient pour but d'empêcher qu'aucune autre famille ne devint aussi redoutable que ceMe des Douglas l'avait été , et ne pût, comme elle l'avait fait, trouUer la tranquillité domestique.

Si toutefois on reconnut qu'il était de bonne politique que les pouvoirs et les biens confisqués, une f<Hs réunis à la couronne, ne pussent plus en être distraits, la prudence exigea que cette règle ne fût pas suivie invariablement. Le rm n'eut d'autre moyen de récompenser les loyaux services des chefs qui, dans la dernière lutte, avaient soutenu la cause de la couronne, que de leur octroyer les domaines des traîtres; or, si étendues que fussent les terres de la famille Doublas, elles ne suffirent point à satisfaire toutes les espérances. Personne n'en concevait de plus hnutes que le comte d'Angus; il était alors ehef d'une vaste et florissante branche des Douglas, issue d'un fils cadet du comte de la famille principale. Cet Angus, comme on l'a déjà dit, avait défendu la

mw9 f&ftUiBtè km âd la rtrotto de sw porent ; €8 ^l, psnr ralOi dé la dHMr^nee du teint {MrticuMer ans deux brattelMs 5 anrit dDiMé Heu an dic^lcn pop«daireifM Jkmfim le Ronge Pff^tt «oi^ porté mv BoilBltta le Noir. Jaeqoes II lui eetroj^ pour véoMii» penae le ehlfeaa de Aoci|[laS) avm> la rrilée el le» teprei» qui m dépendaieiit , te chitemi de Tanliffik»^ et <f aatres^paHiee erâsidé* raMes des aneiene domaines de labraficlie lÉnée; profeskavi îiii« Iimdeitfle, il fkmt l&reoonMttre , pcdsqo'eite aervît k imeêiw âelte bnmclie eadelle d^niie pniseance presque aussi ftirmfd^e à la eoaroBiie, que nsvail été celle des yérilaUesDaaglas. Gof^toaae IM pas ooMié dans le meré; et im clieAi 4éi sud, proAtant de H confiscation qui frappa sur toutes les propriétés de la famille, cAk timeot arse d*autaiit moins àe pelAo les ph» Tastni eoneemons de terres, que pereeiine n'était mmf& à inêsie qu'ecu de pouvoir ks ooBserrer. Ba an mot , tà Jacques II i4t ^MpeemA qo^im^» portait d^eoridMr la oomroiine, et les statuts de êtm régne le prouvent , une chose n<m motus certaine est que ee^ prktee^ n'ao*' rait pu sutrre mm riguemr cette si^e p^tique, sans restreifldiQ les largesses acnqneNes il était obligé envers ses partisans. Or H ne devait pas s'esposer à per«lre leur apfmi ft^ute deKMraMé^ car les ceadhiss d&la guerre civile fumaient encore dans les diaitrîe^ testflusék^és dePÉ^sse, et une gnerre natk)Bafe avee l^flgieterre pouvait éclater d^un mstanl à Faotre.

Ua cbéf nomflsié Jelin avait succédé comme lord des fies à cet Alexandre que nous «vons vu précédemment reeomiatUre Jacques I*** poiu* suzerain. lls^Maèt encore attribué le ti^re de comte de Ross , et jaloux , suivant rosc^ , de proÉtér des tre«H Mes du œntînetit, il avait formé une lig«e avec te comte de Beuglas. Cette n^oeiation avatt été conduite par un des frères du

coi3M;e, qui avait distribué au cbef inssiaire ainsi qu^'à sesatyéa celtiques, Ibrce bon vin , force étoffe» de soie, force argent , el reçu d'eux enéchaa^ des msmleaux ou des plaids htgMindaitir, Par suite de leura convmtions , John des ttes ravafgea Inverkip «rviee ttnè flotte de deux cents: voiles et cinq ou six mille bommes. Il fit m(grand butin , et tua quelques personnes ^ entre aufCms dB9 fommes et des enfants. Dans la même expédiliion il pilla aussi Boite, Arran , et le gronpe des petites ttM Cumrafs qui sont si^ lÉées à l^emboucbure de ht €l7de^. Au mois de maire t45l , neott tÊO&mm œ elief turbuteat «aoore en eampa^ie^ Il s'eïnpiipe de* importants châteaux dlnverness, d'Urqtibart,.§tde.IUitbYeû d^ns

lé Vaâmoeki inB garnisoii Hsm te premier , cif délruisff letrôi*» àîènne. H ne se permit tonterofs? cette yiolence qtfà llns-tigatïoiidtf son beao-fhère, James Lmn^sten, qui pr^enéfttt que le roi arail promis dé doter sa fflle d'une Belle seigneurie , mats n'arait pa§ leira sa promesse. Après arm accompli ces expfolfs , John , A ee qu'il parait , reComma^ dans ses lies et se soumit enstiito Hioyennaitf pardon.

TFne guerre avec les Anglais flït le prindpal événement de k fin do règne agrté de Jacqtres H. H envahît l'Angleterre afreû È/tL mille hommes , hrûla ou pilla le pays }Qsqu'â sept lieiies dans les terres , et ne détruisit pas moms de dix4»Rt tours oct châteanx.L'armée écossaise deraenra trente et raie semaines sur le soi ennemi sans que la bataille lui eût étéolTerte^ et rentra dans ses foyers non seulemefit intacte , mais encore chargée de gloire et do batin. Pendant la retraite de Jacques j le duc d'York et le comte de Salistrary , avec d*autres nobles anglais conduisirent i Ta fWmtière un corps de quatre ou cinq mille combat-

tants ;* mais là , ils ne purent s'entendre sur un plan de cam'-pagne , se qoereBèrent avec violence , et finirent par se retirer honteusement. CeÈ discordes intérieures du eanq) Anglais n'étai-rat sans doute que la conséquence des dissensions qui divisaient aldrs toute l'Angleterre à propos de la Rose Blanche et de la Roi^ Rouge *. La trêve entre les deux royaumes fut prolongée de neuf ans. Jacques, toutefois, paraît avoir jugé l'époque favorable pour recouvrer certaines provinces écossaises qui demeuraient encore an pouvoir des Anglais ; aussâ le voyons-nous rompre bientôt la trêve.

€e ftit dans ce dessdn que le roi rassembla une armée nom-breuse et mit le siège devant Roxburgh. Ce ch&teau , que TAtigîé-terre possédait depuis la captivité de David II , était , comme poste miHtaire, d'une très-haute importance , car il occupafit une forte position entre la Tweed et le Teviot , ndn loin de leur cen-fluent , c'est-à-dire dans la partie la plus fertile de la frontière éóossaîse. John, le lord des îles, qui Voulut en la présente oe^ ca-sîon réparer par son zèle ses erreurs et ses perfidies d*autre^ fois , vint se ranger sous la • bannière royale avec un cc»*p8 choisi de Higbiandais et d^insutaires. Les soldats étaient tous arméif

; I O^tUft T«9p«lle «lue la Kom BImmIm «4 la Basa Bouf* âtai^oi lea ii§»ai Aa riyitk^ Bi«nt des factions de Lancastre et d'York, lesquelles soutinrent pendant »\ long-* temps'l*tone contre Pautrè- «ne lutte 01 «eltaniée» A. X. ^'

msToniK lyÉGOgSE.

de eotteB4o*Biaittes , d'^>ées i deux mains , d'aros etde haches^ d'ames ; avec eux John offrit de se placer à l'avant-garde pour 1b cas où îl serait nécessaire de pénétrer en Angleterre, et

Viôme de précéder d'un mille le corps principal de Tannée pour recevoir le premier choc de Tennemî. Mais ce n'était nullement i une invasion que pensait Jacques. Il se pressait bien plutôt de recouvrer Roxburgb , et , croyant n'avoir rien à redouter de VAngleterre , se mit à faire dans les rè^es le siège de la place: H la bloqua de toutes parts , et établis^nt ses batteries de ca^ Bons sur la rive sq)tentrionale. de la Tweed , dans le parc de fleurs qui appartenait au duc même de Roxburgb, il fit battre les murailles en brèche. Jacques était fier de son artillerie et surtout de l'habileté de son ingénieur français; cet homme pointait avec assez de justesse pour toucher à cinq ou six pieds de l'en-^ droit qu'il visait; et pour l'époque une telle exactitude était regardée comme merveilleuse. Le siège ne durait que depuis quelques jours, quand l'arrivée du comte de Hunttey, qui par son courage et sa fidélité avait déjà rendu au roi tant de services , et qui en cette occasion-là amenait du nord un beau détachement de troupes , augmenta son espoir de mener à bonne fin son entreprise. Il reçut son noble et dévoué serviteur avec les plus grandes marques d'estime et de respect , et sur le champ le mena voir ses batteries. Par malheur, au moment où il se trouvait dans le voisMiage d'une pièce à laquelle on allait mettre le feu , la grossière machine ^ formée qu'elle était de côtes de fer réunies)paT des cercles du même métal , éclata ; et un des morceaux venant le frapper à la cuisse , noii seulement la lui brisa , mais encore le tua sur place. Le comte d'Angus fut grièvement blessé du même accident.

Ainsi mourut Jacques II d'Ecosse dans la vingt-neuvième an^ née de son âge et la vingt-quatrième de son règne. Vigoureux et bien fait de corps , il passait pour exceller à tous les exercices. Sa figure eût été charmante sans une tache rouge qui en cou-* vrait

une partie , d'où ses sujets lui donnèrent le surnom de Jacques au visage de feu. En se laissant entraîner à un manque de foi envers Douglas , il avait donné une malheureuse preuve de la violence naturelle de son caractère. Les Écossais cependant ne parurent voir dans le meurtre de William Douglas que l'effet d'iin moment de colère ; et la conduite de Jacques à regard de Crawford qui ^ suivant l'expression du chroniqueur > savait mis

CRAnrrRB xx. né

le rà en de graves périls » , sa elémenoe envers le comte lom» qu'il Teut entièrement en son pouvoir , surtout le petit noDd)re cTexécutions pcriiitiques qui eurent lieu sous son règne, malgré les nombreuses révoltes qui ébranlèrent son trdne , le font paraître mis^icordieux comparativement à son père Jacques l"". Il avait le talent de savoir bien choisir ses conseillers, et, après les avoir choisis, le bon sens de suivre leurs conseils. .Toutes les fois qu'il fut appelé à se mettre en campagne, il déploya autant de courage que d'habileté militaire. Sa mort fut une perte immense pour le royaume, qui retomba dans les malheurs d'une longue minorité. Jacques II laissa trois fils , Jacques son successeur , Alexandre duc d'Âlbany , et Jean qui fut créé comte de Mar ; ainsi que deux filles , Marie et Marguerite , dont nous aunms à reparler plus tard.

CHAPITRE XX

Prise de Boxburgh. — Administration pendant la minorité de Jacques III.— Diaprés le conseil de Boyd;

, il prend entre ses mains lea rênes da foureniemeiilr — Boyd, le fils cadet, est créé comte d^Arran et épousA la sœur aînée du roi.— Il négocie un mariage entre la

• roi et une princesse de Danemark, et obtient les tlei Orcades et de Shetland comme garantie de la dot; sa disgrâce, et sa mort obscure.*- Projet d^union entre le prince royal d^Ëcosse et une ftlle d^Angleterre; à quelles conditions ils deyaieikt être unis; Edouard l Y ne les exécute pas. — Soumission du lord des îles. — r^aturel de Jacques III: ses gôâts. — Son penchant pour les faTo-ria. — Caractères d^Albany et de^Maft frères du roi. — Jacques les suspecte d^eo vouloir k ses jours et les emprisonne. ~ Éya-sion d^Albany.-^ Heartre de Mar.«- Guerre ajeë les Anglais. — Com« piration de Lauden — Le faTori du roi est pris et exécuté. — Intrigues d'Albany.— Il est reçu dans les bonnes grâces de son frère, puis exilé de nouveau.'^— Paix ayeç TAiigleterre.— Le roi s'abandonne A laf goât pour la musique et les (instructions. — Complot

- des nobles du sud. — Bataille de Sautbybnrn; assa^ ainat du roi.

La mort soudiàne de Jacques II fn4)pa les nobles écossais d'iuîe telle stupeur, qu'ils allaient, abandonner le siège de Rox-burgii et sedii^perser, forsquele courage de Marie de Gaeklres,la veuve du dernier souverain i ranima leurs esprits. £Ue arriva au camp

presque -au^sâKH adirés la nart de son âpQax> â'-ea reaitf «Ua et 80B filSt leur jeune jxioQarque, au dévaoeineDt des sei-gneurs éoo&r lais, ei les çoqura de oe pas^Uter ce fatal château avant de Vêww vois en ruines. Les nobles prirent feu à ses

exbor^atioBs^ lis couroEuaèreut leur roi à Tabbaye voîsi&ede Kelso, avec autant de cérémonie que la circonstance le perjaettait, et pressant ie aiége avec un redoublement de vigueur, . forcèrent ia garnisan anglaise k capituler; puis» fidèles aux préceptes de Robert Bruee^ rasèrent la forteresse. Les vestiges de ses murailles montrent euccure rétendue et Timportance qu'ellç passe pour avoir eu

La reinermère conserva naturellement beauooup de crédit dans l'état; elle parait m&toe avoir gouverné quelque 4)en^ ^oaum régente avec le secours d'un conseil. Sa conduite , toutefois » qui sous le rapport des Inœurs , ne fut pas très honorable , diminua eopiidéraMenacnt son influmce avwt sa «(»i, etetteffiomel dans toute la vigueur de l'âge. Kennedy, archevêque de Saint-André , ce sage et fidèle ami de Jacques II, fut nommé tuteur de son jeune héritier. Les rapides changements de fortune qui se succédaient dans les guerres d*York et de Lancastre sauvèrent l'jÉeosse, pendant cette minorité, des périls que l'ambition de ses toisins !m eftt sans doute fait courir. Le débonnaire usurpateur, Benri YI» trouw dans ce royaume où il se réfugia après la bataille deTowton^ un aceueilhespitalief; par reconnaissance, il restitua aux Écossais lljhportante place deBerwick, et ceux-ci s'empressèrent d'y «lettre Barmseu. Le service rendu par l'Ecosse au roi détrôné occasiona une guerre avec les Anglais ; mais poussée de part et d'antre avec^teu d'ardeur, «Ue se termina bientôt par une trêve qui , en 1463 , ftit comtmuée.pour l'espace démesurément long de cinq^anto-oinq ans.

La mort de la reine*mère et celfe de l'archevêque Kennedy

xalurenti vers cette époque, au tm qui n'entrait que dans sa quatorzième année, le dangereux privilège d'agir par lui-même.

Jacques III, qui eut toute sa vie durant , la faiblesse d'adopter des favoris et de leur confier le soin des affaires publiques, quand la nation avait droit d'attendre qu'il les dirigeât en personne , •'abandomia siiiHl6«c)iafnip aux personnes qu'à honorait do sa l^védilection. Lord Hébert Boyd, aveeses denx fils, Jouissait atos de toute la confiones du feune booune ; «t ta ftiveur rej'ale les fendait si présomptoeuiL > qu'enlewat la psnsoDOO du roi aux

fompfiiliwirfg à'^ tas éUlB 4tt roxauiae ea msimi émé ki garde , ils l'amenèrent i Sdûnbottrg , sous prétexte de le œebtra fo liberté. Uq aouveau parleaient qui fut convoqué accorda à Ior4 Boyd lu coaqptot pardon de l'audaeieuse conduite qu'il ye«* naît de tenir ; et comme si l'autorité de cette famiUe n'était pas assez grande déjà, laprincesse Aïarguerite, sœuridiiéedu roi» fat donnée en mariage à sir Tbooi« Boyd, qui, enputre, fut créé comte d'Arran.

L'Soosse fit pendant ce régne , tout iaiUe qu'il était , une im«portante acquisitioa. Les îles Orcadas» depuès^que les NorwégîeB6 s'«i| étaient emparés au neuvième siècle, tour avairat toiqoota appartfiiw. Les Scossais étaient débiteurs envers les Danois A'nne forte somme, et cette dette provenait des arrérages de ce qu'on aH^elait la rente norwégienne. C'était une tente de cmC marcs dîis-é la Norwégn , comme indemnité de k ceaiioa qu'dfai avait linte des lies fiébrides.oa îtas oeoidentales , par le traité de tS&i conduaprès la défaite de Baco » àJabataiUede Largs. Cet emit marcs ne furent jamais payés euotsmenti mais Jacques r** était parvenu a faire fi^r ce dont TÉcosse était redevable; apria lui tas paiemeots n'avaient pas été plus exacts » et le cbiffiie de la dette totata était devwu fort diiBcita à établir.

JD^ sons ta patitonaga du roi de France , Qmies YIl^ des aé* gocîattons avateat eu lieu entre le fianemarek et l'Ecosse pour ta réglement de ces comptes; elles fUrent reprises «a 1468, et ^fd^ ta jeune comte d'Arven , semble avoir conduit rafiLii:a avee une rare adresse. Il fut défbâtiveniait aenveAu qte Jaor ques m épouserait noefiUednroictaltanMnarck^qttesonpèm ta doterait d'un^ somme de soixante milte flmina, qu'il n'en paiiH rait qi«a dix mille eomptunt, mais qu'il donnerait tas iles Orcados comme garantie du resta. De plus, te Da&emanok renonça an drott de iAira»<r les aménages de la rente stipulée pour l'abandon des Hébrides, saasdoate parée que ce droit était trop ancien , trop ftBfipé de prescription et trop illusoire. Quand l'époque du pata^ ment <des dix mûta Sortes arriva, Christian da Itaneauunck se trouva ai à court d'argent, qu'Une put compter que te cinquiàne de 4a somme ^ mais il proposa pour te mate mae «aarantid Sur TArt chipel de vSétande, q«î tot joyeusement aoteftéQ. L'Ecosse aoqiitl donc aur la totalité des Itas qui coasMaait rawîûntte Tbute an droit fa)¥(9tbécaive qui^ soustoota^svéoe de tapparts^ lar était

fort asrantageuxy et qee la couronne de Danemarek) comme nous le verrons plus tard, ne put jamais racheter.

Tandis que le comte d'Arran négociait ce traité national, divers courtisans qui enviaient son élévation soudaine et la préférence que Jacques avait témoignée envers lui et sa famille, minèrent son crédit auprès du roi. Quand le comte rentra dans le golfe de Fortb avec la flotille qui escortait la princesse danoise j usqu'aux rives du pays où elle devait régner, Marguerite , sa femme , vint à bord lui annoncer que s'il débarquait , sa vie serait

en pâil. Ils fuirent donc ensemble, et Arran retourna en Danemarck y chercher un asile ooiitre Tindignation du capricieux monarque, pour qui, naguère, dans le même royaume, il avait accompli des négociations si importantes. La ruine complète de ses amis d'Ecosse fut bientôt consommée, presque sans opposition, et la puis3ancedela maison de Boyd U»nba aussi promptement qu'elle avait grandi. Il serait inutile de rechercher pourquoi un prince faible est toujours aussliocon stant que passionné à l'égard de ses favcHis. En vain un nouveau parlement avait-il accordé aux Boyd un pardon Jd)8ola de leur agression de 1466, ils furent, pour ce fait, même décrétés de haute-trahison. SirAlexandre , le fils atné, périt de la main du bourreau , le père s'échappa en Angleterre et ymourut dans la pauvreté. Le comte d' Arran , qui par ses qualités personneUes méritait certes la confiance que le roi lui avait si subitement retirée^ semUe n'avoir trouvé en Danemarck qu'un froid accueil. La princesse Marguerite ftit séparée de lui et r^ivoyée en Ecosse, sur la demande probablement de son royal frère ; et son malheur tea^ époux, après avoir erré comme proscrit d'une contrée dans une autre, expira, dit-on, en Flandre. Sa mort, qui eut lieu après uh divorce obtenu entre lui et la princesse Marguerite, par Vin- Ooence de Jacques , permit de former un second mariage entre la sœur du roi et le lord Hamilton, cbef d'une famille dont le crédit et l'importance s'étaient toujours accrus depuis que le premier lord de ce nom avait si à propos embrassé la cause royaliste dans la grande lutte de Jacques II contre la maison de Douglas. La princesse dmna des enfants de ses deux mariages^ mais le fils et la fille de Boyd moururent sans postérité, tandis que celui qu'elle eut d'Hamilion survécut, et qu'un de. leurs descendants se trouva, i l'époque de la reine Mnrie, héritier présomptif de la couronne.

Dans un parlc^ment tenu en 1469, après Ja chute des Boyd, nous voyons le bon sens du peuple écossais se manifester par un

CHAPITRE XX

acte qui déclare que tout homicide , se réfugiant en Heu saint , sera arraché du sanctuaire et traduit devant une cour d'assises; « car, dît le statut , de tels assassins, dont la félonie est préméditée, ne doivent pas jouir des privilèges que la loi accorde aux églises. »

Cinq ans plus tard, le trône de France était occupé par Louis XI, nn des princes les plus sages, mais en même temps, un des hommes les plus pervers , qui ont jamais existé , et duquel on ne saurait trop dire s'il était plus superstitieux ou plus fln, plus prudent et plus libéral ou plus perQde et plus cruel. II sentit com« bien l'alliance de l'Ecosse importait à la sûreté de la France , car elle lui donnait la possibilité de nuire à l'Angleterre. Mais le monarque anglais , Edouard lY, comprit d'autre part que, dans l'intérêt de son royaume , il ferait mieux, si c'était possible , de s'assurer la bienveillance deses voisins du nord par des voies amicales et de mettre ainsi sa frontière à l'abri de tout danger pendant qu'il exécuterait l'invasion à laquelle il songeait contre la France, que de suivre la fière politique de ses prédécesseurs et de chercher encore à subjuguer les Ecossais par force. Par un traité conclu en 1474, les deux souverains convinrent, que pour concourir mutuellement au bonheur , à la gloire et à l'avantage de la 'puissante île appelée Grande-Bretagne , le prince d'Ecosse qui n'avait que deux ans et Cécilia , fille du roi d'Angleterre , qui

n'en avait que quatre , seraient immédiatement fiancés et se marieraient ensemble dès qu'ils atteindraient l'âge nubile. Une dot de vingt mille marcs sterling devait être payée par dixièmes d'année en année, à partir de la date des fiançailles. Si la princesse ou le prince nommé dans le contrat mourait , il fut stipulé qu'une autre personne appartenant à celle des deux familles royales qui éprouverait cette perte serait mise en les lieu et place du défunt ou de la défunte. Dans le cas où le mariage né se ferait point , TEcosse restituerait la somme qui , comme il a été dit plus haut , lui aurait été avancée , moins toutefois deux mille cinq cents marcs que l'Angleterre consentait à abandonner en considération de l'amitié que sa voisine lui témoignait dans une époque si critique. Enfin la longue trêve de cinquante-cinq ans fut confirmée et garantie.

Cet important traité montre que la politique de Louis XI, qui se maintenait vis-à-vis des puissances étrangères plutôt par des intrigues et par de l'argent que par la force des armes et par

HISTjDIB£ DfÉfiOSSE.

l^emplm cHrect de la-nriolence , e(maeii««ibè deiraiiFitéiiéiaiBfn

LeiMÎeaieiitâe la dcA €aMtUiiée;àla)ptiQoefln^GÉÉiiia,^4iû préoédttt édsi long-teflups IrépcKiae eù.fai vétilâUeceéMIiralnft^ du mariage pourrait avoir lieu^ donna à l'Angleterre untpiAfaadS honorable de eompter tow te^awè I^ÉciKee*!^ qui rifitéreasait àdMieufer^ft teime inMligmioe.ame aa xMie rwisme.:Be*aoacâté, FÉGeaaeiputaiBai.FefeYoiMans^ho^^ l(ratifieatioD laaiuieUe. Mass{;doaard^I^Vtéttifitf«p^vi<A6ittj^t't^ paurre pour. continuer long^ODpa «e genre eflNâtteus:,rcpra-

Mpe «àr, depoUttqm. Lestrois prenMBS.diattènœa de/Ja^dot tiii>wt donoré^èrement fioldéa, Aprè&quoi ,ten.44l8, JBdoii-MrdtaeQTUt 4ii80«2 iNen avec lafranee pQorR'^voinpbiatbesoin da^aj^r^i^lnr l'amitié des Scessais.

La ttène année où l00onlïat^Dia1ariaienîaliutt8îgné>«veC'ti^ {(leterre , les eoMeil^» de Jaoqiies iIII réaolttrent d^battee In jpiuiaaaace de John » tord deS'lles^etc«inte.tiiulâîiedetRn8S, Sont ^'insubordination avait.de nouveau mérité cbâtknenL ykpt^ «me vaine tontativede résistaiiee, ^inhn se; aouaiit , .tt tiifi aif6t du parlement lui enleva d'imo mamére expresse le (oomté de Ross qui entra dans le domaiae inaUénablode taroonr^nne ; Avee liberté pour les rois.de le donner en apanage àiun^de^IssufS fils cadets; maïs non pins à desfpersonnes.de.'moiwiferaDg. 1^ pauvre lord des ttes Eut aussi (^poulllé des.diatrtctsdeifinapdnle «t deCantîre qu'il possédait sucleeoirtinmt, otneiTfideTiatlftre 49U 'à condition d'être dorteai^nt. ptas «soumis.

liorsque Jaeques III atteignit -sa viogl^rcâsiène' année, il se trouva dans une ^situation plus briUnnte qn^uisun imoBnrqm éeessaîs depuis Robert Bru^e.-Soiibtrâneétaîtiaffenni, nm^atule* ment par l'oxpulsion desAng^aia^bors^du ebAte au de^Itoabitrghreit delà viUede Berwick, ma^encoreipàr L^aeqoislttaa des Qmad^ etde laZélande, dépendaftees naturëftes dellBcosse JR«nH8B«^:ait été faiteau pays delà r»te ncnrvégiîenne qu'il ne; pauvaitacî^utt^ 1er; et rim ne. montrait mieux eombîen rimportance de<la nation croissait de jour en jour,.que lest<]iffFe8 par iMiueUes.laiFraao&JÉt L'Jkngletorre rechercbaient simultanément son amitié. Itoun «es avantages indiquent que Jacques avait à cette époquede son règne d'habiles ministres dont il éeouUiit les avis, la pdneipal d^entre eux qui était proba-

blement le^t^ancelieplond Evandide» jDttissaità eatte époque,.en vertude saplace, d'ua efédit^ial^ q^d

forenafitrang «pièBtleflkprincwdaHMnig'myil/IldtattffiB'B^^ ^r James Stuart, fils lai-méme de Mardach,4oc<â'Mbimy.

œepmdMt rMéi^tané Jot^qms eonmèiiQa^ ft IfliBser pmfitre

^desineesiit é00a4fètftBf|iiefia'}6iineflBe«viiî^^

Slfi'aiaiait nile n^riefoeroiee^âela dhttsM^iles ^jeox âe «ftievft-

lerie, ne^moAtait^ae Fapeiiieiftà«(flievd,i€ft'ne savait që^ peiK

«eftonip cm «elle. ILa comcienee *âe wn intérîertté doua tous tes

^Ul0itts ^qne le «âMle -demandait à fmlienime'a6e(»pli,0t'O0Me

lïroiaBQr qui aeooiniiagiie toi^ottra-tmcaradtèie finevé, rendaieilt

le rei<a!}6Siq[>0ii pFofMPe*que'pett dispoÉé à<aè«iéler aux ^loism *de

«a neUleaseyeu àïpansHtreen ^crtHicaiiraifieuâe ces magnifiques

«eitéges^qnitaisaient l'adminsitioB da temps. *Le»geûls de. feequés

iStàient dHm genre quenlses paÎFSriisen penplene ponroient psgh

tager; et, qatiiqm assez «înnooeifts, quoique iienombles infime,

-encoro étaient-ils tels, qne, ponai^ è, Pexcës , ils ne lui ^ensseiM

<pas permis de remplir régtfl^ement les deveii^ de la Toyanté. Il

«e'Iîvndt'àiee'qii'an appelle atqtmrd'hni les faeans arts, à Tarebl^

tecture, à la musique ; et pour les étudier, il passait -sa TÎe «ntne

un «musiêieft «anglais nommé Itogen et un ar<Aiite6te nommé

6odl}rane;detts autres de ses Favoris étaient Terpbicben, le

mdttrede'da!nse,'et9Iommil le iailleur. lie dernier n'avait pas 'h

>eixla moins délibératiye au chapitre^ si'onen jage par la vai^iétË

ist rStendue^de la garde-rdbe royale dont il existe un vcflumineus

cijtfatogae.

Passant ^ees journées entières avec de 'tels perecmnages, qui, malgré tout le mérite de chacun d'eux dans ^a 'profession vespeolive, notaient tidHement mieimdiëté cenvenablepooriUB prince 9 Tacqnesduten^ venir à sedéplàine daiis celle des gens de haute iâassàj parcequ'il se trouvait plusgdné avec eux-, et, Thabi-

tude dela^bonne compagnie nne fois perdue, il ne 'tarda guère à perdre *ces ^bonnes ^manières qui auraient dû le distinguer comme rd quand iTse mêlait parmi les nclbles du royaume. Aiinsi repousse 'Vers des -t;empagnons de silias étage, c^eût été un miradle que 3aeques, todt ignorants qù% (ûsseift des affaire pélitiques, ne les consdltdt ^point^ur desstijets ^beaucoup an-dessus de leur -sphère, ou que de*tels)hommes,avec'la présomption ordinaire aux parvenus, ne seifnontnHsent pas {toujours prdts à donner leurs avis stir dépareilles matières. La nation^écessaise ^t -donc avee "déplaisir el dégoAt lerbi Itiir ^la société des nobles, et â^bstenir de jeum conseilSjpourcomWerde fevwirstfcâB'OU quidie ^individus

qui ne passaient alors que pour de yils artisans, et n'agir que d'après leur volonté.

En cet état de choses, Tattention publique se fixa sur les cadets de Jacques, Alexandre, duc d'Albany, et Jean, comte de Mar. Ces princes.se distinguaient par toutes ces qualités royales que le roi ne possédait pas. Naturellement comparés â leur frère^ le résultat de la comparaison ne put que lui être défavorable; aussi, Jacques semUe-t-il n'avoir pas tardé à devenir jaloux d'eux, ne f ût-K^ que parce qu'il leur voyait des perfections et des talents dont il se savait lui-même privé. Il n'est que trop conforme à l'usage des cours de supposer que Mar et Albany ne supportèrent pas tranquillemrat les soupçons et la jalousie de Jacques. Sans doute ils intriguèrent avec les autres nobles mécontents; dans quel but et jusqu'à quel point, on ne saurait le dire aujourd'hui. On accusa Mar d'avoir .demandé à de prétendues sorcières^ quand le roi devait mourir, question en ^et, fort suspecte dans la

bouche d'un si proche parent; pour Albany, la suite montre qu'il nourrissait une ambition peu scrupuleuse.

Jacques^ de son côté, consulta des devins pour savoir ce que Tavenir lui .réservait, et leur réponse, probablement dictée par son favori Gocbrane, fut qu'il périrait de la main de son plus proche parent. L'infortuné monarque, par une de ces contradictions si fréquentes aux gens superstitieux, s'imagina que ses firères étaient les assassins désignés par l'oracle, et, de plus, que sa connaissance de leurs intentions pourrait lui permettre de changer l'arrêt du destin.

Les soupçons de Jacques devenant de jour en jour plus sombres et plus terribles, Albany et Mar furent arrêtés subitement, et jetés en prison, l'un au château d'Edimbourg, l'autre à celui de Graiqmillar. Convaincu sans doute que le roi avait plus d'un prétexte suffisant pour lui ôter la vie, le duc résolut de s'évader. Il communiqua son dessein à un fidèle serviteur par le secours duquel il enivra, ou, disent d'autres historiens, mit à mort le commandant de la garnison, puis tenta de descendre des remparts du chftteau au moyen d'une corde : son domestique tenta le premier la chose; mais comme la corde était trop courte, il tomba et se cassa la cuisse. Le duc, averti par cet accident, alongea la corde avec les drapsde son lit, et exécuta avec succès la périlleuse descente. Il chargea son domestique sur son dos, le porta en lieu sûr, et s'embarquant à bord d'un navire mouillé dans la rade de

GHAPITRBXX. MT

Leith^ Qt voile pour la France où il trouva un aecu^l Inenveillant, et où la libéralité de Louis XI ne le laissa manquer de rien.

Furieux de l'évasion d'un de sescaptife^ Jacques résolut, à ce qu'il parait, d'empêcher par un moyen péremptoire que l'autre ne s'échappât. On ne trouve pas dans les chroniqueurs un seul mot qui donne à croire que l'infortuné comte de Mar ait suM aucun jugement public, et on ne sait que par conjecture jusqu'à quel point Jacques III concourut au meurtre de son frère, à qui, dit-on, les quatre veines furent ouvertes dans un bain. Plusieurs autres personnes subirent aussi la mort pour des actes de sorcel- ^ lerie qu'on les accusa d'avoir,à l'exemple de Mar, pratiqués contre la vie du roi*

Yers le même temps, après un intervalle de paix d'une km- ' gueur peu commune, la guerre recommença entre les deux peuples de la Grande-Bretagne. Le blâme peut en être proprement rejeté sur l'Angleterre qui avait violé les articles du dernier traité, en ne payant plus la somme promise pour la dot de la princesse Cecilia ; mais les incursions des Écossais donnèrent le premier signal des hostilités réelles. Le parlement d'Ecosse prit un sage arrêté par lequel Berwick, le château de l'Ermitage, et d'autres forteresses de la frontière durent recevoir des garnisons de troupes soldées sur les revenus de l'état. Il décréta en même temps que si Edouard lY, qui est impoliment appelé le Reifor ou voleur, envahissait l'Ecosse, le roi lui-même se mettrait en campagne, et que, s'il le fallait, tous les nobles et tous les bourgeois iraient se faire tuer avec lui.

Edouard lY, de son côté, désirant obtenir un avantage semblable à celui qu'Edouard P' et Edouard II avaient obtenu, au moyen de la prétention de Baliol au trône d'Ecosse , proposa au duc d'Albany, alors réfugié sur le territoire français, de se déclarer prétendant à la couronne de son frère. Quelque spécieuse

qu'eût été l'innocence d'Albany, sa vertu était d'une nature a succomber facilement aux tentations ; et, de même que Baliol en pareilles circonstances, il se hâta de repasser en Angleterre, consentit à devenir roi sous le patronage d'Edouard, n'hésita nullement à sacrifier la question si long-temps débattue de l'indépendance de son pays, promit l'abandon de Berwick et d'autres places fron-^res, et se chargea de rétablir dans ses domaines le comte de I^ouglas qui, réfugié en Angleterre depuis vingt-quatre ans, devait faire partie de l'invasion projetée. A ces conditions, qui toutefois

forant iemSBB' rigoureusefloeat secrète», to c^biedoo cte GSo^ cester, qfyû par la suite devînt le roi Bichard Ill^.maixdia oontra las^Éeossais avec une^ anoée cônsîdécabte^.et Albas; Itaceempagna.

Le roi d'Éeosse qui avait achevé de* réunir ses trougeft|. sfavan^ çaitégalementàlanenoontredereiQieHH. Màisil régnait! dans sn noblfisae un esprit de mécontentement qjii édata soudain. Gocbrane, l-architeote, le plus^ci^^le cm du moins te {Aus. audacieux des ftivoris plébéiens* du roi, s'était tellement enriohi èù se laisser coirompre et à trafiquer de son erédit près de Jacques^ qu'enfin il put acheter de son mattre, qui joignait l'avarice aus. autres défauts d'un esprit bas et vil, le comté de Mar. €'est.encore un trait ignoble du caractère de Jacques, qu'une fois satisfût de la somme qu'il aurait à recevoir, il n'hésita point à investir un misérable parvenu de la* seigneurie,, que son frêne si récemm^aiC assassiné par son ordre, avait possédée. Coehrane continuaà faire sa pelotte ; l'insatiable sangsue airondissait sa fortune par toute sorte de moyens indirects ; et une chose qui af-

fecta laurtout les pauvres gens, fut l'altération des monnaies* d'argent du royaume, où il se mêla tant de cuivre, qu'il en détruisit tout à fait la valeur. Les monnaies ainsi faussées prirent le nom de Gochrane^, et ce coquin trouvait la spéculation si fort de son goût, que^ comme on lui disait qu'un beau jour il se ferait accuser : — <t Oui, répliquat-il dédaigneusement, le jour où je serai pendu ; » prophétie dont il ne soupçonnait pas la vérité et qui ^ réalisa à la lettre.

La morgue et le luxe étalés par le nouveau comte de Mar ne firent qu'irriter plus profondément la noblesse, qui se re^^rdâit comme déshonorée p^ l'introduction d'un tel personnage dans son sein. Une bande de trois* cents hommes* munis de hache»* dUusnes, et vêtus d'une livrée blanche à galons- noinh, accompagnait 4oi4purs le favori. Lui-même ne se montrait d'ordi&alre qii'avec un habit de cheval touten velours noir,. et un cor de chasse qui, monté enor, étaitsuspendu à son cou par uneohatiie du même métal. Ge fut en cet équipage qu'il joignit l'armée écossaise-, elle était partie de la capitale et s'était avancée jusqu^à Lander; là,. les nobles, à la vue d'un camp qui n^teit presque rempli que de leurs soldats^ et de leurs vassaux, oommeneèt^ent à. sentir leur fonce. lis résdurent^ donc de se péumr, et^ après

r cochrane-piaeft, dii le texte. Le plack était une petite moii-Daie de cuivre d^-

mometiiVmn^G&pfMSé lèms^griefe mvcif d^^viser aux mesntes* ài psendre poun ré tonser l«»!dbQS^ pabHog;

Le^ Qo»Biliabo)e moïéatc tint dkis* l'église dâ Bafidèf) et^au milieu de la délibération, lord Gray rappela à ses^mîs lavable oà^ lBS990iiris^4lil^ff^J(miKèreiit4e projet ^d prévenîr lés-

MMturs^ravagesdajtcbxten lui^^ttadiant âne sDB&eite qui pAl le» s^ertird^: flBit. appfoiâie. <aEiLoell«ftto i4ée, p&HRSQirtt Tûratëur, mais à laigieUa>iliMIot:renoneer ooHtnB toute attentif, parce qu'aueone^ sauriaai^eQt a»sezde ooimigepmir* attacher la soimeite au cou dii^ d»t.— «i^G'^sÉOBDiiqui la 11». attacherai ! » s'éoria Beugla&y comté: â!Ai^u&^ etdè»JaFB on ne i'àfHf^elà {â^'qu'Alrcliibailâ-la^o&nefttè** au-Glwt; lasxxssgtaéè dèctdèmit qui» le fHivwi da roi's^aitïirrôté^ et mis à mort, et le roi lui-même retenu prisonnier aveo tons - l€s^ égani& aG»ireQaIâes> jasqu^à- ce- qu'il donuât^ quelque garantie flrtisfemntedlùn^ohaiBgement^de système.

CaBiin».on;veBait de - {unendre cetta décision^ Cocâmme arriva^ M GBOQsarl.des obBfs* et demanda^ d^y être admis. Oa le laissai Qnti«r awe: ifuali^es gens> de sa suite; m^onlereçut a»^ec le dédain, et. indignation qui étaientla piéfoee naturdiedes der^ mèces viataQoesiltoglas^ de Locfedev^en, qui : tenait! la porte, lui SHTaobaila'anRsn^endu à son< eow:--^ Il t'a servi long^tenqf^ à sonner le ^mali»>iui dit^iL^^itEtune corde tira mîeus que^cetta ebatnabxajautaiAngus en,saisissant céUe qui suspendait leooF^^-^ — <c Bst«Ge pour plaisanter ou sériensemeat, messaignenrs ? » âffinandài ame surprise le favori stupéfiait d^ume telle réœptioofi --« G^ea^ t^stementisérieux pour* toi^ répradinmt^-ib^ cttuiTsa t'en apercevoir à l'instant même. » Un ou densL des'uoblesy. jugés bsbplus-nBspiictables;^ allèrent alois infinrmerrlèroi deleursdntentians'vet, .pendant C9tèmpa4à^ les< antrasy^ sf emparant ^desparve^ BUBiSuntiuiJeurrBgeivoiiliâ s^biier^^làsârant: pendrez sBrlft pont deilîandan QuandXJoctira&efutaiBenéaulieudeilexéGutm îl-moiitca cOBiiiîenainridiGtd&amourtiu DMte.faisaitpailifrdèuBOii €anntte&: Uidetnanda àêtre pendu^aveotune: oordeidasoiev:

etiea j^Rqpwsa une qp'iti avait: dans aa^ teotei Une si:siittèxeqc-Dftt^iiti servit qu'à donner aux farouches seigneur^^qui lléCDu-tinent-uis 9n>y!enideiUes»reifcoie'plna'ViTiemantson amoaa^prqpre^ ^Tu

inouinaf luiiseiAiquteent-ilsvoiaittfi^ esf»

etjunempkiya^urlff penâreun Ucoaun cm^^Gwmidiiiaissamf-Xik tenioiit:lft^i»idéBh wflo i Mit iqn?on:pftfcinwi^ Gètt£ue9Léoiilieil

aOQ HISTOIRE jyÉcoss^

périreBt de m^e, excepté un jeune homme nommé Ramsay de. Balmain, qui se réfugia entre les bras du roi. Le prince supplia si instamment qu'on loi laiss&t la vie^ que les nobles ne purent résister à cette prière.

Le résultat d'une telle manifestation d'énergie est une énigme pour l'histoire. La noblesse écossaise parait s'être retirée avec le projet de ne pas repousser l'armée anglaise par la force des armes et sans doute l'espoir d'en venir à qudque arrangement par l'entremise du duc d'Albany. Elle ignorait encore le honteux traité qu'il avait conclu avec l'Angleterre^ et comptait sur son habileté comme régent, pour suppléer & la nullité de son frère. En attradant, elle soumit le roi à une sorte d'emprisonnement au château d'Edimbourg.

Il semblerait qu'Albany, voyant que les noUes d'Ecosse n'étaient nullement disposés à admettre ses prétentions au trône, éprouva assez de penchant à accepter leur offre, de devenir lieutraantgénéral. AGn qu'il pAt le faire de meilleure gr&ce, Albany et le duc de Glocester intercédèrent auprès des seigneurs écossais

pour l'élargissement du roi. Les nobles témoignèrent au duc d'Albany le plus profond respect, promirent de lui accorder tout ce qu'il désirait, et le reconnurent pour être, après les enfants de Jacques, le plus proche parent de la famille royale. « Mais quant à ce personnage qui vous accompagne , continuèrent-ils en allu* sion au prince anglais, nous ne le connaissons nullement et ne savons pas de quel droit il ose nous parler de nos affaires nationales; nous n'aurons donc aucune déférence pour ses désirs, car c'e^t tout ce qu'il mérite* «

L'Angleterre obtint toutefois, à cette occasion^ un important avantage. La ville de Berwick, qui avait été rendue aux Ecossais par Henri TI, et possédée par eux environ vingt «ms, fut alors reprise par les troupes de Richard de Glocester. Le château céda aussi ; et cette place, qui était en môme temps une forte citadelle et un précieux port de mer, ne revint plus jamais en la possession de l'Ecosse. Du reste, l'Angleterre ne chercha point à profiter autrement de la paix.

Jacques recouvra ainsi la liberté; puis, soit inconstance de caractère, soit profonde dissimulation, parut qudque temps si attaché au duc d'Albany, qu'il ne pouvait s'en séparer une minute. La concorde des deux frères se manifesta par certaines démonstrations qui nous semldent étranges aujourd'hui : une fois,

CHAPITRE XX 9Dt

l'extrâme ravissement de tous les bons citoyens, ils se rendirent ensemble, montés sm* le môme cheval, et par la principale me,

du château d'Edimbourg à l'abbaye d'Holy-Rood. Chaque nuit^ en outre, le roi et le duc partageaient le même lit.

Mais cet accord fraternel, qui dès le commencement dut avoir sa source dans un peu d'affectation», ne dura guère; et les pas* sions dominantes de chaque prince rompirent leur bcmne intrili* gence. L'ambition d'Albany eût alarmé les craintes d'un homme moins poltron et moins soupçonneux que Jacques. Le duc, rien n'est plus probable, renoua ses perfides intrigues avec la cour d'Angleterre ; elles furent découvertes à ce qu'il parait, et la plus grande partie des nobles, irrités de son infamie, s'unirent pour l'expulser du gouvernement. Il fut déclaré hors la loi, et se sauva en Angleterre, après avoir préalablement, comme dernier acte de trahison qui fût en son pouvoir, livré son château de Dunbar à une garnison anglaise, et ainsi exposé, autant qu'il était en lui, . les frontières dont il avait la garde. L'année suivante se livra la ; bataille de Lochmaben qui termina une incursion de Douglas et d'Albany dans l'Annandale, bataille où, comme nous l'avons déjà dit, Douglas fut fait prisonnier et Albany contraint de chercher son jsalut dans la fuite.

Richard III avait alors commencé son règne aussi court que précaire. Une négociation s'ouvrit entre l'Angleterre et l'Ecosse, et bientôt se signa une trêve qui aurait eu quelque durée si les monarques signataires étaient restés solides sur leurs trônes. Mais, dès que Jacques se sentit libre de régner à sa guise, il usa de l'autorité souveraine pour complaire à ses goûts favoris, fonda de coûteux établissements où la musique s'enseignait, et éleva une multitude d'églises et de palais dans un genre particulier d'archi* tecture où le style gothique se mêlait à une imitation des différents ordres grecs. Tant pour subvenir aux dépenses de ces

bâtiments et de ces fondations , que pour satisfaire son penchant à thésauriser, Jacques était à l'affût de toutes les occasions par lesquelles il pouvait se procurer de l'argent, et n'en laissait échapper aucune; mais il n'hésitait pas à employer pour son compte ses fonds que les nobles dans leur orgueil regardaient comme ua casuel à eux appartenant. Un feit de ce genre hâta la catastrophe qui devait terminer la vie de Jacques.

Le roi, qui avait formé dans sa royale chapelle de Stirling deux choeurs de cbant^ s'avisa, pour payer les arti^es, de recourir aux

ittenwdùprièti réxlè GoIdltigfaM!. lies éèarfreHssaiitèrfâHn-Hès«^ Htaoe 6t dè'Heplmm^a^ient considéré ^ loii^tèinpsH)6tt& rielîe^ aHMiye * comme* leur propriété, qa'^lès • croyaièiit ^ que- Jtoqaesn'eût jamais trocrUé la paisiMe esécutiontl'im contrat amiable' dans leqoel il était stipulé que leprieur <}é Goldinf liam seraiiait^nativement unllome et un Hepbum. Quand le princes'approprîa^ ainsi des rerenus* qui avaient totr}ôurs semMé à ces cHefsrhautaflis^ dènMf neproflter' qu'à leurs* amis et aux hommes de leurs ctamr^ ils résoturent'dese vengeritout comme s^îUr eussent souflbrtune^ injuste oppression. L'esprit de mécontentemefit gagna bientôt* le» barons du Sud^ sur qui le comté d'Augus exerçait une tùrte^ influence. Ge seigneur était aussi détesté que craint duroî' qui) probablement n'avait pas oublié la manière^ dont il' sfétaît aequis> le surnom de S^tmetteHru^Ckat, Jacques tenta vainement de ra^ mener ses nobles au devoir, et montra plus^ de peur quo desa-^ gesse 'en leur défendant de venir à la cour avec des armes. Il n'y eut d'exception que pour Ramsays ce jeune Hohnne qui dèvœtaux instantes prières du roi de n'avoir pas été pendu ffvee les au^

tt^\favorîs sur le pont de Lander. Jacques l'avait nommé oapilaine de ses gardes*, puis éièvéà la pairie sous le nom^ de lord Bothwell; enfln ce nouveau parvenu avait succédé, sinonà l'im^mense crédit de Goehrane dont il avait faillipartageriè sort, du moins à toute son impopularité'.

Une ligue se forma donc * contre Jacques-, eilé trouva' ^aque jour des partisans plus nombai^ux, et se termina par une révolte qui 'ne saurait être comparée dans PhistDkie d'Ecosse qu'à celle de Douglas dans le règncpréédent.

Malgré une «'terrilOe coalition , leisortde Jaeques m^ n'était paa encore désespéré. U- avait pour luises baronsdù nord^ et se' trouvait au mc^ns^aussî puissant que son^pèra l'àvaitétéaa siège d^Mieroorn; Afoisil n'avait ni le courage deson<p^«^ ni lesHitile» oonseilsde r-évéque Kennedy.. La: reine ^ Marguerite de 'Iteiie^ marck,»en qui, on* a tout lieudële oroire, il avutrenoonttné unepmdmte conseillère aussi bim qu'une excellente compagne:^ mourut dloui unmoment si critique pour son royal épeux^. De»» I&rs pméde^ges avi», Jaoques forma, sans doute à rjnstigvtim de Ràn»ay^, le dessein^ d'arrêter tout d\in)ooup>les-"noblet«qtti trempaient dans le complota Malheureusement peur lai rtossite de son entireprise, il ent-la niaiserie de mettre «Angus^dana-^e^seorets.]^^»>mte*enânotiniiɵit ausBitdtles.méeoiitrata^<^ a» Ueii>

ârse<rmiiMiià la coanâQmmeilaïKfgiimiit lViid»da;rGi,.a»îrtBttfe** rèventldans le sud: et^y tevèrest pnbUqiMiiiait râkendardiâeiliaw* sttRnectian. JFaoques^. talonné - par sa- finayeur, se cMli^ dans* legs disMdts los plus. se|)teiiiriɵiiaux, qui rsnfeiiiiaient la> mi^Qie^ partie deseaadbëi^nts^.et «v<eo le secours d'AtbcA^ de Grawfetd),^ deLiadsay d^Byres,. de Buthver

^d'autres puissant» chefiïles^ una" de Kest , les autres 'du> nord, rassembla voie armée oonsidémv Ue. Bientôt les* seigneurs insurgés s'av^oèrent jusqu^aux riveir' màiidicHialea da goifo de FoPthi

Au milieu d'escarmouches indécises et; de négoeiatioas égaler ment insignifiantes, les nobles x^onfëdénés parvinrent à se rendre^ m£âtpe»dii fils atné de Jacques. Cette capture, quUlS' devaient à la^ trahison d'un: certain. Shaw de Sanchie, gotxvero^r de Vemnfantiydonnaa leur entreprise une couleur qui était presque l'équi* vatexit du soccèsi Us déployèrent Uétendard royal de l'Ecosse oimtre. celui du. roi. écossais^ et ne craignirent pas de prodamer qnlte avaient prâs les armes dans l'int^èt du jeune prince, que* SQonL.père dénatuié voulait mettre à mort pour vendre ensuite le ps^sà rAnglotene. C'étaient de ftusses calomnies; mais il &L digne de remarque que la populace s'en laisse plus facilement imposer par deamensong&S' assortis àda grosaièrelé:de sondntebligenoeque par des aiiguments coBformes à la raison. Le roi était si bas placé dans l'e^ime pubtique à cause et de son amomr dé^ réglé pour l'argent et de sa disposition à toujour».s'entourer de favoris vqu'onine pouvait rien inventer dUgnoble sur son. compte sans que ses au j^^ fbssent disposés à> le croire;

Jacques^ se retira^sur^irling, œaisSifiaWv le traître qui avait U^ wéJe prioœrojFal aux seigneurs rebelles^ coosommatsa trahison; âiisf usan t^ de recevoir le roi dans le :ohâteaa de cette ville . Âlom^ . daoa uneei^ièea de^déseqmir , . Jacques^ se: retourna» vers le sud: coBiiaie un ceii mis au& abois et résolut de^ mesurer avec sesê ennemis : l'action s'engageanon loin de Falkirk, oà. Wallaoe'fUf défait,, et encûie plus prà& dii.méffîorahle

champ de;faataiUe dé Bannockburn, où Bruce triompha; . Au-premier choc, les ardienr du roi obtinrent quelque avantage. Mais les habitants de i'Annandale, dont les piques avaient une longueur démesurée, chargèrent, selon leur coutume, avec d'horribles cris et entourèrent l'aile gauche de l'armée royaliste. Quand Jacques, qui était déjà découragé d'avoir à combattre contre sa propre bannière et son propre fils, et qui se rappelait la prédiction d'après laquelle il devait

périrjda fait de son plus proche pareot, entendit les claiùeurs des. gens de la frontière, il perdit tout-à-fait courage et prit la fuite. Tandis qu'il traversait au galop le petit village de Milltown , sen cheval, superbe béte dont Lindsay des Byres lui avait le matin même fait cadeau , s'effraya à la vue d'une femme qui tirait de Teau à un puits, et jeta à terre le peureux et inhabile cavalier. On l'emporta dans un moulin où il eut l'imprudence de dire son nom et son titre. La conséquence fut que plusieurs des rebelles qui le poursuivaient entrèrent dans la cabane et lui enfoncèrent un poignard dans le cœur. On ignora toujours quels avaient été les assassins et le cadavre de la victime ne fut jamais retrouvé.

Ainsi mourut Jacques III. Sans les affreux soupçons qui planent 9ur lui au sujet du meurtre de son frère, le comte de lM!ar, on pourrait dire qu'il fut plutôt faible et infortuné que criminel ; mais les folies d'un roi ne sont pas moins fatales à lui-même et à son peuple , que ses crimes et ses vices. L'amour que Jacques pwtait au?: beaux-arts aurait pu lui être pardonné, biei3 plus lui devenir un titre de gloire; mais qu'au lieu de rendre impartiale-, ment la justice à son peuple comme il le devait, il en trafiquât pour bâtir des palais et fonder des écoles de musique,

c'était une coupable licence. On est tenté de cn»re qu'il régla sa politique sur . celle de Louis XI, prince qui offrait avec lui plusieurs points de ressemblance. Ils étaient tous deux enclins à l'avarice, tous deux, disposés à admettre des favoris de bas étage dans leur plus intime confiance, tous deux méfiants à l'égard de l'aristocratie de leurs royaumes respectifs. Mais Jacques avait le malheur de ne ressem- ; Uer à Louis que par les côtés faibles de son caractère. Il ne possédait ni l'astuce diplomatique, ni la finesse de prévisi(Hi, ni le courage de son modèle; et nous ne pouvons dire qu'il ait eu, saut' dans un seul cas, l'art de son contemporain pour accomplir sans • se compromettre les plus horribles cruautés. Il laissa trois fils , dont l'aîné , qui lui succéda sous le nom de Jacques IV , ne put, > dit^m, jamais bannir de son esprit, l'affreux remords d'avoir été » cause de la défaite et du meurtre de scm père.

CHAPITRE XXL

Politique suiyie par les vciBquejirs après la bataille de SaDchie Burn. — Accusation de iJodsay; il est défendu par son frère et acquitté. — Exploits de sir An* dré Wood. — Pacifiques dispositions de Henri V1I.>- Prospérité de PÉcosse.— Courte guerre avec rAngleterre en fareur de Peirkin Warbeck. -^ Progrés dès Ecossais dans les sciences et les lettres. — Splendide cour de Ja>^ques IV. — Mariage de ce prince avec Marguerite d'Angleterre. — Paix entre les deux royaumes. -^ Abolition définitive de la seigneurie des Iles. — Mesures dUntérét public. — Marine.— Jacques construit le plus grand vaisseau d'Europe. — Affaire des Bartons. *- Meurtre de sir Robert Kerr et ses résultats— Intrigues de la

France pour brouiller Jacques avec PAngleterre. — Manifeste de Jacques et réponse de Henri. -^ Jacques rassemble les forces de son royaume. — Sinistres présages. — Jacques envahit PAngleterre, mais s'attarde dans le Northumberland et diOTère d'avis avec son conseil. —Bataille de Flodden; défaite et mort de Jacques IV.

Après la bataille de Sanchie*>Burn il y eut cessation complète d-hostilités de la part des royalistes et des rebelles tant qu'ils ne c<»imirent pas au juste le sort du roi ; car , comme nous l'avons dit, se& assassins avaient emporté son cadavre , et on n'a jamais su QÙ ils l'ensevelirent. Toutefois les barons insurgés apprirent en^ fin l'étendue de leur triomphe, et alors ils dissipèrent aisément un corps de troupes rassemblé par le comte de Lennox qui avait pris les armes pour venger la mort de Jacques. Lord Home , qui avait été un des principaux chefs de l'insurrection contre ce souverain, fut nommé grand-*cbamb«llan à vie et chargé de la gar-^ de des frontières de l'est. Angus reçut aussi d'importantes charges et de hautes dignités. Ces deux nobles pairs semblent avoir rivar lise de sagesse et de modération pour travailler de concert à effacer les traces de la guerre civile , à établir un gouvernement ferme , mais équitable , et à corriger les abus qui avaient pris racine sous le règne précédent ^ le tout sans inquiéter les partisans du roi défunt pour la cause qu'ils avaient embrassée de son vivant.

Cette politique de conciliation ne fut toutefois suivie qu'après unejnfructueuse tentative du parti vainqueur pour abattre toui-

à-tdit le parti vaincu au moyen d'amendes et de confiseations prononcées contre les seigneurs qui avaient servi plus adtivementla cause de Jacques III, et que par ce motif on accusa de trahison contre son fils ^ Lord Lindsay dei^Byrerautlepremieràsedéfendre devant le parlement d'un crime d'une nature si étrange. C'était an vieux aoldat tout rond, qui avait long-temps fait la guerre en •Eranoe y9t qui pmaa tm poufoîrtDMiiK répondre à l'acte d'accusation que par Tdffire de combattre sedl contre deux de ses aconMateursà laur tàmsi. Le kwd ehAmealier supplia Jacques lY '- yexeoser la mflesse -du -vftt^n qui était la conséquence natu- ^ceUe.de.AQn éducation-militaire, etengagea lord Lindsay à se sou- ^metlre «U'bon plaisirdn'roi'qurseinMftperait, il l'osait dire, clér .ment à son égard. Patrick, frère cadet du lord, se trouvait auprès Hle »liR, -«t iwiliipiWHi nt ^ue le ofaaBcrtier ne voulait , par de si douces pardles, xfbtenirla soumission de son frère atné qu'afin de iliii infliger quelque amende ou quelque châtiment , marcha sur îe.pîed dePaccus^pouar Favertir deneims s'avouer coupatde, « en «.soumettant , comme on disait, au bon plaisir du roi. » Lord Lindsay ne comprit rien à cetareftissement ; et comme il ne vivait pas en bonne intelligence avec son frère , comme , en outre, ^il'avaitan'cor àToi^tell, il crutque (Pittridk, en lui mardhont'sur 3e pied , 'avait voiflu finsutter ^ lui Taire du mal , et lerepottsea idurem eM. Mais, sans s'inquiéter d'un "courroux si ai)surâe , ¥»- ^ricfc^ après B^tireagenoniHë , prifrqii^illuiTOtperaiêi'de plaider lacausedeson finère et de^sa fttmille.-Ofi ne peuvait'flécemmeiA ^elui refioser. Alon, dans onexorde qui ne manque "pas d'éle* ^uence , il eopiilia ceux qui Fécoiïtàient de vouloir bien se 'rappeler que, quoique vainqmurs'-dans la dernière 'lutte Inltesti^ ne, ils li'en étaientpas moins soumis aux vicisatuAn'âesctaeseB *humaines,'et pouvàient,compa-

raissant un jour à la même barre <quelui,av6iràfm]^lorer1a'pr6-tectionâela}U^ioocoiil^ triomphants qui , à cetteiépoque , seraient au 'pouvoir, llles^eon- "Juraitdonc d'appliquer nnpaftialement les%>i8,comsBe^eux-nié^ mes désireraient qu'on les leur appliquât s'ils avaieiit besoin, par la suile, dese rëtagier sous 'leur ï^de. ïiedhancélier fui assura *qifon écouterait attentivement son plaidoyer^ la Hsentenoe à4n-

i C'est ce que dit expressément Phistorien Lindsay de Pitscottie; mais peut-être

iine telle accusation ne fut-elle qu'une charge aggravante contre les seigneim qdi

\|Ùa«tard:sesoBdànttt l«eano»llaiB sa-lmlttlfe de ▼ «ngerdemmirtre ile.)ratqiieB IIL

Alors en effet il eftt été^pliu décent, et plus plausible de les accuser de traliiAoïivCOii-

tre le jeune roi. w. s.

%«rwBirs9Mait de la fins «ÉffaMe^équilé. fli'iavMH, ^cutinoant ,

•!<A))(«to qaoriarlflQQe'fOÎ ^ aurMm^ l|u»leip«Mè8fétaibiititttté ,110

(ée^rvatt mfaBMÎ8teEiiiis:.^â»to «bd^ks eaiise » iii<«irtMt euf^mum'^â

5èiépmc(«iine : j9ge • d»» unaaAiref «ù il ^uàt ne deadeiisriM»-

^tiesîtttèreioées. Leftfl(HBQBtFe«Qonutla jtijrtean^ciMeolif^

tion, et le jeune roi , à son grand déplaisir, fut contraint de quîtttr

BasBCttfalée. Le défittseiiP^Kpasa «esuito quB la qutiîfiottîoB de

délit, tpii^asBait dûétre' jneatienaée dass^l'aedmà «ompianiâtM)»

fcauTtitiété' CHOôe 9 et que l^ssigofttiw , n'iodiKpiaftt fitsi les jmus

eu ^^»11 y^awt'lécu,^la ouffieNserût jcontiQuéeyC'é(aiMttietR<tî-

^ees defianoequelepartaBient j^igea «Hasi eeaveiiaMed'adffiettxeL,

de aorte^me lord Lindsfty ftit rmveyé delà btfre. JBeaaeqmtte-

.^»nitle«ttrpritÀ tel point, eiu** en peut eroire. qu'il netOQiBiifft

'fjenàllaaatiirerde la ééfettse ,> qufil }ura,idaiis uB^tBaospertito

^ratitade ,^eïréeoD9penaer dU'don de la t^rre def Siri^brtfaer^^le

beau babillage de son cadet *. Le roi , tout au rebours , fut siidié-

foentent ode VinaiiKe ii«n«ma<Me qu'il eroyeit afvoùr reçue , que

dn!ii^iin?aeeè&de-rage 'il s'éeria qu'il enverrait le défisnamréûfi

•tinlieuoà le drâle ne peutrait^voir ses pieds- de tout .un an, et

^fscécuta- cettetnenaee m le jetant dims;le eacbot de RQtha!)y;de

Biete. SkMts^ipiel tn^étextete^pauvrerBatriokfut-^lsounrâ

tsaptrtilé ? tmpoasiUe dele déeeu¥rir. ; ear , s-il-fout voir là un: acte

ife'l'afitorité absolue du mi, quelle centradicUo&n'eaè*ee point

amc; la- ttlM^tédes débats! penaise devant le- parlement etlatouiH

Ue impartiélité' qui pr&Hâa à la: s^itenee !

Ji^ que lord Lindfiay, l'accusé principal, eut été absous, toutes lesantres^peursuibes intentées aux barras qui «raient eadïrasaé iarquereUedu feuroi ftirent abandonnées, et les .cenaelUers da rm ,. avec ane politique plus libérale, aîraèrent mieuxelierohor à effiaeereomidètement leeouvenirde la^guerre civile qu'à, te' raviver par des preeès» et des p«»écutioas.

Le» tHatorieneéeosaa» Recette époque raeontent avec emphase tas^vaàlknts euploits d'un wsir Aadré Woed de Largo , marin d^Seesse ^ qiii , avec deux^vaîfi8eailx*«euleiBeat , attaqua et défit vaam flotilie anghkiaeide cinq< navires, laqudie. gênait; le

eommerce cfa ses compatriotes et pillait leuR» bàthneats. normands. fHanri YH, qui régnaitideFS,afifeetaHt,dit-'On, de traiter la conduite de Wood Cfomme un acte de piraterie, proposa une forte récompense^ qui Je ferait prisonnier. Un'Stepten BuU, brave maria d'Angleterre

I Finefiot words, 1« beau oequei de pie. ▲. M.

tenta l'entreprise avec trois bons vaisseaux ; mais , après une ac^ tlon longue et désespérée , il eut le malheur d'être pris lui-même et amené à Dundee. Jacques renvoya bientôt les captifs ; mais en même temps il fit tenir à Henri un courtois message, où il assurait que les Écossais savaient aussi bien se battre sur mer que sur terre.

Les profondes vues de Henri YII en matière de diplomatie reposaient uniformément sur une base pacifique ; et après avoir rétabli en tous points la trêve avec TÉcosse, il tftcha^ par une union de fiimilles royales , de convertir cet état de tranquillité temporaire en une paix sûre et durable. Il crut y parvenir par un mariage entre sa fille et le jeune roi d'Ecosse , et ne se rebuta point quand il vit que les préjugés de la nation écossaise , qui se méfiait même des propositions les phis avantageuses , parce qu'elles venaient d'anciens ennemis , les faisaient hésiter à accepter son offre.

Dès-lors , de longues années s'écoulèrent au sein du repos et du bonheur. Les nobles écossais vécurentdans une merveilleuse concorde les uns avec les autres ; et Jacques lY satisfit, non-seulement leurs goûts, mais encore les siens, en déployant à la cour une splendeur qui eût dépassé les ressources de l'Ecosse si

le trésor royal n'avait encore contenu une partie dessommes entassées par Jacques III. Au lieu de gaspiller cet argent à de vains accords de musiqnoetà de sots ornements d'architecture, ou de le laisser dormir dans l'inaction , on l'employa en dépenses qui servirent à cimenter la bonne Intelligence du roi avec sa noblesse et son peuple en leur procurant des plaisirs dont ils jouissaient ensemble! Par malheur, Jacques IV, avec un amour de la justice et une tendresse pour ses sujets , qu'il manifesta par toute son administration, était en même temps l'admirateur le plus romantique et le plus engoué de la chevalerie. Rien ne le charmait autant que des joutes , des tournois i des lutter d'habileté dans le maiiiement de toutes les armes militaires ; aussi , se déguisait-il souvent pour courir le pays et chercher des aventures ; et souvent même , il se mit à ce jeu dans des passes fort critiques qui sont relatées dans les chansons et les récits de Fépoque.

Ce fut probablement par la vibration de cette corde si sonore du caractère de Jacques , que le roi d'Ecosse se décida à embrasser la cause de Perkin Warbeck, le faux duc d'York. Il reçut cet aventurier à sa cour, l'autorisa à épouser une de ses proches pa-

CHAPITRE XXI. 86t

rentes, la fllle da comte de Huntley , reconnut ses prétentions an trône d'Angleterre comme fondées en droit, et, pour qu'elles triomphassent , leva une armée à la tête de laquelle il entra luimême dans le Northumberland. Il s'attendait à une insurrection générale de l'Angleterre en faveur de son allié ; mais son attente ne se réalisa point. Personne ne se déclara pour Perkin. Alors

Jacques donna carrière à son désappointement et ravagea le pays. Le prétendant affecta de la compassion pour les sujets dont il réclamait l'obéissance , et intercéda à leur égard : « Vous êtes trop bon , lui répliqua Jacques avec ironie , de vous intéresser à un peuple qui tarde tant à vous reconnaître comme souverain. » Ces paroles intimaient que Jacques se sentait engagé dans unemalen* contreuse entreprise qu'il termina bientôt après par un armistice avec l'Angleterre.

Dans le cours des négociations , Jacques refusa fermement de livrer Perkin Warbeck à Henri ; mais il l'expulsa de son royaume et l'envoya continuer ailleurs des aventures qui finirent avec sa vie à une des potences de Tyburn. Sa malheureuse veuve fut ho-^ norablement recueillie par Henri YII , et porta à la cour anglaise le nom de Rose Blanche , par suite de la prétention de son époux à être le représentant de la maison d'York.

Les troubles qui régnaient toujours sur la frontière parurent de temps en temps menacer d'interrompre la bonne hannoniedes deux royaumes ; mais l'ardent et impétueux Jacques avait affaire à la froide prudence et à la subtile sagesse de Henri, monarque qui ne souffrit jamais qu'aucune querelle fondée sur des vétilles arrêtât l'exécution du plan que sa prévoyance avait conçu , et qui semblait aussi indifférent aux offenses du roi, son voisin, qu'un animal de grande taille et de grande force , qui endure patiemment les libertés d'un individu de la même espèce , mais plus pe*^ tit et moins fort.

Bientôt l'Ecosse commença à recueillir les fruits d'une longue paix. Une université, lasecondedu royaume, car il en existait dé/à une à Saint- André, avait été en 1453 fondée à Glasgow sous les pieux auspices de TurnbuU, évoque de ce siège. Un troisième éta-

blissement du même genre fut érigé en 1500 par Elphinstone, évêque d'Aberdeen. Les efforts de ces dignes prélats ne furent point infructueux. La science, chaque jour mieux comprise et plus cultivée, trouva incessamment de nouveaux protecteurs. Douglas, évêque de Dunkeld^ fit une excellente traduction i»

rÉnéide de Yirgile ; et Dunbar , le Ghaucer écossais , entendit applaudir à la cour ses <$onapoj5iUonâ tant héroïques que légères, qui en effet ne sont pas indignes du barde de Woodstoçk. Jacques lY, poète lui-mêmevaimail et encourageait les muses; môme CD peut voir d'après ce qui reste des poésies du temps qu^il p^mit aux satiristes jd'exercer librement leur veiye sur ses propres; défauts. Une telle toléraqce , dé la part d'un prince comme lui » montre qu'il avait foi en son mérite pour croire que sa réputation i\'en souffrirait pas, et se mettre aurdessus des petites attaque&de la satire.

Le roi , qui avait hérité du goût de son père pour l'architec* ture, oiaisne le poussait pas jusqu'à l'excès , embellit les palais 4e Stirling et de Falkland. Jeune et célibataire, il s'abandonna trop à de licencieux plaisirs ; mais son respect pour la religion i^'en souffrit point et d'après la mode du temps, il le témoigna par la fondation de monastères et d'autres établissements ecclésiastn ques. Jacques lY ne parvint jamais à éteindre le violent remords que la part qu'on lui avait fait prendre à la débite de son père^ lui causait. En manière de pénitence, il portait autour de sou corps une ceinture de fer dont il augmentait le poids chaque an^ née. Tous les ans aussi, il consacrait plusieurs semaines du carême à

une sévère retraite dans quelque couvent, et là ne s'épargnait ni prières, ni jeûnes, ni rigueurs d'aucune espèce, pour espi^ le crime qui posait sur sa conscience. Ces sombres intervalles devaient faire un singulier contraste avec la manière dcmt lacques vivait le reste du temps; car, d'habitude, il s'occupait 4'abord de rendre la justice et de remplir les divers (tevoirs de souverain, mais ensuite il profitait du moindre instant de loisir pour se livrer au noble exercice de la chasse, pour danser, et pour combattre en champ dos. Youlant ne le céder en rien à d'autresmonarques, qui s'étaient plu à former des ordres de chevalerie, aÔa t}e les présider eux-mêmes , comme Arthur à sa table ronde ou Gharlemagne parmi ses paladins, Jacques fonda l'ordre de Saint-André, et adopta pour emblème une branche de chardon, qui est toujours restée depuis dans les armes nationales de l'Ecosse.

Quand Jacques lY approcha de la trentaine , peut-^tre com« mença-t-il à éprouver le désir d'une vie plus régulière que celle qu'il avait jusques alors menée, d'autant que la princesse anglaise llarguerUe, qui n'était qu'une enfant lorsqu'on la lui avait d'a« til^d prpposée;^ «Olait enfin atteindre l'âge iHibile ^ loiyours^ l'aa^

C3IAFITRS XXJL 9|t

née 1S03 vit^eUû eontlureun important traité j, dont les eOëtss'é* tendirent sur un long espace de temps , et honorèrent beaucoup la sagesse de Henri YII, qui en avait pressé l'iadoption dix-sept années durant avec une si infatigable persévérance. Trente mille nobles-à-l'ange ^ durent être payés comme dot de la reine d'E-* cosse , et un douaire de deux mille livres sterling lui fut constitué en cas qu'elle survécût à Jacques. A l'occasion de ce mariage, l'Angleterre et l'Ecosse conclurent un traité de paix , le

premier qui se fût signé depuis celui de Northampton en 1332. Les articles en furent équitables, et ne favorisent l'une des deux parties au détriment de Tautre , que dans la clause par laquelle l'Ecosse l^nonça pour.l'avenir à ses droits sur la ville de Berwick.

Par suite de ces importantes conventions , la jeune Marguerite fut menée en Ecosse avec toute la splendeur convenable. Jacques y avec une ardeur amoureuse qu'un témoin oculaire corn* pare à la fougue d'un faucon s'élançant sur sa proie, alla en toute JiALe recevoir la princesse à l'abbaye de Newbattle. Les noces se célébrèrent avec une rare magniGcence, et toutes les pompes de la chevalerie furent mises en réquisitioi\. Un grand nombre de tournois eurent lieu, et les chefs, soit des frontières, soit des iij-ghiands, en profitèrent pour sedéQerles uns les autres et avoir le idaisir de s'entrégorger. La mort de sujets si turbulents causa peu de regret au roi, et surtout aux hommes d'état, qui probablement regardèrent de telles luttes, plutôt d'un œil politique qu'avec une nnnanesque admiration.

De sages mesures d'intérêt national succédèrent à ces fêtes. La c(»nplète suppression de la dignité de lord des ties fut un incidrat remarquable, et, pour peu qu'on réfléchisse à l'arrogance et à l'insubordination de ces petits rois > fort avantageux pour l'état. John, le titulaire d'alors, qu'on avait dépouillé en 1476, du comté de Ross et de ses possessions continentales de Knapdale et de Gantire, s'était prêté i un tel afifaibiissement de sa puissance et avait promis d'amender sa conduite. En 1480, cet incorrigible seigneur renouvela ses secrètes négociations avec l'Angleterre. U avait été appelé à répondre de cette intrigue devant le parle^ ipent écossais ; mais les divisions du règne de Jacques III avaient empêché qu'on ne donnât suite à Taf&ire. Sous le règne vigou*

reux de Jacques lY, déchéance fut prononcée contre ce prince insulaire , et la seigneurie des îles devint ainsi un apanage de la

i Nom d'une monnaie d'or de ce temps, a. m*

couronne. On avisa alors aux moyens d'étendre à ces régions Ichii* taines et bartmres, l'avantage d'une Impartiale distribution de Im justice; mais ce ne fut que semer dés germes de civilisation , qui eurent besoin Je trois siècles et demi » et d'une multitude de cir* constances pour parvenir à maturité. La ruine de cette grande famille, dont les chefs avaient autrefois eu le privilège de réunir tous les malfaiteurs sous leur étendard , et dont les domaines avaient naturellement servi de refuge aux proscrits et rebelles de tout genre, fut très proGtableaux deux royaumes, et, du moins, les désordres qui éclatèrent encore dans les hautes-terres et les tles ne furent plus ni universels, ni fréquents, ni dangereux.

D*autres statuts de cette époque montrent que les législateurs écossais , par leur sagesse , étaient supérieurs à leur temps , et désiraient aider de tout leur pouvoir au progrès du bien-être national. Une loi fort juste réforma l'abus qui consistait à énoncer dans les grâces et les pardons , un délit d'une nature moins grave que celui dont il s'agissait réellement; grâces et pardons qui d'ailleurs n'étaient que trop souvent accordés , pour être le prétexte d'une Dfiéme indulgence à l'égard de crimes beaucoup plus grands. Une seconde loi déclara que Tassassin convaincu de préméditation ne pourrait être gracié , et une troisième ordonna la punition des notaires inGdèles. Puis vint une suite de règlements dont l'ensemble avait pour but de perfectionner l'économie rurale, et dont l'un portait une amende plus forte qu'auparavant

contre les destruc^ teurs de bois , « car , y est-il dit, les forêts d'Ecosse ont entièrement disparu. » Pour la même raison, il ftit enjoint à tout héritier de planter au moins un ac;*e , de former des parcs et des clos , de construire des colombiers, d'établir des viviers et des garennes, euGn de propager les arbres à fruits. Une loi surtout témoigne du penchant de ces sages législateurs à favoriser les arts de la paix ; c'est celle qui permet au roi, et , par un article additionnel, à tous les autres propriétaires terriers, de louer par bail à feux (*) telle portion de leurs terres qu'il leur plairait. Le vassal, dans cette espèce de contrat , était exempté de tout service militaire, mais tenu à payer une petite rente en argent ou en nature , au lieu d'autres pre tations. Les ecclésiastiques profitèrent de cet important privilège , qui non-seulement augmenta beaucoup la valeur de leurs domaines, mais favorisa ragrxulture dans tout le pays.

i ToUt %H fêUf c^est-i>dire louer k prix d^arf est. Feu Tient du mol saxon feol^, qui signifie argent. A. x.

CHAPITRE XXI. ZM

Itafin , les richesses que les pêcheries écossaises pouvaient pro* duire n'échappèrent point à la prévoyance de ces hommes d'état, et ils rendirent des arrêtés qui le prouvent ; mais faute de barques, de filets, et surtout d'argent, ils ne virent guère leurs 30uhaits patriotiques se réaliser si^us ce rapport.

Nous avons déjà mentionné Jacques lY comme patron de I9 marine écossaise , qui , grâce à André Wood et aux deux Bar-> tons , déploya autant de zèle que d'énergie le long des côtes de la

Hollande , de la Baltique , du Portugal , et ailleurs. Il semble que les règles de la guerre n'étaient pas si bien comprises dans ces temps sur mer que sur terre , puisque souvent les vaisseaux ^ même des puissances alliées , se livraient combat sur l'Océan par une raison analogue sans doute à celle qui fait dire aux Arabes qu'il n'y a aucun ami dans le désert et aux flibustiers aucune paix sous la Ligne. Bans plusieurs de ces escarmouches, les ma*rins écossais défendirent bravement leur pavillon ; et l'un d'eux accéléra la fatale guerre qui coûta la vie à Jacques.

Ce fut son enthousiasme pour la marine qui inspira à ce monar* que la sotte ambition de posséder le plus vaste navire qui existait alors au monde. Le Grand-Michel , ainsi s'appela-t-il , épuisa toutes les forêts de chênes du Fife, excepté celle de Talkland, et, dit la chronique, «^encombra toute l'Ecosse » avant de pouvoir être lancé à l'eau. Un boulet de canon , tiré contre ses flancs par ordre du roi , ne put les pénétrer , car ils avaient dix pieds d'ér paisseur.^ Le Grand-Michel était long de deux cent vingt pieds et large de trente-six. Il ne fallait pas moins de trois cents matelot^ pour le faire manœuvrer en mer et de mille soldats pour y corn* battre à bord. On voit aisément que si les sommes employées à la construction de cette lourde forteresse de bois avaient servi à jéquiper une demi-douzaine de vaisseaux tels que ceux qui étaient commandés par sir André Wood, FEcosse eût atteint parmi les puissances maritimes le rang au que elle avait droit de prétendre, favorisée comme elle l'était par des côtes remplies de criques, dç rades et de.s havres. Mais l'idée seule d'un navire si colossal démon7 tre que Jacques erra dans le mode par lequel il s'efforça de parvenir à son but.

L'intention de Jacques était de rendre les forces navales de l'Ecosse aussi imposantes que possible ^ et , nous l'avons observé plus haut , c'est en grande partie sa passion pour la marine qui l'entraîna à une funeste rupture avec l'Angleterre. U eut d'autant

mcMns de peine à se brouiller avec ce pays, que le sceptre n'y était plus aux mains du prudent Henri VII, mais de soii fils Henri YIII , dont le caractère était aussi fougueux et ans» hautain que celui du roi d'Ecosse.

Une escadre portugaise captura un bâtiment écossais appar^ tenant à John Barton. En conséquence ses fils obtinrent de Jacques des lettres de marque contre les vaisseaux portugais. Toutefois , dans leur zèle à venger le dommage de leur père, ils coururent non seulement sur ceux de celte nation , mais aussi sur des navires anglais faisant voile vers le Portugal, dont plusieurs furent pris et pillés par eux. En représailles de ces brigandages que rien ne pouvait justifier, les fils du comte de Surrey , lord Thomas et sir Edouard Howard , furent chargés par Henri VII, qui régnait encore lorsque ces événements se pa^rent, de poursuivre le piraté avec deux vaisseaux et de l'amener dans un port d'Angleterre. Sir André Bartôn , Taîné des fils , alla hardiment à la rencontre des deux jeunes seigneurs , les combattit en désespéré , et tant qu'il lui resta un souffle de vie , ne cessa d'encourager ses gens de son sifflet. Sa mort seule les décida à ise rendre.

Une autre querelle entre les deux royaumes reposait sur les motifs que voici : —Des habitants de la frontière anglaise massacrèrent sir Robert Kerr , gardien de la frontière centrale de TÉ* cosse. Un des assassins nommé Lilburn, avec Hreondé Ford,

frère d'un autre individu conmiunément appelé Héron le Bâtard , fut remis au roi écossais par ordre de Henri VII -, mais aussitôt après la mort de ce sage monarque, les autres complices du meurtrier commencèrent à se montrer au grand jour sur la frontière. André Kerr, fils de la victime, envoya deux de ses vassaux nommés Tait obtenir par la force la vengeance qu'il avait en vain réclamée de la justice d'Angleterre. Ces gens réussirent dans leur mission et rapportèrent avec eux en Ecosse la tête de Sterked, un autre des assassins de sir Robert ^ Kerr le fit exposer sur la principale croix d'Edimbourg. Mais Héron le Bâtard qui vivait encore fut sur ces entrefaites remis en liberté, et dès lors Jacques IV, qui d'ailleurs ne manquait pas d'autres M* jets de mécontentement, conçut une violente haine contre son beau-frère Henri VIII.

^ L'exaspération de Jacques était au comble quand arriva i Edimbourg un envoyé français. Cet homme , par ses largesse*

CittAPITBË XXI. i(ffc

4inx nobles écossais , et son astuce k flatter l'esprit romanesque •du roi lui-même , se concilia bientôt un immense empire à ht «our d'Ecosse , puis décida le prince à former avec îa France une ligue offensive et défensive dont le résultat définitif devait être infailliblement une guerre ayec les Anglais. Toutefois , la rupture demeura quelque temps suspendue ; car Henri , qui avait l'intention d'envahir la France, ne se souciait pas de laisser son toyaume exposé à une invasion de la part de l'Ecosse , et lacqueis limitait à s'embarquer dans une téméraire entréprise. L'intet*yention d'une femme détermina enfin le sort du chevaleresqne Jacques. La reine de France écrivit àù roi d'Ecosse une lettre où , l'appelant son chevalier , elle le suppliait , de la manière et du ton d'une infortunée princesse de roman qui implore

quelque vaillant paladin , de lui prêter assistance. Un anneau qui avait orné sa main fut le gage de foi par lequel la reine conjura Jacques d'entrer en Angleterre pour l'amour d'elle , quand il dé^ "vrait ne s'y avancer qu'à un jour de marche. En même temps, un cadeau plus solide de quarante mille couronnes contribua uà peu à parer à un manque de fonds, qui autrement eût peut-être rendu impossible l'envoi des secours demandés.

Là première mesure de Jacques pour satisfaire la reine dé France fut de dépêcher vers ce royaume une flotte dont la pluii grande partie ne rentra jamais dans les ports écossais , car les conséquences de la bataille de Flodden ôtèrent au gouvernement d'Ecosse l'énergie qu'il aurait dû déployer pour la conservation de ses vaisseaux ; aussi , les uns pourrirent- ils dans les ports de ïVance, tandis que les autres furent vendus à vil prix au roi français Louis XII.

Mais Jacques méditait un moyen plus direct dé secourir Louié et de châtier Henri VIII , qu'il était disposé alors à regarder •comme un ennemi plutôt que comme un beau-frère. Le monar-»- •que écossais envoya en France un héraut porter Un message au roi anglais qui se disposait à y assiéger la ville de Thérduenne. C'était une espèce de défi où il récapitulait la capture du naViré de Barton , le meurtre de Kerr, la détention d'un legs fait sous Henri VU à sa fille Marguerite, ainsi que d'autres griefs, et flms^ oait par sommer le roi d'Angleterre de renoncer aussitôt à son inva^on de France sous peine de voir l'Ecosse prendre les armes pour soutenir la cause de ce royaume. Henri Vlrf , égàlen\ëttt irrité et du contenu et des termes de cette remontrance ; Qt à|)

béraut une réponse dans laquelle il reprochait à Jacqaes sa^r^ fidie, son parjure même, pour avoir enfreint la paix perpétuelle qu'il avait promis par serment lors de son mariage d'observer avec TAngleterre , traita avec dédain la prétention de l'Ecosse à intervenir dans sa querelle avec la France , et termina par rea* voyer au roi d Ecosse son déG.

Cependant la guerre avait déjà commencé; lord Home, qui était, toujoura grand-chambellan d'Ecosse, entra en Angleterre avec une armée considérable, brûla plusieurs villages, et ramassa un grand butin ; mais il ne devait pas réussir à l'emporter en Ecosse. Il traversa, sans se tenir sur ses gardes, la vaste plaine qui s'étend au nord de Yooles, et qu'on appelle Millfield ou le Champ-du-* Moulin, et tomba dans une forte troupe d'archers qui s'étaient mis en embuscade parmi de hautes bruyères. Surpris de la sorte, il fut défait et prit la fuite, après avoir laissé son frère et beaucoup de ses soldats prisonniers aux mains de l'ennemi.

Jacques, piqué au cœur de la perte qu'il avait essuyée, et du déshonneur que l'échec de Home avait jeté sur ses armes, &t d'immenses préparatifs de guerre. Il ordonna que tous ceux de ses sujets en flge de combattre, se réunissent à Edimbourg sous sa royale bannière, et apportassent chacun des provisions pour quarante jours; la constitution ne lui permettait pas d'ordonné plus. Le roi fut obéi, car il jouissait d'une extrême popularité; mais ne le fut qu'à regret par les gens qui étaient en état de réfléchir ou de raisonner sur le motif de la guerre: tous ils la trouvaient, sinon injuste, du moins impolitique.

En outre, de ministres présages vinrent, dit-on, jeter parmi la multitude superstitieuse, les doutes les plus funestes sur l'issue

de la campagne. La nuit, à Edimbourg, proche la croix de la place du marché où les sommations se faisaient d'ordinaire, on entendait comme des voix^e hérauts qui sommaient le roi et tous ses nobles nominativement, à comparaître avant soixante jours au tribunal de Platon. Bans l'église de Linhtbgow aussi, pendant que Jacques y accomplissait ses dévotions, un homme, vêtu d'un bizarre costume à l'orientale et se donnant des airs de Jean l'apôtre, avertit solennellement le prince que s'il persévérait dans l'expédir tion qu'il voulait entreprendre^ elle finirait par sa ruine. L'avis» donné d'une voix lente et d'un ton impératif, se termina par unç menace terrible, pour le cas où le roi continuerait à se livrer au libertinage. Tandis que tout le monde était ébahi de l'audace du

(iéTin, il s'échappa au travers de la foule, en sorte qu^on ne put l-arréier. Sans doute cette mascarade^ qui paraissait destinée i produire de Timpression sur le caractère superstitieux de Jacques lY, fut imaginée par quelqu'un des mbles qui n*approur Taient pas l'invasion d'Angleterre. Mais le roi se trouva, malheu-" reusement, aussi inaccessible aux préjugés surnaturels qu'aux]Hréceptes de la raison et de la politique.

Jacques entra en Angleterre avec une armée aussi brillante que monarque d'Ecosse en commanda jamais-, et le chftteau de Norham^ celui de Wark, avec les tours frontières d'Étal et de Ford, furent successivement pris. Dans la dernière forteresse, Jacques fit pri-*' isonnière l'épouse de Héron de Ford, seigneur du manoir, et cette dame sut prendre assez d'empire sur le prince libertin pour l'empé^ cher de poursuivre sur le champson entreprise. Pendant ce temps* là, soilennuiderinaction, soit manque-

devivre5,sonarmée diminua à vue d'œil, et quand Jacques fut enfin tiré de son extase amou^ reuse par l'approche du comte de Surrey, qui venait à la tète dei troupes formidables, défendre la frontière anglaise, il ne comptait plus sous ses ordres qu'une trentaine de mille hommes. Un héraut lui apporta un défi, dans lequel le seigneur anglais se disait envoyé pour venger la mort de Barton, et provoquait le rot d'Ecosse au combat. Le fol enthousiasme de Jacques pour la, chevalerie lui fit accepter cette romanesque proposition, en dépit des remontrances de ses plus sages conseillers, et entre autres de ce vieux comte d'Angus, qui avait le surnom de Spnnette-au-^ Chat, tt St vous avez peur, Angus, dit froidement le roi en réplique à ses arguments, vous pouvez retourner chez vous. » Angus ne voulut pas rester dans le camp après un tel affront ; il se retira avec des larmes de colère et de chagrin, mais laissa à ses deux fils et à ses vassaux, l'ordre de défendre leur roi jui^qu'au bout J

Ce fut le 6 septembre que Jacques, s'éloignant du bord occi-^ dental de la Till, alla camper sur la montagne de Flodden quj domine l'extrémité septentrionale de la plaine de Millfield. Là, il pouvait à sou choix combattre ou garder la défensive. Surrey comprit aussitôt l'avantage de la position de Jacques, car la hauteur sur laquelle il était allé s'établir offrait au sud un escar* pement presque à pic qui rendait l'attaque impossible de ce côté, et c^était celui-là précisément que le général anglais avait en face de lui; En cette conjoncture, Surrey, voyant les provisions rares et le pays ravagé à la ronde, résolut, par une manœuvre hardie, d«

doubler «vec son antiée la gauche de la position du rot écosaatoi et de êe poster ainsi au nord de Fiodden-Hill, entre Jacques et

l'Ecosse. Cette marche ne s'opéra point sans beaucoup de péril| ear nécessairement, pendant le circuit autour de la montagne^ elle aurait exposé le Oanc de l'armée anglaise à de meurtrières attaques, si Jacques arait su profiter d'une occaâon aussi fiavora»ble; mais ce prince, qui s'entendait mieux à combattre en champ rios qu'à commander sur un champ de bataille, laissa les Anglais tourner tranquillement l'extrémité de son camp , et demeura dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il i^t lord Surrey passer la Till aa moyen d'un pont étroit et d'un mauvais gué. Après aroir ainsi traversé la rivière, le général ennemi continua quelque temps à B'avancer vers l'est , puis , formant ses troupes ea bataille de manière que le (iront regardât le sud, il marcha vers les Écossais par une montée beaucoup plus douce que celle qui, de la [daine^ conduit au flanc méridional de la montagne. Le roi se décida alors à en venir aux mains, et rangea ses combattants pour l'actioB ; de même que l'ennemi, il divisa son armée en quatre grands corps avec une réserve derrière le centre. Les comtes de Huntley et de Borne prirent le commandement du dernier corps de gauche qui ne se composait presque que d'habitants de la frontière. Près d'eux, à droite, se placèrent les comtes de Grawford et de Montrose^ dont les soldats étaient tous Highlandais. Le roi lui-même se mit à la tête de la division centrale, qui par conséquent était la trcû-* sième, et la quatrième qui formait l'aile droite, fut commandée par les comtes de Lennox et d'Argyle. Tous ces corps avaient entre eux un certain intervalle, mais étaient rangés sur la môme ligne-, le comte de Bothwell commandait la réserve qui, postée derrière la division du roi, se composait de ses propres vassaux et de ceux des autres chefs du Lothian. L'armée anglaise adopta presque un ordre semblable. Opposé à Huntley et à Home, étaient les deu^ nobles frères, sir Ed-

mond Howard et le grand--amiral sîr Thomas -, Surrey en personne prit le commandement du centre, et lord Bacres celui de la réserve; enfin, sir Edouard Stanley se plaça à la tête de Taile gauche.

€ce furent les Ecossais du dernier corps de gauche qui engagé^ rént le combat, et avec un avantage marqué ; mais ils ne le conservèrent pas long-temps. Home , se précipitant avec fureur sur êir Thomas Howard, retendit à terre; et la division de l'amiral Attrait été bientôt mise en dérqute, si elle n'avait été soutenue pêt

CHApmtt xxt un

lord Oacres avec ta résen^e dé la cavalerie anglaise. Ge renfort tiâ arriva si à propos et ftitsi efficace, que les Écossais, vainqueurs peci auparavant, lâchèrent pied. A leur secours s'élancèrent les fiighlandais sous les ordres de Grawford et de Montrose ; mais dans leur précîpitaticm, à peine conservèrent^ils leurs rangs, et les deux Howard les eurent dispersés en un clin d'œil-, les deux comtes éodssik périrent. Pendant ce temps, la division du' roi fut vigoureusement attaquée par celte du comte de Surrey ; et, quoique accablée d'une grêle de flèches, fit une courageuse défense. Le comte dé Bothw^ la soutint bravement avec la réserve, et la mêlée ne tarda guère à devenir sanglante. D'un autre côté, sir Edouard Stanley, avec kb liommes du Chesiiire et du Derbyshire qui formaient l'aile droite anglaise, tailla en pièces la division de Lennox et d'Argyle qui se trouvait vis-à-vis de la sienne. Ces deux chefs restèrent sur Ift place, et Stanley, forçant à travers l'espace qu'ils avaient occupé^ puis tournant sur sa gauche, amena ses troupes derrière celles du Toi Jacques qui étaient déjà en désordre. Par une attaque de ce côté, il seconda puissamment les efforts de Surrey qui cherchait à entamer l'ar-

mée écossaise par devant. Mais, quoique rompus ^ quoique couverts de sang, ces bataillons, que composaient l'orgue et la fleur de la noblesse écossaise, se formèrent en cercle de manière à résister sur tous les points, et se défendirent avec un honorable désespoir. Personne ne songea à abandonner le roi, qui déploya une inutile valeur, et ne quitta jamais l'endroit le plus périlleux. La nuit sépara enfin les combattants; et, de même qu'un guerrier que son courage soutient tant que l'action dure^ ' mais qui, l'action finie, perd connaissance à cause du sang qui s'échappe de ses blessures, les Écossais sentirent alors l'étendue de leurs pertes ; aussi quittèrent-ils dans un morne silence ce •champ de bataille où ils laissaient leur roi et presque tous ses nobles parmi les morts.

L'Ecosse perdit à Flodden douze comtes, treize lords, cinq fils atnés de pairs, cinquante chefs, chevaliers et hommes de rangv lenfin dix mille simples soldats ! Elle avait sans doute essuyé des défaites où le nombre des morts avait été plus grand, mais le chifi&e particulier des nobles qui avaient péri dans ces^ journées désaa^ treuses, n'avait jamais été proportionnément aussi considérable qu'à celle de Flodden. La cause en fut, et que la défense se prolongea avec une obstination extraordinaire, et que^ quand le6 roturiers cammenoëreot; ainm qu'on Ta déjà dit, à abandonner

leurs étendards, la honte et le sentiment de rhonneur empochèrent les nobles et les gentilshommes de suivre leur exemple.

Long-temps les historiens écossais ont contesté que Jacques lY fût mort à la bataille de Flodden, et prétendu que le corps^

monstre comme celui de leur malheureux roi par les Anglais, n'était pas réellement le cadavre de leur souverain ; quelques-uns d'entre eux ont supposé que Jacques, après avoir échappé au massacre^ alla en pèlerinage à la Terre-Sainte pour apaiser le. ressentiment du ciel qii, pensait-il, lui avait envoyé sa dernière infortune^ pour venger sa participation à la mort de son père. Mais il n'est plus douteux aujourd'hui, que le corps de Jacques fut trouvé par lord Dacres à qui le roi devait être bien connu, et emporté par lui à Berwick ; on Tenterra plus tard dans le monastère de Sheen ou de Richmond. Le cadavre était percé de deux flèches, et la mort avait été déterminée par un coup de hache-d'armes. Bon, mais en butte à une mauvaise destinée, ce monarque laissa deux fils, Jacques, son successeur, et un enfant posthume qui ne vécut que deux ans ; le seul roi d'Ecosse qui, depuis la défaite et la mort de Jtfalcolm ill, près d'Alnwiik, ait péri dans une bataille contre les Anglais^ il mourut dans sa quarante-et-unième année, après avoir régné trente-six ans.

Il peut n'é!re pas inutile ici de jeter un rapide coup-d'œil sur les contrastes que les deux peuples qui habitaient la Grande^ Bretagne offraient à cette époque sous le rapport du sytème civil et militaire, des coutumes et des mœurs. Bien entendu , nous ne parlerons que des contrées basses de l'Ecosse , car les montagnes différaient encore autant de leurs compatriotes saxons qu'au com** mencement du huitième siècle. '

La guerre avait été presque constamment le genre de relation dans lequel les deux royaumes qui partageaient l'ile étaient der meures; au point que ces nations sœurs, qui par leur situation géo^ graphique, semblaient appelées à être soumises au même sceptre et aux mêmes lois, avaient l'air de se regarder comme en-

nemies naturelles l'une de Tautre. Ce serait perdre son temps que de rechercher si dans cette longue lutte, l'une des deux l'emporta sur l'autre du côté de la force physique et de la bravoure instinctive, avantages que la nature distribue avec impartialité parmi les har

CHAPITRE XXI. ai

biUnts du même soi. Aa contraire , on peut clairement aperce* voir dans les différents degrés de la discipline, dans les différentes espèces des armes, et dans les différents modes de manœuvres, les causes de la supériorité qui donna la victoire tantôt aux An^ glais sur les Ecossais, tantôt aux habitants des parties septentrionales de l'île sur leurs voisins méridionaux.

Les triomphes des Anglais s'expliquent par deux circonstances principales ; la première est l'instruction plus parfaite de leurs armées qui de bonne heure manœuvrèrent avec beaucoup d'art, et nous comptons en indiquer plus bas la raison ; la seconde, Ta^ dresse merveilleuse avec laquelle ils se servaient de l'arc long. C'était l'arme la plus terrible du siècle, et ni Écossais, ni Français, ni Flamands, ni Espagnols, ne savaient le manier avec autant de succès que les reomen ou Métayers d'Angleterre. Ces gens se distinguaient par un degré d'indépendance et de richesse in* connu aux mêmes classes de la société dans les autres royaumes de l'Europe. Ils mettaient leur orgueil à avoir les meilleurs arcs et les meilleures flèches possibles; arcs et flèches, soit dit en passant, demandaient à être fabriqués avec le soin le plus minutieux , et ils étaient parvenus à en tirer des effets on ne peut plus formi-

dables. Leur richesse leur permettait de se procurer des armes de premier ordre, et leur genre d'éducation les habituait à s'en servir avec une habileté sans égale. L'évéque Latimer dit de lui-même que, comme tout autre enfant, il fut élevé dans son enfance à tirer avec un petit arc convenable à son âge ; que, devenu un peu plus &gé, on lui en mit entre les mains un plus grand, et que par ce moyen, il acquit un degré d'adresse surpassant de beaucoup celle de tout individu, qui à vingt ans, n'avait pas encore touché un arc. La forme de l'arme des Anglais ne laissait pas non plus d'être fort avantageuse. Leur arc, par son extrême longueur^ avait une puissance extraordinaire , et leurs flèches, munies d'une petite tête d'acier tranchant, étaient faites de manière à voler au loin et avec beaucoup de force. Les Highlandais, à l'inverse, étaient, sinon les seuls, du moins les plus nombreux archers de l'Ecosse. Les montagnards qui se servaient d'un arc faible , court et mal tendu, ne lançaient qu'une lourde flèche garnie d'une barbe qui la faisait peser trois ou quatre fois autant qu'une flèche anglaise. A ces avantages du côté de l'Angleterre, il faut joindre la dextérité que ses Yeomen déployaient dans le maniement de l'arc, car toujours ils en tendaient la corde

juaqv'A Tcffeillt droite > tandis que les arehers dts autr^si iiatiws. rAttûraient aeutaittent jusqu'à la p<»truie et décochaient aiosi uu trait moins long avec un arc beaucoup moins fort. Au reste, il y avait en Ecosse un proverbe qui peut donner una juste idée de la flnayeur que les archers d'Angleterre y inspiraient; chaque archer du sud , disait-on , portait à sa ceinture les vies de vingtquatre Écossais, car tel était le nombre de Qèches dont il était ordinairement pourvu.

Les Anglais, beaucoup plus riches que leurs voisins , avaient Mnsi sur eux un autre avantage qui n'était guère moins important que leur supériorité à se servir de l'arc. Ceat richesses > ea i^et, leur donnaient le moyen de mener contre l'ennemi d'im* menses corps de mercenaires, tant cavaliers que fantassins, qui a'avaient d'autre métier que celui des armes, et qui pour vivre ^ vwdalent leurs services aux princes le mieux en état de les paym*. Sfaturelleœent , de telles bandes qui demeuraient toujours soug k» drapeaux , devaient beaucoup mieux connaître l'art de Ut guerre et la discipline du temps que les indigènes d'Ecosse qui n'adoptaient que de loin à loin la profession militaire. Ge qu'il y avait môme de {dus important, était l'habitude de l'obéissance passive quecesmereenairesavaientai^risà pratiquer^ et qui, pourvu . qu'on les payftt régulièrement, leur faisait exécuter avec autant de promptitude que de précision les ordres de leurs ehels. I^es années anglaises, surtout depuis le règne de Henri YII , ne ces* seront de recevoir dans leur sein des bandes venant de Flandre^ d'SSspagne, d'Italie et des cmtrées alors les plus belliqueuses du monde. Gessoldats avaient pour commandants des hommes qu'une Ira^ue expérience avait instruits dans l'art de la guerre , car la guerre était leur unique profession, de même que les camps leur unique demeure. La discipline de ees troupes servait d'exemple aux indigènes de l'Angleterre, et leur montrait combien pradant luse campagne ou sur un champ de bataille , l'obéissance passive produisait de bons résultats. Enfin , tous les c(Hrps ^airat eomnandés par un seul et même gén^l qui possédait un talent reoennu , et qui, recevant ses ordr^ du roi ou du conseil , jouissait ainsi de l'autivité absolue nécessaire pour diriger avec ensemble ks mouvements d'une armée.

Outrel'avantage particulier que l'Angleterre avait de soudoyer des troupes régulières, sa richesse permettait à ses chevaliers de se couvrir d'arauire» complet^, de monter d'excelienta cdievaux^

GHAPmiK XXI.

htef, de s'équiper si biea qu'ils ne le oédaient à aueim des gra>* d'armes d'Europe. Elle avait aossi^ à n'en manquer jamais, argent, vivres, munitions, artillerie, et tout ce qui est nécessaire, non seulemoal pour coounencer, mais encore pour tenir la campagncu

D'autre part, les armées écossaises ne se composaient que des simples habitants du pays; et à moins que le hasard n'eût amen^ daas leurs rangs quelques gens-d'armes français, elles ne renfep* maient aucun corps pouvant ressembler à des soldats réguliers* li'Eeosse n'avait elle -même qu'un petit nombre de gens-d'armea inal équipés* Beaucpup de ces combattants allaient à l'ennemi sur des chevaux, pleins de feu; mais le moment de l'action arrivé » oomme leurs montures n'étaient pas assez vigoureuses poujr soutenir le choc de cdles de leurs adversaires^ ils avaient cou-> tume d'en descendre, IjOS Ecossais combattaient donc toujours i pied , circonstance qui exposait enc(»re davantage leurs larges masses de piquiers aux meurtrières attaques des archers anglais, ear ceux-ci pouvaient rester à distance et les accabler d'ua^ grêle de terribles flèches, sans affronter les corps de leurs piques*. Puis les armées de l'Ecosse étaient bien sous le commandement no^ Biiaal d'un seul chef; maiselles manquaient de cette unité de force et d'énergie qu'un vaste corps possède ordinairement lors-qu'il i^t de concert et sous l'autorité d'un seul individu. Loin de là» elles se composaient plutôt d'une multitude de petites armées

auï ordres de divers généraux , inconnus tes uns aux autres, peiit-(tre ennemis entre eux, et ne reconnaissant de chef commun que le roi , qui n'était pas toujours capable de commander en pe^* sonne et à qui on ne témoignait souvent pas une complète obéisaance.

Les grands avantages dont l'Angleterre était redevable à b| merveilleuse habileté que ses soldats déployaient pour lancer les projectiles de l'époque, et à ses immenses richesses qui la mettaient à même de former et d'entretenir des armées, devenaient par ticuti^ement sensibles dans les grandes batailles. Aussi l'Ecosse qui, dans son impatience et faute de moyens de tenir long-temps)a campagne» en hasarda beaucoup plus souvent que la prudence ne l'ordonnait, essuya-t-elte une suite de terribles et sanguinaires faites , si nombreuses , et à ce qu'il semble . si décisives, que le l^teur doit être surpris qu'elle ait pu échapper à l'assi^ettisse-^ ment complet qui* parut tant de fois la menacer. Mais inférieure soQs ces rapports^ î'fic^sseï oq r^ancbe» avait la supérioriité sur

quelques autres points qui la rendaient yictorleiise quand elle pouvait s'abstenir d'actions générales.

Lorsque les deux peuples en venaient aux nuiins avec des troupes peu nombreuses de chaque côté, les dissensions. si ftéquentes dans un camp écossais n'existaient pas, et les naturels en armes de quelque district particulier, combattaient avec ensemble sous les ordres d'un Stuart ou d'un Douglas, à qui tous reconnaissaient le droit de commander sur un champ de bataille. Il en fût ainsi àOtterbourne et dans beaucoup de rencontres où ui l'une ni l'autre des armées ennemies n'excédaient quelques mille hommes , et souvent même étaient encore moins nombreuses.

L'infériorité des Écossais sous le rapport des archers fut , ea^ beaucoup d'occasions, balancée par l'avantage que la pique, leur arme nationale, leur donnait sur la hache avec laquelle les soldats d'Angleterre soutenaient le combat quand la mêlée s'engageait. La vigueur et la solidité que la phalange des piquiers d'Ecosse déploya souvent pour l'attaque et pour la résistance sont célèbres ajuste titre. Si Ton veut réfléchir qu'une arme qui n'a besoin que d'être alongée pour porter coap , est plus redoutable que celle qu'il faut lever à tour de bras avant de frapper, et que des troupes qui se servent de la première doivent serrer leurs rangs , tandis que pour se servir de la seconde, elles doivent s'écarter, peut-être conviendra-t-on qu'il n'y a nul amour-propre national df» notre part à dire, en faveur de la force et du courage des Écossais, que dans de petites escarmouches et des combats de second ordre, ils avaient une évidepte supériorité sur les Anglais.

Outre l'avantage avec lequel ils combattaient corps à corps , on ne doit pas perdre de vue que les Écossais habitaient un climat rude et un sol pauvre , qu'ils savaient endurer les intempéries de Fairet la privation de nourriture, qu'en même temps ils faisaient principalement leurs guerres dans leur propre pays, région avantageuse et stérile dont toutes les retraites leur étaient familières; et alors on ne s'étonnera plus que , doués de la rare persévérance qui les caractérise , ils aient réussi , malgré tous leurs désavantages , à se soutenir vis-à-vis de leurs puissants voisins sur un tel pied d'égalité, qu'ils purent nombre de fois regagner peu à peupar une suite d'escarmouches , au moyen d'embuscades et à force d'attaque contre les envahisseurs, ce qu'ils avaient perdu dans de grandes batailles générales.

Pour le gouvernement et la constitution, l'Angleterreet l'Écasse

CHAPITRE Xn

avaient dans l'origine ofiert la plus parfaite ressemblance, car lé système féodal qui, alors régnait universellement en Europe, s'é^ tait introduit dans les deux royaumes; même il n'y eut entre eux, jusqu'au r^e de Henri YII , que de faibles différences. Mais les guerres d'York et de Lancastre avaient été fatales à un si grand nombre de nobles anglais et laissé si peu de puissance à ceux qui avaient survécu , que ce prince, profond politique , exécuta sans peine , son secret dessein d'ôter à l'aristocratie toute influence dans l'état et de donner au contraire à la couronne l'immense autorité qu'elle déploya sous la maison de Tudor. Ce projet, que la substitution des troupes mercenaires aux levées féodales favorisa beaucoup, tendit peu à peu et en silence , d'une part, à augmenter le pouvoir du souverain, de l'autre , à affaiblir celui des pairs ; et les bourgs , les communes que Henri protégeait, cbmme un poids propre à faire pencher la balance de son côté, commencèrent, quoique encore plus imperceptiblement, à jouer un rôle dans la constitution. Mais en Ecosse , la couronne possé^ dait fort peu de puissance, et on ne devait guère regarder le roi conmie plus que le premier baron du royaume, car il courait sans <^esse le risque d'être , suivant le bon plaisir d'une aristocratie turbulente , arrêté, emprisonné, détrôné, assassiné même. A dire vrai , quand le monarque écossais savait se concilier l'amour et l'attention de sa noblesse , il jouissait généralement d'une grande . prépondérance dans les conseils natîonâux-, mais l'étendue de son autorité

dépendait toujours du degré d'estime qu'on portait à sa personne. Jacques III fut jeté plusieurs fois en prison , et enfin , non seulement chassé du trône, mais aussi poignardé par la même classe de nobles, bien plus, par un certain nombre des mêmes gens qui chérirent son fils, prince tout à fait populaire, qui l'entourèrent de leurs respects et lui obéirent avec un tel dévoue* ment , que en vain jugcaient*ils l'entreprise mauvaise , ils l'accompagnèrent à la fatale bataille de Fiodden, où il trouva la mort avec l'élite de ses sujets. Le bonheur et la tranquillité de l'Ecosse reposaient beaucoup trop sur le caractère personnel du souverain pour jamais être long^temps durables.

La différence qui existait entre les deux royaumes , quant à la condition des classes inférieures , était telle que le degré relatif de civilisation auquel ils étaient parvenus peut le faire supposer. En Angleterre, les marchands possédaient des capitaux énormes, les principaux citoy^tis étaient industrieux et opulents; les simple^

boiu^oîs côâras et aisés, tous vivaient heureiix âûusIa|»*oteetiofi de lois équitables. Les métayers et les feraiiers, presque cemplètir nudot affmacbifi de la domîoatîonde leurs seigneurs par la ikoi contre les redevances féodales et par d'mitras statuts Jkvorables à la liberté des personnes, avaient une faonnéte opulence:, et, au tteu de soî^m les lords à la guerre^ s'occupai^it d'aou^iorer ragrieulturé du pays. En Ecosse c'était absolument l'inverae. Les villes, quoique f«vo* risées par la législation, languissaient faiite de commerce, car les marchands écossais n'avaient ni marchandises ni capitaux , teurs seuls objets d'exportation étaient le cuir, la laine, et de telles ma. tiéres premières, qu'offrait la contrée. Aussi, cbmme la plupsnt des £dyets de nécessité ou de

luxe s'importaient tout falM*iquésde Flandre , la supériodté commerciale n'était nullement en faivaar du pays le plus pauvre. Aucun espoir d'amélioration n'était pos«siblc, car ni l'habileté, ni le travail n'eussent trouvé etialands, lors même que la disette du numéraire n'eût pas été aussi grande. Les campagnes étaient à peine en meilleur état que les viites. Comme la nation se trouvait toujours en guerre, le métier d'agrieulteur était inévitaUement estimé moins que celui de soldat. Les fernuers qui étairat ^ans la dépendance absolue des proprié- * taires du s<d, et sans cesse oblige de prendre les armes pour courir le pays à la suite de leurs seigneure , abandonnaient les ti^tvaux de leurs fermes à des vieillards, des fismmes, des enboits. Des serfs étaient aussi employés à ces occupations domestiques, indigiiep, pensait-on, de mwm libres. Toutefois Textréine itideaie de leur earaotère garantissait les tenanciers d'une tyrajmîe vms bornes. Si un paysan profitait de ce qu'un de ses voisins ne pou-^ vait pas payer une rente, pour se foire adjuger le fief du déhîtaur insolvable, l'individu ainsi dépossédé tuait son rival pour punir la smtUde avarice de son seigneur. De nombreuses lois furent faites pour réprimer ces abus, ma»s en vain. Les juges ne pouvaient q^e rarement les foire exécuter ; souvent même ils ne le voulaient pas. Le parlement d'Ecosse vit te mal et en pres^ivit le remède, mais la grande difficulté était de l'appliquer.

En littérature, l'Ecosse soid;eïiait plus avantageusttnent là eom* paraisQu aveo sa voisine que sur tout autre point '. SUe parlait la

I Gawiii DousUs 4éclape qu^U écrU m laiiçai Arapshfun«il et «imf)<N(iieaty «ans employer aucune expression du piidi^

c^est-à-dire delà langue anglaise. 11 s^excu^o d^avoir écrit quelques mots, diaprés la proBonciatîen de cette dernière laague.

mèBûLB langae que l'Angteterre^ ntàisld Ump& avait introddk thez «as Que pronoitciÉtîo» difféi 6nte.

Le pépiement d'Ecosse élait si conramcu é& la nécessité de rédaetflioii, qu'il i^eiidit, e» 149[4^ un arrêté piar lequel toot Imroti . eA tûdt frase-fteBafliei^ dans Faiatace était teoii^ sous pcSûe d'aâe Moedde de iniigl Urres, d'entoyeF raâné de ses fils à l'école fooh dée> dès qu'il atteinârait l'âge de six ^ ou, le ^s^ de neuf afiS. àsprès ssfàa MiSsammeat appris le latin, les clercs deraient coâh sacrer encore troia années à l'étude de la pfailoBOphier et du droit potn* devenir aptes à remplir les tonotiMs d^ shârif ^ de iti^é de pêx^ et toute autre magistrature. Que ce bigarre édit ait e:xereé Beancoup d'influenee sirr la nafiony noos wfm poav<»ia docrte^; «ependrat rhcstot ien Mair ou Majc»*,. nTën eontnnia p^ fnoins de Mprocher aux nobles de son époque qu'ils négligeaient à*Me mnràèf» tkaitewé rèdaeatieii de kfuns enfente. Mai» «fuoi^ue te plus gtmiA. noHobre des Éeossffis puisse a^onr méprisé les Mires et les travaiEL dé Fesprit eomparativeraent aux exercices du cor^ts et aux jeux de la guerre^ il y en eut encore assez qui profitèrent des oceasioD» çs'cmi» leur deimait de s'instruire^ pour laisser ude éclatante preuve de leur science. Dunbar, le Cbaucer d'Ecosse, a, dans sa Lamentation sur la mort des Faiseurs^ énuméré dixhuit poètes tous renommés de leur temps, qui fleurirent depuis la première moitié du quinzième siècle jusqu'au règne de Jacques V. Beaucoup de leurs poésies qui nous sont parvenues attestent le talent et le goût des auteurs; mais le génie de Dunbar €t de«Gawin Douglas seul suffirait pour illustrer des siècles entiers d'ignorance. Les écrits latins

qu'ont laissés l'évêque Elyhinstone, John Major ou Mair, Patrick Paulner, secrétaire de Jacques IV, et Hector Boëce ou Boetius, savant fort instruit quoique historien inexact et mensonger, montrent les immenses progrès de la littérature écossaise.

La récente découverte des classiques qui avaient été perdus, avait rallumé le flambeau du savoir dans des pays long-temps plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et sa lumière avait pénétré dans les deux parties de la Grande-Bretagne. Mais de plus profondes et de plus importantes doctrines se répandaient rapidement. L'art de l'imprimerie, alors en pleine activité, avait étendu la véritable connaissance des divines écritures * à des milliers de gens qui ne les connaissaient encore que falsifiées par des impos-

I n faut se rappeler que Walter Scott était protestant, a. h.

tares humaines . L'égUst de Rome se trouva dans une position à être embarrassée par ses propres retranchements. Après avoir dé« claré positivement l'infaillibilité de ses arrêts , il lui devint impossible, à moins d'être inconséquente avec elle-même^ de sacri-' Ger aux lumières sans cesse croissantes de l'époque, des opinions, des rites, ou des coutumes, adoptés pendant des siècles d'ignorance, et d'entrer en arrangement avec l'esprit d'analyse. Aussi le clergé eut-il à entreprendre la rude tâche d'étouSer cet ennemi puissant par l'autorité et l'analyse.

Toutes deux, l'Angleterre et l'Éeosse, accueillirent en secret les idées des réformateurs, et peu à peu les laissèrent triompher complètement de l'ancienne ^religion. Mais les cireonstances, la manière, et la modification avec lesquelles la foi protestante fut introduite et regue dans les deux royaumes furent si différent», •

qu'elles semblèrent d'abord les séparer plutôt l'une de l'autre que hâter la mesure si naturelle et si avantageuse de leur réunion. Le ciel, dans sa miséricorde, avait retardé ce rapprochement comme un heureux résultat auquel les deux nations devaient enfin être conduites par une série d'événements qui promettaient une bien différente issue.

DES MATIÈRES

Anciens temps de TEcosse.— Calédoniens, Pietés, Scots. — Kennetli Macslpin. 7

Kenneth Mscalpin; ses suoeessenrs. — Maleoim 1*' se rend maître dn Cum-

berland ; suecesseurs deMalcolm. — Kenneth 111 et ses soecesseurs. — filaicolm 11. 48

Malcolm m, surnommé Grosse -Tête. — Des étrangers clierclient un refuge en Ecosse; ils sont accueillis ayec bonté par le roi et la reine. -^ Affection du roi pour Marguerite. — Mort de Malcolm et de Marguerite.— Donald Banc— Duncan.— Edgar. — Alexandre l*', — Da^id 1'^. — Bataille de Nortballerton. Mort de DaTid, Sa munificence envers Téglise. Son caractère comme souTerain. 14

Malcolm IV. — Guillaume-le-Lion; sa captiTité.— Traité de Falaise; Richard l" Tabroge. — Mort et caractère de Guillaume. — Alexandre 11; sa mort. 58

Règne d^Alexandre 111; sa mort. — Sur la race des rois qui succédèrent I Kenneth Macalpin. — En quoi leur gouTernement différait de celui des • Celtes.— Grande dirision de ^Ecosse en gothique, en celtique; ses conséquences. 47

Projets d^Edouard I'^.— Mort de la pucelle de Norwège.— Jean'Baliol; sa guerre contre P Angleterre; sa défaite à Dunbar; son renversement du trône. 61

Interrègne. — Causes des infortunes nationales de PEcosse.— Indifférence des barons normands.— Sir Guillaume Wallace.— Bataille de Stirllng. — Wallaee nommé régent d'Ecosse.— Edouard enyahit PEcoise. — Bataille de Falkirk. —Mort de Wallace. 60

Bruce, comte de Carrick. — Sa jeunesse, ses prétentions au trône. — Sa conspiration arec Comyn. M<^rt de ce dernier.— Bruce s'empare de la couronne.-» Bataille de Methven. Extrémités auxquelles Bruce est réduit. 11 se sauve à Bachrin. — Sort de ses partisans. 8 1

Bruce revient en Ecosse, débarque dans Pile d'Arran, et de Ik passe dans PAyrshire.— Succès de son partisan James Douglas.— Capture et exécution des frères de Bruce, Thomas et Alexandre.— Les Anglais évacuent PAyrshire. •- La réputation de Bruce augmente.— Edouard 1«' marche contre lui , mais meurt en vue de PEcosse.— Mesures incertaines d'Edouard 11.—- Bruce dans le nord de l'Ecosse; il bat le comte de Buchan , et ravage pon territoire.— Ifouveaux avantages de Bruce.— Défaite du seigneur de Lorn à Crauchan- Ben.— Contraste de la conduite faible et Irrésolue d'Edouard avec Is fermeté que Bruce, le peuple et le clergé d'Ecosse déploient.— Infructueuse tenta- - tive d''Edouard pour

envahir l'Ecosse. — Bruce ravage les frontières an« glaises; il prend Perth. —Attaque du chAteau de Boxburgh par Douglas, d'Edimbourg par Randolph, de Linlithgow par Binnock.— Soumission de Plie de Man par Bruce.— Le gouverneur de Stirliog s'engage à rendre la place s'il n'est pas secouru avant la mi-été; Bruce est mécontent de ce que son frère Edouard ait accepté ces conditions ; néanmoins il les respecte. — Le roi Edouard fait de formidables préparatifs pour secourir Stirling. «^

Préparatifs de Robert Bruce pour une bataille décisive. -Précautions adoptées par lui contre la supériorité de la cavalerie des Anglais; contre celle de leur nSmbre. -~ Il rassemble ses troupes. — Description de l'emplacement du oombat, et de Perdre dans lequel l'armée écossaise fut rangée.— L'avantgarde anglaise vient en vue.— Escarmouche entre Cliffort et le comte de Morey.— Conduite chevaleresque de Douglas.- Bruce tue sir Uenry Bohnni.

TABLE DES MATIÈRES

•'Apparition de Parmée anglaise le matin suivant. — Circonstances qni précédèrent la bataille.— Les Anglais cammencent Tattaque; leurs archers sont mis en déroute par un corps de cayalerie écossaise tenu exprés à récart.— Les ^pglais tombent en désordre.— Bruce donne arec la réserye. —La multitute qui avait sUtvt son Mmée se itoâtre sur le cBiansp de bataille/ ^Une effroyable csnflisioa st râpant pafmi ki Anglais, Us fu)e«t.— Grand massacre. «^ Mort du comte de Glocester. •— Le roi Edouard quitte la mêlée. ^Mort de d^Argentin.— Fuite du roi à Dunbar.—

Prisonniers et butin.— Pertes écossaises.— les Ecossais né sawsiit pas tbîer «m tef<» de sfrMèe^ de la bataille de Btnnecbbant, mais «mi sa w t e iw pag Insoiffenit d« e« grandtriomphe pendant leamaibaara fn'bflfre la salle da lifnr hisloin* 108

Conséquences de la victoire de Bannockburn. ^ Refroidissement de Taf dett^ beUiquawe dss A«gMs* -- Kspva^s sur la ftNMftlère.— Loi qni détermine la soaeeasavp de Robert Bnfee« -- Mariage 4e h princesse Marfory avet! la graBd*iBailre «e PÉêassa.-^ fideaannd Bmccenvabit l^rfande; se^ pt^mie^ sneaèa^ sa défaite et sa mort & la batalfle de Dvnteîd.-^ Messager dit pape; leaaardftBaux qai le partant sent dépaaHlés aa« frontières; Bruce refuse de' recevoir leurs lettres.— Mission tout à fait infructueuse du père Neirtotif aupréa daBiracar-^VeriHcÉaarpris pa^ les Eeossafaet assiégé paf «es ^nigtals^ secouru par Robert Braaai.-««Batailie «a MMkaar— Trète de deux aiiÉ^«^ Suacaaslaa de la aammine ségiéada iia«veaitf.-^Béglaiieirt a* safat^d»* araMfe*-*-*iMspMeaaniele papa« -^ Latftra des bafsiitf écofsssslis^ à Jean XSff # — GaMpftratfan da WiHian daSaaHft^FaSls«»eaS mAff^ fi«ècn#e#de imm de Brecbin. if9

Préparalila dVdoiiard pa*r ett«rallt^ PËeestar-^ liMQfMan»»de»Eca^sats daislé Lancashir&r^Las Anglais entrent en IScf08se<-^Reberf Bntfee l'atagela^eontï^tf et irila nBabataliie.«*Le» Angiat» sani obffgés de battra en retratfe.*^ Robert envahit Pfieassa b son tournât èéfMf le rei d*Angle«Brre près As rabbarjM de Bilaaid.r«-1 rahisan et misa à mort da^ sii> ihidrè Ber«la.->-Ti*èfa#É^ treize ans.— Négociation de Bandolpb avec le pape.-^ixatien de laconrenna d^iiaoase»— Dépesitiaii. d^Edooatfd M.— Rabaïf se décide à rompre la tréra • sons

pfétaxie- facette a été rompue par PAngleterref^Kdottard lif râsseMMar • son armée à ¥oit, «aee un formidable corps d>anHiaires.— I^ouglas et Randolph s^avancent dans le Northumberland àr la tête éPune armée de trompes légéaas.*- Kdo«iarè pén^fra jàsqo'à la Typre sans panteir remsontrer les Écassaia. •*'• Récampenee promise à quiconque donnera nacrrelle de leursmouvements; etta est réclamée par Thomas de ttokeby.- ^Les-Seo^ais sont enfin trouvés^ mats dans- une position inaccessible, et ils^ refusent le combaf. --lis levant levr camp et vont s'établir à 9eatifaape-Park. Douglas attaque fe^ ÀnglaiadanuiA.— Les Ecossais se retirent, et Parmée anglaise est licenciée. — Sondatoles Eaossais envabissant de nowean Pângletorre»^ tîne paelfica*' tio»a Meu; ses aMieTe? particallers»— M^ladfe et mort de Brtfee.-^Brétleidon»' ' sur aa vie et San aa#aetére.--Elnet produit sur la naturel' des éiiessais' pendant' son«siàgB«r M

Douglas part potttf san pèlerinage avee fe^ccevr da' Bruer, if est tué en' Espagile. — Randejpb appelé^à ta régence.— Itéebimatfon» des seigneurs Sivglsik desbè>* rites; ils se décident à envahir PEcosse, et ont à leur téter Edouard Baliah— • Mast da Randolphk—Le dorate de Mar nommé réfgent.- Bataille ^ ^pplia^- Haar.-^Le eemt^dë Marck se retiVe de devant P^rtb.- ^Edovard BaUol est éliT roi^-malB immédiatement (Chassé du trdne.— Sir André Moray esf choisi panr régent par les royalistes, mais se laisse faire prisonnier. — Siège de Bera4eK par les Anglais.— ««ISatame de Halidon^llAt. — Grande* pertes des Eeossi^ —Les royalistes ne possèdent plus qtte quatre eMiteaux en Ecosse.— ►Bdoaaird' Baifol^cède àPAngleterre les provinces écossaisasdn sud. —> Délivrance da' • sir Andiré Moray. -^ Bandolpb-, comte de fStftnf et lé grand séttéeBaV #s- ' viennent régents.— ^es royalistes diêptaflBiM;- Keancaiàp d'activité et

tifom*phaé«<^E>dl^sa de LoiAifereth— Béfaffe de Ooy comt^ ^ Natiittf ^rès êi

TABLE DES KATIÈEES. 3S|

Borongh-MoMT. -^ David de StratUMsie, «onia éUlhol, Ml failli at lue. 168

Caractère du roi David.— InvatioD en ÂAgletanre.*^ BaiaiUe de Durban, m-^ Conquêtes des proyiscaa limitrophes par tes Aa^ais^^-^Le graBd->fiéiiéckal défend le pays en deçà du Forlb; Douglas recoiiFre la forêt d'Gtiriek el le Tevlotdale. — Trêve avec PAnglelofve. -^ David II roeoimait la taprémido d'Edouard; mais ses siyets refusent de la roooBBaStre. — Ia chevalier éa Liddesdale se laisse aller à traliir son pays, mais est taépiff son fiUenl-Iovd Pouglas*-*La négociation entamée pour le radiât du roi est rompue par lUntêrveation de la France-^BatajUe do Mosbitmoor.— Attaque do Benrick qui «st secouru par Edouard lU. — il envahit rÉBOsse,-* La caiandelonr brûlée..^ Les Anglais sont obligés do battre en r^Btraile, <- Le roi David est rendit à la liberté.* Son bouillant natureL-^Ses voyagea réitérés en Anf^e» /y terre; influence qu^£douard prend sur l«i,^ll propose fue la snoeossioB / d^Ëcosse passe, après sa mort, à Lionel, fils d>&deuard» -^ Le parlement écossais repousse cette propo8ition«—Bévolte 4tt gràad^nécbal ei d'antres seigneurs; elle est comprimée, et le cabno renaît. — Nouveau projet <*& douard et de David; il est abandonné comme impraticablo.^David U épo««s Catherine Logie, charmante fiUo do basse condition.-p^Traité de pais interrompu par des difficultés aiu siiyet de la rançon éa roi ; eltos «ont onfis levées.— Divorce de David et de la reine.— Mort de David IL r~ EMt do VEcosse sous son règne.

Avènement des Stuarts; leur origine.-^ Robert U et sa famille. — Prétention du comte de Douglas au trône ; il l*abandoBno«-*Délaito des Anglais prés Melrose. — Incursions dévastatrices sur la irontière. — John de Gani ou Jean de Gand négocie avec TEcossoi il y viont chorchor un rofiiço eonùno une émeute des Anglois. -^ La Franco stimnlo les Ecossais à Moommonoer la guerre. — Invasion dirigée par Jean de Gand.— Jean do Vienne arrive avec une armée d'auitiliairos (ranimais* — lia «ont wéookiients de UEeoase, et TEcosse n^est paa plus contente d^eox. ^ Ils pressent les Efiossais do livrer une bataille en règle aux Anglais; les JScossais refusent, et expliqnont tous motifs.- Richard envahit l'Ecosse; il est r9poussé.-*Lee auxiliaires français quittent r££osse»-^Les Ecossais monacent d^envahir l'Ang^otei!re.*-Bat«îlle d^AtterboumOf r- Bégence de Robert, fiOoM# de File-— Trêve wt» l'Anglo* terre.i-Mort de Bobert IL Avènement de iohn, comte de Carriçk.»-!! adopte le nom de Bobort (IL<**-Bt«t de sa famille.--- Incendie d^Ëlgin.— Incursion des HighlandAis» ot osoannoift-» che de Glascune.-r Batài le de Bonrtree.-- Tournoi entre tes bommos de# clans de Chattam et de Quhele.-t- l^o prinee David d'Écosso ; il est aréé dne de Aotbsay; son oncle iotjiguo contre faû et devient duc d'Albany.**- Mariage de Bothsay.^Scandaleuse conduite d Albany; il manqun da parola au comte de Marcb qui se révolto.-*Goerre avec rAngletorre.— Invasion df Henri iV.—Eetraito obligéo des Anglaia.— Meurtre du duc de Eothsay .-^ Défaite des Ecossais k Homildon. — Contestation entre Henri IV et les Percy. —Siège de Coklawis ou Ormiston.<P-Le prince Jacques envoyé en FraMOy mais pris par les Anglais. ««««Mort de Bobert 111. Régence de Bobert» dois d'Albany.— Le eomto de Mwfib redovient Bdéle 3ii|n& de TEcoss^.— On brûle un hérétique.— Prise du ehAteau de Jedj-

Nirg^; proposition d'un impM pour subvenir aui^ firais de sa démolkion; le régent refuse d'y conseotir^^Ponabl des ilea réclame le comté de Bosi^— il fait nnn descente sur le continent.-^ Le comte de Mar va le combattre.<T^ Détails sur la vie du comte.— Bataille d^Harlaw; ses résultats.— Négociations diffi^ea entre Albany et Henri lY.- Hostilités avec l'Angleterre.— Mort du régent Albany.

Bégence du duc Mnrdacluv Son nature — Peste qui ravage tonte>l'ile.— Conduite de la famille du régent. — Traité pour la délivrance de Jacques !*'• ' —11 reprend possession do la couronne. — Auxiliaires écossais en France* — Caraclito 4e Jneguos. «p^r Exécution du duc l|ardadi et de aes ands. --^

SS

FIN DE LA TABLE DES MATIERES DU TOME r\

CbrïU

30 V" ' IMPAIMBJLIE DE MOQOfiT ET G>* , RUE DE LA HAEPE , 90.

38ft TilBLE DE3 MATIÈRES.

Désordres dans tes BIghUnds bientôt réprimés.^ Ligne arec la France, et fiançailles de Marguerite d^Ccosse atee le Dauphin. — Guerre contre le lord des tles,et sa sovmission.— Actes législatifs. — Donald Ballach.— Traité ayec ^Angleterre. ^Mesures prises, à Tégard dn comte de March.- Guerre avec les Anglais.— Parle-

ment de '1456. — Conspiration contre ^Jacques.— II est assassiné.— ChAtiment des régicides.

I.ntte entre la noblesse et la couronne.— Elératlon de Crichton et de Liyingston au gouvernement.— Leurs inimitiés. — Cricliton se rend mettre de la'peraonue du roi, mais par un stratagème de la reine Penfant est emmené à StirUng.— Crichton est usiégé dans le chAteau d^fidimhourg, se réconcilie nvee Uviogston, se brouille de nouveau avec lui, et obtient une seconde fois la garde de Théritier du trône.— Seconde réconciliation.— Puissance de la famille Douglas. — Jugement du jeune comte de Douglas et de son frère ; leur exécution — Querelles highlandaises — Douglas . parvient à dominer dans les conseils du roi.— Chute de Li vin gston.— Différend du comte de Grawford et des Ogilvy.-^ Mort de la reine douairière.— Guerre avec les Anglais.— Bataille de Sark.— Mariage de Jacques.- Sa dispute avec Douglas; il le met à mort de sa propre maln.^ Grtnde gu/^rre civile.^ Destruction de Ja famille Douglas. — Guerre avec lUngleterre. <— Siège du chAteau de Bo9Lb«rgh; mort de Jacques II. 3W

Mse de Roxburgh. — AdmiDistration pendant^ la minorité de Jacques III.-> D'après le conseil de Boyd, il preud entre ses mains les rênes dn gouvernement.— Boyd, le fils cadet, est créé comte d'Arran et épouse la sœur ainée du roi.— Il négocie un mariage entre le roi et une princesse de Danemark, et obtient les fleS Orcades et de Shetland comme garantie de la dot; sa disgrâce, et sa mort obscure.— Projet d^union entre le prince royal d'ii^osse et une fille d'Angleterre; à quelles conditions ils devaient être unis; Edouard IV ne les exécute pas. — Soumission du lord des ties. — Naturel de Jacques IZf; ses goûta. — Son penchant pour les favoris. — Caractères d'Albany et de Marc, frères

du roi. — Jacq^ues les suspecte d'en vouloir k ses jours et les emprisonne.— Évasion d'Albany. — Meurtre de Mar.— Guerre avec les Anglais. — Conspiration de Lauder. — Le favori du roi est pris et exécuté.— Intrigues d'AHiany.'— Il est reçu dans les bonnes grâces de son frère, puis exilé de • nouveau. — Paix avec l'Angleterre.— Le roi s'abandonne à son goôt pour la musique et les constructions* — Complot des nobles du sud.— Bataille de Santhyburn; assassinat du roi. S89

Politique suivie par les vainqueurs après la bataille de Santhyburn. — - Accusation de Liodsay ; il est défendu par son frère et acquitté.— Exploits de sir André Wood. — Pacifiques dispositions de Henri Vil. — Prospérité de l'Ecosse.— Courte guerre avec l'Angleterre en faveur de Perkln Warbeck. — Progrés des Ecossais dans les sciences et les lettres.— Splendide cour de Jacques IV.— MAriage de ce prince avec Marguerite d'Angleterre.— Paix entre les deux royaumes.— Abolition définitive de fa seigneurie des Iles. •-'Mesures d'intérêt piAUc^ Marine.— Jacques construit le plus grand /vaisseau d'Europe. — Affaire des Bartons. — Meurtre de sir Robert Kerr et ses résultats.— Intrigues de la France pour brouiller Jacques avec PAngleterre. — Manifeste de Jacques et réponse de Henri. — Jacques rassemble les forces de son royaume. — Sinistres présages. «- Jacques envahit l'Angleterre, mais s'attarde dans le Morthumberîand et diffère

: d'avis avec son conseil. — Bataille de Floddenj défaite et mort de Jacques lY. StKS

1 ooU

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/histoiredecosse00scotgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.